



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2014

Étymologie : Objets, méthodes et perspectives

Ernst, Gerhard ; Trotter, David ; Lubello, Sergio ; Aprile, Marcello ; Nissile, Christelle ; Lurà, Franco ;
Tomaschett, Carli ; Serianni, Luca ; Loporcaro, Michele ; Haubrichs, Wolfgang ; Trachsler, Richard ; Raible,
Wolfgang ; Chambon, Jean-Pierre

Abstract: L'étymologie est une des branches les plus anciennes des Sciences du Langage et elle a connu un développement exceptionnel en romanistique grâce à la bonne documentation diachronique et variationnelle des langues latine et néolatines. Le volume, issu d'un colloque zurichois sur l'Étymologie romane en l'honneur du 80e anniversaire de Max Pfister entend mettre en relief les méthodes constitutives et les buts de la recherche étymologique à l'heure actuelle et montrer la richesse de ses perspectives pour la recherche future. La discussion s'articule autour de deux axes de réflexion principaux: (i) l'identification des étymons permettant de construire des trajectoires de dépendance et de parenté, (ii) l'utilisation des trajectoires étymologiques ainsi constituées à d'autres fins linguistiques. Le volume réunit parmi les meilleurs spécialistes de l'étymologie à l'heure d'aujourd'hui.

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-133576>

Monograph

Published Version

Originally published at:

Ernst, Gerhard; Trotter, David; Lubello, Sergio; Aprile, Marcello; Nissile, Christelle; Lurà, Franco; Tomaschett, Carli; Serianni, Luca; Loporcaro, Michele; Haubrichs, Wolfgang; Trachsler, Richard; Raible, Wolfgang; Chambon, Jean-Pierre (2014). Étymologie : Objets, méthodes et perspectives. Strasbourg: Société de Linguistique Romane.

Bibliothèque de Linguistique Romane 13

Étymologie romane :
objets, méthodes et perspectives



ELI PHI

Martin Glessgen, Wolfgang Schweickard (ed.)

Étymologie romane :
objets, méthodes et perspectives

Ouvrage publié avec l'appui du Fonds national Suisse de la recherche scientifique (FNS).

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

ISBN 979-10-91460-12-5

EAN 9791091460125

© Éditions de linguistique et de philologie, Strasbourg 2014.

Table des matières

Introduction	VII
Sigles des dictionnaires	XVII

La lexicographie étymologique romaniste

Gerhard Ernst: L'étymologie en romanistique. Histoire d'une discipline	3
David Trotter: Le rôle de l'étymologie dans la lexicographie médiéviste	25
Sergio Lubello, Elda Morlicchio: La ricerca etimologica nel <i>Lessico Etimologico Italiano</i>	51
Marcello Aprile: Le filiazioni derivazionali e semantiche nel <i>Lessico Etimologico Italiano</i>	73
Christelle Nissile: Structuration et interprétation des données du <i>Glossaire des patois de la Suisse romande</i> : deux facettes du traitement étymologique d'un corpus lexical	89
Franco Lurà: Corpo 8: una storia a sé? – L'indagine etimologica nel <i>Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana</i>	107
Carli Tomaschett: Die Stellung der Etymologie im <i>Dicziunari Rumantsch Grischun</i>	123

Problèmes de méthodologie étymologique

Jean-Pierre Chambon: Réflexions sur la reconstruction comparative en étymologie romane : entre Meillet et Herman	141
Michele Loporcaro: Etimologie, fonologia, morfologia	161
Luca Serianni: Problemi di documentazione, selezione ed etimologia del lessico scientifico moderno di base greca	179
Wolfgang Haubrichs: Etymologie und Onomastik in romanisch-germanischen Interferenzgebieten. Wege zu einer Kulturarchäologie sprachlicher Kontakte	195
Richard Trachsler: L'apport de l'étymologie à l'étude des textes médiévaux	223
Wolfgang Raible: La gestion cérébrale des formes lexicales et les bases neuropsychologiques du réseau sémantico-lexical	235

Introduction

1. L'étymologie aujourd'hui

L'étymologie est une des branches les plus anciennes des Sciences du Langage. La réflexion sur les liens de parenté et de descendance entre les langues a joué en effet un rôle déterminant dans la genèse de la linguistique moderne : les familles de langues, les 'lois' du changement phonétique, la dérivation, le changement sémantique tout comme la grammaticalisation et la réanalyse reposent sur l'établissement et la description précise d'un lien de filiation langagier. En romanistique, l'étymologie a connu un développement exceptionnel grâce à la bonne documentation diachronique et variationnelle des langues latine et néolatines (cf. *infra* la contribution de G. Ernst). Il suffit d'ouvrir un dictionnaire d'usage comme le *Petit Robert*, le *Diccionario de la Real Academia* ou le *Nuovo Zingarelli* pour se voir confronté à des dizaines de milliers d'étymologies apparemment bien établies.

Mais il ne s'agit là que de l'une des faces de la médaille. Derrière l'image d'une science vénérable, à la fois un peu arriérée mais achevée, se construit, presque dans l'ombre, la réalité actuelle de la discipline, caractérisée par deux aspects essentiels :

- (1) un champ d'études avec des perspectives semblables à celui de toutes les autres sous-disciplines de la linguistique, comportant de nombreuses interrogations irrésolues et pour lequel des pans entiers de la recherche restent à développer ;
- (2) un confinement à des contextes extrêmement spécialisés, notamment à ceux de la lexicographie historique.

Le degré de perfectionnement atteint par la méthodologie étymologique au début du XXI^e siècle rend de fait cette discipline difficile à pratiquer pour les linguistes non-initiés. Ceux-ci n'en perçoivent souvent pas l'intérêt voire ignorent tout de ses enjeux. Ils se représentent l'étymologie comme une discipline d'une grande simplicité méthodologique, idée erronée, surtout en considérant ses développements récents. Les spécialistes en lexicographie historique et étymologie restent quant à eux volontairement coupés d'une linguistique de plus en plus formelle qui s'éloigne de leurs intérêts premiers. Le cloisonnement de l'étymologie est renforcé par le grammaticocentrisme de la deuxième

moitié du XX^e siècle et par la faiblesse générale du dialogue scientifique entre lexicologues d'un côté, morphologues, syntacticiens ou phonéticiens de l'autre.

Le présent volume thématique sur l'*Étymologie romane* a comme objectif d'essayer de rompre ce cloisonnement en mettant en relief et en explicitant les méthodes constitutives et les finalités de la recherche étymologique aujourd'hui. En l'absence d'un enseignement universitaire systématique, ces méthodes restent souvent non explicitées, augmentant ainsi les difficultés d'accès à cette discipline. L'ouvrage entend également esquisser un certain nombre des perspectives qui s'ouvrent en étymologie pour la recherche future.

Pour positionner la recherche actuelle en étymologie au sein des sciences du langage, il nous semble important de distinguer deux aspects de la réflexion étymologique qui sont complémentaires et se conditionnent mutuellement :

- (1) la reconstruction et l'identification des étymons permettant de déterminer des trajectoires de dépendance et de parenté et
- (2) l'utilisation des trajectoires étymologiques ainsi constituées à d'autres fins linguistiques.

Par ailleurs, nous souhaiterions souligner l'importance de la prise en considération du fondement cognitif des relations de parenté lexicale, sous-jacentes à l'étymologie.

Nous préciserons par la suite ces axes qui correspondent à autant de domaines différents de la réflexion et de la pratique scientifiques.

2. La reconstruction et l'identification des étymons

2.1. La reconstruction et l'identification des étymons représentent deux opérations distinctes : la première consiste à déterminer une forme et – dans la mesure du possible – un sens donnés qui correspondent à l'antécédent d'un lexème dans sa langue mère (par ex. MARE /'mare/ n.f. "grande étendue d'eau" est l'étymon des mots synonymes fr. *mer* n.f., it. *mare* n.masc., esp. *mar* n.f. etc.). D'un point de vue méthodologique, il s'agit là par définition d'une opération de type reconstitutif, menée à partir des formes récentes. C'est donc la *reconstruction des étymons*. La deuxième opération correspond à l'identification des formes romanes qui proviennent d'un étymon donné (opération simple dans l'exemple de MARE, mais pour la plupart bien plus épineuse).

Dans le cas de la Romania, les formes latines attestées ont guidé les reconstructions et les identifications étymologiques, ce qui a permis d'atteindre très tôt un bon niveau de connaissances dans la généalogie des lexèmes. Au plus tard avec la troisième édition du *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* (REW) de Wilhelm Meyer-Lübke, en 1935, la très grande majorité des lexèmes

romans actuels pouvait être reconduits à leur antécédent en latin ou dans une langue de contact donnée (cf. *infra* Ernst, chap. 8).

La richesse considérable de la documentation latine et la qualité de son élaboration par le *Thesaurus Linguae Latinae* donne un avantage empirique, mais également méthodologique inestimable aux langues romanes en comparaison avec presque toutes les autres familles linguistiques du monde. Cet avantage comporte toutefois certains dangers d'illusions d'optique et peut amener à sous-estimer les difficultés existantes du travail étymologique. La recherche récente a pu montrer ainsi les limites du graphocentrisme latin pour l'établissement des véritables ancêtres des formes romanes (cf. *infra* Chambon). Les décalages entre les formes latines attestées et les étymons reconstruits qui sont à la base des formes romanes sont souvent spectaculaires (par ex. /'kurte/ pour COHORS OU COHORTE etc.).

La documentation latine s'avère par ailleurs très lacunaire pour les bases de la toponymie romane; cela a dû contribuer au fait que les étymologies des noms de lieux sont notablement moins bien établies que celles des lexèmes.

Enfin, l'excellente connaissance que nous avons du latin a pu provoquer l'impression fautive qu'il n'y a plus rien à découvrir dans les étymons des langues romanes. Or, sans parler de la mise à profit des lexèmes-étymons pour l'étymologie-histoire, leur établissement précis reste une tâche qui est loin d'avoir été pleinement accomplie et qui demeure primordiale pour la recherche.

2.2. Du point de vue autant théorique que pratique, il faut distinguer de l'opération de 'reconstruction' des étymons celle du rattachement de formes romanes données à des étymons déjà connus. Dans la pratique, c'est le travail le plus habituel en lexicologie historique: toute analyse d'un texte ancien ou d'un texte dialectal passe par cet exercice dans lequel il s'agit d'identifier les étymons des formes en question pour pouvoir les rattacher à leur trajectoire et, tout concrètement, les retrouver dans les dictionnaires étymologiques. On pourra parler donc d'*identification étymologique*.

Les difficultés inhérentes à cette opération ressortent d'emblée du grand nombre de formes diverses contenues dans les volumes des 'Matériaux d'origine inconnue ou incertaine' du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW) correspondant à trois volumes denses sur les vingt-cinq que compte l'ouvrage. Seule une partie infime de ces lexèmes a pu être organisée dans des familles étymologiques dont l'origine reste incertaine mais dont le regroupement est assuré (ce sont donc des cas où la construction des étymons est restée en suspens). Pour la plupart, il s'agit de lexèmes qui devraient probablement être rattachés à des bases connues mais pour lesquels la trajectoire formelle et/ou sémantique n'est pas clairement reconnaissable.

Pour la compréhension du changement linguistique et lexical, ces rapprochements sont pourtant indispensables et ils mobilisent une partie notable de la recherche étymologique actuelle. Le récent complément bibliographique du FEW répertorie les nombreuses publications jusqu'ici parues réunissant plusieurs milliers de propositions étymologiques pour ces trois volumes du FEW (FEW, Complément 2010, 416). Lors de la numérisation du FEW, actuellement en cours, il sera possible d'assembler ces matériaux en un seul lieu, informatique, ce qui rendra leur utilisation nettement plus facile.

Dans le cas du *Lessico Etimologico Italiano* (LEI), les meilleurs spécialistes de dialectologie et d'étymologie italiennes se réunissent presque tous les ans, depuis 1980, pour réduire le nombre de formes non étymologisées. Les résultats de ces rencontres prennent place au fur et à mesure dans les articles du LEI et du *Deonomasticon Italicum* (DI). Mais il reste un nombre important de formes non rattachées à des étymons connus qui constituent autant de défis pour la recherche future.

2.3. L'établissement des trajectoires étymologiques repose dans ses deux aspects (reconstruction et identification étymologique) sur la documentation philologique qui s'est considérablement enrichie dans les dernières décennies grâce aux nouvelles éditions et aux moyens d'interrogation électronique. La lexicologie historique et la philologie participent en cela pleinement à la recherche étymologique à proprement parler. De la même manière, la dialectologie continue à enrichir constamment le stock lexical des formes romanes connues, par la publication de nouveaux atlas comme l'*Atlante linguistico italiano* (ALI), l'*Atlant linguistich dl ladin dolomitich y di dialec vejins* (ALD) ou l'*Atlas linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan* (ALAVAL) et par des inventaires lexicologiques à partir de ces atlas ou d'autres sources. En troisième lieu, les travaux en onomastique, notamment en toponymie, apportent de nouvelles données qui élargissent les secteurs canoniques de la méthodologie étymologique (cf. *infra* Haubrichs).

Même si les objectifs principaux de la reconstruction et de l'enrichissement des trajectoires étymologiques restent ceux de l'époque de W. Meyer-Lübke, leur mise en œuvre concrète repose sur un état général de la recherche en linguistique historique qui est évolutif. Les développements récents et continus en philologie éditoriale, en dialectologie et en onomastique ont ainsi créé dans les deux dernières décennies de nouvelles bases pour le travail étymologique qui est loin d'avoir atteint ses limites épistémologiques et empiriques. Ajoutons que l'accès électronique croissant aux sources textuelles anciennes, sous les auspices de l'*open access*, aide considérablement l'étymologie-histoire.

3. Utilisation des trajectoires étymologiques en linguistique

L'utilisation des trajectoires constituées est largement répandue dans les études linguistiques, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Tout d'abord l'étymologie sert de 'colonne vertébrale' en lexicologie historique où elle garantit une sécurité de jugement indispensable. L'étymologie-origine de Wilhelm Meyer-Lübke a ainsi débouché sur le développement de l'étymologie-histoire par Walther von Wartburg : les filiations formelles constituées permettent l'étude de l'histoire des lexèmes individuels. Ce n'est que sur cette base qu'ont pu se développer ensuite les études de morphologie dérivationnelle et du changement sémantique.

Les filiations étymologiques comportent ainsi un grand potentiel d'études thématiques à mener. En prenant appui sur elles, il devient possible d'évaluer et de quantifier l'impact des phénomènes de dérivation sur la langue, d'établir les cheminements récurrents des changements sémantiques et d'identifier leur rythmes chronologiques. Bien qu'il s'agisse là d'interrogations connues depuis le XIX^e siècle, celles-ci sont rarement menées dans une logique générale et avec une assise étymologique rigoureuse.

Par ailleurs, la connaissance des trajectoires formelles joue un rôle indéniable dans la structuration des dictionnaires d'usage actuels : la notable qualité d'un dictionnaire comme le Petit Robert ne serait pas pensable sans l'existence du FEW et du *Trésor de la langue française des XIX^e et XX^e siècles* (TLF) qui complète souvent le FEW autant du point de vue de l'étymologie-origine que de l'histoire des mots.

Mais l'utilité des filiations étymologiques va bien au-delà des interrogations purement lexicologiques. Elles fournissent un canevas de référence pour identifier les liens existant entre les formes identifiables d'une langue, en diachronie et en synchronie. Il ne faut jamais oublier que toute forme nouvelle dans une langue repose sur une autre, plus ancienne. En dehors des onomatopées, qui peuvent enrichir le stock lexical *ex nichilo*, toute innovation respecte l'inventaire lexical préexistant, même dans le cas des filiations perturbées comme l'étymologie populaire, le croisement des mots ou le *verlan*.

Si la filiation est, avant tout, de nature formelle, elle guide en même temps les interprétations sémantiques et grammaticales. Les domaines d'application les plus apparents des filiations étymologiques sont, en dehors de la lexicologie et de la morphologie dérivationnelle, la phonétique et la phonologie historiques, la morphologie flexionnelle et les études de grammaticalisation ou de réanalyse. Seule la syntaxe échappe à l'impact immédiat de l'étymologie, au moins dans la mesure où elle peut se détacher des autres domaines du langage. Le rôle des étymons reste souvent implicite mais les filiations étymologiques créent néanmoins l'armature indispensable aux autres disciplines linguistiques

(cf. *infra* Loporcaro). Le développement exceptionnel que la linguistique a connu depuis les années 1970 et 1980 n'aurait pas été possible sans cette science, élaborée auparavant à travers un siècle de recherche sans relâche.

De manière plus concrète, les filiations étymologiques sont également utiles pour la compréhension des textes anciens, notamment médiévaux (cf. *infra* Trachsler) : l'établissement d'une trajectoire entre une forme médiévale donnée, un lexème moderne et une base étymologique permet de rattacher la forme médiévale à une famille (dérivationnelle) de mots. Ce rattachement fournit alors un point de départ pour l'interprétation sémantique et même variationnelle du mot ancien. Traditionnellement, les cours universitaires portant sur les textes médiévaux reposaient fortement sur l'identification étymologique des formes en question. Il est évident que ce rattachement est en même temps une contrainte à dépasser puisque les sens lexicaux se constituent en synchronie et dans l'environnement textuel de son époque, et non pas par leur ascendance étymologique. Mais l'approche étymologique reste profitable, surtout dans en combinaison avec la sémantique historique.

4. Le fondement cognitif des relations lexicales

Enfin, les filiations entre les mots ne représentent pas seulement une préoccupation de la linguistique historique ; elles correspondent aussi à des liens qui s'instaurent au niveau cérébral dans la gestion des formes lexicales et des concepts. Le réseau de lexèmes dans le cerveau se compose de deux entités, celle de la mémoire des formes et celle de la mémoire sémantique ou conceptuelle, ainsi que de multiples interactions entre elles. Les liens dérivationnels – donc de type étymologique –, fournissent alors un élément de structuration qui soutient aussi le système d'organisation conceptuelle. Le cas particulier de l'étymologie populaire montre que nous établissons spontanément et continuellement des liens de filiation entre les formes pour faciliter leur gestion.

Le savoir explicite et la connaissance des filiations étymologiques intensifie ce type de liens et augmente notre capacité de mémorisation ; ils apportent un savoir culturel et historique et peuvent nous aider dans la structuration du monde ; ils sont également utiles dans l'apprentissage des langues étrangères. Si l'étymologie spontanée reflète au niveau individuel une tentative cognitive de motivation du vocabulaire, au niveau collectif le savoir étymologique est un outil réel de gestion pour les domaines lexical et sémantique du langage.

Les aspects du fondements cognitif des relations lexicales a été traité, lors du colloque de Zurich, de manière magistrale par Wolfgang Raible (cf. *infra*) et par Peter Koch. Ce dernier avait mis l'accent notamment sur la dimension cognitive des relations lexicales. Son décès prématuré – empêchant l'achèvement du texte pour la publication du présent volume – nous cause une très grande tristesse.

5. La place de l'étymologie en linguistique

Les trois axes de la recherche présentés auparavant fournissent le cadre structurant de toute étude concernant l'étymologie. Un aperçu de la riche bibliographie concernant les multiples aspects de cette discipline, réunie dans les contributions de ce volume, montre toutefois une faille structurelle dans sa pratique : le travail étymologique concret reste aujourd'hui circonscrit pour l'essentiel aux dictionnaires ou entreprises historico-étymologiques (FEW, TLF, DEAF, LEI, DI, DÉRom etc.) et à leur entourage immédiat. Peu de chercheurs qui ne sont pas directement impliqués dans la rédaction de ces dictionnaires participent aux réflexions ou aux débats de type étymologique. De la même manière, les avancées remarquables qui ont été obtenues ici à travers les trois dernières décennies n'ont été prises que très partiellement en considération par la recherche dans les autres domaines linguistiques, sans parler de l'enseignement universitaire ou de la vulgarisation scientifique. Par conséquent, l'étymologie est perçue par les non-spécialistes telle qu'elle était au milieu du XX^e siècle, c'est-à-dire une discipline étroite, assimilée à une proto-science, tout comme a pu l'être la classification des espèces en biologie.

Il est difficile d'expliquer cet état de fait. La rupture de dialogue entre les spécialistes actuels de l'étymologie, peu nombreux, et la communauté scientifique dans son ensemble est en tout cas indéniable. Les conséquences en sont graves : cette rupture de dialogue conduit notamment à une absence de standards généralement reconnus puisque peu de personnes sont en mesure de reconnaître si une argumentation étymologique est bien ou mal fondée. Cela devient particulièrement manifeste en toponymie et, plus généralement, en onomastique, où les lacunes de la recherche sont plus développées qu'en lexicologie générale. Les effets négatifs se font également ressentir dans de nombreux travaux en morphologie (diachronique ou synchronique), en grammaticalisation et même en philologie médiévale.

C'est ici que réside le premier objectif du présent volume qui souhaite contribuer à une meilleure conscience des objets et méthodes en étymologie et montrer la richesse de ses perspectives pour la recherche à venir. Dans presque tous les domaines, il reste des découvertes fondamentales à faire : par exemple, quelle est la valeur des découpages établis pour différencier les étapes d'une langue donnée et son opposition avec la langue source ? quel est le rôle de la sémantique dans la gestion et dans la transmission des formes ? quels sont les liens entre les domaines lexical, morphologique et syntaxique qui ressortent de l'étude des filiations étymologiques ?

S'il est certain qu'une compétence spécialisée en étymologie suppose un grand nombre de connaissances particulières, tout comme la dialectologie ou la syntaxe formelle, ces connaissances déterminent toute étude linguistique et méritent en conséquence d'être maîtrisées et enseignées.

6. Structure du présent volume

Les contributions du présent volume prennent appui sur les trois axes de réflexion présentés auparavant. Celles-ci s'inscrivent à leur tour dans les deux ensembles thématiques suivants :

(1) *La lexicographie étymologique romaniste*

Gerhard Ernst: *L'étymologie en romanistique. Histoire d'une discipline*

David Trotter: *Le rôle de l'étymologie dans la lexicographie médiéviste*

Sergio Lubello / Elda Morlicchio: *La ricerca etimologica nel Lessico Etimologico Italiano*

Marcello Aprile: *Le filiazioni derivazionali e semantiche nel Lessico Etimologico Italiano*

Christelle Nissile: *Structuration et interprétation des données du Glossaire des patois de la Suisse romande: deux facettes du traitement étymologique d'un corpus lexical*

Franco Lurà: *Corpo 8: una storia a sé? – L'indagine etimologica nel Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*

Carli Tomaschett: *Die Stellung der Etymologie im Dicziunari Rumantsch Grischun*

Le premier ensemble fait le point sur la recherche étymologique dans les dictionnaires étymologiques romans; un aperçu général et interprétatif (Ernst) est suivi d'une analyse plus détaillée des ouvrages médiévistes (Trotter). La part de méthodologie lexicographique prend ensuite appui sur le plus récent des grands dictionnaires étymologiques romans, le *Lessico Etimologico Italiano*: une première analyse est consacrée à la constitution des trajectoires étymologiques à l'exemple des éléments germaniques (Lubello/Morlicchio), une seconde à l'interprétation des trajectoires étymologiques constituées (Aprile). Nous avons réuni ensuite un aperçu sur chacun des trois dictionnaires nationaux suisses, dédiés à une langue romane (Nissile, Lurà, Tomaschett), qui fournissent des modèles particulièrement réussis pour la description de langues à corpus réduit.

(2) *Problèmes de méthodologie étymologique*

Jean-Pierre Chambon: *Réflexions sur la reconstruction comparative en étymologie romane: entre Meillet et Herman*

Michele Loporcaro: *Etimologie, fonologia, morfologia*

Luca Serianni: *Problemi di documentazione, selezione ed etimologia del lessico scientifico moderno di base greca*

Wolfgang Haubrichs: *Etymologie und Onomastik in romanisch-germanischen Interferenzgebieten. Wege zu einer Kulturarchäologie sprachlicher Kontakte*

Richard Trachsler: *L'apport de l'étymologie à l'étude des textes médiévaux*

Wolfgang Raible: *La gestion cérébrale des formes lexicales et les bases neuropsychologiques du réseau sémantico-lexical*

Le deuxième ensemble met en relief différents aspects essentiels de la méthodologie en étymologie: le problème de la reconstruction et la description des phénomènes protoromans (Chambon), le rôle des interrogations phonologiques et morphologiques dans la constitution des trajectoires étymologiques (Loporcaro), la question d'emprunts savants à l'époque moderne dont l'interprétation est bien plus épineuse que cela ne pourrait sembler (Serianni), l'apport de l'onomastique à la recherche étymologique (Haubrichs), le dialogue entre l'étymologie et l'étude des textes médiévaux (Trachsler) et, enfin, le fondement neuro-psychologique des relations étymologiques (Raible). Ces contributions placent le raisonnement étymologique dans un cadre large et équilibré qui correspond à l'état actuel de la recherche interdisciplinaire.

Le volume s'ouvre par une bibliographie synthétique des dictionnaires étymologiques romans, en complément aux bibliographies thématiques des différentes contributions.

Martin GLESSGEN
Wolfgang SCHWEICKARD

Sigles des dictionnaires

- AND = Rothwell, William, *et al.*, *Anglo-Norman Dictionary*, version actualisée en ligne : www.anglo-norman.net
- AND1 = Rothwell, William, *et al.*, *Anglo-Norman Dictionary*, London, MHRA, 1977-1992.
- AND2 = Rothwell, William, *et al.*, *Anglo-Norman Dictionary, revised edition, A-C; D-E*, London, MHRA, 2005.
- BLSR = Gauchat, Louis / Jeanjaquet, Jules, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, Neuchâtel, Attinger, 1920.
- BM = Bonavilla, Aquilino (e Marchi, Marco Aurelio), *Dizionario di tutti i vocaboli usati nelle scienze arti e mestieri che traggono origine dal greco*, Milano, Pirola, 5 voll., 1819-1821.
- Canini, Marco Antonio, 1882. *Etimologico dei vocaboli italiani di origine ellenica*, terza edizione, Torino, Unione Tipografico-Editrice.
- CDER = Cioranescu, Alejandro, *Diccionario etimológico rumano*, Tenerife, La Laguna, 1958/1966 (trad. roumaine 2002).
- Chiappini, Filippo, 1967³. *Vocabolario romanesco. Ed. postuma delle schede a cura di Bruno Migliorini. Aggiunte e postilla di Ulrico Rolandi*, Roma, Leonardo da Vinci (1^a ed. 1945).
- DA = Academia Română, *Dicționarul limbii române*, 1913-1949 (= les premiers volumes de DLR).
- DAG = Baldinger, Kurt, *et al.*, *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon*, Tübingen, Niemeyer, 1975-.
- DAO = Baldinger, Kurt, *et al.*, *Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan*, avec Supplément [contextes], Tübingen, Niemeyer, 1975-2007 [non complété].
- DAOA = Olivier, Philippe, *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat. Mauriacois et Sanflorain (1340-1540)*, Tübingen, Niemeyer, 2009.
- DCECH = Corominas, Joan / Pascual, José A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 1980-1991.
- DCELC = Corominas, Joan, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, 1954-1957.
- DCVB = Antoni M^a Alcover / Francesc de B. Moll, *Diccionari català-valencià-balear*, 1930-1962. <http://dcvb.iecat.net>
- DEAF = Baldinger, Kurt / Möhren, Frankwalt / Städtler, Thomas, *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, 1971-. <http://www.deaf-page.de>
- DECA = Bollée, Annegret / Fattier, Dominique / Neumann-Holzschuh, Ingrid, *Dictionnaire étymologiques des créoles français d'Amérique*, 2011- (en cours de préparation). <http://www.uni-bamberg.de/romling1/deca>
- DECL(I)C = Coromines, Joan, *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*, Barcelona, Curial, 1980-1991.

- DECOI = Bollée, Annegret, *Dictionnaire étymologique des créoles français de l'Océan Indien*, Hamburg, Buske, 1993-2007.
- DECOLAR = Koch, Peter / Gévaudan, Paul / Blank, Andreas, *Dictionnaire étymologique et cognitif des langues romanes*, 2011-. <<http://decolar.uni-tuebingen.de>>
- DEEH = García de Diego, *Diccionario etimológico e hispánico*, Madrid, Editorial S.A.E.T.A., 1954; ²1985.
- DEI = Battisti, Carlo / Alessio, Giovanni, *Dizionario etimologico italiano*, Firenze, Barbera, 1950-1957.
- DEIt = Olivieri, Dante, *Dizionario etimologico italiano*, Milano, Ceschina, 1961; ²1965.
- DELI = Cortelazzo, Manlio / Zolli, Paolo, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 1979-1988.
- DELIN = Cortelazzo, Manlio / Zolli, Paolo, *Il nuovo etimologico* (con CD-Rom), Bologna, Zanichelli, 1999.
- DELR = Sala, Marius / Avram, Andrei, *Dicționarul etimologic al limbii române*, București, EAR, 2011-.
- DEM = Müller, Bodo, *Diccionario del español medieval*, 1987-. <<http://www.adw.uni-heidelberg.de/dem/indice.html>>
- De Mauro, Tullio, 1999. *Grande dizionario italiano dell'uso*, 6 voll., Torino, UTET.
- DERSR = Bolocan, Gheorghe (ed.), *Dicționarul elementelor românești din documentele slavo-române. 1374-1600*, București, EAR, 1981.
- DÉRom = Buchi, Eva / Schweickard, Wolfgang, *Dictionnaire étymologique roman* (en préparation) <www.atilf.fr> ; cliquer sur 'Les grands projets' >> DÉRom.
- DESF = Zamboni, Alberto, *et al.*, *Dizionario etimologico storico friulano*, Udine, Casamassima, 1984-.
- DETEMA = Herrera, María Teresa, *Diccionario español de textos médicos antiguos*, Madrid, Arco Libros, 1996.
- Devoto, Giacomo / Oli, Gian Carlo, 2011. *Il Devoto-Oli. Vocabolario della lingua italiana 2012*, Milano, Mondadori Education.
- DHLE = Casares, Julio, *Diccionario histórico de la lengua española*, Madrid, 1960-1996.
- DI = Schweickard, Wolfgang, *Deonomasticon Italicum. Dizionario storico dei derivati da nomi geografici e da nomi di persona*, Tübingen, Niemeyer, 1997-.
- DLR = Iordan, Iorgu *et al.*, *Dicționarul limbii române. Serie nouă*, 1965-2010 (= continuation de DA).
- DLRo = Laurianu, August Treboniu / Massim, Ioan C., *Dicționarulu limbei romane*, București, 1871-1876.
- DLRV = Mihăilă, Gheorghe, *Dicționar al limbii române vechi. Sfîrșitul sec. X – începutul sec. XVI*, București, Editura enciclopedică română, 1974.
- DME = Alonso, Martín, *Diccionario medieval español. Desde las Glosas Emilianenses y Silenses (s. X) hasta el siglo XV*, Salamanca, Universidad Pontificia de Salamanca, 1986.
- DMF = Martin, Robert, *Dictionnaire du moyen français*, 1998-. <<http://www.atilf.atilf.fr/dmf.htm>>
- DOM = Stempel, Wolf-Dieter / Stimm, Helmut, *Dictionnaire de l'occitan médiéval*, Tübingen, Niemeyer, 1996-. <<http://www.dom.badw-muenchen.de/>>

- DRAE = Real Academia Española, ²² *Diccionario de la lengua española*, Madrid, 2011 ; également en ligne : <<http://www.rae.es/rae.html>>
- DRG = Planta, Robert de, *et al.*, *Dicziunari rumantsch grischun*, 1939-. <<http://www.drg.ch>>
- DTS = Kristol, Andres *et al.*, *Dictionnaire toponymique des communes suisses*, Frauenfeld/Lausanne, Huber, 2004.
- Ernout, Alfred / Meillet, Antoine, 1959. *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.
- EWA = Lloyd, Albrecht / Lühr, Rosemarie / Springer, Otto, *Etymologisches Wörterbuch des Althochdeutschen*, 4 Bde, Göttingen/Zürich, 1988/2009.
- EWRS = Diez, Friedrich, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, Bonn, Marcus, 1853 ; ⁵1887.
- FEW = Wartburg, Walther von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 1922-2002 (Index 2003 ; Complément bibliographique 2010). <<http://www.atilf.fr/few>>
- GAVI = Colussi, Giorgio, *Glossario degli antichi volgari italiani*, Foligno, 1983-.
- Gdf = Godefroy, Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècles*, Paris, F. Vieweg, 1880-1902.
- GDLI = Battaglia, Salvatore, poi Barberi Squarotti, Giorgio, *Grande dizionario della lingua italiana*, 21 voll., Torino, UTET, 1961-2002.
- GPSR = Gauchat, Louis / Jeanjaquet, Jules / Tappolet, Ernest, *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel/Paris, 1924-. <www.gpsr.ch>
- Hiegel, Henri, 1986. *Dictionnaire étymologique des noms de lieux du département de la Moselle*, Sarreguemines.
- Kluge, Friedrich / Seebold, Elmar, 2011. *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 25. Aufl., Berlin/Boston.
- Konstantinidis, Giannis, 2005. *Elsevier's Dictionary of Medicine and Biology*, part I, *Basic table* [inglese, greco, tedesco, italiano e latino], Amsterdam/San Diego/Oxford/London, Elsevier.
- LEI = Pfister, Max, puis Pfister, Max / Schweickard Wolfgang, *LEI. Lessico etimologico italiano*, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 1979-.
- LEI-Germanismi = *LEI - Lessico Etimologico Italiano - Germanismi*, a cura di E. Morlicchio, Wiesbaden, Reichert, 2000-.
- LEI-Supplemento = *LEI - Supplemento bibliografico 2012 con la collaborazione di Th. Hohnerlein, A. Lupis e G. Tancke*, Wiesbaden, Reichert, 2012.
- Li = Littré, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, 4 vol., Chicago, 1863-1872 ; ²1875-1889.
- LRL = Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (ed.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, 8 vol., Tübingen, Niemeyer, 2001-2005.
- LSG = *Lexikon der schweizerischen Gemeindenamen - Dictionnaire toponymique des communes suisses - Dizionario toponomastico dei comuni svizzeri* 2005. Réalisé par le Centre de dialectologie de l'Université de Neuchâtel sous la direction d'Andres Kristol, Frauenfeld/Lausanne.
- Lv = Levy, Émile, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards Lexique roman*, Leipzig, 1894-1924.
- Marchi, Marco Aurelio M., 1828 (primo vol., lettere A-o) e 1829 (secondo vol., lettere p-z). *Dizionario tecnico-etimologico-filologico*, 2 voll., Milano, Pirola.

- MarchiAgg = Marchi, Marco Aurelio, *Aggiunte a MarchiSuppl*, ivi, 219-302.
- MarchiApp = Marchi, Marco Aurelio, *Appendice al Dizionario tecnico-etimologico-filologico*, in: Marchi 1829, II, 329-740.
- MarchiSuppl = Marchi, Marco Aurelio, *Supplemento al Dizionario tecnico-etimologico-filologico*, Milano, Pirola, 1841.
- Marcovecchio, Enrico, 1993. *Dizionario etimologico storico dei termini medici*, Impruneta, Festina lente.
- Nocentini, Alberto, 2010. *L'Etimologico. Vocabolario della lingua italiana*, Firenze, Le Monnier.
- PATROM = Cano González, Ana María / Germain, Jean / Kremer, Dieter, *Patronymica Romanica. Dictionnaire historique de l'anthroponymie romane*, 1997-.
- REW = Meyer-Lübke, Wilhelm, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 1911-1920 (³1935).
- Rn = Raynouard, François, *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours*, Paris, Silvestre, 1838-1844.
- Schatz, Josef. 1955-1956. *Wörterbuch der Tiroler Mundarten*, Innsbruck, Universitätsverlag Wagner, 2 voll.
- Slisberg, Anatole, 1964. *Elsevier's medical Dictionary* [inglese-americano, francese, italiano, spagnolo, tedesco], Amsterdam/London/New York, Elsevier's Publishing Company.
- TDMS2 = Kasten, Lloyd A. / Cody, Florian J., *Tentative Dictionary of Medieval Spanish (second edition, greatly expanded)*, New York, 2001.
- ThGL = Estienne, Henri, *Thesaurus graecae linguae*, A. Firmin-Didot, Paris, 1572.
- Tiktin / Miron = Tiktin, Hariton, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, 3 vol., București 1903-25; 2., überarbeitete und ergänzte Auflage von Paul Miron, 3 vol., Wiesbaden, Harrassowitz, 1986-89.
- TL = Tobler, Adolf / Lommatzsch, Erhard, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Berlin/Wiesbaden, 1925-2002.
- TLF = Imbs, Paul / Quémada, Bernard, *Trésor de la langue française*, CNRS, 1971-1994.
- TLFi = CNRS / ATILF, *Trésor de la langue française informatisé*. <<http://atilf.atilf.fr/>>
- TLFétym: *Programme de recherche TLF-Étym*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine (Nadine Steinfeld (dir.) / Frankwalt Möhren (consultant scientifique)). <<http://www.atilf.fr/tlf-etym>>
- TLIO = CNR/OVI, *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, 1998ss. <www.csovi.fi.cnr.it>.
- Treccani 2010 = *I dizionari Treccani, Treccani medicina*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana.
- VEI = Prati, Angelico, *Vocabolario etimologico italiano*, Milano/Roma, 1951; 1969.
- VMC = Cejador y Frauco, Julio, *Vocabulario medieval castellano*, Madrid, 1929 [réimpr. New York, Las Americas Publishing Co, 1968].
- VSI = *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*, Bellinzona, Centro di dialettologia e di etnografia, 1952-.
- Zingarelli, Nicola, 2011. *Vocabolario della lingua italiana*, ristampa della 12ª edizione, Bologna, Zanichelli.

La lexicographie étymologique romaniste

L'étymologie en romanistique.

Histoire d'une discipline

1. Introduction¹

Présenter dans un cadre limité de quelques pages l'histoire d'une discipline comme l'étymologie en romanistique, voilà un défi presque impossible à relever. On sera facilement d'accord pour dire qu'un tel sujet exige un livre entier². Pour une contribution aux dimensions réduites, il existe la menace de la banalité. Que faire ? Je me limiterai donc à présenter quelques étapes, qui me semblent décisives, en laissant de grands espaces entre celles-ci, en faisant un choix parmi les lignes d'évolution à suivre et en en négligeant d'autres qui seraient également possibles. Cette contribution ne mentionnera donc pas toutes les œuvres qu'on pourrait citer. Les dictionnaires historiques et leur contribution à la recherche étymologique seront laissés de côté ou traités en marge³. Une esquisse de l'histoire de l'étymologie sera suivie d'un aperçu du travail récent dans ce domaine et des discussions de ces dernières années.

2. Antiquité, Moyen Âge

Toute introduction à la discipline 'Étymologie' qui se respecte se doit de constater que pour l'Antiquité et (en grande partie) pour le Moyen Âge, 'Etymologia' était la recherche de la vraie signification du mot. Ajoutons que cette perspective n'est pas totalement inexistante à notre époque, même en milieu universitaire. Je me rappelle un examen de littérature anglaise et américaine, auquel j'ai assisté comme responsable du procès-verbal. Le pauvre candidat avait des idées très vagues de ce que pouvait être le 'new criticism'. Alors le professeur, pour le mettre sur la bonne piste, lui dit : « Mais je vois que vous avez fait du grec ancien. Alors, vous connaissez le verbe 'krino' ; que

¹ Un grand merci à Jean-Paul Chauveau, Emmanuel Faure, Max Pfister et David Trotter pour la révision critique de mon texte et pour leurs bons conseils.

² Il existe même des livres consacrés à une seule entreprise de lexicographie étymologique, comme Büchi 1996 pour le FEW et Aprile 2004, Aprile 2007, Lubello / Schweickard 2012 pour le LEI.

³ V. les contributions de Trotter, Lurà et Tomaschett dans ce livre.

signifie-t-il ? » Il attendait évidemment la réponse ‘distinguer, faire des distinctions’. Et dans cette logique, le ‘new criticism’ serait ‘un mouvement qui fait des distinctions d’une manière nouvelle’. Il est permis de douter que cette indication ait vraiment été utile au candidat. En linguistique, pourtant, cette manière de se servir de l’étymologie pour expliquer la signification actuelle d’un mot a disparu depuis longtemps.

3. Renaissance

À la Renaissance, la recherche étymologique servait souvent à démontrer la supériorité de sa propre langue face aux langues d’autres nations concurrentes. Le lien étymologique entre sa propre langue et le grec ou, mieux encore, l’hébreu, langue sacrée, garantissait la noblesse de celle-ci. Bodo Müller (2003, 378) mentionne Juan de Valdés, qui soulignait le rôle du grec pour la formation de l’espagnol, et un étymologiste du XVI^e siècle qui croit voir une étymologie hébraïque pour près de la moitié des mots espagnols.

De même pour la France du XVI^e siècle : qu’on pense à Henri Estienne (1565), qui donne les étymons grecs ἀρπάζειν (*sic*) pour *attraper*, βάλλειν pour *bailler*, ou χαρίζεσθαι pour *caresse*, *caresser*. Cette tendance à chercher les origines de sa propre langue dans une langue jugée plus noble qu’une autre n’a pas totalement disparu de la recherche étymologique des siècles suivants. Elle était particulièrement virulente dans la Roumanie du XIX^e siècle. On essayait, à cette époque, de se libérer de l’influence politique, économique et culturelle des voisins slaves, turcs, hongrois. Dans cette perspective, on fabriquait l’image de sa propre histoire en soulignant l’origine romane et latine du peuple et de la langue et la parenté culturelle et linguistique avec les nations de langue romane, considérée comme garante du progrès et d’une culture supérieure. Le travail lexicographique de cette période suivait ces tendances soit en excluant les mots d’origine non-latine, soit en inventant des étymologies extravagantes. C’est ainsi qu’on trouve le verbe *a iubi* ‘aimer’, d’origine slave, rapproché des verbes latins LIBERE ou LUBERE, ou l’adjectif *iute*, qui a les deux sens ‘âcre’ et ‘rapide’, avec l’étymologie pseudolatine EUNTE (Laurianu / Massim 1871/76). Des traces d’une telle position idéologique se retrouvent jusque dans la recherche étymologique du XX^e siècle (Kramer 2004).

4. XVII^e siècle

Mais retournons aux choses sérieuses pour arriver au XVII^e siècle, qui voit renaître un intérêt historique plus désintéressé pour les origines d’une langue. Je ne mentionnerai ici que le nom de Gilles Ménage avec ses *Origines de la langue françoise*, 1650 et les *Origini della lingua italiana*, 1669. Ménage n’avait certainement pas encore les outils d’une science systématique, il ne se souciait pas d’une régularité du développement phonétique, mais on lui reconnaît

entre 56 % (Jänicke 1991, 14) et 75 % (Fryba-Reber 2003, 359) d'étymologies valables encore aujourd'hui. Ces chiffres illustrent le flair de Ménage, mais ce sont seulement ses successeurs modernes qui ont prouvé la justesse de la majorité de ses étymologies et la fausseté des autres.

5. XVIII^e siècle

Pour le XVIII^e siècle, il faut au moins signaler le texte d'un non-linguiste, l'article Étymologie de Turgot dans le volume 6 de l'*Encyclopédie*⁴. C'est un étonnant essai méthodologique de linguistique générale, écrit par un économiste, contrôleur général des finances sous Louis XVI. Dans cet essai on trouvera *in nuce* quelques-uns des principes de la recherche étymologique qui ne joueront un rôle qu'un siècle plus tard :

- la prise en compte des formes de la langue ancienne, des dialectes et des autres variétés non littéraires de la langue ;
- la considération des changements sémantiques possibles tout comme de la régularité des altérations phonétiques ;
- la connaissance des règles de la formation des mots ;
- l'aide offerte par les langues sœurs et même les langues d'autres familles ;
- la connaissance non seulement des mots, mais aussi des choses et du milieu culturel du temps.

On ne peut qu'admirer la justesse de vue en ce qui concerne les problèmes de méthode en linguistique de cet homme de lettres, théoricien de l'économie et homme d'État. On aimerait en faire le précurseur de la science étymologique du XIX^e siècle. Mais, faute d'informations, je n'oserais dire à quel degré il a effectivement exercé une influence sur les romanistes étymologistes de son temps et du siècle suivant.

6. XIX^e siècle, première moitié

On est généralement d'accord pour dire que la romanistique proprement scientifique a pris forme dans la première moitié du XIX^e siècle, qu'elle fut 'fondée', pour ainsi dire par Friedrich Diez. Le profil scientifique de Friedrich Diez et de son *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen* est tellement connu⁵ que je peux me limiter ici à citer le commentaire de Schweickard à propos de ce dictionnaire : « In his preface to the dict., D. defined what he referred to as *kritische Methode* – as a systematic approach to the etymol. of a word, supported by the consideration of dial. and hist. sources,

⁴ Réédition du texte dans Turgot 1961. V. aussi Guiraud 1967, 27-32 ; Swiggers 2001, 93-96.

⁵ Cf. Pfister/Lupis 2001, 183-185 ; Meier 1964/65, 81-109 ; Meier 1980 ; Schweickard 1996 (avec bibliographie) ; Wunderli 2001.

and thus fundamentally different from the rather subjective and arbitrary etymol. of his predecessors » (Schweickard 1996, 241). Ajoutons encore que la *kritische Methode* du Dictionnaire de Diez se remarque en outre par l'importance accrue de la régularité des changements phonétiques. Et finalement : le dictionnaire de Diez, au contraire des dictionnaires étymologiques précédents, n'est plus consacré à une seule langue, mais à la totalité des langues romanes alors reconnues comme telles, avec l'italien en tête, suivi du français et du provençal (ou occitan), puis de l'espagnol et du portugais, et enfin, en marge, du roumain.

7. Le tournant du XX^e siècle

Dans les années 70 du XIX^e siècle, la considération des régularités des changements phonétiques devint le théorème de la « *Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze* », des « lois phonétiques qui ne connaissent pas d'exception », principe combattu très tôt par Hugo Schuchardt (Schuchardt 1885). Ce dernier est une étape incontournable dans toute histoire de la recherche étymologique en romanistique pour au moins trois aspects méthodologiques : le rôle des contacts linguistiques, non seulement entre les langues romanes, mais aussi avec des langues comme le basque ou les langues berbères ; le rôle de la sémantique ; et, troisième aspect essentiel, la considération des choses désignées par une forme linguistique (Schuchardt 1912), innovation méthodologique riche de conséquences pour la recherche future (cf. Schmitt 2001). Et si l'on dit 'choses' dans ce contexte, il ne faut pas penser exclusivement au monde des objets, mais aussi à des techniques culturelles et à l'ambiance d'un monde social dans une période déterminée. L'exemple le plus connu et mille fois cité de la liaison étroite entre recherche étymologique et connaissance des choses, d'une technique culturelle, est constitué par la collection d'ustensiles de pêche⁶, réunie par Schuchardt dans le contexte de ses recherches sur l'origine du verbe *trouver*. L'importance croissante du sens des mots dans la recherche historique se remarque aussi dans une œuvre, qui n'est pas strictement étymologique : le *Dictionnaire de la langue française* (1863-1872 ; ²1875-1889) d'Emile Littré et son essai *Comment les mots changent de sens* (1888). Pour le dire avec les mots de Yakov Malkiel (1993, 27) : « etymology, launched as a quest for ultimate word origins, began to change, at the hands of a small coterie of talented Parisian scholars, into a piecing-together of mosaics of word histories. »

Un enrichissement considérable de la recherche étymologique dans les premières décennies du XX^e siècle est dû à la géographie linguistique, initiée par Jules Gilliéron et son *Atlas linguistique de la France* (ALF) : là où manquent

⁶ Cette collection se trouve aujourd'hui au *Volkskundemuseum* (musée d'ethnographie) de Vienne (Hugo-Schuchardt-Archiv, <<http://schuchardt.uni-graz.at/>> no. 14-11772).

les sources écrites, les formes dialectales peuvent contribuer à retrouver les étapes antérieures dans l'histoire d'un mot⁷.

8. Premières décennies du XX^e siècle : REW

Les premières décennies du XX^e siècle ont vu la parution du *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* (REW) de Wilhelm Meyer-Lübke (¹1911, ³1935). C'est l'œuvre fondamentale de l'étymologie en romanistique, « notre livre de chevet » selon Baldinger⁸. Il représente l'état de la recherche étymologique dans la première moitié du XX^e siècle en incorporant certaines des innovations des décennies précédentes, comme la considération de la variation diatopique. Dans l'index des mots (Wortverzeichnis), la liste 'Deutsch-Romanisch', constitue un index onomasiologique, innovation intéressante du point de vue de la méthode, mais d'une utilité pratique limitée, vu la modeste dimension de l'index même et les indications sémantiques pas toujours précises des articles.

Il faut reconnaître avec Peter Wunderli (1997, 67) que Meyer-Lübke se rend compte, dans ses autres textes, de l'existence d'une variation diastratique et diaphasique dans le latin de la période classique comme dans la Vienne de son temps. Mais de telles idées n'avaient pas leur place dans un dictionnaire en un seul volume. Ainsi le REW est certes resté le point de départ incontournable de toute recherche étymologique en romanistique, mais il est par ailleurs considéré comme l'œuvre d'un néogrammairien acharné, l'exemple-type de l'étymologie-origine⁹, qui se contente de trouver l'origine du mot dans la langue précédente, la date et éventuellement le lieu de sa naissance, sans s'occuper de sa biographie ni du côté sémantique.

9. Dictionnaires étymologiques idioromans¹⁰ : état de la recherche

Le REW, dictionnaire étymologique panroman, fut suivi au cours du XX^e siècle d'une longue série de dictionnaires étymologiques consacrés à une seule langue. Il ne sera pas possible, dans le cadre de cette contribution, de discuter dans le détail et pour toutes les langues romanes le développement du travail étymologique. Pour l'histoire de ce travail jusqu'au début de notre siècle je renvoie à la section *Étude et description étymologique et historique du lexique des langues romanes*, contenue dans le premier volume (2003) de la *Romanische*

⁷ Boutier 2011, 353 : « l'organisation spatiale des faits linguistiques est révélatrice de leur histoire ». Pour les aspects méthodologiques cf. aussi Kuen 1970 (1958).

⁸ Cité dans Pfister / Lupis 2001, 188.

⁹ Cf. Baldinger 1977, 219 *sq.*, qui oppose l'étymologie-origine à l'étymologie-histoire du mot. Jakob Jud a parlé, dans ce contexte de « biologische » et de « paläontologische Wortforschung » (Jakob Jud in ASNS 127, 1911, 417, cité dans Pfister / Lupis 2001, 189).

¹⁰ Je me sers ici d'un terme créé récemment par Buchi 2010.

Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania (RSG). Je me limiterai ici à présenter l'état de la recherche au début du siècle et les progrès faits dans la dernière décennie, en laissant de côté les manuels étymologiques, généralement en un seul volume, destinés à un public plus large. Les entreprises les plus vastes, le FEW et le LEI auront une place à part.

9.1. Pour le portugais, on peut constater que le projet métalexigraphique de Dieter Messner, le *Dicionário dos dicionários portugueses* a fait de grands progrès depuis l'an 2000 : au lieu d'un petit segment de la lettre A¹¹ on trouve, en 2010, 22 volumes, qui couvrent sept ou huit lettres de l'alphabet¹². Il est vrai que ce n'est pas un dictionnaire étymologique, mais il met à disposition les résultats du travail étymologique des dictionnaires du passé et pourrait, de cette façon, préparer le terrain pour un futur grand projet comparable au FEW et au LEI, qui se fait attendre.

9.2. Bodo Müller, qui traite en 2003 l'histoire de la recherche étymologique pour l'espagnol, présente les travaux de García de Diego (DEEH, 1954 ; ²1985) et Corominas (DCELC, 1954-57 ; DCECH, 1980-91), en caractérisant le *Diccionario* de ce dernier comme un *opus magnum* de la recherche sur l'histoire du lexique espagnol, même s'il critique le rôle exagéré joué dans ce dictionnaire par les divers strata et par les prétendus emprunts catalans. Il déplore une certaine stagnation, voire retard des études étymologiques pour l'espagnol. Pour rattraper ce retard, il faudrait, selon Müller, une documentation la plus complète possible du lexique espagnol du Moyen Âge, entreprise commencée par le même Bodo Müller avec son *Diccionario del español medieval* (DEM, 1987 *sqq.*). En 2005 la publication était arrivée, avec le fascicule 26, au lemme *almohatac*. Mais avec le départ à la retraite de Bodo Müller, la Deutsche Forschungsgemeinschaft a arrêté le financement et le projet avait continué sous l'égide de l'Académie de Heidelberg et a passé ensuite à l'Université de La Laguna, Tenerife ; depuis 2005 on n'a plus vu de fascicule publié¹³. La perspective pessimiste de Müller en 2003 pour le futur de la recherche étymologique espagnole reste inchangée.

9.3. Pour ce qui concerne le catalan, la lacune constatée encore en 1980 par Max Pfister (Pfister 1980, 181) est comblée depuis 1991 avec les neuf volumes du *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana* (DECL(I)C, 1980-91) de Coromines, qui pourtant ne remplace pas les 10 volumes du DCVB (1930-62) d'Alcover / Moll, même si celui-ci n'est que partiellement un dictionnaire étymologique¹⁴.

¹¹ *aca- - ach-*.

¹² La lettre A tout entière, les lettres H, K, N – Q, U et une partie de la lettre L.

¹³ V. aussi Pilsel 2005.

¹⁴ A ajouter à l'article de German Colón dans RSG 2003 le volume d'index au DECL(I)C, paru en 2001.

9.4. Les langues romanes des Alpes orientales ont été, elles aussi, l'objet de recherches étymologiques, qui débouchent sur des dictionnaires historiques et étymologiques : mais il y a peu de nouvelles depuis l'article de Gsell (2003) sur le frioulan, le ladin et le romanche. En Suisse, le DRG continue avec une grande régularité ; le fascicule de 2012 arrive au lemme *matg*-¹⁵. Le *Dizionario Etimologico Storico Friulano* (DESF) s'est pour l'instant arrêté au deuxième volume (dont la lettre E ne couvre que 16 pages).

9.5. Pour le sarde il n'y a rien à ajouter aux articles d'Antonietta Dettori (1988) et de Wolfgang Schweickard (2003). C'est encore le *Dizionario etimologico sardo* de Max Leopold Wagner (DES, 1960-64) qui reste l'ouvrage de référence.

9.6. Nous voici arrivés au roumain, qui a toujours été l'objet de graves soucis dans la recherche étymologique des romanistes¹⁶. Le roumain présente des problèmes particulièrement intéressants pour le linguiste étymologiste : les débuts très tardifs de la documentation, les premiers éléments lexicaux dans des textes non-roumains, les influences culturelles et linguistiques provenant de l'extérieur, avec, pour conséquence, le problème de 'l'étymologie multiple', dû à l'influence parallèle de plusieurs langues, mais qui sert parfois d'échappatoire commode dans les cas difficiles. Mais à côté de la problématique inhérente, il y a toujours eu des problèmes d'organisation et de financement, qui se sont opposés à la réalisation d'un dictionnaire étymologique de la dimension et du haut niveau scientifique d'un FEW ou d'un LEI – à côté de dictionnaires méritoires, mais qui ne peuvent remplir cette fonction. Et même le grand Dictionnaire de l'Académie Roumaine (DA/DLR), dictionnaire-trésor du roumain, achevé heureusement en 2010, ne donne, dans la plupart des cas, qu'une étymologie-origine sans discussion et sans indiquer la date de la première attestation d'un mot. Mais, surprise : j'ai vu dernièrement l'annonce de la parution du premier volume A-B du *Dicționarul etimologic al limbii române* (DELR), 2011, réalisé sous la direction de Marius Sala et d'André Avram, et annoncé depuis plusieurs années (Sala 1997)¹⁷. Il n'a pas encore (avril 2012) trouvé le chemin de Regensburg et je ne l'ai pas encore eu dans les mains¹⁸. Mais ce dictionnaire devrait combler une lacune douloureuse dans la recherche étymologique en romanistique.

¹⁵ Cf. l'article de Carli Tomaschett dans ce volume.

¹⁶ Pour l'histoire des efforts et des projets dans ce domaine v. Popovici 2003, Dahmen 2010.

¹⁷ V. aussi la préface au vol I/3 du DLR (2006), IX.

¹⁸ L'édition (avec un tirage total de seulement 200 exemplaires) serait épuisée en avril 2012 (communication personnelle : Thede Kahl / Wolfgang Dahmen). Je remercie cordialement Ștefan Colceriu qui m'en a envoyé un exemplaire en novembre 2012. Pour une présentation plus détaillée cf. Schweickard 2013, sous presse.

9.7. Même dans le domaine des langues créoles à base romane, il y a eu de beaux progrès depuis l'article de Bollée dans RSG / HLR (2003, 404-410). Mme Bollée elle-même a achevé son *Dictionnaire étymologique des créoles français de l'Océan Indien* en quatre volumes (DECOI, 1993-2007), dont trois pour les mots d'origine française et un volume pour les mots d'origine non-française et inconnue. À présent, elle a mis en chantier, avec Dominique Fattier et Ingrid Neumann-Holzschuh, le projet d'un *Dictionnaire étymologique des créoles français d'Amérique* (DECA). Sur la base des dictionnaires existants, on discutera les étymologies et l'histoire des lexiques créoles de cette région. On prévoit entre 4 et 5 volumes, répartis comme ceux pour l'Océan Indien, et achevés, probablement, vers la fin de 2016. Je trouve particulièrement intéressants les renvois aux éventuels parallèles lexicaux dans l'Océan Indien. Le projet jouit d'une collaboration avec le FEW en la personne de Jean-Paul Chauveau et de l'apport de spécialistes des langues africaines et amérindiennes¹⁹.

9.8. Dans les domaines du français et de l'occitan, ainsi que de l'italien, la romanistique dispose des entreprises les plus complètes, des œuvres les plus avancées dans la lexicographie étymologique, et pas seulement romaniste. Vouloir faire, dans ce cadre, l'éloge du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW), de Walther von Wartburg, cette œuvre étonnante, serait porter de l'eau à la rivière. Je me limite à citer Zamboni, qui le considère comme « il massimo dizionario etimologico esistente »²⁰. Les débuts du travail de von Wartburg remontent à la période de la première guerre mondiale, le premier fascicule vit le jour en 1922, le premier volume (A-B) parut en 1928. En 2001, presque 80 ans après le premier fascicule, cette œuvre gigantesque fut achevée avec la parution du volume 23, qui contient, comme les deux volumes précédents, les matériaux pour lesquels on n'a pu donner une étymologie sûre et les index²¹. Le travail de von Wartburg était entretemps passé en d'autres mains. Ce furent, dans l'ordre, Otto Jänicke, Carl Theodor Gossen, Jean-Pierre Chambon et Jean-Paul Chauveau. Pour compléter l'historique des publications relatives au FEW, voici trois points : avec les volumes 24 et 25 (ce dernier publié en 2002) nous disposons d'une refonte de la lettre A. En 2003, sous la direction d'Eva Buchi, est paru un index en deux volumes. Comme la macrostructure du FEW suit l'ordre alphabétique des étymons, cet index facilite considérablement le travail de l'utilisateur qui part d'un mot français ou occitan. Et depuis 2010, nous disposons de la troisième édition du *Complément*, indispensable pour la bonne utilisation du FEW : il contient les listes des

¹⁹ Il existe la possibilité de suivre les travaux (et de donner un apport personnel) en ligne : <<http://www.uni-bamberg.de/romling1/deca>>.

²⁰ Zamboni 1976, cité dans Pfister / Lupis 2001, 196.

²¹ Baldinger se sert de ces matériaux pour ses trois volumes d'*Etymologien* (Baldinger 1988; 1998; 2003).

abréviations, des sources lexicographiques, de la chronologie des fascicules, et même des travaux critiques sur le FEW. Cette énumération un peu aride des aspects extérieurs peut déjà donner une idée des dimensions de cet immense travail qui se veut un trésor du lexique galloroman dans sa totalité.

Pour les innovations dictionnaires, pour la conception même de l'étymologie, la méthode suivie dans le travail étymologique et la structure des articles, nous disposons du beau livre d'Eva Buchi (1996). Voici seulement quelques points qui me paraissent importants dans le contexte d'une histoire de l'étymologie en romanistique.

Le concept d'étymologie se trouve considérablement élargi : c'est dès le début l'étymologie-histoire du mot qui domine face à un travail étymologique qui se contente de trouver l'origine dans une langue précédente²². On y trouve une biographie des mots, de plus en plus complète, et c'est ainsi que Buchi le considère à juste titre « au premier chef comme un texte *lexicologique* produit par le *lexicologue*, le *linguiste* Walther von Wartburg »²³.

Au cours d'une entreprise qui s'étale sur plusieurs décennies, voire sur près d'un siècle, les auteurs n'arrêtent certainement pas leurs réflexions sur la méthode à suivre, sur les perfectionnements à effectuer, ils peuvent même arriver à une nouvelle conception. Que faire en ce cas ? Changer en cours de route ? Ou renoncer aux résultats des réflexions pour maintenir l'unité de la conception, de la première page jusqu'à la dernière ? Dans le cas du FEW on a décidé plusieurs fois de réaliser des changements à partir d'un certain point, en sacrifiant l'uniformité globale de l'entreprise. Dans le premier volume (A-B), von Wartburg avait utilisé presque exclusivement les sources dialectales et anciennes, sans tenir compte de l'histoire de la langue standard. Depuis le deuxième volume (2/1, C), dans le but de compléter les biographies des mots, il s'est également servi des dictionnaires de la langue standard. Dans le deuxième tome de ce même volume (en 1946), il annonce une autre innovation importante : les étymons non-latins²⁴ seront désormais traités dans des volumes séparés, entreprise réalisée plus tard dans les volumes 15 à 20. Aux changements dus aux réflexions méthodologiques des auteurs se sont ajoutés l'enrichissement des matériaux à disposition et les progrès des recherches en étymologie. C'est pourquoi une refonte des premiers volumes était devenue indispensable. La lettre A de cette nouvelle version se trouve dans les volumes 24 et 25. Les articles de la refonte de la lettre B sont publiés, dès leur rédaction,

²² C'est von Wartburg lui-même qui le dit dans la préface au troisième volume : « Vielleicht hätte ich ja wirklich besser getan, einen anderen titel zu wählen, etwa *Thesaurus Galloromanicus*, wie Rohlf's vorschlägt. Und doch glaube ich auch heute noch, daß sich die dem titel meines buches zugrunde liegende erweiterung des begriffes etymologie durchaus halten läßt“ (III).

²³ Buchi 1996, 2.

²⁴ Éléments germaniques, orientalismes, anglicismes, éléments venant d'autres langues.

sur le site informatique du FEW (< <http://www.atilf.fr/FEW/> >) où ils ne sont plus contraints par des limitations de volume.

Dans la préface au volume 25, c'est Jean-Pierre Chambon qui présente les changements et les renouvellements : la nomenclature accrue, l'accueil du lexique moderne, les formations déonomastiques, mais aussi une microstructure plus riche et plus structurée. C'est ainsi que l'article ARCUS, qui compte deux pages dans le premier volume, arrive à 22 pages dans la nouvelle version.

9.9. Dans le cas du domaine galloroman nous nous trouvons dans une situation particulièrement heureuse, puisqu'il existe aussi de grands projets de dictionnaires consacrés à une seule période. Parmi ceux-ci, c'est le *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* (DEAF)²⁵, dirigé, respectivement, par Kurt Baldinger, Frankwalt Möhren et Thomas Städtler, qui montre la perspective étymologique dès son titre. Au-delà des volumes imprimés, il est consultable sous forme électronique (DEAF électronique), proposant sous « DEAFplus » les articles déjà existants dans la version imprimée et sous « DEAFpré » une version provisoire des matériaux publiés uniquement en ligne. Une entreprise lexicographique parallèle au DEAF est le *Dictionnaire de l'occitan médiéval* (DOM)²⁶, dont les fascicules paraissent depuis 1996, et qui se distingue par une combinaison particulière de la version sur papier et des moyens d'information électroniques : les citations et le complément bibliographique sont relégués dans le site Internet du DOM.

Le *Dictionnaire du moyen français* (DMF)²⁷, conçu par Robert Martin dans les années 80, élaboré dans le cadre de l'ATILF (Nancy), n'est pas un dictionnaire étymologique à proprement parler, mais un dictionnaire historique électronique basé sur les textes de la période 1330-1500, dont la version actuelle date de 2010. Mais pour les mots attestés dans les textes de cette période on y trouve, grâce à un moteur de recherche très poussé, toute sorte d'informations, et parmi elles les renvois à la recherche étymologique préexistante. Le DMF permet de se rendre compte des avantages inestimables de l'interconnexion des grands dictionnaires : on fait une recherche lexicologique dans le DMF et en un seul clic, on se retrouve dans le TLF ou dans le dictionnaire de Godefroy, pour y trouver les informations utiles. On peut espérer qu'on pourra atteindre aussi facilement les autres dictionnaires lorsqu'ils auront été informatisés.

Le *Trésor de la langue française* (TLF), dictionnaire des XIX^e et XX^e siècles, dispose pour chaque lemme d'un très solide paragraphe Étymologie et Histoire. Relevons pourtant que, dans le cadre de l'ATILF on travaille depuis 2005 à une révision très approfondie des notices étymologiques du TLF informatisé, un TLFétym. Cette révision, qui se veut une « révision sélective », met

²⁵ V. Trotter dans ce volume, avec plus de détails.

²⁶ V.n. 25.

²⁷ V. n. 25.

l'accent sur les termes scientifiques, ou plus généralement savants²⁸, dont elle s'efforce de faire l'histoire sur le même modèle que le reste du lexique, qu'elle intègre donc au paradigme de l'étymologie-histoire, ce qui était rarement le cas jusqu'ici ; elle comporte pour le moment (avril 2012) près de 300 notices étymologiques.

9.10. Pour l'italien, on disposait depuis les années '50 du siècle dernier des dictionnaires étymologiques en un volume de Migliorini / Duro (1950), Angelico Prati (1951), et Dante Olivieri (1953)²⁹ et des cinq volumes du *Dizionario Etimologico italiano* (DEI) de Carlo Battisti / Giovanni Alessio (1950-1957). Entre 1979 et 1988 parurent les cinq volumes du *Dizionario Etimologico della lingua italiana* (DELI) de Manlio Cortelazzo et Paolo Zolli, aujourd'hui encore, surtout dans sa nouvelle version (*Il nuovo etimologico*) sur papier et sur CD-Rom (1999), la première source pour l'information étymologique relative au vocabulaire standard³⁰.

Pour le *Lessico etimologico italiano* (LEI), dirigé au début par le seul Max Pfister et depuis quelques années en codirection avec Wolfgang Schweickard, son successeur à la chaire de linguistique romane de Sarrebruck, je serai bref, pour éviter les recoupements avec les contributions de la dernière section de ce volume³¹. Disons seulement que pour moi, comme pour la communauté scientifique des romanistes, c'est le dictionnaire qui remplit pour l'italien les fonctions et le rôle du FEW, mais, bien entendu, dès le début avec les conceptions d'aujourd'hui. C'est un immense thésaurus qui a pour but de documenter la diachronie de l'italien dans la totalité de ses variétés diatopiques, diastratiques et diaphasiques.

Une entreprise gigantesque comme celle-ci court, bien sûr, le risque de rester incomplète, de s'arrêter en route, faute de collaborateurs ou de finances, et la sagesse des auteurs est nécessaire pour la mener à bien dans des termes raisonnables. Les directeurs de l'entreprise connaissent bien ce danger³² et, au cours des travaux, ils ont modifié un bon nombre de choses pour éviter les excès d'une prétention à l'exhaustivité et venir à bout de l'immensité des matériaux recueillis : on utilise un logiciel spécialisé (ITACA), on renonce à une transcription phonétique trop détaillée et au lieu d'utiliser la totalité du matériel à disposition, le spécialiste fait le tri parmi les millions de fiches pour

²⁸ Voici à titre d'exemple, les entrées, encore peu nombreuses, pour la lettre G : *gelée, gémiation, génitif, gérondif, giton, gley, grosneur*. V. aussi Steinfeld / Andronache 2011.

²⁹ Le dernier dictionnaire étymologique en un volume paru est Nocentini 2010.

³⁰ V. aussi Schweickard 2011, 141s.

³¹ Au-delà des nombreuses interventions et présentations du LEI par Max Pfister lui-même, il existe déjà une riche littérature sur ce sujet. Je me contente de citer Aprile 2004, Aprile (a cura di) 2007 et, dernièrement, Lubello / Schweickard 2012.

³² Cf. Pfister 2008, 3 à propos du « problema della quantità dei materiali ».

retenir les occurrences décisives et éliminer l'inutile³³. Mais l'innovation la plus importante me paraît être **celle de l'organisation du chantier : la segmentation** de l'œuvre dans sa macrostructure et la fondation de filiales du LEI. Dès le début, Max Pfister a toujours eu autour de lui une équipe de jeunes romanistes, dont de nombreux Italiens, engagés dans les travaux du LEI. Au cours des années, on observe une tendance toujours croissante au partage de la responsabilité entre les deux codirecteurs Pfister / Schweickard et ces jeunes, formés à l'école de Sarrebruck ou au moins familiarisés avec ses principes. C'est ainsi qu'à la fin de l'année 2011, nous disposons non seulement des 108 fascicules de la série principale, qui arrivent jusqu'à CASSARE³⁴, mais aussi des fascicules de la lettre D, élaborés à Lecce par Roberto Coluccia et Marcello Aprile (jusqu'à DEMANE), du premier fascicule de la lettre E (jusqu'à EDUCARE), sous la responsabilité de Giorgio Marrapodi et des fascicules des germanismes (jusqu'à BRING DIR'S), dirigés par Elda Morlicchio à Naples³⁵. Les formations déonomastiques sont traitées séparément dans le *Deonomasticon Italicum* de Wolfgang Schweickard, qui est arrivé, dans la série des *Derivati da nomi geografici* jusqu'à la lettre Q. D'autres subdivisions de l'ensemble sont en cours de préparation : les éléments galloromans sous la direction de Michela Russo³⁶ (à Paris 8) ; Antonio Lupis parle des possibilités et des problèmes d'un volume d'orientalismes³⁷, Marcello Aprile et Fabrizio Lelli discutent la question de savoir s'il faut inclure ou non les hébraïsmes parmi les orientalismes³⁸ ; des fascicules séparés pour les grécismes sont en discussion. On arrive de cette façon à une accélération considérable du travail : jusqu'en 2005, on avait publié entre 4 et 5 fascicules par an, ce qui méritait alors tout le respect des évaluateurs de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG) ; mais les deux co-directeurs de l'entreprise étaient sûrs de pouvoir encore augmenter ce rythme jusqu'à 6 fascicules par an. En 2011 nous voilà arrivés à 7 fascicules publiés en collaboration avec les filiales italiennes et allemandes. Mais malgré ces progrès impressionnants, les dangers qui menacent l'achèvement de l'entreprise dans un laps de temps raisonnable³⁹ existent toujours et l'on discute des possibilités de redimensionner les articles selon des critères valables pour toutes les équipes. Bracchi / Holtus / Serianni 2012 proposent a) d'éliminer, à l'avenir, les lemmes qui ne connaissent qu'une tradition savante et les néologismes qui ne sont pas entrés dans l'usage ; b) de réduire les indications explicites des sources (dans la

³³ Il faut pourtant noter que ce travail de tri, s'il peut réduire le nombre de pages, ne diminue pas les heures de travail.

³⁴ À l'occasion du colloque de Zurich (avril 2012) furent présentés les fascicules 109 et 110 (jusqu'à CATINUS) ainsi qu'un volumineux *Supplemento bibliografico*.

³⁵ Cf. Morlicchio 2012.

³⁶ Russo 2004 ; 2007 ; 2012.

³⁷ Lupis 2011.

³⁸ Aprile / Lelli 2004.

³⁹ On parle de 2032. C'est le terme fixé par la DFG pour le soutien financier du projet.

mesure où elles sont indiquées et retrouvables dans les grands corpus comme TLIO et LIZ); c) de renoncer à la présentation des formes dialectales dans leur totalité en faveur des formes-types d'une région⁴⁰. Dans quelle mesure la numérisation des articles – ceux à écrire, mais aussi ceux déjà publiés – pourra-t-elle contribuer à accélérer le travail ? La question reste ouverte.

10. Nouvel essor de l'étymologie panromane

10. 1. Je reprends ici le fil de l'étymologie panromane. Au début, ce ne sont pas tant les réflexions méthodologiques, que les progrès factuels de la recherche étymologique qui firent naître le projet d'un nouveau REW, conçu par Harri Meier et Joseph M. Piel, projet qui pourtant ne fut pas réalisé. Il fallut attendre le Congrès de Palerme de la Société de Linguistique Romane, en 1995, pour voir soulevée à nouveau par une table ronde la question d'un nouveau REW (Chambon / Sala 1998). C'est probablement cette table ronde qui a encouragé Eva Buchi et Wolfgang Schweickard, deux linguistes, lexicologues et lexicographes experts et renommés, à se charger de cette tâche⁴¹. Les deux directeurs se sont exprimés plusieurs fois sur les intentions, les méthodes et l'organisation de leur travail, le *Dictionnaire étymologique roman* (DÉRom)⁴². Inutile de répéter ce qui a déjà été dit. Voici seulement trois points. Primo : on procédera par étapes. Dans une première étape, on se limite aux quelque 500 étymons qui sont généralement reconnus comme panromans. Secondo : il ne s'agit pas du projet de deux personnes, éventuellement avec leurs assistants ou collègues de Sarrebruck ou de l'ATILF à Nancy. C'est plutôt un réseau international avec deux équipes de rédaction et de révision qui viennent de l'Europe (presque) entière, de Saint-Jacques-de-Compostelle et de Salamanque jusqu'à Iași.

Mais c'est le troisième point qui est sans doute le plus important, une méthode renouvelée. On parle parfois, entre collègues, un peu superficiellement, du nouveau REW qu'on prépare à Sarrebruck et Nancy. Mais si je ne m'abuse, les directeurs de l'entreprise n'ont pas l'intention de produire un REW amélioré et renouvelé⁴³. Ils opposent deux perspectives dans le travail étymologique panroman : la première, traditionnelle, celle de Meyer-Lübke et de son REW, qui pose la question « Qu'est devenu le lexique latin (classique) ? ». Et la perspective nouvelle, celle qui créerait, avec le DÉRom, un nouveau paradigme et qui se demande « D'où vient le lexique roman ? »⁴⁴ (et,

⁴⁰ V. aussi les contributions de Coluccia et de Varvaro dans Aprile 2007. Pour la pratique d'une telle réduction v. Aprile/Hohnerlein 2012.

⁴¹ V. le « faire-part » de naissance de ce projet (Buchi / Schweickard 2008) et la présentation du projet au congrès d'Innsbruck (Buchi / Schweickard 2010) ; Buchi / Schweickard 2009. Cf. aussi tout dernièrement le beau résumé fourni par Heidemeier 2011.

⁴² Buchi / Schweickard 2009.

⁴³ Pour une comparaison REW / DÉRom v. Buchi / Schweickard 2009.

⁴⁴ Buchi / Schweickard 2010, 63.

plus particulièrement, de quel type de latin). En posant cette question on se réclame de la grammaire comparée-reconstruction, présentée dans ce volume par Jean-Pierre Chambon. Une des conséquences de cette perspective est la notation phonologique du lemme-étymon, accompagné d'un astérisque, pour le marquer comme reconstruit.

Le changement de méthode a suscité de vives discussions depuis le congrès de Valence en 2010. Le point décisif du désaccord, formulé clairement par Alberto Varvaro⁴⁵, est la nécessité ou non pour la romanistique de reconstruire des étymons qui sont bien attestés dans la forme écrite. Il est bien vrai que les langues romanes sont basées sur le latin dans sa forme parlée, qui ne se trouve pas dans les textes. Mais les auteurs des dictionnaires étymologiques 'traditionnels', comme les usagers, ont toujours considéré le lemme latin comme la représentation graphique de l'étymon phonique. Et comme l'a dit récemment Johannes Kramer (2011a), tout romaniste qui a suivi une 'Introduction à la linguistique historique romane' sait normalement 'traduire' la forme écrite de l'étymon dans son correspondant oral.

Il s'agit, bien entendu, d'une question de méthode, que je ne prends pas à la légère. Mais pour l'usager et pour son travail de tous les jours, les deux 'partis' ont indiqué chacun une solution acceptable : Kramer propose une présentation double du lemme : d'abord la forme graphique, attestée, ensuite la transcription phonétique avec l'astérisque ajouté⁴⁶. De leur côté, Buchi et Schweickard indiquent dès le congrès d'Innsbruck que la publication sous forme électronique rend possible un double accès aux informations : par le mot vedette, mais aussi par un mot-clé choisi par l'utilisateur⁴⁷.

Je n'entre pas dans les détails de cette discussion qui est encore en cours. Elle révèle de toute façon qu'il y a du nouveau dans une vieille discipline, qu'il n'y a pas de stagnation, que la discussion sur les méthodes ne manque pas, et qu'il ne s'agit pas seulement de combler des lacunes avec les méthodes héritées de nos ancêtres du XIX^e siècle.

10.2. Il me reste encore à présenter un dictionnaire conçu d'une façon totalement nouvelle : le *Dictionnaire étymologique et cognitif des langues romanes* (DECOLAR), conçu et élaboré par Peter Koch, Paul Gévaudan et le regretté Andreas Blank . C'est le tournant cognitif qui a rejoint la recherche étymologique. Pour caractériser ce projet, j'emprunte quelques citations à l'introduction du premier fascicule virtuel récemment mis en ligne. « Le DECOLAR est un dictionnaire onomasiologique et diachronique dont l'objet est de décrire

⁴⁵ Cf. Varvaro 2011 et Buchi / Schweickard 2011.

⁴⁶ Kramer 2011a, 205.

⁴⁷ Une troisième consultation possible est celle « par signification (sens) ». - Pour la consultation du DÉRom aller sur le site de l'ATILF : <www.atilf.fr> et cliquer sur 'DÉRom – Site du laboratoire'.

l'origine des dénominations des parties du corps humain dans les langues romanes et d'examiner leur genèse ». L'essentiel du DECOLAR consiste en une analyse tridimensionnelle de la provenance des unités lexicales. On part de la lexicologie moderne pour se demander quels sont les processus sémantiques, morphologiques et d'emprunt qui ont agi dans son histoire. Les auteurs n'ont pas l'intention « de découvrir de nouvelles étymologies, mais plutôt de regrouper des données déjà recherchées dans un contexte onomasiologique ». Dès le début on se fixe des limites très strictes : on travaille sur 14 langues, y compris le latin et l'ancien français, en prenant pour base le standard prescriptif ou au moins une variété diatopique dominante, en renonçant aux dialectes et aux variétés diastématiques et diaphasiques. Le premier fascicule comprend, outre le manuel d'introduction, seulement les quatre concepts 'langue (organe)', 'lèvre', 'main' et 'pied'. Le projet dispose d'un système très sophistiqué de renvois internes. Pour les détails de la discussion étymologique, les sources et les datations, les auteurs renvoient aux dictionnaires historiques et étymologiques existants. Mais le DECOLAR entre tout de même de plein droit dans cette présentation du travail étymologique actuel, parce qu'il présente l'étymologie et l'histoire sous un jour nouveau, celui des changements sémantiques. Pour le futur, sur la base d'un plus grand nombre d'articles, on peut espérer des résultats concernant d'éventuelles régularités universelles ou culturellement conditionnées dans la conceptualisation et la désignation des parties du corps humain.

11. Études onomastiques

Enfin, n'oublions pas l'apport des études d'onomastique historique à l'histoire du lexique commun. Dans le domaine de l'anthroponymie il faut nommer avant tout le grand projet international PATROM, initié par Dieter Kremer, qui le dirige maintenant en codirection avec Jean Germain et Ana Cano ; le comité de rédaction se compose de Kremer, Jean-Pierre Chambon et Max Pfister⁴⁸. Pour l'apport de la toponymie à l'histoire du vocabulaire commun nous avons dernièrement le beau volume d'Hélène Carles, qui analyse les toponymes d'un corpus auvergnat allant du neuvième au onzième siècle. Ces toponymes renferment souvent des éléments du lexique commun qui ne connaissent par ailleurs qu'une attestation plus tardive.

L'onomastique est d'une importance particulière pour la lexicologie historique et la recherche étymologique du roumain, où beaucoup de mots apparaissent pour la première fois comme élément d'un anthroponyme ou d'un toponyme dans un texte slave (Mihăilă 1974, Bolocan 1981). Pour les dialectes ladins, Gsell 2003 souligne également le rôle de ce type de recherches.

⁴⁸ Les informations concernant les changements récents ont été puisées dans le Viquipedia catalan, version du 8 septembre 2011.

12. Conclusions

Dressons à présent un bilan de cette longue énumération d'ouvrages terminés et de projets en cours de publication ou encore en gestation : y a-t-il des tendances communes à tous ces travaux des dernières décennies, quels sont les progrès, que reste-t-il du travail de nos ancêtres scientifiques ?

Toute recherche étymologique aura toujours comme point de départ le travail des prédécesseurs. Personne n'aura l'idée de jeter au feu le REW de Meyer-Lübke, sous prétexte qu'on dispose désormais du FEW et d'autres grands dictionnaires étymologiques. Et pour la recherche de l'étymologie-origine, les critères sont essentiellement restés les mêmes, pleinement développés, ou presque, dès le début du XX^e siècle : les régularités du changement phonétique, les probabilités et les possibilités du changement sémantique⁴⁹, la bonne connaissance des choses et du milieu créateur d'une lexie, la prise en considération des possibles influences de l'extérieur et – au cours du XX^e siècle – de la totalité des variétés d'une langue, pas uniquement des dialectes.

Et pourtant les dictionnaires où sont réunis les résultats de la recherche étymologique moderne ne ressemblent plus guère à ce qui existait dans les premières décennies du siècle dernier. C'est dû, selon moi, à deux facteurs principaux : le déplacement des centres d'intérêt de l'étymologie-origine vers l'étymologie-histoire, vers la biographie du mot, et les possibilités créées par les médias électroniques modernes. Ces deux facteurs contribuent à élargir presque à l'infini les dimensions des publications. L'article étymologique n'est plus le simple lien entre le mot de la langue standard et son prédécesseur qu'on trouve dans le latin, dans un sub- ou superstrat, dans une autre langue ou dans une base lexicale de la même langue. Les articles des grands dictionnaires étymologiques sont devenus « quelque chose comme une suite ordonnée de monographies » (Büchi 1996, 2). C'est l'histoire entière du mot, dans les dialectes et dans les autres variétés d'une langue, avec toutes les locutions et les changements de sens.

Ici entre en jeu le deuxième facteur, le rôle des médias électroniques sur plusieurs plans : les corpus de milliers de textes analysables par des moteurs de recherche qui permettent de trouver une quantité immense d'occurrences dans différents contextes, mais qui tendent à favoriser les textes littéraires. Autre conséquence des médias électroniques : la publication électronique, soit comme seule version publiée, comme pour le DECOLAR, soit comme version numérisée qui s'ajoute à la version sur papier, déjà existante, comme c'est le cas pour le TLFinformatique, comme cela est en projet pour le LEI et comme on peut l'espérer pour le FEW. Et n'oublions pas la publication électronique

⁴⁹ À mon sens, il manque pourtant une histoire des régularités de la formation des mots – pour la Romania tout entière et / ou pour les langues individuelles, malgré les beaux travaux de Franz Rainer, qui sont plutôt synchroniques.

de matériaux supplémentaires (DOM). Enfin, dernièrement, les médias électroniques mettent à notre disposition les possibilités incroyablement accrues d'une recherche multiple et différenciée.

L'immensité des matériaux à disposition et l'intention de documenter l'histoire du vocabulaire d'une langue dans sa totalité créent aussi le danger de se perdre dans l'infini et de ne jamais venir à bout du projet. On peut voir, dans ce contexte, les tendances à la segmentation du champ à étudier : j'ai parlé des différentes sections du FEW et de la filialisation du LEI. Le DEAF et le DMF considèrent les étymologies du vocabulaire d'une certaine époque. Le DECOLAR se limite d'abord aux mots qui désignent les parties du corps, le DÉRom aux 500 étymons panromans. Ces projets aboutiront à des publications achevées en elles-mêmes, même si, éventuellement, elles n'ont pas de suite.

Pour terminer : quel est aujourd'hui le rôle de la recherche étymologique à l'intérieur de la romanistique, dans la linguistique, dans le monde universitaire et dans la société ?

Dans le grand public, il y a quelques décennies, la linguistique était encore identifiée avec l'étymologie. Je me rappelle le cas – dans les années 60/70 – d'une mère préoccupée qui vint me voir un jour pour s'informer des matières qu'allait étudier sa fille. Elle me demanda, dans son beau dialecte de Franco-nie : « Mais la linguistique, c'est quoi ? C'est ça où il faut savoir d'où viennent les mots ? ». Le point de vue de cette mère était, à l'époque, très répandu parmi les non-professionnels de la linguistique. Il ne l'est plus aujourd'hui⁵⁰. Les composantes synchroniques dominant sans conteste dans les études des étudiants romanistes, et même dans le secteur dévolu aux études historiques et diachroniques 'l'origine des mots' n'a qu'un rôle très modeste au sein des modules d'études des futurs enseignants de français, d'italien ou d'espagnol. J'ai fait une petite recherche dans les programmes de 23 départements de romanistique en Allemagne⁵¹ pour deux semestres (2010/11 et 2011) : parmi les cours et séminaires consacrés à la linguistique historique on trouve seulement trois titres qui contiennent les mots 'Étymologie' ou 'Wortgeschichte'⁵². Et – du moins en Allemagne – un jeune romaniste d'aujourd'hui aura peu de chances d'accéder à une chaire de linguistique romane grâce à ses publications sur l'étymologie romane. Johannes Kramer a récemment déploré le déclin de l'étymologie (2011b, 777 *sqq.*). Il craint de devoir constater un jour : fin de l'étymologie (comme discipline scientifique) *faute de combattants*. Il est bien vrai que nos étudiants viennent à l'université avec un bagage de connaissances historiques toujours plus restreint et avec un portefeuille linguistique de plus

⁵⁰ Cf. Malkiel 1993, 135 : « Etymology no longer enters into mainline linguistics, except obliquely via diachrony, and the mere mention of it is redolent of irretrievable past enthusiasms, of something quaint ».

⁵¹ Les neuf universités de Bavière et une université pour chacun des autres Länder.

⁵² À Iena, Rostock et Sarrebruck.

en plus réduit, où manquent souvent les langues classiques. Et la recherche étymologique, comme toutes les disciplines historiques, voit aujourd'hui son prestige décliner dans la société. Cela ne favorise certainement pas l'enseignement du travail étymologique à l'université. Mais l'étymologie n'a jamais été l'affaire des foules. Et faire un vrai travail étymologique dans un cours universitaire risque de poser des problèmes insurmontables aux étudiants. Je suis convaincu que la méthode à préférer est ce qu'on appelle aujourd'hui en bon allemand moderne 'learning on the job' : impliquer directement dans le travail d'un vaste projet des jeunes qui ont bénéficié d'une solide formation linguistique. C'est du moins ce que j'observe depuis plusieurs années dans le cadre du LEI, admirable projet de collaboration italo-allemande, où s'est formée toute une série de jeunes linguistes-étymologistes qui par la suite ont obtenu une chaire de linguistique dans une université italienne.

Cette perspective, tout comme le nombre considérable d'importantes entreprises étymologiques qui progressent lentement, mais sûrement, m'inspirent de l'espoir pour le futur de la discipline. Et je me permets ici de souhaiter aux étymologistes romanistes en général, et tout particulièrement à Max Pfister, de pouvoir mener à bien leurs projets dans le cadre d'une discipline où la romanistique tient une place hors pair.

Gerhard ERNST

13. Références bibliographiques

- Aprile, Marcello, 2004. *Le strutture del Lessico etimologico italiano*, Galatina (Lecce), Congedo.
- Aprile, Marcello (ed.), 2007. *Nuove riflessioni sulla lessicografia. Presente, futuro e dintorni del Lessico Etimologico Italiano*, Galatina (Lecce), Congedo.
- Aprile, Marcello / Lelli, Fabrizio, 2004. « La sezione degli ebraismi nel *Lessico Etimologico Italiano* (LEI) », *RLiR* 68, 453-473.
- Aprile, Marcello / Hohnerlein, Thomas, 2012. « La riduzione del materiale ordinato nel LEI: le soluzioni praticabili », in : Lubello / Schweickard 2012, 75-87.
- Baldinger, Kurt, 1959. « L'étymologie hier et aujourd'hui », *CAIEF* 11, 233-264 (aussi dans Schmitt 1977, 213-246).
- Baldinger, Kurt, 1988; 1998; 2003. *Etymologien*, Tübingen, Niemeyer, 3 vol.
- Bollée, Annegret, 2003. « Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen : Kreolsprachen », in : RSG, vol.1, 404-410.
- Bolocan, Gheorghe (ed.), 1981. *Dicționarul elementelor românești din documentale slavo-române. 1374 – 1600*, București, Ed. Academiei Republicii Soc. România.
- Boutier, Marie-Guy, 2011. « Dialectologie, géographie linguistique et étymologie-histoire des mots. Réflexions à partir de l'expérience wallonne », in : *FS Holtus*, 351-361.

- Bracchi, Remo / Holtus, Günter / Serianni, Luca, 2012. «Il LEI e la valutazione scientifica», in: Lubello / Schweickard 2012, 15-24.
- Büchi, Eva, 1996. *Les structures du «Französisches Etymologisches Wörterbuch»*, Tübingen, Niemeyer.
- Buchi, Éva, 2010. «Pourquoi la linguistique romane n'est pas soluble en linguistiques idioromanes. Le témoignage du *Dictionnaire Etymologique Roman*», in: Alén Garabato, Carmen / Álvarez, Xosé Afonso / Brea, Mercedes (dirs.), *Quelle linguistique romane au XXI^e siècle ?*, Paris, L'Harmattan, 43-60.
- Buchi, Éva, *James Bond is back: how secret agents from the Dictionnaire Étymologique Roman are promoting a paradigm shift in Romance Etymology*, Communication dans le cadre de la Philological Society, 13 january 2011 (power point du site Internet du DÉRom).
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2008. «Le DFÉRom: en guise de faire-part de naissance», *Lexicographica* 24, 351-357.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2009. «Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire: du REW au DÉRom», in: Alén Garabato, Carmen *et al.* (ed.), *La Romanistique dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 97-110.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2010. «À la recherche du protoroman: objectifs et méthodes du futur *Dictionnaire étymologique roman* (DÉRom)», in: Iliescu *et al.* (ed.), *Actes du XXV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Tübingen, Niemeyer, vol.6, 61-68.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2011a. «Sept malentendus dans la perception du DÉRom par Alberto Varvaro», *RLiR* 75, 305-312.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang, 2011b. «Ce qui oppose vraiment deux conceptions de l'étymologie romane», *RLiR* 75, 628-635.
- Chambon, Jean-Pierre / Sala, Marius (dir.), 1998. «È oggi possibile o augurabile un nuovo REW?», in: *Atti del XXI Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza*, Tübingen, Niemeyer, vol. 3, 985-1023.
- Carles, Hélène, 2011. *L'émergence de l'occitan prétextuel. Analyse linguistique d'un corpus auvergnat (IX^e-XI^e siècles)*, Strasbourg, ÉliPhi.
- Colón, German, 2003. «Estudio y descripción etimológica del léxico de las palabras románicas: catalan», in: RSG, vol. 1, 369-375.
- Dahmen, Wolfgang, 2010. «Historische Wörterbücher des Rumänischen», *Lexicographica* 27, 151-169.
- Dettori, Antonietta, 1988. «Sardisch: Grammatikographie und Lexikographie / Grammaticografia e lessicografia», *LRL* 4, 913-935.
- Estienne, Henri, 1565. *Traicté de la conformité du language françois avec le grec* (1972, Genève, Slatkine Repr.).
- Fryba-Reber, Anne-Marguerite, 2003. «Étude et description étymologique et historique du lexique des langues romanes: le français et l'occitan», in: RSG, vol.1, 357-368.
- Gsell, Otto, 2003. «Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen: Friaulisch, Dolomitenladinisch und Bündnerromanisch», in: RSG, vol.1, 339-345.
- Guiraud, Pierre, 1967. *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse.
- Heidemeier, Ulrike, 2001. «Vom REW zum DÉRom. Theorie und Praxis der gesamtromanischen etymologischen Wörterbucharbeit», *RGG* 17/2, 167-194.

- Holtus, Günter / Sánchez Miret, Fernando, 2008. *Romanitas, Filología Románica, Romanística*, Tübingen, Niemeyer.
- Kramer, Johannes, 2004. « Etymologische Märchen, oder : Der miles Romanus auf Brautschau in Dakien », in : Schippel, Larisa (ed.), *Im Dialog : Rumänistik im deutschsprachigen Raum*, Frankfurt a.M., Lang, 121-131.
- Kramer, Johannes, 2011a. « Protoromanisch und das DÉRom », *RGG* 17/2, 195-206.
- Kramer, Johannes, 2011b. « 'Tolle grabattum tuum' und betreibe kulturwissenschaftliche Etymologie », in : Overbeck / Schweickard / Völker, 769-781.
- Kuen, Heinrich, 1970. « Die Sprachgeographie als Helferin der Etymologie », in : Heinrich Kuen, *Romanistische Aufsätze*, Nürnberg, Carl, 185-202 (déjà in : *Etymologica. Walther von Wartburg zum 70. Geburtstag*, Tübingen, Niemeyer, 1958, 455-475).
- Litttré, Émile, éd. posth. 1888 (par les soins de Michel Bréal). *Comment les mots changent de sens*, Paris.
- Lubello, Sergio / Schweickard, Wolfgang (ed.), 2012, *Le nuove frontiere del LEI. Miscelanea di studi in onore di Max Pfister in occasione del suo 80° compleanno*, Wiesbaden, Reichert.
- Lupis, Antonio, 2011. « Per un volume di orientismi nel *Lessico Etimologico Italiano*. Sul metodo e le fonti », in : Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald, 2011, 491-516.
- Malkiel, Yakov, 1993. *Etymology*, Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- Meier, Harri, 1964/65. « Zur Geschichte der romanischen Etymologie », *ASNS* 201, 81-109.
- Meier, Harri, 1980. « Friedrich Diez und die Diez-Schule zwischen zwei Epochen der romanischen Philologie », *Boletín de Filología* 31, 285-301 ;
- Ménage, Gilles, 1650. *Origines de la langue françoise*, Paris. Nouvelle édition 1694 : *Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue françoise*.
- Ménage, Gilles, 1669. *Le origini della lingua italiana*, Paris.
- Migliorini, Bruno / Duro, Aldo, 1949, 1965. *Prontuario etimologico della lingua italiana*, Torino, Paravia.
- Monjour, Alf, 2003. « Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen : Portugiesisch und Galicisch », in : RSG, vol. 1, 396-403.
- Morlicchio, Elda, 2012, « Il LEI e i germanismi », in : Lubello / Schweickard 2012, 35-55.
- Müller, Bodo, 2003. « Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen : Spanisch », in : RSG, vol. 1, 376-396.
- Nocentini, Alberto, con la collaborazione di Alessandro Parenti, 2010. *L'etimologico : vocabolario della lingua italiana* (avec CD-Rom), Milano, Le Monnier.
- Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (ed.), 2011. *Lexikon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien*. Günter Holtus zum 65. Geburtstag, Berlin/Boston, De Gruyter.
- Pfister, Max, 1980. *Einführung in die romanische Etymologie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Pfister, Max, 2004. « Problemgeschichte der romanistischen etymologischen Forschung », in : RSG, vol. 1, 309-318.

- Pfister, Max, 2008. « La lessicologia etimologica italiana come nucleo della lessicologia romanza », in : Cresti, E. (a cura di), *Prospettive nello studio del lessico italiano*, Atti SILFI 2006, Firenze, FUP, vol. 1, 3-11.
- Pfister, Max / Lupis, Antonio, 2001. *Introduzione all'etimologia romanza*, Catanzaro, Rubbettino.
- Pilsel, Drago, 2005. « Un profesor de Heidelberg elabora un magno diccionario de español medieval », *El País*, 02-01-2005.
- Popovici, Victoria, 2003. « Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen : Rumänisch », in : RSG, vol.1, 330-339.
- RSG = Ernst, Gerhard / Glessgen, Martin / Schmitt, Christian / Schweickard, Wolfgang, 2003-2008. *Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania*, 3 vol., Berlin/New York, De Gruyter.
- Russo, Michela, 2004. « La sezione degli Elementi galloromanzi nel LEI. Descrizione e prospettive », RID 6, 191-208.
- Russo, Michela, 2007. « La sezione degli etimi galloromanzi nel LEI: presentazione e proposta di delimitazione cronologica », in : Aprile 2007, 319-325.
- Russo, Michela, 2012. « I Gallicismi dell'italiano e il loro trattamento nel LEI », in : Lubello / Schweickard 2012, 59-71.
- Sala, Marius, 1997. « Il dizionario etimologico della lingua rumena (DELR) », in : G. Holthus / J. Kramer / W. Schweickard (ed.), *Italica et Romanica. Festschrift für Max Pfister zum 65. Geburtstag*, Tübingen, Niemeyer, vol. 1, 435-440.
- Schmitt, Christian, 2001. « Wörter und Sachen », LRL I/1, 235-292.
- Schmitt, Rüdiger (ed.), 1977. *Etymologie*, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft.
- Schuchardt, Hugo, 1885. *Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker*, Berlin, Oppenheim.
- Schuchardt, Hugo, 1912. *Sachen und Wörter*. Anthropos 7, SH, Fribourg, Ed. St. Paul.
- Schweickard, Wolfgang, 1996. « Diez, Friedrich Christian », in : H. Stammerjohann (ed.), *Lexicon Grammaticorum*, Tübingen Niemeyer.
- Schweickard, Wolfgang, 2003, « Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen : Italienisch und Sardisch », in : RSG 2003, vol. 1, 346-357.
- Schweickard, Wolfgang, 2010. « Die Arbeitsgrundlagen der romanischen etymologischen Forschung : vom REW zum DÉRom », RGG 16/1, 3-13.
- Schweickard, Wolfgang, 2011. « Die historische und etymologische Lexikographie des Italienischen », *Lexicographica* 27, 139-150.
- Schweickard, Wolfgang (sous presse). *Compte-rendu de DELR*.
- Steinfeld, Nadine / Andronache, Marta, 2011. « Quoi de neuf du côté de la lexicographie étymologique ? La méthode utilisée dans le cadre du projet TLF-Étym pour distinguer les emprunts au latin de l'Antiquité de ceux faits au latin médiéval », *Estudis romànics* 33, 151-170.
- Swiggers, Pierre, 2001. « Linguistique romane et grammaticographie », LRL I/1, 36-121.
- Turgot, Anne-Robert, 1961. *Étymologie*, éd. avec notes par Maurice Piron, Brugge, de Tempel.
- Varvaro, Alberto, 2011a. « Il DÉRom : un nuovo REW ? », RLiR 75, 207-304.

- Varvaro, Alberto, 2011b. « La «rupture épistémologique» del *DÉRom*. Ancora sul metodo dell'etimologia romanza », *RLiR* 75, 623-627.
- Wunderli, Peter, 1997. « Wilhelm Meyer-Lübke », in: Wüest, Jakob (ed.), *Les linguistes suisses et la variation*, Basel/Tübingen, Francke, 57-82.
- Wunderli, Peter, 2001. « Die Romanische Philologie von Diez bis zu den Junggrammatikern », *LRL* I/1, 121-175.

Le rôle de l'étymologie dans la lexicographie médiévisite

1. Introduction

1.1. Contours de la communication : français, occitan, italien et espagnol

Une certaine tradition aurait voulu que je présente, à travers les dictionnaires des langues du Moyen Âge, tous les dérivés de *PİSTOR*. Si je ne le fais pas, c'est surtout parce que les ouvrages concernés n'ont que rarement atteint la lettre P – ce qui est déjà révélateur de l'état actuel de la lexicographie médiévisite. En tout cas, comme on le verra, je me retrouverai déjà suffisamment dans le pétrin, *in pīstrīna*, avec le sujet qui m'est imparti, sans avoir recours au nom de famille de notre jubilaire.

Inutile, en plus, de dire que je ne pourrai pas reprendre l'intégralité des langues romanes et des dictionnaires portant sur ces langues au Moyen Âge. S'ajoute à cette limitation d'ordre pratique une deuxième contrainte : « Wovon man nicht sprechen kann, darüber muss man schweigen », nous rappelle Wittgenstein (fin du *Tractatus logico-philosophicus*). Animé ainsi d'un souci sans doute peu louable de ne pas jouer le rôle de ce qu'on appellerait au DÉRom l'« idiot non-roman », je me limiterai donc aux ouvrages que je connais le mieux. Ceux-ci représentent d'ailleurs en grande partie les dictionnaires scientifiques de langues romanes du Moyen Âge et en outre, ils suffiront pour montrer les problèmes auxquels se confronte ce genre de dictionnaire en matière d'étymologie¹.

C'est ainsi que je ne discuterai que des dictionnaires des quatre langues suivantes : français, occitan, italien, espagnol². Ce survol rapide sera suivi par

¹ Sont exclus les travaux portant sur le vocabulaire d'un seul auteur, ou d'un groupe de textes, même si ceux-ci ont parfois contribué de façon importante à l'évolution de la science étymologique (par ex., Menéndez Pidal 1908-1911). De même, des ouvrages spécialisés portant sur une section du lexique et ne comportant pas d'analyse étymologique, par ex. Herrera 1996, ou le projet CREALSCIENCE : <http://www.creal-science.fr/>.

² Chose curieuse, étant donné l'importance de la période médiévale pour la langue et la culture catalanes, il n'existe pas de dictionnaire scientifique du catalan médiéval. La mise en ligne sur le site web de l'Institut d'Estudis Catalans (<www.iec.cat/faraudo>) par Germà Colón des matériaux rassemblés par Lluís Faraudo de Saint-Germain

quelques conclusions sur l'utilité et l'importance de l'étymologie dans la lexicographie médiéviste.

Or, pour ces quatre langues, sauf pour l'occitan, il existe d'une part des dictionnaires pour le Moyen Âge, d'autre part, de grands dictionnaires étymologiques pour la langue entière. Comme on le verra, la lexicographie médiéviste dépend étroitement (en matière d'étymologie) des dictionnaires historiques, et vice versa ; et les deux sont également tout à fait tributaires de l'édition de textes.

1.2. *Étymologie-origine et étymologie-histoire dans les dictionnaires des langues romanes du Moyen Âge*

La linguistique romane connaît depuis longtemps une distinction classique entre étymologie-origine et étymologie-histoire des mots, les deux pôles classiques – presque prototypiques – étant le REW et le FEW³. Comme le consta-

renonce explicitement à toute identification ou information étymologiques : « S'han suprimit les *indicacions etimològiques* que en les cèdules van entre parèntesis al costat del lema. Avul, amb el progrés dels estudis etimològics, aquestos propostes resulten sobrereres quan no errades. » L'Universitat de Barcelona a également mis en ligne un *Diccionari de Textos Catalans Antics* basé sur 21 textes lemmatisés (16.000 lemmes, 56.700 formes) au site <www.un.edu/diccionari-dtca/dta.php>, consulté le 13.04.12 (mes remerciements à Fabio Zinelli pour cette information). Cet ouvrage ne traite pas de l'étymologie. — Les grands dictionnaires d'Alcover et surtout de Coromines comprennent des éléments étymologiques mais en tant que dictionnaires historiques généraux de la langue, ne rentrent pas dans le cadre de cette communication. Les explications de Coromines sont sujettes à caution, notamment en ce qui concerne l'antériorité – voire la supériorité supposée – du catalan face aux autres langues romanes : cf. par exemple l'article *GARBÍ* (CoromCat 4,360-362) qui semble écarter ou ignorer des attestations italiennes très anciennes ; celles-ci n'infirmant pas forcément la thèse de l'emprunt catalan du mot arabe et de sa diffusion par la suite parmi les langues romanes, mais laissent néanmoins entrevoir dans quelle mesure la position idéologique du rédacteur influe sur ses interprétations et sur l'usage qu'il fait des attestations à sa disposition (« 'vent del sudoest' aproximadament ; de l'àrab *garbî* 'occidental', 'vent Oest', derivat de *garb* 'lloc remot', 'occident' [...] està provat quel del català va passar al cast. *garbino*, i és versemblant que també passés a l'it. *garbin*, *gherbino*, i altres llengües romàniques, per adaptació a llur forma del sufix llatí *INUS*, que en català coincideix amb el sufix àrabic -î [...] El català, en efecte, degué manllevar aquest mot de l'àrab quan la Reconquesta es trobava en les seves primeres etapes, durant el lent i penós avanç pel Camp de Tarragona (S. x), quan encara no es parlava català a les Illes ni en el País Valencià, la costa del qual corre en direcció general de Nord a Sud, mentre que en el Princ. oscilla la direcció entre OSO. i SSO. Així es l'única manera com s'explica naturalment la desviació semàntica que el mot àrab ha sofert en passar a les llengües romàniques, i que és comuna a totes les llengües llatines [...] ») ; cf. l'analyse critique de DECAt dans Colón 2003, 372-374 et Colón 2006 (surtout p. 18).

³ « Mientras que el REW es el modelo de diccionario orientado por la metodología de la *etimología-origen*, el diccionario de Wartburg adopta la perspectiva de la *etimología-historia de las palabras*. Esta evolución, que ya preveía de alguna manera Meyer-Lübke en el prólogo al REW, ha hecho que los diccionarios etimológicos aumenten

tait la troisième édition du REW, parue donc après le début du FEW : « Die Etymologie, d.h. die Forschung nach dem Ursprung eines Wortes, hat sich im Laufe der Zeit zur Wortgeschichte herausgewachsen » (REW³, VIII)⁴. Le mot que choisit Meyer-Lübke pour décrire cette évolution, « herauswachsen », « pousser », n'est pas sans intérêt. Mais la *Wortgeschichte* reste pour lui l'affaire des monographies – position adoptée, semble-t-il aussi par Yakov Malkiel à plusieurs reprises (cf. Holtus / Sánchez Miret 2008, 170-175). Pour le REW, « sein Hauptgesichtspunkt bleibt der ursprüngliche » (REW³, VIII). Comme on le sait, cela reste grosso modo la position du DÉRom⁵, qui, comme le REW, tente de brosser le tableau de toutes les langues romanes et dont le but ultérieur – ou peut-être le but principal – est de remonter au protoroman. C'est donc un dictionnaire qui roule en quelque sorte en marche arrière et il est donc logique qu'il s'occupe moins des faits linguistiques qui sont devant lui sur la route que de ceux qu'il observe dans son rétroviseur. Pourtant, le DÉRom ne néglige pas entièrement l'étymologie-histoire des mots ou (pour reprendre la métaphore de Baldinger) l'étymologie en tant que « biographie du mot » (Baldinger 1959, 239) :

En guise de concession envers ceux parmi ses lecteurs qui seraient d'abord intéressés par l'analyse des formes contemporaines, le DÉRom s'efforce de traiter minimalement, en les reléguant en note, les lexèmes irréguliers appartenant aux langues standardisées contemporaines [...]. Dès lors, une des préoccupations des rédacteurs concerne l'établissement du rapport entre l'étymon et ces formes contemporaines [...]. C'est dans ce sens [...] que le DÉRom accorde une place même à l'étymologie-histoire idioromane. (Celac / Buchi 2011, 364).

On se demande si en réalité le clivage entre les deux aspects de l'étymologie est aussi grand qu'on l'a dit. Le problème – si problème il y a – semble surtout une question de la taille d'un dictionnaire panroman (ou peut-être même d'une seule langue) et les contraintes inévitables imposées soit par une maison d'édition, soit encore par la force de travail à la disposition de l'équipe rédactrice. Face à cette séparation des deux écoles, Max Pfister adopte dans son article de la *Romanische Sprachgeschichte* un ton légèrement plus prometteur :

Diese methodologische Trennung zwischen Etymologie und Wortgeschichte schließt aber nicht aus, dass in Zukunft einzelsprachliche etymologische Wör-

de volumen y se orienten hacia la perspectiva monolingüe » (Holtus / Sánchez Miret 2008, 165).

⁴ Aucun commentaire par contre dans la première édition du REW de 1911.

⁵ « De par son orientation résolue vers la reconstruction du roman [...], qui privilégie une vision en quelque sorte archéologique de la recherche étymologique, le DÉRom est très clairement ancré dans ce qu'on est convenu d'appeler l'étymologie-origine. Ce choix, qui se justifie pleinement dans le cadre méthodologique de la grammaire comparée-reconstruction retenu par le projet, n'exclut pourtant pas le point de vue complémentaire de l'étymologie-histoire [...] du champ du DÉRom. En premier lieu, cela concerne la stratification interne du protoroman, qui appartient en propre à l'étymologie panromane. » (Celac / Buchi 2011, 363)

ter-bücher ihr Hauptgewicht auf die wortgeschichtliche Darstellung legen (Pfister 2003, 315)

et cite par la suite (2003, 317) bon nombre des dictionnaires qui me concer-
neront ici. Je suis enclin à me rallier au *sano optimismo* du jubilaire. Par défi-
nition, dans la mesure où ils reposent forcément sur une chronologie (même
implicite) d'attestations tirées de documents datés ou datables avec plus ou
moins de précision, les dictionnaires des langues romanes médiévales font,
parfois à leur insu, de l'étymologie-histoire des mots, de la *Wortgeschichte*.

1.3. *Lexicographie médiévisste, lexicographie étymologisante, et édition de textes*

Comme l'ont montré de façon claire et (pour les éditeurs) sans doute par-
fois trop claire, une série d'articles par Baldinger (1990), Möhren (1997a,
1997b, 1997c, 2009, 2012) Roques (1981), Buridant (1991, 1999) et Chambon
(2006), il y a un rapport indissociable entre le travail des éditeurs de textes,
et la lexicographie. Ceci non seulement en ce qui concerne les glossaires, où
un va-et-vient entre édition et dictionnaire est essentiel, mais également en ce
qui concerne les textes qui sont édités : à partir d'un certain moment dans le
développement des connaissances sur une langue médiévale, ou sur les étymo-
logies – au sens de *Wortgeschichten* – de la langue entière, seule la découverte,
l'édition et l'analyse de nouveaux documents peut faire avancer la machine. Je
reviendrai *infra* à la question des rapports réciproques entre ces trois éléments
de la philologie (*sensu largo*) des langues médiévales.

2. Dictionnaires de l'ancien et du moyen français⁶

2.1. *Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française (Gdf)*

Godefroy, comme on le sait, a explicitement renoncé à des étymologies, au
sens étymologie-origine, et cela, en dépit de critiques qui lui en reprochaient
l'absence (Turcan 2003). Dès le premier tome, l'auteur du *Dictionnaire de l'an-
cienne langue française* fait preuve d'un positivisme très clair :

Nous maintenant exclusivement sur le terrain des faits authentiques, nous avons,
quant à présent, écarté l'étymologie, étude à part, et qui est devenue de nos jours une
science spéciale, et qui renferme souvent un élément conjectural peu à sa place dans
un travail dont la certitude est le caractère essentiel (Gdf 1, « Avertissement », iii).

Face à l'attaque de Millet (1888), il reprend dans le t. VI la même idée :

Nous avons résisté à la tentation de donner des étymologies, parce que nous en
connaissions tous les dangers ... (Gdf 6, « Préface », vi).

⁶ Chambon / Buchi 2011 présentent un panorama actualisé de la lexicographie histo-
rique du français.

L'on voit que la prudence de Godefroy l'empêche de s'aventurer dans l'« Etymologische Spielwiese » (Baldinger 1998-2003, 1, XII) de la chasse aux origines. Cependant, et déjà dans le premier tome, Godefroy adopte une perspective historique⁷ :

Après avoir tâché de saisir le mot à sa plus lointaine apparition, et l'avoir suivi à travers les divers siècles jusqu'au moment où il semble disparaître de la langue écrite, nous nous efforçons de suivre sa trace dans la langue parlée, et de le retrouver dans les divers idiomes populaires, dans les dénominations des personnes, dans les dénominations des lieux, partout enfin où il a laissé jusqu'à nos jours quelques vestiges (Gdf 1, « Avertissement », i).

À l'article *ATRIER*, par exemple, une série d'attestations de documents d'archives⁸, tous datés, est suivie d'une part d'un commentaire de type historique :

Le possesseur du cimetière ou de l'emplacement qui entourait l'église percevait le droit d'atrier sur les maisons qui y étaient bâties. Avant l'an 1170, le chapitre de St Quentin exerçait ce droit sur l'âtre de Ste Pécinne (COLLIETTE, II, 358, ap. Corblet, Gloss. pic.) (Gdf 1, 489b)

d'autre part, d'observations portant sur l'actualité du mot en Normandie :

Laurière dit que ce mot est d'usage en Normandie dans le sens de lieu où se tient la justice du seigneur. (Gdf 1, 489c)

Ainsi, si l'étymologie-origine est absente, l'étymologie-histoire des mots ne l'est pas.

2.2. *Tobler-Lommatzsch, Altfranzösisches Wörterbuch (TL)*

Le TL (cf. Frya-Reber 2003, 360) adopte la même politique par rapport à l'étymologie. Lommatzsch l'explique de la manière suivante :

Keine sichere Handhabe zur Erschließung eines Wortsinnes gewährt in den meisten Fällen die Etymologie. Daß der Frage nach der Herkunft eines Wortes vielmehr die Erkenntnis seiner Bedeutung vorausgehen müsse, hat Tobler mit Nachdruck als ein methodisch wichtiges Prinzip ausgesprochen [...]. Die Probleme der Etymologie werden im Wörterbuch nur gestreift. Ergebnisse etymologischer Forschung sind im weiten Umfang mitgeteilt, wie eine umsichtige Verwertung auch der übrigen wissenschaftlichen Literatur das Werk auszeichnet (TL 1, « Zur Einführung », IX).

Il renvoie au compte rendu du « factum » de Millet (Tobler 1888), où Tobler lui-même s'exprime dans les mêmes termes et presque avec les mêmes mots⁹ :

⁷ À noter : dès le début de la publication du *New English Dictionary* (NED), devenu par la suite l'*Oxford English Dictionary* (OED), le grand ouvrage de James Murray, contemporain de celui de Godefroy, se définissait comme un « dictionary on historical principles ».

⁸ Pour l'usage qu'a fait Gdf des documents d'archives, cf. Trotter 2003a.

⁹ Le passage pertinent de Millet (1888, 35) est le suivant, qui mérite d'être cité *in extenso* :

Dass die Etymologie über den Sinn aufzuklären habe, kann in der Theorie nur da zugegeben werden, wo über die zur Bildung eines Wortes verwendeten Mittel kein Zweifel besteht, französische Stämme mit französischen Präfixen und Suffixen sich verbinden; im übrigen ist die Bedeutung aus der Art der Verwendung zu erschliessen, eine sichere Herleitung des Wortes aber erst möglich, nachdem sein Sinn erkannt ist. (Tobler 1888, 537)

Vu dans cette perspective, le rôle d'un dictionnaire de l'ancienne langue n'est pas de proposer des étymologies, mais d'alimenter le travail étymologique des autres, tout en fournissant dans la mesure du possible des attestations triées et où l'étude du sens – préalable au travail étymologique – est effectuée. Bien sûr, TL fournit des renvois aux dictionnaires pertinents (Diez, REW, Gdf, auxquels viendra se joindre le FEW). Mais le dictionnaire s'occupe essentiellement du ou des sens des mots :

Gestützt auf ein kritisch gesichtetes Quellenmaterial, ist nun Tobler der wichtigsten Aufgabe eines deskriptiven Wörterbuchs, wie es seinem Sinn entsprach, der Bestimmung der Bedeutungen und Bedeutungsnuancen der altfranzösischen Wörter ... (TL 1, « Zur Einführung », VII).

Or, dans cela, l'ancien français est en réalité abordé comme une période synchronique :

[Tobler] beschränkt sich auf die französische Sprache des elften bis vierzehnten Jahrhunderts und faßt diese vier Jahrhunderte für seine Zwecke als eine im wesentlichen geschlossene Sprachperiode auf (TL 1, « Zur Einführung », V).

L'organisation des articles n'est pas conçue en vue d'une étude diachronique : la prééminence qu'ont les gloses, auxquelles, si elles sont disponibles, TL accorde toujours la première position dans l'article (TL 1, VII), souvent en

« La définition est l'âme des mots : elle leur donne la vie en éveillant dans l'esprit les idées représentées par ces signes matériels ; c'est la partie la plus importante d'un dictionnaire et qui présente les plus grandes difficultés. Le meilleur moyen de trouver le sens de ces signes est de recourir au mot de la langue mère duquel le mot dérivé procède.

L'étymologie, sortie du domaine de la fantaisie, s'est soustraite au discrédit que lui avaient attiré des explications conjecturales et arbitraires. Grâce aux recherches relatives à l'origine des langues, on a découvert des lois qui président à la formation des mots et ont fait [*sic*] de l'étymologie une science exacte.

En mettant sous nos yeux le mot de la langue mère, l'étymologie nous fait voir par quelles transformations il a passé dans la nouvelle langue. En nous donnant le sens primordial et vrai, elle nous aide à comprendre comment se sont produites dans son emploi les significations dérivées.

Pour avoir exclu de son ouvrage l'étymologie, M. Godefroy l'a exposé à des lacunes, des inexactitudes et à des erreurs qu'elle aurait pu lui éviter. »

Isabelle Turcan, dans son étude sur l'étymologie dans Godefroy, avoue n'avoir pas vu ce texte (Turcan 2003, 97) qui est, en effet, assez difficile à retrouver. La bibliothèque de l'École des Chartes en conserve un exemplaire sous la cote 8° DEL 568 (9) ; la BnF en a deux.

dépît de la chronologie des attestations, oblige le lecteur à refaire la chronologie lui-même : ainsi, par exemple, dans l'article *APROCHEMENT* (TL 1, 477), la citation de *Gloss. 7692* (daté de c.1350, cf. DEAFBibl sub GIParR, GIParH), précède *SS Bern.* qui date de la fin du XII^e siècle (DEAF : SBernAn¹F). Si l'on ajoute à cette difficulté, contournable il est vrai, la nécessité d'avoir en tout cas recours aussi à Godefroy, il est clair que TL n'est pas un dictionnaire qui a priori facilite le travail du lexico-biographe.

2.3. Anglo-Norman Dictionary (*AND*)

L'AND n'est pas et n'a jamais été ni essayé d'être un dictionnaire historique. Il ne fournit pas (du moins dans les articles) de datations (celles-ci étant néanmoins récupérables dans une certaine mesure¹⁰ grâce à une bibliographie de plus en plus développée, et qui comprend des liens directs vers la bibliographie du DEAF). Plus problématique encore et plus fondamental : l'AND n'a pas été conçu pour être un dictionnaire historique et sa rédaction n'a jamais essayé de reprendre systématiquement – par exemple – les premières et/ou les dernières attestations d'un mot¹¹. Ainsi, sa seule contribution à l'étymologie, en ce qui concerne le français, provient du fait qu'il rassemble un certain nombre de mots ou de sens qui sont absents du FEW, ou qui ne sont attestés que plus tard dans l'œuvre de Wartburg. Cette situation a même continué après la parution de l'AND (cf. Trotter 1996-1997, 591-635) mais le FEW et le DÉRom intègrent maintenant les données que peut leur offrir l'AND. La contribution majeure et indirecte de cet ouvrage en ce qui concerne l'étymologie est sans doute à chercher ailleurs, à savoir dans les informations qu'il contient relatives à l'histoire de la langue anglaise, largement tributaire en ce qui concerne le Moyen Âge de l'anglo-normand¹².

2.4. Dictionnaire du Moyen Français (*DMF*)

Le DMF de Robert Martin comble la grande lacune dans la lexicographie du français et donc dans l'histoire de la langue française que représente la

¹⁰ Les grands recueils de textes administratifs – *Rotuli Parliamentorum*, *Foedera* de Rymer – qu'exploite l'AND posent évidemment un problème car il est impossible d'attacher une seule date à ces collections qui renferment des documents qui s'échelonnent sur plusieurs siècles. Il en va de même pour les Year Books, qui n'ont que des sigles renvoyant à des séries qui elles aussi, recouvrent une période assez étendue. Le système actuel est au regard de ces textes assez peu satisfaisant.

¹¹ Ceci est d'autant plus surprenant que la commission qui lança l'AND – sous forme de « Glossaire anglo-normand » – en 1947, était présidée par Sir William Craigie, co-rédacteur de l'OED et philologue dont tous les travaux sont marqués par son intérêt pour la diachronie. Cf. Trotter 2012a.

¹² Moins connu : que l'anglais fournit parfois la seule preuve de l'existence de mots anglo-normands (donc, français) perdus : cf. Trotter 2003b, 2012b ; et surtout, Durkin 2012.

période 1300-1500. Si le DMF est un dictionnaire au fond synchronique, une perspective étymologique est explicite dans les commentaires de Martin¹³ :

Une des préoccupations du lexicographe est donc de retrouver, même quand la visée est fondamentalement synchronique, les traces du sens étymologique. Prenons pour exemple le mot *avis*. La grande masse des occurrences se rapporte au sens, relativement abstrait, de « ce qui semble à qqn ». [...] Cependant un bon nombre d'exemples renvoient à des significations beaucoup plus concrètes et plus proches de *visum* « chose vue, objet vu, vision ». Ainsi la locution *d'un avis* signifie « d'une seule visée », c'est-à-dire « d'un seul coup » ; ailleurs *avis* prend le sens de « apparence » (en particulier de « apparence gracieuse ») ; ailleurs encore, il est synonyme d'*avision* et désigne une vision, un songe, ce que l'on croit voir. Une grande attention doit être portée à de tels effets qui rappellent les origines. Dans l'article lexicographique, il y a tout à gagner, pour la cohérence historique, à les placer en tête. (Martin 2010, § 2.4.3.)

En répertoriant les attestations du moyen français, le DMF est aussi un chaînon absolument essentiel dans l'étymologie-histoire des mots. Non seulement à cause de la documentation – qu'on consulte l'article *PIED*, par exemple, d'une étendue assez remarquable¹⁴ – mais aussi parce que le DMF ajoute systématiquement des informations à celles qui sont déjà disponibles dans la lexicographie du français. Pour le verbe *PERTRACTER*, par exemple, le FEW (8, 284a) indique un hapax en mfr. du XVI^e siècle ; Gdf 6, 116a a sans doute la même citation, du « Jard. de la Santé »¹⁵ avec la glose 'manipuler'¹⁶. Le DMF en a deux, de 1378 (*Songe du vergier*), avec un sens 'examiner, traiter'¹⁷. Il n'est pas sans intérêt de constater que le sens plus « intellectuel », donc métaphorique, est attesté au XIV^e siècle, le sens original (plus concret) ne l'étant, du moins

¹³ <<http://atilf.atilf.fr/dmf/presentationDMF2010.pdf>>, consulté le 07.04.12 (le document date d'octobre 2010).

¹⁴ Imprimé, l'article *PIED* du DMF ferait probablement environ 12-15 pages, pour le moyen français tout seul ; cf. les 14 pages du FEW *PES* (8, 293-307).

¹⁵ Texte que je n'ai pas retrouvé dans la Bibliographie Godefroy en ligne (<www.atilf.fr/BbgGdf/>) : il s'agit apparemment de l'ouvrage suivant : *Jardin de santé : herbes, arbres et choses (...), traduit de latin par Jehan Cuba en françois*.- Paris : A. Vérard, c.1500. « Il s'agit de la traduction anonyme en français, pour A. Vérard, de l'ouvrage latin *Hortus sanitatis* (1491), lui-même traduction et amplification du texte allemand du médecin et botaniste Johann Wonnecke von Cuba (Caub), *Gart der Gesundheit*, Mainz : Peter Schöffer, 1485 » (Bibliographie du DMF), mais Gdf indique « impr. la Minerve ». La collection Gallica en a numérisé un exemplaire imprimé par Philippe le Noir en 1539 (adresse permanente : <www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?08733>, consulté le 07.04.12) ; la citation de Gdf s'y trouve au fol. cliii (b), dans le chapitre cccxxxix *De pionia*.

¹⁶ La glose de Gdf semble correcte : « Il la [sc. une herbe] faut broyer et pertracter, et de celle maniere mise en emplastre elle purge l'opilation du foye ».

¹⁷ « Le Chevalier pertracte celle auctorité : "Ecce constitui te super gentes et regna", et dit que celle allegacion est sophistique pour quatre causes (*Songe verg.* S., t.1, 1378, 174). ... "Tu n'aroes aucune puissance, se elle ne te estoit donee de lassuz", lezquelles parolez pertracte monseigneur saint Augustin ... (*Songe verg.* S., t.2, 1378, 35) ».

dans l'état actuel de notre documentation pour le français¹⁸, qu'au XVI^e siècle. Dans le cas de *PENDERESSE*, absent de Gdf et du FEW (8, 176a), TL (7,616) a une seule citation et un seul sens, « Henkerin », dans Guillaume de Deguileville. Le DMF reprend la citation de de Deguileville comme son sens II : 'Celle qui est préposée à la pendaison', mais ajoute un sens I, 'Destiné à être suspendu', avec une citation de maistre Chiquart, *Du fait de cuisine*, de 1420 (« ... grandes poyles penderesses pour cuire poyssons »). Deux petits articles montrent mieux que le grand *PIED* dans quelle mesure le DMF contribue à l'histoire de la langue française.

2.5. Dictionnaire Étymologique de l'Ancien Français (*DEAF*)

À la différence des ouvrages qui précèdent, le *DEAF* est évidemment un dictionnaire ... étymologique de l'ancien français (Fryba-Reber 2003, 362). Selon son fondateur, Kurt Baldinger, le *DEAF* était conçu comme « un petit FEW pour le domaine et l'époque de l'ancien français » (*DEAF* G, IX). Pour le *DEAF*,

c'est la filiation génétique des formes et des sens qui est donc le principe essentiel de classification [...] notre dictionnaire veut être étymologique au sens moderne du terme en donnant la biographie des mots à l'intérieur de la famille étymologique à laquelle ils appartiennent (*DEAF* G, XIII-XIV).

Mais comme le savent les lecteurs du *DEAF*, ce dictionnaire est en réalité très souvent une refonte, axée il est vrai sur l'ancienne langue, du FEW. Baldinger parlait en 1974 des « innombrables corrections et additions de détail apportées au FEW » (*DEAF* G, XV) : le *DEAF* en tout cas tel qu'il a évolué sous la direction de Frankwalt Möhren, va beaucoup plus loin. Par exemple : le mot *halop* (var. *falop*, *hallop* ; cf. *felouque*, *falouque* (?)). Le FEW traite ce mot sous plusieurs rubriques : la forme *galup* (qui est de la Gascogne) va sous *SKALA 17, 83b, *hallop* et ses congénères gascons *halop* et *falop* se retrouvent dans le purgatoire des matériaux inconnus sub NAVIRE ; BATEAU ; BARQUE 23, 89b, *falop* (avec la même attestation) de nouveau dans le même tome (23, 93a GALÈRE) avec un renvoi à 3, 395a FALÛPPA, les mêmes informations étant reprises sub FALÛWA 19, 42b. Tout cela trahit probablement une confusion réelle et non seulement lexicographique mais le *DEAF* reprend l'intégralité des données médiévales pour en faire un seul article *HALOP (H 105 ; Dörr). Un certain nombre d'articles dans le même volume signalent l'existence de mots-fantômes (*HAILE H 40, HAISTAUT H 74, HEURESPOIS H 445), ainsi que dans le volume J (par exemple : *JUS³ J 777,10 ; *JUSEUS J 777,41 ; *JUSIVE J 778,10 ; *JUVABLETÉ J 812,21) et K (*KEINE K 9,14 ; K 21,26 *KNULLE), mots qui hantent désormais la Base des Mots-Fantômes de l'ATILF. Le traitement in extenso de HUCHE

¹⁸ Le mot est évidemment un latinisme : il est attesté en latin classique (Plaute, Cicéron, Pline).

(H 672-76), dépasse, et de loin, ce qui est disponible ailleurs (cf. Gdf 4,518a ; GdfC 9,772a-b ; TL 4,1202-1205 ; FEW 4,519a-520b). Il n'est pas surprenant de remarquer sub HALE (H 94-97) par exemple un pourcentage important d'attestations provenant de la région Nord-Picardie-Est, de sens particuliers au nord-est et surtout, des mots composés visiblement flamands (LINWAETHALLE « halle au lin », SAIEHALLE « halle à la *saie* », VLASHALLE « halle au lin »). On remarquera le soin particulier du DEAF à signaler les appartenances régionales de mots de l'afr. dans la mesure où celles-ci se laissent distinguer : par exemple, *haro* surtout normand, *harer* champ., norm., paris., *hari* pic., Ile-de-Fr. (H 158-159), en dépit du fait que ce sont des mots de la même famille (sub HARA¹). Ou encore : HERDIER (sub HERDE) H 389 qui est lorrain, mais dans une famille de mots dont la distribution géographique est beaucoup plus générale. Là encore, le DEAF est novateur et sa contribution est primordiale. Sous ISTOIRE (H 470), les attestations réunies établissent sans aucun doute que la forme avec métathèse *-or(i)e* est assez répandue, 471 (att. réunies 472-473), en dépit de l'impression donnée au moins implicitement par nos chers manuels (Pope §645, BourciezPhon §182 h) selon lesquels le phénomène serait surtout ancien, peut-être régional (cf. *glorie* et DEAF G861) ; là aussi, c'est faux. L'article présente aussi un résumé fort utile de la signification culturelle de l'idée de *historia* au Moyen Age, sans lequel à vrai dire la signification du mot est quelque peu difficile à capter. Accompagné toujours d'une critique très détaillée, parfois acerbe, des sources, tant textuelles que lexicographiques, le DEAF oblige à relire les textes médiévaux¹⁹ et l'histoire de la langue. Il est sans aucun doute le cas le plus clair, et le mieux réussi, parmi tous les dictionnaires que je recense ici, d'une véritable réalisation de « l'étymologie dans la lexicographie médiévisite ».

3. Dictionnaires de l'ancien occitan

3.1. Raynouard, Lexique roman (Rn)

La discussion de l'étymologie dans Rn est largement déterminée par la tentative de l'auteur de soutenir sa principale hypothèse, à savoir l'antériorité du provençal dans la transmission des langues romanes. Le tome 1 et une bonne partie de l'introduction au dictionnaire lui-même (qui ne commence qu'au tome 2) sont ainsi consacrés à de la linguistique comparée. Académicien depuis 1807, c'est l'examen du dictionnaire de l'Académie française qui encou-

¹⁹ D'autres exemples : sub JOIE (J 423), l'étude d'un contexte plus large pour une attestation de BenTroieC 357 permet de corriger la définition fournie par TL 4,1720. Une nouvelle interprétation est proposée pour JALU (J 85) = *gelus* au lieu de *jalos* (la forme est attestée une fois seulement, chez Rutebeuf) ; sub JARRE (J 156) on corrige Fennis-Gal (à l'aide de ChiproisR) : il ne s'agit pas d'un italianisme (< *giar(r)a* = lt. GLAREA) mais du nom de la ville de Zara (Dalmatie).

ragea Raynouard à se lancer dans la production d'un dictionnaire de l'ancien occitan :

Je restai bientôt convaincu que, pour bien apprécier les mots et les formes grammaticales du français actuel, il fallait avant tout remonter aux origines qu'on ne trouve que dans les langues parlées par les troubadours et par les trouvères.

Je résolus donc de me dévouer à un pareil travail, en commençant par la langue des troubadours, qui me paraissait évidemment être la plus anciennement arrêtée et fixée (Rn 1, ix-x).

L'entreprise entière est donc, de ce point de vue, « étymologique ». Le provençal est antérieur aux autres langues romanes :

La langue des troubadours, la romane provençale, avait la première acquis le caractère propre et spécial qui la distingue, en conservant, plus exactement que les autres, la contexture lexicographique des mots du type primitif, de même que j'ai déjà eu l'occasion de constater qu'elle en avait adopté plus explicitement les formes grammaticales ; en d'autres termes, j'ai à établir qu'elle fut fixée et même perfectionnée avant que les autres langues néo-latines eussent atteint leur fixité et leur perfectionnement (Rn 1, xvii).

Par une sorte d'inversement du syllogisme de *post hoc ergo propter hoc*, cette langue attestée avant les autres, auxquelles elle ressemble, en est donc une, sinon *la* source :

Parlée et perfectionnée antérieurement à toutes ces langues [*sc.* les autres langues romanes], elle [*sc.* « la langue des troubadours »] devait leur fournir, et leur a fourni en effet, un grand nombre de termes et de locutions auxquelles, sans la connaissance préalable du roman, on ne peut assigner une origine certaine (Rn 1, xl).

Pour ce qui est de la réalité des articles du dictionnaire, Raynouard présente, à la fin de chaque article, ou presque, les formes correspondantes des autres langues romanes, avec (de manière moins systématique) un étymon en tête de l'article :

AMENITAT, *s.f.*, lat. AMOENITATEM, aménité, agrément.

AMENITAT vol dire deliciozitat. *Eluc des las propr.*, fol. 151.

Aménité veut dire agrément.

CAT. *Amenitat*. ESP. *Amenidad*. PORT. *Amenidade*. IT. *Amenità*. (Rn 2,72a)

3.2. Levy, Supplement-Wörterbuch (Lv)

Lv est nettement moins « étymologique » que Rn et à l'instar de TL et Gdf, doit être utilisé en conjonction avec son prédécesseur. Il évoque le cas des mots apparemment empruntés au français, par exemple :

In ein Wörterbuch, das nicht nur die Wörter der Troubadoursprache, sondern den gesamten Wortschatz des Provenzalischen bis zum Ende des 15. Jahrhunderts verzeichnen will, gehören derartige Wörter auf das Entschiedenste, sie dürfen darin

nicht fehlen, gleichviel ob sie schon bei den Troubadours oder erst in späten Texten sich zeigen. Wie dürfte man z.B. die älteren Belege eines Wortes wie *atge*, das in der neueren Sprache ganz allgemein geworden ist, ausschliessen, nur weil es nicht ursprünglich auf provenzalischem Boden entstanden ist? Es ist im Gegentheil Pflicht zu constatieren, wie früh es in Südfrankreich auftritt (Lv 1, VIII).

Là aussi, il s'agit d'une conception de l'étymologie-histoire des mots qui est un peu spéciale mais qui se distingue de celle de Raynouard. Pour Levy, élève de Tobler auquel l'ouvrage est dédié, un dictionnaire de l'ancien provençal se doit d'embrasser l'intégralité de la langue à travers son histoire.

Les dictionnaires fondateurs de la lexicographie de l'ancien occitan sont surtout importants, dans le domaine étymologique, parce qu'ils sont à l'origine de la quasi-totalité des attestations « apr. » du FEW.

3.3. Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan (DAO) / Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon (DAG)

Les deux dictionnaires onomasiologiques de Heidelberg, portant sur l'ancien gascon (DAG) et sur l'ancien occitan (DAO), se distinguent de la majorité des entreprises lexicographiques parce qu'ils sont conçus et organisés suivant des principes onomasiologiques – en l'occurrence, utilisant le *Begriffssystem* de Hallig / Wartburg. Depuis 2007, la rédaction (commune aux deux dictionnaires) se concentre sur l'ancien gascon et le DAO est ainsi suspendu, sans doute définitivement. Les deux dictionnaires étaient dès leurs débuts également différenciés l'un de l'autre par les langues qu'ils traitent : le DAG s'occupait au début de toutes les trois langues visibles sur le territoire gascon (gascon, français, y compris anglo-normand, qui est distingué du français, et latin médiéval) : désormais, il n'y a que le gascon. Se concentrant sur les chartes en ancien gascon, le DAG est devenu un dictionnaire « plus concis, plus compact, plus tonique » (DAG fasc. 12 [2009], II). Les articles du DAG s'accompagnent toujours de citations (un peu réduites, il est vrai). Le DAO par contre reléguait les citations à des fascicules supplémentaires (DAO Suppl).

Le DAG surtout, mais le DAO aussi, est un dictionnaire basé en bonne partie sur des sources documentaires, plutôt que littéraires, ce qui a l'avantage indéniable d'offrir des attestations beaucoup plus faciles à dater. Or, les deux dictionnaires, dans les articles eux-mêmes, incluent les dates des citations, ce qui permet un survol très rapide des mots employés pour désigner un concept, et de leur diachronie. Je reprends l'essentiel d'un article paru dans le dernier fascicule du DAG (daté de 2011), art. 1803 MANTEAU :

1. *mantet* m. 1279 Bordeaux, c. 1280 Bordeaux, c. 1288 Bayonne

FEW MANTUS 61,272a abéarn. *manteg* hap. 15^e s. [= Lespy / Raymond sub **pene** [s.d.] ArchBPyr], *mantet* hap. 15^e s. [= Lespy / Raymond sub **mantou** : 1414 HArchamb] ; 1583 [= Lespy / Raymond : béarn.]

2. « sorte de manteau »

palhet m. 1288 Bayonne [= Lv 6,28b], **pailhet** 1288 Bayonne [= Lv], **palet** 1298 Bayonne

FEW PALLIUM 7,507a apr. *palhet* « sorte de manteau »

3. **garnacha** f. 1279 Bordeaux ; c. 1280 Bordeaux

FEW 21,508a : béarn. *garnache* f. « sorte de vêtement, houppelande » ; Lespy / Raymond abéarn. *garnach* m. « sorte de robe » [s.d.] ArchBPyr ; DEAF G 285 renvoie au pers. GAUNACA avec infl. de germ. *WARNJAN « garnir », FEW 17,530a, BaldEtym 1803.

[renvoi encyclopéd. à Gay]

4. « manteau ample et sans manches, parfois à capuchon, cape »

capa f. 1270 Montouss ; 1279 Bordeaux

FEW CAPA 2,269a apr. *capa* « nom de plusieurs sortes de manteaux amples et sans manches » [Rn 2,230b c. 1190, c. 1210], béarn. *cape* [= Lespy / Raymond].

5. « petite cape »

capairon m. 1289-, **capayron** 1294, **capayró** c. 1300, **capeyron** av. 1300

FEW CAPPA 2,269b apr. *capairon* « sorte d'aumusse, de petite chape portée par les ecclésiastiques ou par les laïques », béarn. *capayrou* « bourrelet à pendants d'étoffe garni d'hermine que portent sur l'épaule les gens de robe, docteurs etc. » ; Lespy / Raymond sub **capayrou** abéarn. *capayro* « chaperon » 1414, *capairon* 1551.

Il est immédiatement évident que le DAG ajoute au FEW des renseignements importants en grande quantité, notamment en ce qui concerne la datation des mots, et leur distribution diatopique. La publication du DAG marque ainsi un progrès considérable non seulement pour l'ancienne langue à laquelle l'ouvrage se consacre, mais aussi pour l'étymologie-histoire de l'occitan en général²⁰.

En même temps, du fait qu'ils mettent à profit des textes non-littéraires (administratifs, techniques, juridiques) ces deux dictionnaires offrent pour l'étymologiste le grand avantage d'élargir et de manière importante, le champ documentaire à la disposition de la lexicographie de l'occitan et par là, sans doute, des mots dont les traces ne sont pas à retrouver dans les textes littéraires.

3.4. Dictionnaire de l'occitan médiéval

Le *Dictionnaire de l'occitan médiéval* représente, avec les DAO/DAG, la lexicographie scientifique de l'occitan (Chambon 2000). L'essentiel de l'information étymologique se trouve à la fin de chaque article : parfois un commentaire très bref, des renvois à d'autres dictionnaires et notamment (et de manière systématique : DOM 1, 5) au FEW. Sub ABADIA (DOM 1,9a), par exemple, on lit :

²⁰ Il est regrettable que le DAO, qui par sa vocation pan-occitane aurait pu compléter le DOM avec des attestations plus « documentaires », ait dû s'arrêter.

De lat. tard. ABBATIA ‘abbaye’. L’amuïssement de *-d-* (< *-t-*) dans quelques cas est dû à l’influence de la langue d’oïl.

REW 9; FEW 24: 15b [ABBATIA]; DECat 1: 8b; DECH 1: 4a; DEM 1: 24a; DELP 1: 26a; LEI 1: 54; TL 1: 45; Gdf 8/2: 9b; AleM 1: 7a; Sternbeck 88; Pfister₂ 2.

Or, le DOM, comme beaucoup de projets lexicographiques, a une longue histoire : ses origines lointaines remontant à Carl Appel, qui se chargea en 1917 du huitième volume de Lv après la mort de son auteur, ensuite à une prise en charge par Gamillscheg en 1957, et enfin, par le vrai lancement du dictionnaire par Helmut Stimm, élève de ce dernier (DAO 1, v), en 1959 (Christmann 1988, 600). Stimm envisageait un dictionnaire nettement plus « étymologique » mais apparemment avec moins d’attestations : la comparaison entre les « Probeartikel » de son *Dictionnaire étymologique de l’ancien provençal* (DEAP)²¹, et ce que fournit le DOM, est révélatrice à cet égard. Dans le cas d’ABONDAR, le DEAP *in spe* (Christmann 1988, 603) ne fournit que quatre attestations sous forme de références à des textes (contre dix-huit dans DOM 1, 41a) ; mais le commentaire étymologique-historique (et sa longueur) est essentiellement le même. Pour ABONDIVOL par contre, le DOM signale : « Dér. de *abondar* à l’aide du suffixe généralisé *-ivol*, propre à l’a. vaud. » et renvoie au FEW 24,59b et au LEI 1,207. Le DEAP est dans ce cas-ci plus expansif :

Dérivé de *abondar*. Les formations en *-ivol* apparaissent presque exclusivement dans des textes vaudois, cf. cependant ici l’article *abelivol*. Nüesch, AWaldBibelN II, 12-13, discute le problème de l’origine de ce suffixe : influence italienne ou évolution mi-savante. Dans le compte rendu de l’édition de Nüesch, M. Roy Harris exprime l’avis que “the OW use of an adj. formant *-ivol* can be explained within the framework of Occitan. [...] It seems more probable that the inherited suffix *-iu/-iva* < *-ivu*, *-a* served as the basis for a later creation *-ivol* on the model of preëxistent *-ávol*, *-évol* (RPh 38, 1984, 211). – LEI 1,207 *abundevole*. (Christmann 1988, 603)

Le compte rendu de Harris est en réalité assez sévèrement abrégé – et pour cause : l’original consacre presque une page à ce suffixe – mais l’essentiel est clair : le DEAP aurait probablement fourni une description étymologique plus développée que ne le fait le DOM, mais sur des bases documentaires (et avec des citations) moins riches.

Un bienfait indiscutable de l’informatique est que le DOM est maintenant à même de mettre à la disposition de ses lecteurs, par l’intermédiaire de son site web²², les citations qui ne pouvaient pas être incluses dans la version imprimée. En cliquant sur les sigles bibliographiques, l’utilisateur est projeté dans la bibliographie qui comporte bien entendu des datations. Cette solution fait du DOM un dictionnaire nettement moins « squelettique » et en mettant ensemble version papier et version en ligne, l’on se fait assez facilement une

²¹ Également publié, auparavant, dans Stimm 1986.

²² <<http://www.dom.badw.de/>>, consulté le 04.04.12.

bonne idée de l'histoire des mots occitans, avec renvois aux ouvrages de référence les plus importants.

3.5. *Olivier*, Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat (*Olivier*)

Le *Dictionnaire d'ancien occitan auvergnat* est à maints égards remarquable. C'est un ouvrage très substantiel, et qui porte sur une variété de l'occitan qui n'a fourni que relativement peu de citations aux principaux dictionnaires de l'occitan, même si de nos jours, on s'y intéresse un peu – même beaucoup – plus²³. L'ouvrage d'Olivier ne semble pas s'intéresser à l'étymologie, excepté en ce qui concerne les « francismes » où, dans un paragraphe qui rappelle Lv, l'auteur explique ce qu'il a fait :

Les francismes qui émaillent parfois, et de plus en plus souvent à partir du milieu du 15^e siècle, les textes auvergnats n'ont pas été relevés lorsqu'il s'agit de mots ou de syntagmes empruntés sans adaptation (*cas de nouveleté, main, pain*). Les emprunts de ce type concernent notamment le domaine juridique. Par contre j'ai retenu les mots qui sont des francismes manifestes mais qui présentent une adaptation, même partielle, à la phonétique de l'auvergnat ... (Olivier 2009, xxiii).

Tout comme le DAO et le DAG, Olivier est un ouvrage qui repose sur les documents d'archives, la plupart, d'ailleurs, inédits, et portant sur des aspects de la vie quotidienne qui font que l'ouvrage est du plus grand intérêt lexicologique. Chaque attestation est datée, chaque article doté de renvois, souvent au FEW, ou à l'atlas linguistique du Massif Central. Le grand apport d'Olivier à l'étymologie-histoire, c'est donc les matériaux, souvent tout à fait nouveaux, en tout cas majoritairement inédits, qu'il apporte. Un exemple, pris au hasard : *pescheira* (Olivier 2009, 934b), 'jambage de porte', avec une série d'attestations de 1387 à 1444 ; si dans la majorité des citations, il semble que c'est de la pierre qu'il s'agit, conformément au sens (avec image) dans ALMC 688 (pt. 55), la dernière attestation (Saint-Flour, 1444) montre clairement qu'on a affaire à du bois (pourri) parce qu'on a fait appel à un charpentier :

a XXIII de may fos fos mes Johan Vedrinas, fustiés, a repparar lo portal de Rayghassa que eront rotas et puridas las pescheyras.

Si le mot figure dans les « Materialien unbekannten oder unsicheren ursprungs » du FEW (23, 24b)²⁴ grâce à sa présence dans le dictionnaire de

²³ À part toute une série d'études de la plume de Jean-Pierre Chambon, on pourrait aussi citer la publication des registres des consuls de Montferrand par Tony Lodge (1986-2011), et la thèse remarquable d'Hélène Carles sur l'occitan pré-textuel en Auvergne (Carles 2011).

²⁴ Cf. FEW 23,24b : « **montant** : Aveyr. *pesquièyro* f. „jambage de porte“. → seuil ». C'est l'*Index* du FEW (Buchi *et al.* 2003) qui nous a permis de retrouver la trace de ce mot ; cf. Vayssier (1879, 597b) sub SOUILLÉT 'seuil, le bas de l'ouverture d'une porte par opposition au dessus qui s'appelle linteau' fournit deux synonymes : *trepodóu*, et *pesquièyro*, et les commente ainsi : « Le 1^{er} mot signifie petit sol, de *souol* ; les autres

l'aveyronnais du XIX^e siècle de Vayssier (1879, 468b) sub PESQUIÈYRO « 'jambage de porte' [...] (Lat. *postis*) » (et aussi 'seuil'), il est absent de Rn et de Lv et le FEW n'a aucune attestation en ancien provençal. Le *Dictionnaire* d'Olivier ne présente pas de proposition étymologique²⁵, mais le fait d'avoir repéré le mot en auvergnat du Moyen Âge constitue néanmoins une augmentation importante de nos connaissances sur la vie et sur l'histoire du mot.

4. Dictionnaires de l'ancien italien

4.1. Glossario degli antichi volgari italiani (*GAVI*)

Le *GAVI* (cf. Schweickard 2003, 351) est surtout important pour les attestations qu'il contient car il ne fournit qu'assez rarement des commentaires de type étymologique. Ainsi par exemple, sub BALIVO :

« nell'ordinamento feudale, funzionario di nomina regia » [...] Risponde all' antico francese *baillif*, derivato di *bail*, *baille* (donde → *bàlio*). Muoviamo dall' ipotesi che tutte le occorrenze confluito sotto *bàlio*, siano effettivamente riconducibili a « *bàlio* » e non già a « *baliò* » (*GAVI* 17³, 88)

mais pour BALLATOÍO, « balcone che gira intorno ad un edificio » (*GAVI* 17³, 89), par exemple, aucun commentaire étymologique n'est proposé.

4.2. Tesoro della Lingua Italiana delle origini (*TLIO*)

Le *TLIO*, lancé en 1965 sous l'égide de l'Accademia della Crusca et depuis 1985 hébergé par ce qui est devenu l'Istituto Opera di Vocabolario Italiano²⁶, est un projet en ligne du Consiglio Nazionale delle Ricerche italien (cf. Schweickard 2003, 351). Ce « vocabolario storico », dont la première version en ligne remonte à 1997, et qui renferme déjà environ 25.000 lemmes (sur les 50.000-60.000 qui sont envisagés), repose sur trois banques de données qui contiennent ensemble plus de 23 millions de mots : le *corpus TLIO*, le *corpus TLIO aggiuntivo* et le *corpus OVI dell'Italiano antico*²⁷. Le *TLIO* constitue

signifient l'endroit *piétiné, foulé*. — Commentaire de Pierre Nauton, auteur de *l'Atlas linguistique du Massif Central* : « Malgré sa date (1879), le *Dictionnaire patois-français de l'Aveyron* de l'abbé VAYSSIER est d'une grande valeur. [...] Ses matériaux sont très riches, la part de mes données qui n'y figure pas est infime ... » (RLiR 20 (1956), 46 n.2, cité dans Wartburg / Keller / Geuljans (1969) n°. 3.2.6.5, p. 288).

²⁵ Baldinger (1998-2003) non plus. L'on pourrait éventuellement penser à une combinaison de *pe* 'pied' et de *cairat* adj. 'de section carrée [...] cubique (ici : d'une pierre de taille)' ou *caire* s. 'bloc de pierre taillée' (Olivier 2009, 181a-b) : cf. *pe-dreit* 'montant, pied-droit (de porte, de cheminée)' (Olivier 2009, 906a), donné dans le FEW sub *pēs* (8, 297b) comme hapax en apr. (Montpellier), « mdauph. » renvoyant au Dauphiné central (Buchi *et al.* 2003, 44b : dauph. 7) et non pas au moyen dauphinois.

²⁶ <www.oivi.cnr.it>, consulté le 07.04.12.

²⁷ En mars 2012, le *corpus TLIO* renferme 2000 textes, 21.857,478 occurrences, et 443.808 formes distinctes, ce qui fournit 116.396 lemmes. Le *corpus TLIO aggiun-*

ainsi une voie d'approche à l'immense *banca dati* de l'OVI. L'OVI définit ainsi un « vocabolario storico » :

Tipicamente un vocabolario storico presenta le definizioni delle parole trattate citando sotto ogni definizione una serie di esempi tratti da testi ; l'esemplificazione comincia con l'esempio più antico. Il vocabolario storico è perciò la fonte principale per sapere quando una parola è entrata nella lingua, o quando si è cominciato a usarla con un certo significato²⁸.

Dans cette perspective, il s'agit donc d'une entreprise étymologique. Les articles du TLIO, cependant, offrent aussi des indications très brèves sur l'étymologie-origine – pour GARBINO, par exemple, le bouton « Nota etim. » signale « DEI s.v. *garbino* (lat. mediev. *garbinus*, dall'ar. *garbi*) ». Pour les articles qui sont déjà recensés par le LEI, le TLIO se contente d'y renvoyer : ainsi, sub ABACHIERA s.f. 'Esperta dell'abaco, aritmetica', un renvoi à ÀBACO, où l'on lit « LEI s.v. *abacus* ». Évidemment, cela ne peut se faire que dans le cas d'articles du TLIO dont la rédaction est postérieure à la parution du fascicule en question du LEI : en ce qui concerne ABACUS, le fascicule 1 du LEI a été publié en 1979, et le TLIO y renvoie. Le cas inverse se trouve si le TLIO a de l'avance sur le LEI : ainsi, l'article DELINQUERE 'mancare' du LEI (D 858 ; publié en 2011) contient bon nombre de citations signalées « TLIO ». Dans le cas d'un mot non encore traité dans le TLIO (*libeccio*, par exemple) l'accès aux banques de données permet néanmoins de retrouver trois citations allant de la fin du XIII^e siècle à 1388, le premier provenant de Brunetto Latini, traduction italienne par Bono Giambon. Les ressources de l'OVI sont désormais très importantes pour le LEI : le TLIO, soutenu par ses banques de données, est une excellente « wortgeschichtliche Darstellung » (Pfister 2003, 315) d'une très grande utilité, même si comme la plupart des dictionnaires de langues médiévales, sa démarche face à l'étymologie-origine consiste tout simplement à renvoyer à d'autres autorités.

5. Dictionnaires de l'ancien espagnol

L'espagnol a une longue tradition de dictionnaires généraux qui donnent une place importante aux attestations médiévales, notamment dans le DHLE de la Real Academia Española et le DCELC/DCECH de Corominas²⁹. La langue du Moyen Âge, par contre, n'a pas fait l'objet de travaux lexicographiques de grande envergure.

tivo ajoute 318 textes, 1.278,678 occurrences et 75.220 mots distincts. Le *corpus OVI dell'Italiano antico*, enfin, qui rassemble tout ce qui est à la disposition de l'OVI et de l'utilisateur sous forme de base de données, contient 2.318 textes, soit 23.136,156 occurrences et 467.141 mots distincts, <www.oivi.cnr.it/index.php?page=la-banca-dati>, consulté le 07.04.12.

²⁸ <www.oivi.cnr.it/index.php?page=il-vocabolario>, consulté le 07.04.12

²⁹ Sur le DCELC et sa construction, voir Pascual (2006).

5.1. *Cejador*, Vocabulario medieval castellano (VMC)

VMC n'est pas à vrai dire un dictionnaire, mais un *vocabulario* qui ressemble (par sa déclaration liminaire) à un glossaire de texte(s) :

No abarco más que aquellas voces que hoy no se usan o las que, usándose hoy, difieren en la significación o en la ortografía. Han de buscarse las voces en la forma y con la ortografía hoy usada. Aun así y todo, no es completo este vocabulario ... (Cejador 1929, i)

Le procédé est certes un peu curieux, voire même déroutant : on ne relève que les mots disparus ou modifiés et on les recherche sous leur forme ... moderne. Pour ce qui est de l'étymologie, la situation n'est guère plus satisfaisante :

He puesto las etimologías que no necesitan explicación y son las más útiles para entender el valor de las voces ; cuanto a las dificultosas, que piden declaración proliza, señallo el lugar de mis obvras donde las he tratado (Cejador 1929, i).

Cejador ne figure pas dans la bibliographie du DÉRom et on comprend pourquoi : il n'ajoute pas beaucoup aux grands dictionnaires. Sub ABASTAR, par exemple, trois attestations seulement : Cid 66 ; F. Juzgo ; J Ruiz (VMC 2a). Sub ABEITAR, gallicisme (afr. *abeter*), Cejador propose une étymologie basque : « Del eusk. *beiti*, *beititu*, echar abajo » (ibid.) : si la diphtongue *-ei-* pose effectivement un problème (auquel on a proposé deux solutions : influence du gothique, ou influence du basque : DEM 1,75b), il est assez peu probable que le mot français à l'origine de l'espagnol soit un dérivé du basque. Le VMC n'est pas à vrai dire un dictionnaire scientifique et les éléments étymologiques qu'il renferme ne sont pas son point fort.

5.2. *Alonso*, Diccionario medieval del español (DME)

Tout comme le VCM, le *Diccionario medieval del español* de Martín Alonso a été sévèrement critiqué et surtout pour l'imprécision philologique qui le rend sujet à caution (Dworkin 1994, 410-411). En réalité, il ne comporte comme élément étymologique qu'une indication des plus lapidaires, ainsi sub AMADO : « (de *amar*) », sub AMA : « (hispano-latino *amma*, nodriza) »³⁰, ou encore, dans l'article ALLURE où l'on lit :

ALLURE (l. *aliubi*). adv. l. s. XIII. Por otra parte : « Allure. Por otra parte », *F[uero] Juzgo* (c. 1260), ed. 1815, *Voc.*, s.v., *allure*. (DEM sub **allure**)

³⁰ Sans explication sémantique des sens indiqués, dont les trois premiers semblent assez éloignés de l'idée de « nodriza », qui est le quatrième sens proposé : « 1. Cabeza o señora de la casa, madre ; 2. Dueña o poseedora de alguna cosa ; 3. La que tiene uno o más creados o siervos, respecto de ellos ; 4. Mujer que cría a sus pechos alguna criatura agena, nodriza ... ».

L'on voit que pour l'étymologie (et peut-être pour la lexicographie) de l'espagnol médiéval, ce dictionnaire n'est pas vraiment satisfaisant.

5.3. Diccionario del Español Medieval (*DEM*)

Le DEM, dont la production a été arrêtée en 2007 pour des raisons financières (le dernier fascicule actuellement disponible étant le n°. 26 de 2005), est le premier vrai dictionnaire scientifique et étymologique de l'espagnol du Moyen Âge. Le DEM pourra être relancé en Espagne, ou en Allemagne³¹. Vu son importance pour la lexicographie médiéviste, une reprise de sa rédaction est hautement souhaitable. Or, des considérations pratiques (la nécessité notamment d'aller plus vite) ont imposé premièrement, une réduction de la quantité de citations dans les articles et deuxièmement, au début du fascicule 21 (début du tome III) l'élimination de toute discussion linguistique :

Manteniendo el propósito de ofrecer una información lexicológica lo más completa posible y en vista de la necesidad de un rápido avance de la publicación, se ha preferido, no sin cierto pesar, prescindir de los comentarios lingüísticos y de las referencias bibliográficas a partir del lema **alben**. El DEM será en lo sucesivo esencialmente un diccionario descriptiva de la época medieval de la lengua (DEM III [Lief. 21], VIII.

Pour l'étymologie de l'espagnol, médiéval ou non, il s'agit d'une diminution importante (Dworkin 2004, 363) ; je reviendrai à la question de la pertinence pour l'information lexicologique médiévale de l'étymologie-origine qui jouait un rôle important dans la conception et l'enfance du DEM. Ainsi, pour ne fournir qu'un exemple de ce que cela aurait pu donner : l'article *AJUBRE* (II, 662a ; Lief. 19 (1999)) signale trois sens : 1) 'en otro lugar, en otro sitio, en otra parte' ; 2) 'en cualquier parte, en cualquier lugar' ; 3) 'en otra ocasión', et fournit huit citations (dont une pour la sous-entrée locutionnelle : *POR AJUBRE* 'por otra parte', sub sens 1). La section étymologique est assez développée :

Del lat. *ALIŪBĪ* adv. « en otro lugar, en otra parte ».

N. 1 : El adv. *ALIUBI*, equivalente del más antiguo *ALIBI*, está doc. desde finales del s. II a. J.C. (Lex agraria), pero no se halla en lit. de la época clás.

³¹ La position officielle concernant le DEM et son avenir est décrite ainsi sur le site web de la Heidelberg Akademie der Wissenschaften : « Im April 2005 hat die Akademie mit der Universität La Laguna (Teneriffa/Spanien) einen Kooperationsvertrag abgeschlossen, in dem die Übernahme des Wörterbuchprojekts durch den spanischen Partner vom 1. Januar 2008 an vereinbart wurde. Aufgrund dieser Vereinbarung hat die Wissenschaftliche Kommission der Union der Akademien im Juni 2005 eine Auslauffinanzierung für die Heidelberger Forschungsstelle bis 31. Dezember 2007 empfohlen. Im Jahre 2005 hat die Forschungsstelle mit der im Kooperationsvertrag vereinbarten Übertragung des wichtigsten Forschungsmaterials begonnen. » <http://www.haw.uni-heidelberg.de/forschung/forschungsstellen/dic_espanol.de.html>, consulté le 08.4.12. Voir aussi un article d'*El País*, 02.02.05 <http://elpais.com/diario/2005/01/02/cultura/1104620403_850215.html>, consulté le 08.04.12.

N. 2: El adv. esp. se formó con una *r* epentética que proviene de una analogía con formas adverbiales del tipo → *algondre* (a leer: *aļondre*; ALIUNDE), → *alguandre* (ALQUANDO), → *delantre* (DE IN ANTE). La modificación consonántica se debe a la influencia de formas con *r* etimológica (por ej. *entro* < INTRO, *demientre* < DUM INTERIM, *sobre* < SUPER). Cf. Orígenes, pár. 77,3.

N. 3: Se trata de una formación propia del esp. que tb. a dado la var. abreviada → *iubre* en construcciones del tipo *otro iubre*. Caída en desuso a finales del s. XIV.

ThLL I 1618b; REW 347; DEEH 457a; DBEC -; DECH I 95a [s.v. ajeno], IV 323b [s.v. otro].

Si l'étymologie-origine avait une position importante dans le DEM au début, l'étymologie-histoire des mots en avait également une. Ceci à cause non seulement de la documentation que rassemble le dictionnaire, mais peut-être surtout parce que le DEM travaille sur des matériaux non-littéraires aussi bien que littéraires, et il peut en résulter – dans les « comentarios acerca de la interpretación lexicológica e histórico-lingüística del material » (DEM 1, *Introducción*) – des découvertes importantes qui modifient les étymologies communément admises. La discussion de deux articles contigus du fascicule 21 (III, 31a-b; 2001) illustre bien l'apport des textes administratifs.

D'une part, l'adjectif (?) ALBEDIN, 'vidriado' o 'blanco' (?), retrouvé dans un inventaire aragonais, une seule citation suivie d'un commentaire encore une fois comparativiste et qui propose une analyse différente de celle des études antérieures:

albedin 2 adj. (?)

« vidriado » (?) o « blanco » (?)

[1402] InventariosAraf BRAE 3,15 p 360: Una ola [sic!] grant de medio carnero *albedin*. Dos olas de pierna albedriadas.

Forma dudosa.

N.: Se trata de una forma difícil de clasificar, al vez error del amanuense. Según B. Pottier [...], VR 10 (1948/49), 217, esta forma estaría relacionada con los adjs. *vidriado*, *alvidriado*, *albedriado* y *abedriado*, atributos que se aplicaban a *olla*, *carraços*, *livriellos*, *potes* y *caçuelas* para designar la naturaleza 'vidriada' de dichos objetos. Conviene observar que la forma en cuestión difiere considerablemente de las demás, lo que nos lleva a suponer una posible interferencia de → *albo* « blanco », y tal vez cierta conexión etim. con la familia de *ALBELLUS. A esta familia pertenece, por ejemplo, el fr.med. *aubelin* « mouton blanc », 1389 (FEW XXIV 299a), denominación que podría haber servido de modelo al „carnero *albedin*“ del texto cit. supra.

Le deuxième article suit immédiatement. Il s'agit apparemment d'une forme et d'un mot absents de la lexicographie de l'espagnol, en l'occurrence une forme dérivée de l'hébreu *bêt dîn* mais qui, à la différence des mots avec lesquels le DEM souhaite le mettre, n'a pas le préfixe *al-* (« bien por analogía con los arabismos, bien como reflejo de la preposición hebr. *əl* », n. à l'art. **albedi**, DEM III, 31a):

[albedinaje] m.

« oficio de albedino »

[1280] ComptosNavarra 1345 p 113 : Recepit denarios. Peita de los judios de Estella, XLII l. Ibi, por l'alcaçaria, X l. Por el *bedinaje*, LX l.

Deriv. de → *albedi/albedin 1, albedino*.

N. 1 : El deriv., no registrado hasta ahora, se encuentra documentado únicamente en ComptosNavarra, en donde se lee *bedinaje*. Lo incluimos en nuestro diccionario bajo el lema [*albedinaje*] por ser *albedi, albedin, albedino*, etc. la formas de base más frecuente del deriv.

N. 2 : El sufijo *-aje*, de origen galorromano, designa en derivados nominales cargos y oficios.

REW – [ad 884] ; DEEH – [ad bet din 505a] ; BDEC – DECH -.

L'étymologie semble plausible, même dans un contexte sans doute inévitablement raccourci (les comptes sont rarement prolixes à cet égard) et l'essentiel, c'est d'une part d'avoir relevé un mot jusque-là inconnu, d'autre part, que le commentaire étymologique est indispensable à sa compréhension

5.5. *Kasten / Cody*, Tentative Dictionary of Medieval Spanish

Cet ouvrage, qui reprend en l'amplifiant de façon importante, une première édition de 1946, est surtout une liste d'attestations provenant de 86 textes (sans citations ni commentaire étymologique, à part – et pas toujours – l'indication d'un étymon), et fournissant ainsi 26.000 articles³². Une simple comparaison avec la nomenclature du DEM révèle qu'en réalité, beaucoup de mots manquent : pas d'*ajubre*, d'*albedi*, d'*albedin*, d'*albedinaje* (ou de *bedinaje*). La *Tentative Dictionary* a l'avantage non négligeable de recouvrir tout l'alphabet et il est sans doute susceptible d'être revu et augmenté ; mais il est, pour l'instant, plus *tentative* que *dictionary*.

6. Conclusions

6.1. La différence entre les traditions lexicographiques des langues romanes est évidemment pertinente pour la lexicographie médiéviste. L'italien présente une histoire lexicographique peu comparable à celle du gallo-roman. Dans le cas du gallo-roman, les premiers grands dictionnaires des langues du Moyen Âge (notamment Rn, Lv et Gdf) ont commencé avant le FEW qui s'en servait (TL dans une certaine mesure avançait en même temps que le FEW). Le FEW avait ainsi à sa disposition des matériaux sur l'ancienne langue, même si ceux-ci n'avaient pas été rassemblés ni dans un but étymologisant, ni avec la précision qu'on aurait pu souhaiter. D'où une des faiblesses du FEW, à savoir

³² Dworkin (2004, 7) signale que pour certains textes, Kasten / Cody ne les a pas vraiment dépouillés, mais se base en réalité sur des ouvrages secondaires et parfois partiels.

son traitement de l'ancien et du moyen français, où il est essentiellement tributaire de Gdf. Pour l'occitan, il dépend, inévitablement, trop de Rn. Depuis le milieu du XX^e siècle, la lexicographie du français du Moyen Âge a repris (AND, DEAF, DMF) ; la reprise de celle de l'occitan n'en est qu'à ses débuts. Pour l'italien, avant le LEI, il n'y a pas de grand travail scientifique portant sur l'ensemble du Moyen Âge (dans la mesure où l'« italien » du Moyen Âge est un « ensemble » ...). Le LEI a ainsi été obligé de partir presque à zéro avant que n'interviennent le TLIO et les vastes banques de données de l'OVI. L'espagnol a du retard dans la lexicographie médiévale et le grand projet du DEM est menacé, mais par contre, il existe une tradition de lexicographie historique qui a toujours essayé d'intégrer la langue du Moyen Âge (dans la mesure bien entendu où son lexique a survécu en espagnol moderne). Dans toutes les langues, il est banal de constater que les dictionnaires de langues médiévales sont surtout importants, en ce qui concerne l'étymologie, par leur apport documentaire à l'étymologie-histoire des mots, et parce qu'ils contribuent des éléments importants et (du moins il faut l'espérer) des éléments *nouveaux* pour la biographie des mots.

6.2. L'on peut même se poser la question : est-ce qu'un dictionnaire d'une langue du Moyen Âge a besoin de s'occuper de l'étymologie-origine ? Très souvent, ces ouvrages ne font que reprendre ce qui est déjà disponible ailleurs³³. S'il n'y a pas de critique intelligente des étymologies à la lumière des données médiévales, d'un certain point de vue, il est vrai, cette pratique ne sert apparemment pas à beaucoup, en tout cas pour ce qui est des progrès de l'étymologie au sens « étymologie-origine ». Mais dans le cas de dictionnaires scientifiques sérieux comme le DEAF ou le DEM, pour n'en citer que deux exemples, il est sûr que l'apport à cette étymologie est considérable.

6.3. Des dictionnaires comme le DEAF sont rares et malheureusement, l'espèce est probablement en voie d'extinction. Les projets de longue haleine ont besoin d'une quantité et d'une continuité d'oxygène que les organismes de recherche ne semblent plus prêts à leur accorder. Il est pourtant vrai aussi qu'une indication étymologique, même dans le cas d'un dictionnaire non-étymologisant, peut rendre service. Je prendrai un seul exemple, de l'AND, parmi les moins étymologiques des dictionnaires recensés ici, qui aura dans sa deuxième version quatre articles *MULET*. Le premier et le troisième (respectivement « animal issu de l'accouplement de l'âne et de la jument » et le poisson) ne posent pas de problème. Le deuxième *mulet* anglo-normand (glosant le latin

³³ « I question whether any useful purpose is served in providing etymological information in the entries of dictionaries whose primary function is to elucidate the meanings of the words recorded in an earlier stage of the language, and whose compilers limit their etymological activities to reproducing uncritically the information available in the standard etymological dictionaries » (Dworkin 2004, 362).

« gurgulio » dans HuntTeach 1, 377 et 2, 163) est un peu plus difficile car *gurgulio* ferait penser à la gorge (cf. DMLBS s.v.), tandis que *mulet* dans ce domaine sémantique se réfère notamment au deuxième (ou au troisième ?) estomac de certains oiseaux et notamment en ancien français, des oiseaux de proie (TLF 11, 1208a ; DMF MULETTE² ; FEW 63, 198a). Gdf signale une certaine confusion quant à l'anatomie dans quelques citations au moins (Gdf 5, 447a). C'est d'ailleurs un glissement qui se comprend, entre deux parties reliées du corps d'un animal. Le quatrième MULET, glossé « field-mouse [souris des champs] », avec deux citations des *Fables* de Marie de France, bénéficierait sûrement d'une note étymologique, signalant la dérivation pour étayer ce sens, les citations ne l'expliquant que partiellement³⁴. On rejoint ainsi les propos de Robert Martin au sujet de l'utilité de l'étymologie même dans le cas d'un dictionnaire purement synchronique et descriptif (Martin 2010, § 2.4.3. ; supra, 2.4). Dans la mesure où l'étymologie-origine a un rapport avec le sens des mots, avec leur « noyau sémantique » comme le dirait Frankwalt Möhren (Möhren 1997a, 129), il est clair que l'inclusion d'une indication d'étymon, avec ou sans explication et commentaire, et même si ces informations sont de seconde main, reste tout à fait pertinente.

6.4. Les dictionnaires des langues médiévales vivent dans un état de symbiose et d'osmose avec les dictionnaires historiques des langues dont ils documentent les débuts écrits. Il y a entre dictionnaire général et dictionnaire de la langue médiévale un processus d'alimentation réciproque. Dans ce processus, il y a un troisième acteur (ou actrice) que j'ai évoqué(e) en passant : c'est l'édition des textes. Voilà ce qui fait un joli ménage à trois. Il serait dans l'intérêt de tous les partenaires qu'il soit harmonieux. L'éditeur d'un texte médiéval qui néglige de se servir des dictionnaires de la langue de l'époque, et des dictionnaires étymologiques, ne produira pas de travail scientifique sérieux (leçon de base qui continue à être oubliée). Là aussi, il existe des intérêts réciproques, car sans l'édition de nouveaux textes inédits et inconnus, il n'y aura pas de véritable progrès dans la lexicographie du Moyen Âge.

David TROTTER

³⁴ « Li mulez, que resemble suriz » MarieFabB 280.2 ; « Un chaz seeit desur un fur U ot [a]gueité tut en jur. Vit le mulet e la suriz ... » MarieFabB 360.3. Cf. TL 6, 429a ; FEW 16, 578a-b : il s'agit d'un dérivé d'anfrk. *MULL, 'taupe' attesté dans le Glossaire de Reichenau (« talpas : muli qui terram fodunt »). — Dans l'avenir, l'AND envisage d'ajouter des renseignements de ce type dans un champ « note » (cf. Trotter 2012, 129).

7. Références bibliographiques

- ALMC = Nauton, Pierre, *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, Paris, CNRS, 1959-1972.
- Baldinger, Kurt, 1959. « L'étymologie hier et aujourd'hui », *CAIEF* 11, 233-264.
- Baldinger, Kurt, 1990. « Splendeur et misère de glossaires (à propos de nouvelles recherches rabelaisiennes) », in: Baldinger, Kurt (ed.), *Études autour de Rabelais*, Genève, Droz, 19-38.
- Baldinger, Kurt, 1998-2003. *Etymologien. Untersuchungen zu FEW 21-23*, Tübingen, Niemeyer.
- Buchi, Éva, et al., 2003. *Französisches Etymologisches Wörterbuch: Index A-G, H-Z*, Paris, Champion.
- Buridant, Claude, 1991. « En passant par le *Glossaire des glossaires du moyen français*. Les glossaires des éditions de textes de moyen français et l'élaboration du *Dictionnaire de moyen français*: essai d'analyse critique », *RLiR* 55, 427-428.
- Buridant, Claude, 1999. « Proposition de protocole pour la confection de lexique de français préclassique », *Le Français préclassique* 6, 115-133.
- Carles, Hélène, 2011. *L'émergence de l'occitan pré-textuel. Analyse linguistique d'un corpus auvergnat (IX^e-XI^e siècles)*, Strasbourg, Éditions de Linguistique et de Philologie.
- Celac, Victor / Buchi, Éva, 2011. « Étymologie-origine et étymologie-histoire dans le DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », in: Schweickard, Wolfgang / Overbeck, Anja / Völker, Harald (ed.), *Lexikon, Varietät, Philologie: Romanistische Studien Günter Holtus zum 65. Geburtstag*, Berlin, de Gruyter, 363-370.
- Chambon, Jean-Pierre, 2000. « Un événement dans la lexicographie occitane: la publication du DOM », *RLaR* 104, 439-458.
- Chambon, Jean-Pierre, 2006. « Lexicographie et philologie: Réflexions sur les glossaires d'éditions de texte (français médiéval et préclassique, occitan) », *RLiR* 70, 123-141.
- Chauveau, Jean-Paul / Buchi, Éva, 2011. « État et perspectives de la lexicographie historique du français », *Lexicographica. International Annual for Lexicography* 27, 101-122.
- Christmann, Hans Helmut, 1988. « Helmut Stimm (1917-1987). Mit einem Anhang: Probeartikel von Helmut Stimm's *Dictionnaire étymologique de l'ancien provençal* (DEAP) », *ZrP* 104, 592-609.
- Colón, Germán, 2003. « Estudio y descripción etimológica del léxico de las palabras románicas: catalán », in: Ernst, Gerhard / Schmitt, Christian / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Romanische Sprachgeschichte: Histoire linguistique de la Romania (HSK 23)*, I, Berlin, de Gruyter, 369-375.
- Colón, Germà Domènech, 2006. « El lèxic català en el diccionari (DECat) de Joan Coromines », in: Badia i Margarit, Antoni M. (ed.), *Homenatge de l'IEC a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*, Institut d'Estudis Catalans, 11-21.
- Durkin, Philip, 2012. « Etymological research on English words as a source of information about Anglo-French », in: Trotter, David (ed.), *Present and future research in Anglo-Norman: Proceedings of the the Aberystwyth Colloquium, July 2011 / La recherche actuelle et future en anglo-normand: Actes du Colloque d'Aberystwyth, juillet 2011*, Aberystwyth, Anglo-Norman Online Hub, 101-107.

- Dworkin, Steven N., 1994. « Progress in Medieval Spanish Lexicography », *RPh* 47, 406-425.
- Dworkin, Steven N., 2004. « Progress in Medieval Spanish Lexicography, II », *RPh* 57, 359-369.
- Fryba-Reber, Anne-Marguerite, 2003. « Étude et description étymologique et historique du lexique des langues romanes : le français et l'occitan », in : Ernst, Gerhard / Schmitt, Christian / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Romanische Sprachgeschichte : Histoire linguistique de la Romania (HSK 23)*, I, Berlin, de Gruyter, 357-368.
- Holtus, Günter / Sánchez Miret, Fernando, 2008. « Romanitas », *Filología Románica, Romanística*, Tübingen, Niemeyer.
- Lodge, R. Anthony, 1986. *Le plus ancien registre de comptes des consuls de Montferrand en provençal auvergnat : 1259-1272*, Clermont-Ferrand, Société Française d'Édition.
- Lodge, R. Anthony, 2006. *Les comptes des consuls de Montferrand (1273-1319)*, Paris, École des chartes.
- Lodge, R. Anthony, 2011. *Les comptes des consuls de Montferrand (1346-1373)*, Paris, École des chartes.
- Menéndez Pidal, Ramón, 1908-1911. *Cantar de Mio Cid, texto, gramática y vocabulario*, Madrid, Bailly-Bailliére y hijos.
- Millet, A., 1888. *Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du dictionnaire de M. Godefroy*, Paris, Lechevalier.
- Möhren, Frankwalt, 1997a. « Unité et diversité du champ sémasiologique – l'exemple de l'Anglo-Norman Dictionary », in : Gregory, Stewart / Trotter, D. A. (ed.), *De Mot en mot. Aspects of Medieval Linguistics : essays in Honour of William Rothwell*, Cardiff, University of Wales Press, 127-146.
- Möhren, Frankwalt, 1997b. « Bilan des travaux lexicologiques en moyen français, avec un développement sur la définition », in : Combettes, Bernard / Monsonégo, Simone (ed.), *Le moyen français. Philologie et linguistique : Approches du texte et du discours. Actes du VIII^e Colloque international sur le moyen français*, Paris, Didier, 195-210.
- Möhren, Frankwalt, 1997c. « Édition et lexicographie », in : Gleßgen, Martin-Dietrich / Lebsanft, Franz (ed.), *Alte und neue Philologie*, Tübingen, Niemeyer, 153-166.
- Möhren, Frankwalt, 2009. « Wissenschaftliche Lexicographie und der tiefere Sinn », in : Bandini, Ditte / Kronauer, Ulrich (ed.), *Früchte vom Baum des Wissens. Eine Festschrift der wissenschaftlichen Mitarbeiter*, Heideleberg, Universitätsverlag Winter, 85-96.
- Möhren, Frankwalt, 2012. « Édition, lexicologie et esprit scientifique », in : Trotter, David (ed.), *Present and future research in Anglo-Norman : Proceedings of the the Aberystwyth Colloquium, July 2011 / La recherche actuelle et future en anglo-normand : Actes du Colloque d'Aberystwyth, juillet 2011*, Aberystwyth, Anglo-Norman Online Hub, 1-13.
- Müller, Bodo, 2003. « Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen : Spanisch », in : Ernst, Gerhard / Schmitt, Christian / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Romanische Sprachgeschichte : Histoire linguistique de la Romania (HSK 23)*, I, Berlin, de Gruyter, 376-396.
- Pascual, José Antonio, 2006. « La responsabilidad de un científico : el *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, de Joan Coromines », in : Badia i Margarit, Antoni M. (ed.), *Homenatge de l'IEC a Joan Coromines, en el centenari de la seva naixença*, Institut d'Estudis Catalans, 23-41.

- Pfister, Max, 2003. « Problemgeschichte der romanistischen etymologischen Forschung », in: Ernst, Gerhard / Schmitt, Christian / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Romanische Sprachgeschichte: Histoire linguistique de la Romania (HSK 23)*, I, Berlin, de Gruyter, 309-317.
- Schweickard, Wolfgang, 2003. « Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen: Italienisch und Sardisch », in: Ernst, Gerhard / Schmitt, Christian / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Romanische Sprachgeschichte: Histoire linguistique de la Romania (HSK 23)*, Berlin, de Gruyter, I, 346-357.
- Stimm, Helmut, 1984. « *Dictionnaire étymologique de l'ancien provençal* », in: Stimm, Helmut / Briegel, Manfred. (ed.), *Wörterbücher der deutschen Romanistik. Rundgespräche und Kolloquien*, Weinheim, Deutsche Forschungsgemeinschaft, 39-48.
- Tobler, Adolf, 1888. c.r. de Millet (1888), *ZrP* 12, 537-538.
- Trotter, David, 1996-1997. « Les néologismes de l'anglo-français et le FEW », *Le Moyen Français* 39-41, 577-635.
- Trotter, David, 2003a. « Godefroy et les archives: des attestations trompeuses? », in: Duval, Frédéric (ed.), *Frédéric Godefroy: Actes du X^e Colloque International sur le Moyen Français organisé à Metz du 12 au 14 juin 2002*, Paris, Ecole des Chartes, 175-190.
- Trotter, David, 2003b. « The Anglo-French lexis of the *Ancrene Wisse*: a re-evaluation », in: Wada, Yoko (ed.), *A Companion to 'Ancrene Wisse'*, Cambridge, D.S. Brewer, 83-101.
- Trotter, David, 2012a. « On AND on(wards) », in: Trotter, David (ed.), *Present and future research in Anglo-Norman: Proceedings of the the Aberystwyth Colloquium, July 2011 / La recherche actuelle et future en anglo-normand: Actes du Colloque d'Aberystwyth, juillet 2011*, Aberystwyth, Anglo-Norman Online Hub, 125-129.
- Trotter, David, 2012b. « L'anglo-normand dans le *Middle English Dictionary* », in: Dörr, Stephen / Städtler, Thomas (ed.), *Ki bien voldreit raisun entendre: Mélanges en l'honneur du 70^e anniversaire de Frankwalt Möhren*, Strasbourg, Éditions de Linguistique et de Philologie, 323-327.
- Turcan, Isabelle, 2003. « Ambulations et déambulations philologiques dans Godefroy. Discours étymologique ou étymologisant et sources bibliographiques », in: Duval, Frédéric (ed.), *Frédéric Godefroy: Actes du X^e Colloque International sur le Moyen Français organisé à Metz du 12 au 14 juin 2002*, Paris, Ecole des Chartes, 93-111.
- Vayssier, l'abbé [Aimé], 1879. *Dictionnaire patois-français du département de l'Aveyron*, Rodez, E. Carrère [réimpr. Marseille, Jeanne Lafitte, 2002].
- Wartburg, W. von / Keller, Hans-Erich / Geuljans, Robert, 1969. *Bibliographie des dictionnaires patois galloromans (1550-1967)*. Nouvelle édition entièrement revue et mise à jour, Genève, Droz.

La ricerca etimologica nel LEI¹

1. L'elemento germanico nell'italiano

Da quando è apparso il primo fascicolo nel 2000, i *Germanismi* del LEI contribuiscono a una migliore comprensione dei rapporti non soltanto linguistici tra mondo germanico e mondo romanzo, non solo per ciò che riguarda l'apporto delle lingue germaniche che hanno avuto un ruolo preponderante quanto a lasciti nel lessico italoromanzo, il gotico e il longobardo, ma anche per i contatti recenti, tra tedesco e italiano (e dialetti), quelli per intendersi che si potrebbero ascrivere a contatti di adstrato più che di superstrato, meno frequentati dai filologi germanici, eppure appartenenti alla stessa storia linguistica, ancorché si tratti di modalità e di vie del contatto molto diverse. Tale contributo scientifico è già esperibile da alcuni studi che hanno utilizzato i materiali finora pubblicati: tra gli altri il recente *l'Etimologico* di Nocentini (2010), Coluccia (2010) che a proposito della distribuzione nella lingua antica di *blanco* e *bianco* cita l'articolo germ. *BLANKA- (*LEI-Germanismi* 5, 932sgg.) e che ricorda che i cospicui materiali del LEI, «esemplarmente organizzati e chiosati, consentono di integrare e completare le descrizioni di grammatica storica provenienti dalle opere di G. Rohlfs e di A. Castellani» (*ib.*, 37), e ancora Haubrichs (2010) che anche sulla scorta di dati desunti da alcune voci longobarde già pubblicate nei *Germanismi* ha potuto confutare le tesi dello studioso Nicholas Everett che in un lavoro del 2003 negava l'esistenza di una lingua longobarda.

Tale sistemazione etimologica del materiale lessicale di origine germanica, per la prima volta compiuta sui materiali italoromanzi, includendo – come è usuale nel LEI – le fonti del latino medievale e dati onomastici e toponomastici, con uno sguardo a tutta la Romània (nel commento), aiuta in modo decisivo un ambito come quello dell'etimologia germanica, e più in generale della linguistica germanica, che non ha il privilegio e la fortuna delle lingue romanze quanto a documentazione scritta: perciò i materiali del LEI in molti

¹ Nel lavoro si discuterà di etimologia tenendo come campo di osservazione la sezione dei germanismi nel LEI. Il contributo è frutto della riflessione comune dei due autori, ma dei paragrafi 1 e 3 è autore Sergio Lubello, dei paragrafi 2 e 4 Elda Morlicchio.

casi si sono rivelati dirimenti nel decidere tra ipotesi etimologiche diverse, nel proporre nuove etimologie o nel districarsi tra vicende complesse di prestito.

Rimettendo insieme i dati che via via si sono raccolti e pubblicati finora già nel primo volume dei *Germanismi*², si è indotti inevitabilmente a un confronto con un testo classico, basilare e ancora importante, pubblicato negli anni Trenta del secolo scorso, la *Romania Germanica* di Ernst Gamillscheg, i cui materiali, oggi inadeguati, hanno avuto inevitabili conseguenze sull'interpretazione dei dati³. Come giustamente osservò Sabatini (1963, 15), i risultati presentati da Gamillscheg sono stati assunti «nella nostra linguistica come dati di solida validità e acquisiti nei manuali», mentre di fatto il quadro offerto da Gamillscheg rispecchia invece «solo con vaga approssimazione la realtà storica» e «taluni criteri seguiti dall'Autore nella interpretazione dei dati si rivelano fallaci con l'esame di un materiale più vasto» (*ib.*, 17).

Oltre ai molti studi e contributi che sono seguiti al lavoro di Gamillscheg, i *Germanismi* hanno consentito di ampliare o modificare o chiarire quel quadro, tanto che l'*Italia germanica*, mutuando da Gamillscheg, per così dire, l'iponimo, si sta delineando sempre meglio e con contorni meno sfumati.

Dagli anni '80 in poi si è pensato che l'influsso del superstrato germanico in italiano fosse da ridimensionare rispetto al passato, ma i molti dati provenienti ora dai *Germanismi* inducono a parlare di revisione, piuttosto che di ridimensionamento⁴. Del resto, se si considera lo spazio linguistico non solo medievale dell'italoromanzo, includendo la zona altoatesina, la zona friulana, quella dolomitica, il lombardo-veneto ecc., cioè tutte le zone di contatti e di comunicazione diretta e indiretta, scritta e parlata, si nota chiaramente come manchino ancora all'appello indagini approfondite sui lasciti nei dialetti, peraltro auspiccate già 25 anni fa da Zolli (1986); così come del resto molto altro resta da recuperare dalle fonti del latino medievale e da ultimo, per la parte moderna, dal settore dei linguaggi tecnico-specialistici, dei composti neoclassici (germano-latinismi e germano-grecisimi) e dei calchi.

² Il primo volume sarà completato dall'ottavo fascicolo in fase di ultimazione e che sarà stampato nel corso del 2014; nel complesso per i *Germanismi* si prevedono almeno cinque volumi.

³ Neppure la seconda edizione del primo volume (Gamillscheg 1970²), «di molti decenni posteriore, supera questi limiti e comunque la morte impedì allo studioso di portare a termine il progetto, fermatosi così alla riedizione della sezione dedicata ai Franchi» (Morlicchio 2012, 46 nota 31).

⁴ Contro il ridimensionamento depongono, infatti, alcuni studi recenti e repertori e studi settoriali sul lessico dei primi secoli che hanno sottratto all'influsso galloromanzo lasciti germanici, per es., quello di Cella (2003), disamina dei gallicismi nei testi degli antichi volgari italiani, che fornisce indicazioni nuove per ciò che concerne i germanismi di tramite galloromanzo, alcuni dei quali vengono di fatto assegnati a contatti diretti con lingue germaniche (è il caso, per es., di *ambasciata*, *balcone*, *cam-pione*, *loggia*, *scherano*, *schifo*).

Se in linea di massima nel LEI, una volta assegnata una voce al redattore, i materiali si strutturano e si organizzano via via fino alla stesura definitiva dell'articolo, per i *Germanismi* questo percorso non è sempre lineare, tant'è che alcuni materiali, solo dopo che hanno preso una sistemazione organica d'insieme, inducono a postulare un'altra base etimologica o una lingua germanica diversa o una diversa trafila con o senza intermediazione del galloromanzo o del latino medievale, o addirittura rimettono in discussione basi date per latine o di sostrato oppure, al contrario, basi date per germaniche dalla tradizione lessicografica. Nel *mare magnum* dei materiali, il redattore che legge e interpreta le forme e tenta di organizzarle, cioè di sistemarle in una struttura, ancorché iniziale e provvisoria, si trova spesso sommerso da una mole di materiali in parte ancora da interpretare e tra i quali non di rado si imbatte in una forma inaspettata o decisiva per la cronologia che fa cadere l'impianto e costringe a riconsiderare l'origine e la storia della voce⁵.

Per tornare agli etimi germanici e al presunto ridimensionamento, si richiama appena qualche esempio già illustrato in altra sede (Lubello 2010) e che indica come siano necessarie ulteriori ricerche sui dialetti antichi e moderni per completare, eventualmente, un quadro dei contatti romano-germanici più verosimile, anche perché chi sostiene che le tracce residue lasciate da quei contatti nei dialetti sono marginali, dovrebbe fare verifiche più capillari, nelle pieghe delle paraetimologie e nella somiglianza di forme corradicali o presunte romanze. Per es., tra i vari termini registrati nel dizionario di Monti (1856) la voce *talpa* “stupido, inetto”, considerata un significato metaforico dell'animale – di cui però non c'è traccia nel bormino – sembrerebbe piuttosto avere a che fare con una parola tedesca, *Tolp*, *Tolbe* che nel tirolese significa non solo “girino”, ma anche metaforicamente “inetto, stupido” come si indica chiaramente nel *Wörterbuch der Tiroler Mundarten* dello Schatz. A Livigno, in provincia di Sondrio, qualche traccia dell'impero austro-ungarico è rappresentata da alcuni tedeschismi nel gergo dei calzolai ambulanti che si recavano per una buona porzione dell'anno in territorio grigione; così come è stato già da tempo accertato l'accoglimento nel friulano, in seguito all'emigrazione stagionale di manodopera locale nel sud della Germania e in Austria, di vocaboli come *sine* “rotaie” (ted. *Schiene*) e *cuchil* “mensa per emigranti” (ted. merid. *Kuchl*, *Kucheli*; ted. standard *Küche*; cfr. Serianni 1990, 98); nel romanesco solo alcuni dizionari registrano la voce *sloffe* “dormire”, diffusa peraltro sporadicamente in alcuni dialetti settentrionali (emiliano, piemontese, ecc.) derivante da *schlofen*, variante meridionale, bavarese di *schlafen* (è registrata nel dizionario ottocentesco di Chiappini 1967³).

Il più delle volte ciò che nelle presentazioni d'insieme viene indicato come longobardismo, gotismo, franconismo, per ovvie necessità di schematizzazione

⁵ Si vedano le osservazioni nel primo paragrafo di Lubello 2012.

– si veda per tutti il bel bilancio di Arcamone (1994) – non corrisponde nei fatti alla sfaccettatura della storia di un termine, alla miriade di passaggi, movimenti e migrazioni, alla stratificazione diacronica della stessa base germanica: come dimostrano ora molto chiaramente i *Germanismi*, una parola germanica può entrare in più momenti e per vie differenti, o addirittura in diverse fasi di una stessa lingua germanica (longobardo) per cui il percorso delle parole più che come un processo lineare e unidirezionale andrebbe visto come una rete di relazioni⁶.

Perciò quanto maggiori sono i materiali disponibili, tanto più affidabili sono le possibilità di comparazione e le possibilità «di trovare o di proporre le relazioni mancanti o di discutere e concentrarsi soprattutto sui settori ancora oscuri» (Zamboni 1992, 174). La ricchezza dei dati ha, quindi, un ruolo strategico per la ricostruzione dell'origine e della storia degli etimi, e resta senza dubbio un aspetto fortemente caratterizzante, uno dei pregi del LEI, nel quale l'aspetto *thesaurus* e quello etimologico sono inscindibili, tanto che il LEI potrebbe essere definito il *Thesaurus italaromanicus*, mutuando e variando l'etichetta che Rohlf utilizò per il FEW (*Thesaurus galloromanicus*, cfr. Pfister-Lupis (2001, 197). Soprattutto per i *Germanismi*, quindi, la conservazione dell'impianto attuale (senza la selezione dei materiali e la riduzione delle dimensioni degli articoli) va salvaguardata, perché il valore del *corpus* integrale (tutto il materiale fino all'ultima scheda) è cruciale.

In sintesi l'officina dei *Germanismi* LEI fornisce:

una radiografia degli strati germanici, delle diverse irradiazioni, dei cavalli di ritorno, della distribuzione areale, della cronologia dei prestiti, delle forme, delle lingue e dei dialetti tedeschi di partenza, dei dialetti italiani d'arrivo [...] un quadro diacronico e variazionale tanto differenziato che consente ormai più facilmente di pensare e immaginare lo spazio germanico-romanzo come doveva essere e com'è, un *continuum* fatto di conflitti e integrazioni, scambi con o senza ritorno, mescolanze e irradiazioni, all'interno di rapporti culturali di varia matrice (militari, commerciali, politici, turistici, ecc.) e cangianti nel tempo, uno spazio più fitto e complesso di ciò che si poteva fino a trent'anni fa documentare. (Lubello 2010, 206-207)

2. Il germanico e le lingue germaniche

2.1. Gli strati germanici

Nel periodo tardo-antico e alto-medievale, la complessa e plurilingue realtà delle genti germaniche si 'innestò' su una realtà altrettanto complessa e plurilingue quale era l'Italia in quei secoli. Per questi motivi la descrizione dell'apporto lessicale germanico all'italoromanzo può risultare un'operazione complessa, anzi talvolta già la stessa assegnazione di voci italaromanze a

⁶ Cfr. tra gli altri Morlicchio 2007.

una base germanica può risultare controversa, come ad esempio per *biada*, *brace*, *biondo*, *bicchiere*⁷, e soltanto sulla base dell'analisi comparativa di attestazioni di area romanza e germanica si possono formulare delle ipotesi convincenti.

Queste possono limitarsi alla separazione degli elementi germanici da quelli non germanici oppure possono mirare alla ricostruzione della storia della parola, precisando tempi e modi in cui la voce è entrata nell'italoromanzo e, di conseguenza, individuando la varietà da cui è entrato il prestito. Quest'ultimo tipo di ricostruzione, utile non solo alla filologia e alla linguistica di area romanza, ma anche a quelle di ambito germanico, deve tuttavia confrontarsi con diverse problematiche. Come è infatti noto, in linguistica 'germanico' designa la lingua ricostruita dalla quale derivano le lingue germaniche antiche e moderne; si tratta di un concetto elaborato nel corso dell'Ottocento⁸ dalla linguistica storico-comparativa nell'ambito degli studi che miravano a ricostruire i percorsi 'genealogici' delle lingue, definendo i processi di variazione attraverso i quali partendo da un'unica lingua comune si sono successivamente sviluppate le singole lingue.

Dunque germanismo è un termine che si riferisce a realtà molto diverse: dal gotico, la lingua di più antica attestazione ma con una documentazione che non va oltre il VI sec., al tedesco moderno con tutte le sue varietà nazionali, regionali e dialettali. Va comunque osservato che la maggior parte dei germanismi dell'italoromanzo risale al periodo tardo-antico e alto-medievale, ossia al contatto diretto tra popolazioni romanze e germaniche, in particolare – in ordine cronologico – Goti, Longobardi e Franchi, la cui presenza sulla penisola italiana mostra caratteristiche molto diverse tra loro, come diverso, sotto il profilo qualitativo e quantitativo, è stato l'impatto delle tre lingue sul lessico e sull'onomastica italiana. Dopo il XIII sec. i prestiti da lingue germaniche sono molto meno numerosi (e con una diffusione meno capillare nei dialetti), con la sola eccezione degli anglicismi, sui quali non è possibile soffermarsi in questa sede⁹, sia per la specificità della storia linguistica dell'inglese rispetto a quella delle lingue germaniche continentali sia per i modi e i tempi con cui l'italiano ha accolto vocaboli inglesi.

Una delle finalità della ricerca etimologica nel LEI sul versante dei germanismi è la separazione dei tre strati più antichi: la ricchezza e l'affidabilità dei

⁷ Per *biada* e *brace* si rinvia ai rispettivi lemmi in LEI 6, 215-241 e 7, 175-229; per *biondo* e *bicchiere* vedi *infra* 3.4; altri casi – *patta* “risvolto esterno che copre la tasca; apertura anteriore dei pantaloni; presina” e *basoffia* / *bazzoffia* “zuppa, brodaglia” – sono discussi in Morlicchio (2008, 414-422).

⁸ Il primo ad adoperare 'germanico' in questa accezione fu il filologo tedesco Franz Bopp nello studio del 1816, *Über da Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache*.

⁹ Per un inquadramento generale in prospettiva storica si rimanda a Cartago 1994.

materiali attualmente disponibili e la riflessione teorica in alcuni settori delle discipline linguistiche – sociolinguistica, linguistica di contatto, linguistica variazionale – forniscono oggi strumenti e metodi più accurati al lavoro del lessicografo e rendono possibile una ricerca etimologica che, abbandonando schematismi e condizionamenti politico-culturali del passato, può contribuire a una migliore comprensione della storia delle singole lingue e delle rispettive comunità di parlanti.

Nell'affrontare lo studio di realtà culturali e linguistiche diacronicamente molto lontane e, come nel caso dell'elemento germanico, anche scarsamente documentate, vanno però adottati con le dovute cautele categorie e metodi di indagine sperimentati e applicati a contesti culturali e sociali molto più vicini a noi nel tempo o comunque meglio conosciuti. Si pensi ad esempio alla distinzione tra lingua scritta e parlata: nel medioevo germanico l'opposizione scritto/parlato corrispondeva a quella tra latino (scritto) e volgare (parlato), che equivaleva anche a un'opposizione tra lingua 'alta' e lingua 'bassa'¹⁰, ma al tempo stesso esisteva anche una tradizione germanica colta, di ambito storico-epico e giuridico-sacrale, trasmessa oralmente¹¹, né va infine dimenticato che le modalità di fruizione del testo scritto prevedevano la lettura a voce alta (e dunque un ritorno all'oralità)¹². D'altro canto i dati linguistici e le ipotesi ricostruttive possono essere utilmente integrati da fonti documentarie storiche e archeologiche, che tra l'altro consentono di ampliare sensibilmente il corpus onomastico (toponimi e antroponimi) di origine germanica, spesso attestato in documenti originali e con riferimenti cronologici e geografici che permettono di meglio precisare la diffusione di fenomeni grafici e/o fonetici e la vitalità di voci lessicali.

In questa nuova prospettiva l'obiettivo dell'etimologia, intesa come storia della parola, non è più – soltanto – la ricostruzione di una trafila che da una forma B ci consente di risalire alla forma A da cui B deriva, quanto l'individuazione della rete complessa di relazioni linguistiche e culturali per cui B deriva da A; infatti se nel cambiamento linguistico entrano in gioco diversi elementi, interni ed esterni alla lingua, questo è particolarmente vero nel caso del cambiamento lessicale.

La ricerca etimologica si colloca quindi in un rapporto di stretta interdipendenza con la linguistica storica, in particolare la ricerca sull'elemento germanico nell'italiano migliora le conoscenze relative a lingue germaniche antiche estinte come il gotico e il longobardo (quest'ultimo con una quasi totale assenza di documentazione diretta). Infatti non abbiamo testimonianze scritte per la lingua comune originaria, il germanico, che si potrebbe definire

¹⁰ Si tratta qui di diglossia estesa, cfr. il paragrafo *Diglossia* in Grotans (2006, 112-120).

¹¹ Cfr. Scardigli 1992, soprattutto le pp. 54-65.

¹² Su questi temi si vedano Zumthor 1987; Mancini 1994 e, per l'area germanica in particolare, Morlicchio 2005 e Leonardi-Morlicchio (2009, 235-260).

piuttosto una lingua ipotetica, che non è esistita in un determinato momento o luogo particolare e i cui tratti, ricostruiti confrontando fasi storiche, anche molto distanti tra loro, di singole lingue, probabilmente non sono mai stati tutti compresenti nello stesso momento in un sistema linguistico. Ma anche lo stato e la tipologia delle testimonianze della fase più antica delle singole lingue germaniche – in particolare gotico, longobardo e francone – non presentano un'ampia e documentata base di dati per la descrizione del loro sistema linguistico. L'individuazione delle basi germaniche, la ricostruzione della loro forma grafica e la determinazione dei tratti fonetici e morfologici poggiano dunque anche sulle informazioni che si possono desumere dai dati provenienti dalle lingue romanze considerando caratteristiche linguistiche e distribuzione geolinguistica delle voci di origine germanica.

2.2. *I germanismi e gli esiti della seconda mutazione consonantica*

Uno dei casi in cui l'etimologia del LEI contribuisce a migliorare le nostre conoscenze del germanico è quello della distribuzione della serie di mutamenti consonantici che va sotto il nome di seconda legge di Grimm o seconda mutazione consonantica (ted. *zweite Lautverschiebung*). Tali fenomeni, propri dei dialetti alto-tedeschi¹³ (per questo si parla anche di mutazione consonantica alto-tedesca), sono di tipologia analoga a quelli della prima legge di Grimm¹⁴, ma si presentano con esiti meno regolari nella loro distribuzione geolinguistica e nella loro diacronia¹⁵.

Questi mutamenti non riguardano né l'antico inglese e i dialetti bassotedeschi né il nordico e il gotico, il longobardo rientra invece nell'area alto-tedesca per cui lemmi che mostrano esiti della seconda mutazione consonantica si assegnano senz'altro allo strato longobardo se presenti solo in varietà italo-romanze, come ad esempio *zaffo* e *milza* (cfr. ted. *Zapfen* “tappo della botte” e *Milz* “milza”) che derivano rispettivamente da germ. *TAPPŌN e *MEL-TJA-. Questi mutamenti nel consonantismo si sono verificati in un lungo arco di tempo, come suggeriscono le fonti onomastiche attestate in documenti originali, per cui ad esempio la desonorizzazione della serie sonora [d, b, g] compare dalla seconda metà del VII secolo, cfr. *Luitaprandi* da *LEUDA+BRANDA-

¹³ Sono i dialetti diffusi nella regione centro-meridionale dell'area tedesca e si dividono in due grandi gruppi: tedesco centrale (varietà di francone) e tedesco superiore (bavarese e alemanno) più a sud.

¹⁴ Questa, come è noto, riguarda tutte le lingue germaniche e ne rappresenta il tratto distintivo più importante, rispetto alle altre lingue indoeuropee; i cambiamenti consistono essenzialmente in fenomeni di desonorizzazione e affricativizzazione e riguardano la serie delle occlusive sorde, sonore e sonore aspirate dell'indoeuropeo.

¹⁵ Per questo l'opposizione alto ~ basso tedesco si realizza come un complesso *continuum* di mutamenti consonantici senza una netta frattura tra le due macroaree dialettali.

Pertuald da *BER(H)T+WALDA¹⁶. I dati onomastici e alcune occorrenze lessicali come longob. *anagrip* “ratto, rapimento” e *scherpa* “corredo di casa, masserizie” che alternano con *anagrif* e *scherfa* in manoscritti più tardi, già segnalate da Scardigli nel 1976, mostrano però anche casi di assenza di cambiamenti nel consonantismo. Dunque una forma che conserva il consonantismo germanico potrebbe appartenere alla fase più antica del longobardo e non va quindi assegnata automaticamente allo strato gotico, così come la presenza del mutamento consonantico va confrontata anche con altri dati, innanzitutto con la distribuzione delle forme nell’area romanza, per escludere una possibile mediazione francone del prestito¹⁷.

Nella trasmissione di materiale lessicale (e onomastico) germanico bisogna dunque distinguere più fasi temporali che possono, ma non devono necessariamente, implicare apporti di più lingue (e quindi mediazione di popolazioni diverse). Una stessa forma può entrare in due periodi o in due contesti diversi, presentando quindi esiti diversi, come it. *palco* / *balco* (si veda più avanti 3.2.), it.sett. antico *bredella* e tosc.a. *predella* “piccola pedana”, e it. *panca* e *banca*, che possono spiegarsi risalendo a due strati del longobardo, dei quali *BALKO più antico e *PALKO “trave” più recente, oppure a due distinti superstrati, ossia gotico *BRIDILA e longobardo *PREDIL “assicella” oppure longobardo *PANC e francone antico *banc*. Per questi motivi i lemmi della sezione *Germanismi* del LEI presentano talvolta una doppia o addirittura tripla entrata lessicale, corrispondenti ai diversi strati e canali di irradiazione delle forme trattate; soltanto in questo modo si può veramente rendere conto della storia della parola, che nel caso dell’elemento germanico è anche la storia del contatto linguistico e culturale tra le *gentes* (e lingue) germaniche e tra queste e il mondo romanzo.

Poiché il materiale lessicale nel LEI è ordinato secondo la base etimologica, l’ordine alfabetico con cui sono elencate le voci nel LEI-*Germanismi* tiene conto della compresenza di basi germaniche con e senza esiti della seconda mutazione consonantica, entrate dalle lingue germaniche antiche, ma anche dal tedesco o da sue specifiche varietà come il tirolese in secoli meno lontani, per questo nel primo volume (ted. *Abschied* – got. *BUSK)¹⁸ oltre alle forme doppie, come longob. *BLAIO/*PLAIO e gli altri esempi ricordati sopra, si trovano lemmi che iniziano con la *b*-, come got. *bandwo*, *brikan*, franc.a. *bald*, *ban*, *BIDIL, longob. *BAUG, *BĪGA/*BĪKA, *braidā*, ted. *Bauer*, ma anche forme con la sorda iniziale, come ted. *Peitsche*, tirol. *pantschn* e *praut*, longob. *PANGO, *PERILO o con un’affricata come ted. *Pfennig* e *Pfifferling*.

¹⁶ Cfr. Haubrichs (2009, 210-212) e (2010, 177-181).

¹⁷ Nei dialetti franconi centro-meridionali si registrano esiti della seconda mutazione consonantica, ma il fenomeno si verifica con minore regolarità rispetto al bavarese-alemanno; ad es. nel francone centrale si modificano solo le occlusive sorde, mentre nel francone renano e orientale anche le sonore (sia pure solo parzialmente).

¹⁸ La pubblicazione, iniziata nel 2000 con il primo fascicolo, si concluderà nel 2014.

L'indagine su queste voci ha contribuito a meglio definire il ruolo del longobardo – e di conseguenza del gotico – nel contesto italo-romanzo e ha fornito ulteriori dati utili per una descrizione del consonantismo longobardo. *L'équipe* lessicografica della sezione *Germanismi* ha ora iniziato la redazione di etimi germanici che iniziano con dentali (occlusive, fricative, affricate) e si aspettano altri risultati interessanti dalla distribuzione geolinguistica di forme con e senza esiti della seconda mutazione consonantica.

Una più accurata delimitazione dell'apporto longobardo potrà contribuire indirettamente alla ridefinizione del ruolo del francone, entrato nell'italoromanzo spesso tramite il latino delle cancellerie o il francese antico, offrendo anche elementi per rivedere il ruolo della varietà basso francone nel galloromanzo, che gli studi precedenti hanno talvolta erroneamente sopravvalutato¹⁹.

2.3. *Il francone e le lingue di intermediazione*

Se per la ricostruzione di etimi longobardi o gotici l'ostacolo principale è la documentazione lacunosa, per le voci derivate dal francone si pone il problema della descrizione della sua diffusione e della sua articolazione interna. Il francone infatti è un termine generico che si riferisce a un insieme di dialetti parlati in un'area dai confini mobili durante il periodo più antico e con vaste aree di interferenza e di contatto con il mondo romanzo. Rispetto alle altre lingue germaniche, il francone ha la peculiarità di condividere tratti linguistici sia con varietà settentrionali (anglosassone, sassone, frisone) sia con varietà meridionali (bavarese e alemanno), del resto gli stessi Franchi, come altre popolazioni germaniche antiche, non erano un gruppo etnicamente compatto, ma piuttosto uno *Stammesverband*, una lega di stirpi. Per questo è stato osservato che descrivere la lingua dei Franchi è *schwierig* (Haubrichs 1998, 102) e che questa offre *ein sehr verwirrendes Bild* (Quak 1995, 374) e certamente la lacunosa documentazione per il periodo antecedente al sec. IX non migliora il quadro.

Anche per i prestiti di origine francone nell'italoromanzo ci si confronta dunque con una conoscenza 'imperfetta' della lingua di partenza, così come per il gotico e per il longobardo, ma con un ulteriore elemento di complessità, derivante dalla constatazione che in molti casi è difficile separare lo strato francone da quello galloromanzo. La distinzione tra francese e francone, ossia tra gallicismi e germanismi, è una tematica ricorrente negli studi di lessicografia italiana e riguarda anche le voci trasmesse tramite il latino delle cancellerie merovinge e carolingie. Se si considerano i 25 articoli del primo volume della sezione *Germanismi* che hanno come esponente una forma del francone antico o, più raramente, basso francone antico, si nota che si tratta in realtà di un prestito dal francese: franc.a. *ADELARE / fr.a. *alérion* / it. *alerione* (dalla

¹⁹ Per una sintetica ma aggiornata e chiara descrizione del francone si rinvia a Haubrichs 2008; per il trattamento dell'elemento francone nel LEI cfr. Morlicchio 2002.

metà del XVII sec.), franc.a. *ALISNA / fr.a. *alesne* / it. *lesina* (dall'inizio del XIV sec.), franc.a. *bald* / fr.a. *balt* / it. *baldo* (dalla prima metà del sec. XIII), franc.a. *BAUKAN / fr.a. *BOA / it. *boa* (dal XIX sec.), franc.a. *BIHORDŌN / fr.a. *behorder* / it. *bagordo* “giostra” (XIV sec.), franc.a. *bickil* / fr.a. *bille* / it. *biglia* (dalla seconda metà del sec. XVIII, ma già prima in fonti piemontesi e lombarde), b.franc.a. *BIRSON / fr.a. *berser* / it. *bersaglio* (dal sec. XIV), franc.a. *BLETTIAN / fr.a. *blecier* / fior.a. *blezzare* “danneggiare” (XIII sec.), franc.a. *blok* / fr. *bloc* / it. *blocco* (dal XIX sec., ma già in fonti latine medievali liguri e piemontesi); alla presenza di Normanni e Angioini si devono invece forme dialettali meridionali quali franc.a. *angul* / fr.a. *angler* / gallo-italico *anguli*.

Altri termini, soprattutto dell'ambito del diritto e dell'amministrazione, sono stati introdotti attraverso il latino medievale: franc.a. ALŌDI / lat. AL(L)ODIUM / it. *allodio* (attestato in pisano antico già nella prima metà del XIV sec.), franc.a. BAN / lat. BANNUS / umbro a. *banno* (seconda metà sec. XIII), franc.a. BANNAN / lat. BANNIRE / trevig.a. *banire* (prima metà del XIV sec.), franc.a. *BANSTU / lat. BASTARDUS / it. *bastardo* (dal XIV sec.)²⁰, franc.a. *BIDIL / lat. BEDELLUS / romanesco a. *bidielli* pl. (metà del XIV sec.), b.franc.a. *BISUN(N)I / lat. BISONIUM / it. *bisogno* (dagli inizi del XIV sec.), franc.a. *PLEGAN / lat. PLEBIUM, PLEVIUM / dialetti antichi settentrionali *plegio* “mallevadore” (XIV sec.)²¹, franc.a. *BORG-(JAN) / lat. BARCANIARE / fior.a. *bargagnare* “contrattare” (XIV sec.), ma anche b.franc.a. *BAKO / lat. BACCO / trevig. *baccone* “porco” (metà del XVI sec.)²², franc.a. BANC / lat. BANCUS / it. *banco* (dalla prima metà del XIV sec.), franc.a. *BASTJAN / lat. BASTIRE / it. *bastia* “fortificazione” (dal XIII sec.), franc.a. BOLLA / lat. BOLENGARIUS / trevig. *bolenghi* “tipo di pane” (a cui vanno aggiunte numerose occorrenze in testi latini medievali settentrionali).

In pochissimi casi la documentazione ci consente di ritenere che ci sia una trafilata diretta dal francone all'italoromanzo: franc.a. BOLZ(o) / tosc.a. *bolzone* “specie di freccia” (attestazione più antica in Guinizelli, XIII sec.); franc.a. *POKKA “sacco, borsa”, prestito diretto nei dialetti toscani legato al commercio con le Fiandre, cfr. fior.a. *pocca d'undici pietre* “unità di misura della lana” (1291), attestato anche come normannismo in area salentina con il tipo *poscia* “tasca”; probabilmente è entrato direttamente tramite i Franchi anche b.franc.a. *BRADO “pezzo di carne” (ma con una attestazione in latino volgare già nel VI sec.) da cui le voci di area toscana *brado* / *bradone* (sec. XIV) per designare parti carnose del corpo (in genere il braccio).

²⁰ La voce germanica è un termine giuridico che originariamente indicava una unione matrimoniale e solo successivamente acquistò una connotazione negativa (cfr. commento in LEI-*Germanismi*, 1, 562-564).

²¹ La voce entra anche nel meridione con la dominazione angioina.

²² Ma la voce *baconibus* è documentata già nel 1185 in un documento siciliano, cfr. le attestazioni in LEI-*Germanismi*, 1, 105.

Non sembra dunque possibile fissare dei criteri per individuare il materiale lessicale italo-romanzo derivante da una base francone, che siano essi basati su caratteristiche linguistiche o sulla cronologia delle attestazioni e soltanto una disamina attenta delle attestazioni può fornire gli elementi per determinare l'origine e la storia della forma germanica.

Il trattamento delle voci germaniche entrate tramite il francese pone dunque al redattore due alternative: considerare questi termini germanismi indiretti, privilegiando il dato linguistico, oppure assegnare queste voci alla categoria dei gallicismi in quanto, pur derivando da una base germanica, sono state accolte in italiano come espressione della cultura galloromanza. In questo secondo caso criteri come contesto e modalità di trasmissione del prestito, spesso peraltro introdotto anche con fonetica francese, diventano prioritari nella valutazione della storia della parola, ma si corre il rischio di non poter fissare dei parametri oggettivi e definiti per la distinzione tra gallicismo e franconismo²³. Per questo per i lemmi della sezione *Germanismi* del LEI, dopo alcune incertezze iniziali di cui resta traccia nel primo fascicolo, dove sono presentate voci moderne come *alerione* e *boa*, è stato fissato il termine *ante quem* del 1525 come criterio, pur nella consapevolezza dell'arbitrarietà di cesure temporali nel *continuum* linguistico: tutte le voci entrate prima di tale data sono considerate germanismi indiretti, mentre termini entrati in età moderna e per le quali non si hanno occorrenze in fonti latine medievali di area italiana saranno presentate nella sezione degli elementi galloromanzi (cfr. Russo 2012), come ad es. il termine marinaro *bitta* (dal nordico antico *BITI* "trave") documentato dal 1771.

3. Il LEI e la ricerca etimologica: dalla parte dei *Germanismi*

In questo paragrafo si fornisce una breve casistica rappresentativa dei problemi e delle interpretazioni etimologiche più frequenti che si incontrano nella redazione dei *Germanismi*, mentre pare superfluo affrontare in questa sede questioni già dibattute sull'etimologia-origine e sull'etimologia-*histoire des mots*, discendendo il LEI notoriamente dal FEW e quindi dalla linea wartburgiana e di Baldinger (per tutti si veda la messa a punto in Pfister-Lupis 2001), né si affronta la questione dell'etimologia prossima e remota, anche questa già assodata, fermandosi il LEI all'etimo da cui si dirama il materiale lessicale italo-romanzo, senza procedere oltre, *à rebours* (si veda anche l'esemplificazione offerta da Toso 2006, 1733-35)²⁴.

²³ Nell'approccio agli studi sui gallicismi in italiano permangono infatti «disparità di vedute» (Cella 2003, 43); per il LEI si veda Morlicchio (2007, 300-304 e bibliografia indicata nella nota 4).

²⁴ Per le fonti e i repertori lessicografici citati di seguito e non presenti nella bibliografia, si rinvia al *LEI-Supplemento Bibliografico* (2012).

3.1. Contributi all'etimologia germanica

La redazione di un articolo per i *Germanismi* può sfociare nella discussione anche di problemi linguistici non strettamente inerenti all'area italo-romanza, offrendo così, sia pure indirettamente, un contributo alla storia etimologica del tedesco; in tal caso sono quindi i derivati romanzi in generale, italiani nella fattispecie, che forniscono nella ricostruzione di etimi germanici documentazione importante, come avviene per l'italiano *bosco*, che esemplifica i problemi che si incontrano nella ricostruzione degli etimi germanici e nei loro riflessi in area romanza²⁵ e illustra bene come l'estensione geolinguistica delle forme italiane sia decisiva tanto nell'individuazione degli strati germanici quanto nella distinzione dello strato francone (o dalla mediazione del latino delle cancellerie merovinge e carolingie) da quello galloromanzo.

Il tipo lessicale *bosco* è quasi panromanzo (con poche eccezioni, come il rumeno), mentre in ambito germanico la documentazione più antica è rappresentata dall'ATed.a. *busc*, *bosc* "cespuglio, rovo" (in glosse del XII sec., Llyod-Springer 2, 474) e dal sass.a. nel composto *brāmal-busk* "rovo" (XI sec., Llyod-Springer 2, 474): un elemento dell'area germanica che emerge compatto è il significato principale di "cespuglio, rovo", mentre quello di "insieme di alberi" (da cui "bosco") sembrerebbe un'evoluzione romanza. Una parte della lessicografia di ambito germanico, tra tutti Pfeifer (1995³, 187) e Seebold (2002²⁴, 163), ha addirittura ventilato l'ipotesi che possa trattarsi di un prestito dalle lingue romanze al germanico, ma l'ipotesi prevalente, accolta anche in ambito italiano, prevede un tema germanico **BUSKA*:- REW 1419b propone una base francone *busk* "wald", FEW (15/1, 208b) un più generico germ. **BOSK*- "busch", mentre il DELIN una base longobarda con una contaminazione celtica.

La diffusione e i materiali del LEI nell'italoromanzo indicano intanto una diffusione progressiva della voce dall'Italia nord-occidentale verso est e verso sud. Inoltre la chiara distribuzione geolinguistica di tipi con diversa vocale radicale fanno ipotizzare ragionevolmente una diversa irradiazione di strati germanici: uno probabilmente gotico **BŪSK* "cespuglio" (il longobardo è escluso perché conosce il tipo *wald* e inoltre non spiegherebbe perché la voce *bosco* sia arrivata così tardi nell'Italia meridionale) e uno francone (o galloromanzo) **BŌSK* nel significato di "insieme di alberi"; il tipo gotico **BŪSK* "cespuglio" spiega bene molte delle forme settentrionali, tranne quelle piemontesi e liguri in cui la *o* tonica aperta si potrebbe spiegare come influsso galloromanzo mediato dal latino carolingio, in tal caso il francone **BŌSK* sarebbe arrivato in Italia attraverso il latino *BOSCUM*, mentre lo sviluppo semantico da "cespuglio" a "bosco" che si è avuto nel galloromanzo si sarebbe esteso anche alle forme

²⁵ La voce è redatta da Carolina Stromboli e sarà pubblicata nell'ottavo fascicolo, ma ne è stata data ampia informazione in Stromboli (2010) a cui si rimanda per la disamina dettagliata dei materiali italo-romanzi e la loro distribuzione geolinguistica e semantica.

settentrionali derivanti da *BŪSK. La forma mediolatina *boscum* nel frattempo, raggiunta l'Italia centrale, ha costituito la base del tosc. *bosco*. Ma non tutto quadra ancora. Nel nord Italia esistono alcune zone ristrette di forme con significato di “fucello, pezzetto di legno” (in Liguria anche di “cespuglio”) con una *ū* che si può spiegare solo a partire da una *ū* (da una base con *ū* derivano peraltro varie forme romanze, come il fr.a. *busche* “pezzo di legno”, l'occit.a. *busca* “fucello”, “pagliuzza nell'occhio”, ecc.): i materiali italo-romanzi fanno con buona probabilità pensare a una base *BŪSK in variazione quantitativa rispetto alla *u* breve e con una specializzazione semantica²⁶.

3.2. Contributi *sul versante romanzo*

Come l'eredità longobarda non fosse compatta né uniforme attraverso la penisola, è stato ricordato di recente sulla base perlopiù di dati onomastici nel contributo di Francovich Onesti (2010) che conferma come le vestigia linguistiche e onomastiche lascino intendere una articolazione regionale nei modi con cui la longobardicità veniva recepita e assorbita nelle varie latinità locali dell'Italia. Per restare nell'ambito dell'eredità longobarda, il trattamento dell'elemento germanico nei *Germanismi* fornisce proprio sul versante romanzo una più esauriente indicazione della base etimologica e della storia di famiglie lessicali complesse, come *BALKO – *PALKO. I due tipi lessicali *balco(ne)* e *palco* sono entrambi di provenienza longobarda, ma con una differenza nell'occlusiva iniziale, per spiegare la quale viene plausibilmente proposta una diacronia dello stesso longobardo (l'etimo è infatti indicato come *BALKO/*PALKO “trave”) in una prima fase antecedente alla mutazione consonantica alto-tedesca e in una seconda fase (*b > p*) del superstrato longobardo posteriore; in tal caso si respinge tanto l'idea di REW 907 che pensa a un francone *balko*, quanto quella di Mastrelli per il quale si tratterebbe di una voce germanica arrivata in due momenti indipendenti, per via franca e per via longobarda. Contro l'ipotesi della via franca depone l'assenza di documentazione nel latino carolingio; peraltro le attestazioni già antiche dell'italiano prima del XIV sec. per *balco/balcone* “balcone; ballatoio” escludono una dipendenza dalla Francia settentrionale²⁷.

3.3 Contributi al LEI ‘maior’

Il lavoro etimologico della sezione *Germanismi* contribuisce indirettamente all'opera *maior* del LEI, ai *Latinismi*, con proposte di modifiche o di aggiunte a voci già pubblicate o in corso di redazione o previste in ogni caso

²⁶ Un altro esempio è fornito da Morlicchio (2012, 47): il verbo ted. *birschen/pirschen* “avvicinarsi di soppiatto”, considerato come francesismo, invece sembrerebbe derivare da una voce francone attestata nel latino medievale di area tedesca agli inizi del sec. XI, un secolo prima rispetto alla prima attestazione francese (1130ca.).

²⁷ Si veda la voce longob. *BALKO/*PALKO “trave” (LEI-*Germanismi* 1: coll. 127-169).

nella serie principale (in base alla suddivisione dei materiali per etimi che è completa). Un esempio è costituito dalla voce gotica *brikan*; longob. *BREHHAN “rompere” (7, 1306-1325) con i due tipi lessicali italo-romanzi: *sbregare* di area settentrionale e *sbreccare* di irradiazione toscana. Grosso modo i tipi sono riconducibili a due strati derivanti da una base germ. *BREKAN- “rompere”, documentata in tutte le lingue germaniche: got. *brikan* (Feist 105sg.), ingl.a. *brecan*, nord.a. *brâka*, sass.a. *brekan*, ATed.a. *brehhan* “rompere, spezzare” (dal sec. VIII, cfr. Kluge-Seebold, s.v. *brechen*; AhdWb 1,1328; Graff 3,262-263 da cui ATed.m. *brëchen* [Lexer 1,343-345] e ted. *brechen*). I problemi che ha sollevato la redazione di questa voce derivavano dal conflitto con una serie di forme che sembrano corradicali o imparentate e già sistemate sotto gli etimi latini del LEI: in particolare *briccola* “catapulta”, per la quale Wartburg (FEW 15/1,286b) ipotizza invece una base longob. *BRIHHIL, ma si veda LEI 7,780, s.v. *BR(R) *BER(R); inoltre *breccia* “ghiaia”, che è s.v. prelat. *BRIKK-, *BRIKKI- (LEI 7,483). Nel commento in LEI 7,503 si ricorda che la forma *briccia/breccia* è esclusivamente italiana e non sembra meglio spiegabile se non da una base derivata *BRICCIA/*BRECCIA; altri problemi sono posti anche da alcuni derivati (e incroci) di *BRISIARE, in particolare da alcune forme senza palatale, del tipo *bricco*, *briccolo*, *briccico*, anche nell’uso settentrionale di rafforzamento di negazione (si vedano le ottime discussioni etimologiche nei commenti in DRG 2,506seg. e in VSI 2,943-947). Si è deciso tuttavia di lasciare tutte queste forme sotto gli etimi latini dove sono già collocate, senza integrarle nella voce germanica, rilevandone – nel commento a quest’ultima – almeno la problematicità con qualche ipotesi ancora aperta circa l’attribuzione a uno strato germanico. Nell’articolo si è quindi fatta distinzione tra una base gotica (da cui *sbregare* settentrionale), una zona compatta toscana (e italiana) di base longobarda *BREHHAN “rompere”, e un terzo (ad)strato, collocato nella fascia III dei prestiti (galloromanzi), il francone antico *BRĒKAN “rompere, spezzare” da cui il fr.a. *broier* (dal sec. XIII, TLF), *brier* (1180-1200, Lambert Le Tort, ib.) e già *breied* (di pane) nel giudeo francese della seconda metà dell’XI sec.²⁸

3.4. Conflitti etimologici

In qualche caso la sezione *Germanismi* ha contribuito alla stesura di articoli relativi a latinismi e a voci preromanze. Nel LEI, infatti, come si è già ricordato, il materiale lessicale è ordinato secondo la base etimologica, che deve quindi essere precostituita e perciò il lavoro non finisce stabilendo l’etimologia, ma inizia proprio con la classificazione del materiale. Questa impostazione – è stato più volte osservato – porta inevitabilmente alla prevalenza della sistemazione del materiale rispetto alla sua problematizzazione, anche perché «nel caso di opere come queste la filologia è un lusso; si tratta di opere

²⁸ Si veda la voce got. *brikan*; longob. *BREHHAN “rompere” (LEI-*Germanismi* 1: coll. 1306-1325).

che, in quanto giocano tutto il loro valore sulla completezza della raccolta e sull'efficacia delle grandi linee della sistemazione di un materiale enorme, sono costrette a privilegiare la quantità rispetto alla qualità [...]. Possedere una sistemazione globale e completa del materiale lessicale italo-romanzo (o di qualsiasi altro settore linguistico) dà tali vantaggi da compensare e rendere accettabile un certo margine di imperfezione» (Varvaro 1998, 105-106). D'altra parte la sistemazione del materiale non è disgiunta dalla sua valutazione e dalla sua problematizzazione e nel caso dei *Germanismi* questo può comportare che voci tradizionalmente assegnate allo strato germanico possano risultare invece, una volta sistemati e analizzati i materiali, derivate dal latino o appartenenti a strati preromani o a etimi ignoti. Lo dimostra un lavoro che poi Max Pfister ed Elda Morlicchio hanno pubblicato separatamente, sull'it. *bicchiere* e i suoi numerosi derivati per il quale avevano pensato inizialmente a un prestito da ted.a. *beh(h)ari*, ma dall'analisi dei materiali sono stati indotti a ritenere probabile uno strato prelatino, entrato molto presto in area germanica, probabilmente tramite il latino carolingio (Pfister/Morlicchio 2007)²⁹.

Tra i casi controversi e dibattuti si ascrive anche l'etimologia dell'italiano *biondo* (attestato in italiano a partire dal sec. XIII)³⁰, per la cui etimologia, anche se controversa, in genere si propende per una base germanica (da ultimo Nocentini 2010), nonostante la base germanica sia priva di riscontri, essendo essa ricostruita deduttivamente. L'ipotesi risale già al Meyer Lübke (REW 1179) ed è stata ripresa da Wartburg che pensa a una forma assunta dal germanico già in epoca imperiale tarda (FEW 15/1, 170-171) e da Castellani (2000, 94) che ascrive *biondo* (*BLONDO prima del Mille) all'influsso diretto del franccone. Chi ha sostenuto l'ipotesi di germanismo ha normalmente invocato due indizi, per così dire, esterni: la provenienza germanica di altri nomi di colore e il fatto che i capelli biondi fossero una caratteristica tipicamente germanica agli occhi delle popolazioni di lingua latina. L'ipotesi di una base germanica per il tipo 'biondo', sebbene incerta, sembra essere quella meno debole, rispetto alle altre, ancor meno convincenti, che propongono una etimologia latina: *ABLUNDU forma metatetica di lat. *ALBUNDUS da ALBUS "bianco" (Alinei 2002, 12, ma cfr. già Nigra 1903); una struttura polivalente di *BLAO "azzurro e pallido" (Kristol 1978); un'origine sorotaptica *BLONDĀ (DELCat 1, 849); una derivazione da latino tardo *BLAVICUNDUS / BLAOCUNDUS (Tilander 1971); è anche da escludere un collegamento con una base i.e. *B^HLEND^H- "rossastro, giallastro" (cfr. IEW 157). Nel Du Cange BLUNDUS / BLONDUS viene spiegato come «color capillorum flavus» e fatto derivare «a Saxonico Blonde, mixtus, Blonden, tinctus, intinctus, imbutus, fucatus. Nam rutilus color fiebat arte quadam, et

²⁹ Cfr. anche il rinvio nella sezione *Germanismi*: «lat. caroling. BEC(C)ARIUS, BIC(C)ARIUS "recipiente; bicchiere" → prelat. *PIK(K)ĀR» (LEI-*Germanismi* 1: col. 713).

³⁰ Per il quale rinvio all'analisi più dettagliata e documentata in Lubello / Morlicchio 2012.

specierum mixtione, verbi gratia lixivio et sapone», per cui BLUNDUS sarebbe una voce popolare per il latino classico FLAVUS. I dizionari etimologici del tedesco³¹ registrano l'aggettivo *blund* come francesismo: in inglese, ad es., la voce, usata per la prima volta da Caxton (fine sec. XV) nella grafia *blounde*, viene poi introdotta una seconda volta nel sec. XVII, nelle grafie *blonde* e *blond*, ed è stata a lungo considerata un forestierismo (OED, s.v.). Per quanto riguarda l'area romanza, la voce è assente nel rumeno e nell'Iberomania (nello spagnolo è un prestito dal francese), il che ha fatto pensare a una base francone in Francia e longobarda in Italia. Tuttavia è più probabile che – data la assenza di forme germaniche – la parola di 'probabile' origine germanica sia stata assunta precocemente nel latino e si sia romanizzata in *BLUNDUS in epoca imperiale tarda, come pensa Wartburg (FEW 15/1, 170-171), anche se non si trova traccia nel latino tardo prima del XII secolo³². Antecedente di circa un secolo è la prima attestazione del francese: *blund* (1100 ca., *Chanson de Roland*) e di qualche decennio successivo (1164, *Erec et Enide* di Chrétien de Troyes) la variante *blond* (TLFi, s.v.)³³. Cella (2003: XXXVIII-XXXIX) tratta la voce tra i termini di antica introduzione dal germanico già presenti nel latino medievale «senza adattamenti volgari e di improbabile mediazione galloromanza» e in cui le grafie volgari con consonante + *l* sono «latinismi grafici che non riflettono la reale pronuncia né implicano una qualsivoglia suggestione da parte delle corrispondenti forme galloromanze». A conferma di queste considerazioni depone anche la distribuzione testuale, per cui la forma con mantenimento del nesso consonantico compare solo sporadicamente in poesia (Giacomo da Lentini) e come antroponimo (in re Giovanni e nell'*Intelligenza*), per il quale è probabile la diretta derivazione dal francese, ma molto più frequentemente in testi meridionali in prosa (stessa distribuzione testuale della forma con *bl-* dell'aggettivo *bianco*). Non ci sono insomma dati rilevanti sul piano fonetico, a parte che, per le attestazioni della scuola siciliana, il nome proprio *Isolda la bronda* potrebbe costituire un elemento gallo-romanzo. Sulla base dei dati e in considerazione dell'assenza di almeno un'attestazione antica di area germanica che possa fungere da appiglio all'ipotesi di una base germanica, un articolo germ. *BLUND è stato prudentemente escluso dalla sezione *Germanismi* del *Lessico Etimologico Italiano*, tanto più che – giusta l'ipotesi di Wartburg – si sarebbe trattato di un prestito precoce, di un paleogermanismo, quindi di una roma-

³¹ La voce compare a partire dal tedesco medio : cfr. *mâ blunde Isot, mâ bête; der blunden Isôte* (1210 ca., *Tristano* di Gottfried von Strassburg), *Helena die blunde* (ante 1287, *La guerra di Troia* di Konrad von Würzburg) (cfr. Lexer, s.v. *blunt*); e in tedesco moderno, dalla metà del XVII sec. in poi (la prima attestazione, del 1653, è *die blonde Schäferin* nell'opera *Poetischer Trichter* di Georg Philipp Harsdörffer).

³² *Mittelateinisches Wörterbuch*, s.v.; cfr. anche Kluge 1921, 679.

³³ Continuatori diretti di questa voce esistono unicamente nel fr. *blond* agg. (dalla metà del sec. XII, FEW 15/1, 170b), fr.a. *blunt* m. "persona bionda" (1130ca., Roland, *ibid.*), occit.a. *blon* m. (1190ca., *ibid.*).

nizzazione BLUNDUS già di età imperiale, prima di Isidoro, che è discriminare cronologico *post quem* per i *Germanismi*. Aggregando le forme più antiche fino al XIII secolo, quelle del latino medievale e delle fonti onomastiche, non si riesce ad andare oltre il terzo decennio del 1100, mentre l'area geolinguistica più compatta è ben circoscritta al ligure-toscano occidentale e fiorentino, ma con la più antica registrazione degli antroponimi calabresi del 1124-1132 e un incerto nome del codice barese, della fine del XII (il che può indurre a pensare che si tratti di un normannismo nel sud). Le attestazioni offerte dai materiali del LEI mostrano una semantica del termine “biondo” legata prevalentemente al contesto «colore di peli o capelli di essere umano», e sono decisamente più numerose oltre che più antiche in questo ambito semantico; l'uso di “biondo” riferito a persona che ha i capelli biondi, a piante, ad animali ecc. è una derivazione secondaria. Dunque possiamo senz'altro affermare che questo aggettivo, come del resto mostrano le fonti medievali, designava i capelli e questo spiega anche la sua frequenza come soprannome. Non è da escludere che la difficoltà di ricostruire l'origine di *it. biondo* possa dipendere dalla sua occorrenza e diffusione nella lingua parlata, da cui sarebbe poi entrato nella lingua scritta, ma non disponiamo per il momento di dati sufficienti, soprattutto sul versante delle lingue germaniche, per ipotizzare riflessi della lingua parlata – i soprannomi appunto – come è stato presupposto nel caso dell'aggettivo *bianco*³⁴.

3.5. *Forme di ‘mutuo soccorso’*

A proposito del concetto di LEI come *Thesaurus* e quindi dell'importanza quantitativa dei materiali del *corpus*, è indubbiamente prezioso il lavoro incrociato, in primis con il TLIO che, costituendo una solida base per l'italiano antico – quella di cui Rohlfs lamentava l'assenza quando Pfister intraprese l'impresa e la scommessa del LEI – fornisce molti materiali che a sua volta il LEI incamera nella struttura omnicomprensiva e restituisce sotto altra luce. Esiste una sorta di mutuo soccorso tra il vocabolario dell'italiano antico (e la sua banca dati) e il LEI, il primo necessariamente ancorato a un segmento, ancorché importante, dell'italiano, quello iniziale, senza quindi la proiezione nei secoli successivi e non sempre con una documentazione sufficiente per il segmento precedente (il latino tardo e medievale), il secondo, opera mastodontica e onnivora, che è lontano dall'acribia filologica (controllo dei testi, interpretazione delle singole fonti) del primo, data la quantità di materiali da gestire, ma che tuttavia, nel suo sguardo lungo e lungimirante, fornisce una lente di ingrandimento che, a posteriori, può passare al microscopio ogni singola forma. Le due prospettive, unite e insieme, consentono commenti molto attendibili sulla storia di molte parole italiane.

³⁴ Cfr. Castellani (2000, 44-45) e Morlicchio (2007, 697-698).

Si veda ad es. (cfr. Lubello 2012, 120-121) la voce *brodato* nel TLIO (attestazione unica)³⁵, il cui significato di “scottare” in senso figurato è individuato correttamente, ma la forma è ricondotta etimologicamente, data la somiglianza formale e semantica, a *brodo* (sotto 0.2), mentre si tratta di un’ampia famiglia lessicale diffusa nell’Italia settentrionale, la cui base etimologica è il longobardo *BREOWAN(N) “immergere nell’acqua calda, bollire; scottare” (FEW 15/1,301 e probabilmente collegata a un germ. *BROJAN) con riscontro nel pad.a. *brovare* (fine sec. XIV, BibbiaFolena). Il tipo *brovare* “inumidire, scottare con acqua bollente” (anche dei setaioli, già nel XV sec.) è di diffusione originaria lombardo-veneta del Tre- Quattrocento, con propaggini orientali stando alle testimonianze onomastiche del tergestino (cf. gli appellativi Andreas Sbroada, 1396, Merù, CeFastu 75,314, Nicholaus Sbrovada 1403, ib.) e del friul. *brovar*, *sbrovar* (DESF). Lo stesso termine *brovatura*, regionalismo lombardo e termine tecnico “nella torcitura della seta, operazione consistente nel sottoporre le rocchelle all’azione del vapore in uno stanzino chiamato brova” (dal 1955, DizEncIt; GRADIT 2007) è retrodatato dal LEI grazie a una forma isolata e antica, il ven.a. del 1490ca., *sbrovadura* f. “esposizione delle rocchelle di seta al vapore acqueo in un locale detto appunto brova, per evitare che il filo si arricci” (e il verbo *sbrovar*) nel ManualeTintoriaRebora 153³⁶. Inoltre un’attestazione antica che consente di colmare una lacuna proviene dai materiali dell’officina del DI, il ven.a. *brovado* (*a modo*) (*pan zalo de frumento*) agg.verb. “pane messo in acqua bollente?” (1492, ItinerarioSimonsfeld, SchweickardMat), mentre nella voce LEI si poteva solo documentare il tipo regionale friul. *brovada* f. “preparazione gastronomica popolare tipica della cucina del Friuli-Venezia-Giulia e del triestino a base di rape affettate e macerate in un bagno di vinacce, utilizzata specialmente come contorno o in minestre” (dal 1857-58, Nievo, GDLI).

4. Il ‘dopo-etimologia’

Quali sono i vantaggi della ricerca etimologica dell’elemento germanico nell’Italo-romania? La storia delle voci di origine germanica richiede una base di dati il più esaustiva possibile, integrati con materiali onomastici e con attestazioni da documenti latini medievali. La grande quantità di dati offerta dalle schede del *Lessico Etimologico Italiano*, integrate da ulteriori spogli su altri repertori e banche dati, in primo luogo il *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* (TLIO), assume quindi una rilevanza diremmo strategica ai fini

³⁵ Si tratta di *broai* nella *Parafrasi pavese del Neminem laedi* del 1342; l’ultima consultazione della voce del TLIO *brovao* per questo lavoro risale al luglio 2012; nella revisione della voce, datata 12.12.2012, nel punto 0.2 dedicato all’etimologia si rinvia a *brovar*.

³⁶ Queste le testimonianze: *dali una altra sbrovadura...axia per la terza sbrovadura* (LXXX); *fali lavar et sbrovar et insavonar* (IX).

dell'interpretazione dell'apporto delle lingue germaniche al lessico italiano³⁷ e della ricostruzione dei tempi e modi in cui la singola parola è entrata e si è diffusa nelle varietà italoromanze. Nei fascicoli della sezione *Germanismi* pubblicati finora si è in più casi dimostrato come solo grazie alla ricchezza dei dati sia possibile chiarire etimologie dubbie o migliorare quelle già esistenti e dunque non si può condividere la critica di Malkiel che vedeva nel progetto del LEI una fede cieca nella raccolta dei dati, «an unarticulated faith in data-gathering as virtually the sole key to problem solving» (1982, 126).

Dopo aver formulato e verificato, sulla base della documentazione, un'ipotesi di lavoro e dopo aver definito la storia della parola e la sua etimologia, si pone la questione di come utilizzare quanto acquisito: «was machen wir mit der Etymologie, wenn wir sie haben?» (Seebold 1981, 302). L'etimologia ha una rilevanza che va al di là della conoscenza dell'origine e della storia del nostro lessico: amplia le nostre conoscenze della storia della lingua e della linguistica più in generale, ma al tempo stesso contribuisce a chiarire la storia culturale in senso più ampio³⁸. Nel caso specifico dell'etimologia germanica di tipi lessicali italoromanzi, quest'ultimo aspetto assume un rilievo particolare in quanto tramite l'etimologia si acquisiscono importanti dati per lo studio della lingua e della cultura di popolazioni germaniche, come i Longobardi, che ci sono note principalmente proprio attraverso le testimonianze che hanno lasciato nel mondo romanzo.

Sergio LUBELLO
Elda MORLICCHIO

³⁷ L'enorme massa dei materiali del LEI non si può quindi considerare un limite dell'opera, anche se gli stessi curatori dell'impresa sono consapevoli dei rischi e degli svantaggi che la gestione di una quantità sempre crescente di dati comporta; su questo si rimanda a Morlicchio (2012, 49-51 e la nota 46 con relativa bibliografia).

³⁸ L'etimologia «ist ein Teil unseres Wissens von Entstehung und Geschichte unseres Wortschatzes und hat zunächst darin ihren Wert. Aber sie sagt uns noch mehr. Zunächst kann sie ein Beitrag zu Teilen der übrigen Sprachgeschichte sein [...] Dann aber sagt sie uns auch allgemein über die Sprache und den Umgang der Menschen mit Sprache sehr vieles aus: Neue Wörter sind neue Lösungen von Bezeichnungsproblemen, und Wortgeschichte ist der Niederschlag von Gebrauchsgewohnheiten [...] Und über das Sprachliche hinaus bietet die Etymologie auch nicht selten Aufschluß über die Kulturgeschichte im weitesten Sinn» (Seebold 1981, 303).

5. Riferimenti bibliografici e sigle

- Alinei, Mario, 2002. «Tre studi etimologici: (1) *biondo* e *bianco*, (2) *marmotta*, (3) continuatori di gr. *lamia*», *Quaderni di semantica* 23/1, 9-38.
- Arcamone, Maria Giovanna, 1994. «L'elemento germanico antico medievale e moderno (con esclusione dell'inglese)», *SLIE* 3, 751-790.
- Cartago, Gabriella, 1994. «L'apporto inglese», *SLIE* 3, 721-750.
- Castellani, Arrigo, 2000. *Grammatica storica della lingua italiana: I. Introduzione*, Bologna, il Mulino.
- Cella, Roberta, 2003. *I gallicismi nei testi dell'italiano antico (dalle origini alla fine del sec. XIV)*, Firenze, Presso l'Accademia della Crusca.
- Coluccia, Rosario, 2010. «I Poeti siculo-toscani. Rapporto da un'edizione (con qualche indicazione di lavoro ulteriore)», in: Ciociola, Claudio (ed.), *Storia della lingua italiana e filologia. Atti del VII Convegno ASLI (Pisa-Firenze, 18-20 dicembre 2008)*, Firenze, Franco Cesati Editore, 13-45.
- Francovich Onesti, Nicoletta, 2010. «Inidizi di sviluppi romanzi riflessi nelle voci germaniche e nei nomi propri», *Filologia germanica. I Germani e l'Italia* 2, 67-102.
- Gamillscheg, Ernst, 1934-36. *Romania Germanica. Sprach und Siedlungsgeschichte der Germanen auf dem Boden des alten Römerreichs*, 3 vol., Berlin/Leipzig, de Gruyter, (vol. 1, Berlin, de Gruyter, ²1970).
- Grotans, Anna A., 2006. *Reading in Medieval St. Gall*, Cambridge, C.U.P.
- Haubrichs, Wolfgang, 2009. «Langobardic Personal Names: Given Names and Name-Giving among the Langobards», in: Ausenda, Giorgio / Delogu, Paolo / Wickham, Chris (ed.), *The Langobards before the Frankish Conquest. An Ethnographic Perspective*, San Marino, The Boydell Press, 195-236.
- Haubrichs, Wolfgang, 2010. «Sprache und Schriftlichkeit im langobardischen Italien. Das Zeugnis von Namen, Wörtern und Entlehnungen. Ein Kommentar zu Nicholas Everett, *Literacy in Lombard Italy*», *Filologia germanica. I Germani e l'Italia* 2, 133-201.
- Haubrichs, Wolfgang / Pfister, Max, 2008. «Fränkisch», in: Ammon, Ulrich / Haarmann, Harald (ed.), *Wieser Enzyklopädie. Sprache des europäischen Westens*, Bd. 1., Klagenfurt, Wieser Verlag, 249-274.
- Leonardi, Simona / Morlicchio, Elda, 2009. *La filologia germanica e le lingue moderne*, Bologna, il Mulino.
- Lubello, Sergio, 2010. «Parole germaniche in bocca romana: Italia germanica sub specie LEI», *Filologia germanica. I Germani e l'Italia* 2, 203-219.
- Lubello, Sergio, 2012. «Nella selva del LEI. Spigolature dalle pagine di un redattore», in: Lubello / Schweickard 2012, 115-124.
- Lubello, Sergio / Schweickard, Wolfgang (ed.), 2012. *Le nuove frontiere del LEI. Miscelanea di studi in onore di Max Pfister in occasione del suo 80° compleanno*, Wiesbaden, Reichert.
- Lubello, Sergio / Morlicchio, Elda, 2012. «Biondo: voce germanica? Riflessioni su un'etimologia controversa», in: Bellone, Luca / Cura Curà, Giulio / Cursietti, Mauro / Milani, Matteo (ed.): *Filologia e linguistica. Studi in onore di Anna Cornagliotti*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 599-610.

- Malkiel, Yakov. 1982 [ma 1983]. «Recensione a LEI, Vol. I, fasc.3», *Kratylos* 27, 122-126.
- Mancini, Marco, 1994. «Oralità e scrittura nei testi delle Origini», *SLIE* 2, 5-40.
- Monti, Pietro, 1856. *Vocabolario dei dialetti della città e diocesi di Como, con esempi di riscontri di lingue antiche e moderne*, Milano, Società tipografica dei classici italiani.
- Morlicchio, Elda. 2002. «Il trattamento delle forme germaniche nel LEI», in: Holtus, Günter / Kramer, Johannes (ed.), *Ex traditione innovatio. Miscellanea in honorem Max Pfister septuagenarii oblata. Vol. II: Miscellanea sociorum operis in honorem magistri conscripta*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 103-116.
- Morlicchio, Elda, 2005. «Riflessioni per lo studio del plurilinguismo nel contesto medievale», in: Sinisi, Lucia (ed.), *Il plurilinguismo in area germanica nel Medioevo*, Bari, Palomar, 211-225.
- Morlicchio, Elda, 2007. «Etimi germanici nel LEI: problemi, soluzioni e prospettive», in: Marcello Aprile (ed.), *Nuove riflessioni sulla lessicografia. Presente, futuro e dintorni del Lessico Etimologico Italiano*, Galatina, Congedo, 299-317.
- Morlicchio, Elda, 2012. «Il LEI e i germanismi: il contributo del gruppo di ricerca campano», in: Lubello / Schweickard 2012, 35-55.
- Nigra, Costantino, 1903. «Afr. bloi "biondo"», *ZrP* 27, 341.
- Pfister, Max / Lupis, Antonio, 2001. *Introduzione all'etimologia romanza*, Soveria Mannelli, Rubbettino.
- Pfister, Max / Morlicchio, Elda, 2007. «Salutant peccarium potatores: die Etymologie von it. *bicchiere* und deutsch *Becher*», in: Dahmen, Wolfgang / Schlösser, Rainer (ed.), *Sexaginta. Festschrift für Johannes Kramer*, Hamburg, Buske, 269-290.
- Rohlf, Gerhard, 1966-69. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Einaudi, Torino, 3 voll.
- Russo, Michela, 2012. «Gallicismi dell'italiano e il loro trattamento nel LEI», in: Lubello / Schweickard 2012, 59-71.
- Sabatini, Francesco, 1963. *Riflessi linguistici della dominazione longobarda nell'Italia mediana e meridionale*, Firenze, Olschki.
- Scardigli, Piergiuseppe, 1976. «Appunti longobardi», in: Chiarini, Paolo / Mastrelli, Carlo Alberto / Scardigli, Piergiuseppe / Zagari, Luciano (ed.), *Filologia e critica. Studi in onore di Vittorio Santoli*, Roma, Bulzoni, 91-131. [ristampato in: Scardigli, Piergiuseppe, 1987. *Goti e Longobardi. Studi di filologia germanica*, Roma, Edizioni dell'Istituto di Studi germanici, 191-246].
- Scardigli Piergiuseppe, 1992. «La cultura germanica (± dal II sec. a.C. alla conversione)», in: *Lo spazio letterario del Medioevo. 1. Il medioevo latino*. vol. 1./1. *La produzione del testo*, Roma, Salerno editrice, 45-79.
- Seebold, Elmar. 1981. *Etymologie. Eine Einführung am Beispiel der deutschen Sprache*, Beck, München.
- Serianni, Luca, 1990. *Il secondo Ottocento. Dall'Unità alla prima guerra mondiale*, Bologna, il Mulino.
- Stromboli, Carolina, 2010. «Etimologia e storia di *bosco*», *Filologia germanica. I Germani e l'Italia* 2, 221-250.
- Toso, Fiorenzo, 2006. «Usi (ed abusi) dell'etimologia remota», in: Bombi, Raffaella *et al.* (ed). *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 3 voll., vol. III, 1731-1748.

- Varvaro, Alberto (1998). «Storia della lingua e filologia (a proposito di lessicografia)», in: Maraschio, Nicoletta / Poggi Salani, Teresa (ed.), *Storia della lingua italiana e storia letteraria. Atti del I Convegno ASLI (Firenze, 29-30 maggio 1997)*, Firenze, Franco Cesati Editore, 99-108.
- Zamboni, Alberto, 1992. «Vecchie e nuove etimologie», in: *Etymologie und Wortgeschichte des Italienischen. LEI. Genesi e dimensioni di un vocabolario etimologico*, Wiesbaden, Reichert, 174-182.
- Zolli, Paolo (1986). «Tedeschismi moderni nei dialetti italiani», in: *Atti del XIV Convegno del C.S.D.I.*, Pisa, Pacini, 59-77.
- Zumthor, Paul, 1987. *La lettre et la voix. De la "littérature" médiévale*, Paris, Éditions du Seuil.

Le filiazioni derivazionali e semantiche nel LEI

1. Premessa: dimensione orizzontale e dimensione verticale di un'opera etimologica

La tipologia di vocabolari di cui discutiamo, nata da una serie di dibattiti sviluppati circa un secolo fa all'interno della scuola di Jules Gilliéron, «réunit ce que l'on pourrait appeler la dimension horizontale et la dimension verticale de la recherche étymologique, sans en privilégier aucune: d'une part, étant donné la forme d'expression (dictionnaire) et l'objet (galloroman) retenus, il fait la synthèse des connaissances acquises à l'intérieur d'un large domaine d'étude» (Buchi 1996, 308, riferendosi al FEW). La forma **'vocabolario'** è pertanto assodata, ma vorremmo sottolineare il fatto che nei commenti, conseguenza di strutture di cui illustreremo il rigore e la portata architettonica, il peso prevalente è portato dall'analisi di dettaglio, che porta verso la forma monografia e illustra le decisioni centrali della concezione etimologica di Pfister e della scuola a cui appartiene.

La storia del LEI non è movimentata al punto da dover gestire cambiamenti radicali tra i primi fascicoli e quelli di oggi; piuttosto, esistono più differenze tra i primi due fascicoli e il terzo che tra lo stesso terzo e la fine del primo volume¹.

La tecnica espositiva e redazionale può dirsi quasi definitivamente assodata dal secondo volume in poi, compreso il fatto che l'asse interpretativo costituito dalla disposizione del materiale in strutture ordinate sposta sempre più il proprio baricentro da strutture orientate sulla morfologia a strutture orientate sulla semantica, o che almeno prevedono la filiazione semantica in uno dei due livelli dominanti, quello primario o secondario.

¹ Un solo esempio: le strutture dei primi articoli (fino a LEI 1,331) risentono del fatto che, nella presentazione del materiale, i prestiti dotti dal latino sono elencati sotto III. anziché, come ora, sotto II.; un decisivo ripensamento delle strutture porta all'accorpamento degli esiti semidotti e dei veri e propri prestiti dal latino nella fascia II., mentre alla fascia III. è lasciato l'onere dei prestiti integrali e adattati e dei calchi da altre lingue.

Faremo prevalentemente esempi tratti dagli ultimi volumi e soprattutto dall'undicesimo, ma più perché della A e della B abbiamo discusso in altra sede che per motivi interni. Prenderemo in considerazione le dicotomie di cui sopra, avvertendo però fin d'ora che esse presentano tutte un aspetto comune: sono leggibili nella struttura esterna dell'opera almeno quanto trovano una forma di convivenza e di coapplicazione nella struttura interna delle singole voci. Torneremo su questo punto più avanti.

Oggetto della prima parte dell'intervento è il fatto che nel LEI va considerata la temperazione delle seguenti forme di antitesi (Chambon-Buchi 1996, 945; Buchi 1996, 308):

- sincronia (struttura) e diacronia (evoluzione)
- codici scritti e codici orali
- varietà standard e varietà dialettali
- etimografia ed *etymothesis*
- tempo e spazio
- *thesaurus* / dizionario etimologico
- filologia e linguistica
- semasiologia e onomasiologia

Seguiremo una per una queste antitesi evidenziando le strategie attraverso le quali il LEI le ha armonicamente fuse; per ultima terremo poi un'ulteriore antitesi, quella tra gli elementi formali e quelli semantici (§8.), che ci porterà nel cuore delle argomentazioni assegnateci con il tema di questa relazione.

2. Sincronia (struttura) e diacronia (evoluzione); codici scritti e codici orali; varietà standard e varietà dialettali

Si tratta di fatti che hanno un riflesso trasparente sulla struttura dei singoli articoli², e pertanto saremo brevissimi nella trattazione: basterà ricordare che l'ambizione totalizzante dell'opera porta alla necessità di considerare qualunque tipo di fonte in qualunque momento e in qualunque punto dello spazio linguistico italo-romanzo sia stata prodotta. Piuttosto, ci siamo abituati, e solo perciò non ne cogliamo più la straordinaria genialità architettonica, alla disposizione del materiale in stringhe che contengono in un solo colpo d'occhio, grazie alla distinzione in submoduli, tutti questi dati: quello diatopico, diamesico, diacronico, spesso anche diastratico, oltre agli ovvi elementi costitutivi di qualunque vocabolario:

² Il primo, in particolare, è un concetto lungamente elaborato nel corso del lavoro che accompagna il FEW (e portato definitivamente a maturazione da Wartburg nel 1931, Chambon 1995, 490-491).

Submoduli	
It.merid.a.	Informazione diatopica: <i>collocazione della forma in Italia meridionale</i>
<i>câpoli</i>	Forma
m.pl.	Informazione grammaticale
‘timoni dell’altro’	Informazione semantica
(1504, Sannazaro, Folena)	Informazione diacronica: <i>precisazione della data</i> Informazione diamesica e diastratica: <i>la forma ricorre nello scritto e in un autore letterario</i> (LEI 11, 1021)

3. Tempo e spazio

Sul riassorbimento di questa dicotomia spenderemo qualche parola in più per evidenziare una differenza tipologica del LEI rispetto agli altri repertori italiani (storici, etimologici e dell’uso).

Un vocabolario, di qualunque impostazione, fa scelte precise riguardo le due direttrici del tempo e dello spazio: trascurando i vocabolari dell’uso, che restringono al massimo grado la visione alla sola lingua nazionale e alla sola contemporaneità (sia pure scontando il fatto che nella tradizione italiana anche i vocabolari dell’uso immettono dosi non trascurabili di arcaismi ed esempi letterari di scrittori del passato), quelli storici presentano una certa varietà. Se il tempo si restringe al Trecento lo spazio si allarga, come nel caso del GAVI e del TLIO, è necessario includere nel *corpus* autori di tutti i volgari riconosciuti come parte dello spazio linguistico italoromanzo, da Bonvesin de la Riva a Giacomino da Verona a Giacomo Marramauro. Se il tempo si dilata, come nel caso del Battaglia, lo spazio deve restringersi al toscano, e poi all’italiano, e proprio perciò, contrariamente all’opinione corrente, a nostro avviso l’inclusione di autori *italoromanzi* ma non *italiani* in questo vocabolario è un difetto, più che un pregio; e Salvatore Battaglia, pur non avendo neanche lontanamente un apparato teorico sofisticato come quello alla base del *Trésor de la langue française*, il più bel vocabolario del mondo, aveva capito benissimo questo principio. Il DELI ha lo stesso arco spazio-temporale del Battaglia (l’italiano nazionale come lingua oggetto dalle Origini al Novecento), ma la sua natura gli impone di cercare dovunque, persino nel latino medievale e nelle altre lingue, le motivazioni etimologiche delle parole lemmatizzate.

Il LEI si è posto come coordinate spaziali e temporali le varietà italo-romanze di tutto lo spazio linguistico italiano dalle Origini all’anno in corso, rendendo quindi necessario il ricorso a qualunque fonte di qualunque epoca. A ben vedere, questa macroestensione spazio-temporale è la scelta opposta a quella di un vocabolario dell’uso e condivide con il TLIO e il GAVI le

coordinate spaziali e con il Battaglia la sostanza di quelle temporali, con la piccola differenza, destinata ad allargarsi in futuro, che il *corpus* del Battaglia si arresta con il Novecento e quello del LEI va avanti con i vocabolari dell'uso. Ecco una rappresentazione grafica, con qualche semplificazione, del rapporto spazio/tempo nei vocabolari italiani:

Vale così la pena di ricordare, con Varvaro (1998, 106), che «un'opera come quelle di Wartburg o di Pfister ha una tale dimensione di impianto e di risultati che è inevitabile che per essa si adotti una lente che ci permetta di osservare il relativo panorama ad una scala grande o grandissima. Se usassimo lenti a forte ingrandimento, l'effetto distorsivo sarebbe inevitabile e molto nocivo [...]».

4. Thesaurus e dizionario etimologico

Quanto a quest'aspetto, l'ambizione totalizzante che ispira opere di tale natura ha portato da sé verso una continua espansione della documentazione, cioè verso la natura di *thesaurus* di un vocabolario che, diversamente da strumenti giganteschi, come il DCECH di Juan Corominas, o più agili, come il DELI, aveva già *in nuce* caratteristiche del genere. La documentazione, nella concezione teorica della scuola di Wartburg, ha un'importanza preminente, e Pfister lo ribadisce spesso. Per esempio, osservava lo studioso ormai più di vent'anni fa (1988, 122), «Ce n'est pas la quantité, mais la qualité du travail réalisé qui comptera à la fin. Les problèmes étymologiques non encore résolus dans le domaine italien exigent un travail minutieux d'interprétation de cette masse énorme de matériel brut qui se trouve actuellement à notre disposition».

Probabilmente, negli anni scorsi la gestione della massa documentaria ha causato rallentamenti nella redazione; quest'aspetto, che però riguarda il cantiere del LEI più che considerazioni di sistema, è discusso dallo scrivente assieme a Thomas Hohnerlein in un'altra sede, a cui si rinvia senz'altro (Aprile-Hohnerlein 2012).

5. Filologia e linguistica

Osserva Buchi (1996, 307 n 2) che il *Thesaurus Linguae Latinae* o l'*Oxford English Dictionary*, a cui aggiungiamo il *Trésor de la langue française* e il nostro *Tesoro della lingua italiana delle Origini*, sono vocabolari filologici, mentre il FEW e naturalmente i nostri DELI e LEI sono vocabolari linguistici.

Aggiunge Varvaro (1998, 107-108):

Se utilizziamo il metodo filologico per un esame linguistico a grande scala (non solo un grande vocabolario etimologico, ma una grammatica storica o la storia della lingua nel suo complesso, e così via), non ci sottrarremo alla conseguenza pratica che il nostro lavoro risulterà interminabile e neanche a quella, più grave, che esso risulterà gravemente distorto per l'adozione di un eccessivo ingrandimento [...]. L'uso generalizzato della sua [= della filologia] metodologia trova un limite pratico nel forte

rallentamento che impone all'analisi ed un limite teorico nel fatto che una parte degli studi linguistici riguarda fenomeni collettivi e sistemici, che si collocano su un piano intrinsecamente diverso da quello dei testi singoli.

La dicotomia sembrerebbe così risolta in favore della linguistica, ma anche in questo caso i fattori di complicazione, per il LEI più che per il FEW, sono molteplici e preoccupazioni di ispirazione filologica sono onnipresenti nell'oscuro lavoro della redazione e nel risultato finale. Se pure alle domande di Yakov Malkiel (1976, 46) «Is the compiler of an etymological dictionary responsible for the accuracy of all data? Can he be expected to short-circuit faulty editions of ancient and medieval texts and go directly back to the manuscripts and inscriptions?» la risposta è, per due volte, «in linea di principio, no», il ricorso a fonti secondarie non commentate è frequentissimo e l'attenzione filologica all'uso a fini linguistici dei dati in un vocabolario di dimensioni ciclopiche come il LEI è alta, tanto più in una comunità scientifica come quella italiana in cui la sensibilità verso questi temi è molto grande.

Ciò accade per una serie di motivi, a cominciare dal più ovvio, e cioè perché il valore filologico delle fonti utilizzate è molto diseguale. Va da sé che ricontrollare i dati direttamente su manoscritti o iscrizioni (per citare direttamente una questione posta da Malkiel) è per il LEI un'ipotesi semplicemente fuori luogo: si è fatto però ormai sempre più sistematico, ove possibile, il ricorso a fonti affidabili. Esistono a questo proposito due possibili opzioni: una oltranzistica che coniuga, nella stessa opera, linguistica e filologia, e una minimalista, che concentra gli sforzi sulla predisposizione di un efficace filtro degli errori affinché un vocabolario non diventi una congerie di citazioni sbagliate. La scelta del LEI punta decisamente sulla seconda, ma l'opzione oltranzistica, almeno in linea teorica, è possibile: basti pensare alle scelte compiute da Kurt Baldinger per il DEAF, splendido vocabolario in cui una quantità impressionante di dati è controllata direttamente dalle fonti. Quanto e a quali costi una scelta del genere sia praticabile, è tutta un'altra faccenda: dai calcoli di Varvaro 1998, 105, la lettera G, completata in trent'anni di lavoro, copre il 3,5% del totale del lessico dell'antico francese; il che, proiettato sull'intero DEAF, porta i tempi di completamento del vocabolario a mezzo millennio.

Rispetto al passato, il LEI ha su questi argomenti due armi in più: una revisione finale a cura di Thomas Hohnerlein adottata come filtro essenzialmente filologico, e il fatto impagabile che per l'italiano antico il lavoro è già fatto dal TLIO di Pietro Beltrami, al quale, anche per questo, dedichiamo spesso pensieri grati.

6. Etimografia ed etymothesis

La dicotomia, stabilita da Alinei 1982, 46-47, traccia i confini tra due sottocampi della scienza etimologica: l'etimografia riguarda la storia delle parole

di cui si conosce precisamente l'etimologia, mentre l'*etymothesis* riguarda le forme la cui origine è incerta. Il colloquio sulle etimologie ignote che il LEI tiene quasi tutte le volte che si presentano occasioni di questo genere è, appunto, una discussione sull'*etymothesis*.

Osserva Buchi 1996, 308 che tale distinzione corrisponde alla bipartizione tra etimi noti ed etimi ignoti che si legge, all'interno della struttura generale del FEW, tra i primi 23 volumi, organizzati secondo il principio stratificazionale, e i volumi 24-25, che contengono le parole dall'etimo opaco, organizzate secondo principi onomasiologici. L'affermazione è senz'altro esatta ed è riportabile anche al LEI, anche se noi ancora, per ovvi motivi, non la vediamo né la vedremo fino al 2032. Elementi di *etymothesis* si insinuano però dovunque anche nella parte finora pubblicata del LEI, che si appoggia al latino e agli etimi germanici. Vi entrano per statuto, intanto, tutte le volte che un etimo sia ricostruito e non attestato (la ricostruzione è essa stessa, anche nei casi più pacifici, un'ipotesi non suffragata dal materializzarsi di una parola nella documentazione latina fino a noi pervenuta), ma la loro presenza nella microstruttura è pervasiva, almeno nelle forme di origine popolare, più esposte per motivi ovvi a modificazioni fonetiche che le rendono meno trasparenti.

Data la natura del LEI, vocabolario a presentazione in ordine discendente (come diceva Martin Glessgen in apertura del nostro convegno) in cui la scelta etimologica è presentata all'inizio e non alla fine, la discussione è in molti casi data per acquisita, il che non vuol dire, ovviamente, che non ci sia stato il ragionamento su due aspetti cruciali: l'appartenenza di una determinata voce alla filiera che all'indietro porta fino alla base latina o germanica e la collocazione esatta che una forma deve trovare all'interno della microstruttura della voce, che è essa stessa un'interpretazione linguistica. Facciamo un esempio tra i tanti possibili. L'articolo *capito* 'pesce d'acqua dolce' (LEI 11,179-181) 'nasconde' entro i suoi confini una probabile base già latina, *CAPITĪN*(EM), che va supposta (*ethymotesis*) sulla base della presenza dei suoi continuatori anche nel fr. *chevesne*, documentato dal primo quarto del sec. XIII, e da cui sembrano discendere tutti i derivati italo-romanzi elencati sotto I.1., come l'it.sett.a. *cavedini*; non esistono invece dubbi sulla provenienza dotta, come citazione di una parola di Ausonio, delle forme it. come *capitone* (II.1.: un procedimento di *etimografia*).

Anche l'assioma di Craddock (1980, 195 e 197) può essere inquadrato alla luce di tale questione. In molti articoli, segnatamente della B, l'unità massimale di trattamento non è che un semplice simbolo, che riassume le proprietà fonetiche e semantiche di intere famiglie lessicali. In prelat. **KAR-/*KR-* 'decrepito; in decomposizione', **CARONIA* (LEI 11,1375-1395), per esempio, oltre all'it. *carogna*, trovano una lettura globale derivati di **KAR-* e di **KR-* con numerosi suffissi o infissi (*-uca*, *-oceā*, *-oceu*, *-usiu*, *-ena*, *-ellu*, *-ella*, *-ittu*-, *-opp*-, *-ap*-, *-usp*-, *-osp*-, *-anku*-, *-inu*-, *-ula*, *-iva*, *-eolu*, *-up-ula*) che ben difficilmente, senza una concezione così aperta, avrebbero trovato un denominatore comune.

7. Semasiologia e onomasiologia

Abbiamo tenuto per ultima questa dicotomia perché è quella che ha più direttamente a che vedere con le filiazioni formali e semantiche nel LEI. La disposizione del lessico secondo criteri alfabetici oppure secondo criteri logici rappresenta la scelta tra i due principi di base, i due modelli di massima per qualunque forma di vocabolario.

Il primo criterio è quello considerato normale e si afferma con il mondo moderno prima del trionfo dell'ordine alfabetico (Weijers 1991), riaffacciandosi periodicamente, in forme di superficie del tutto diverse, in periodi emergenziali: è per esempio un modello di particolare fortuna nel neonato Regno d'Italia, quando si poneva l'esigenza impellente di insegnare l'italiano agli italiani, che in grande maggioranza continuavano a parlare le lingue locali, riservando alla nuova lingua nazionale, al massimo, una competenza passiva³. Come osserva Kurt Baldinger,

Le dictionnaire alphabétique ou sémasiologique est une des multiples possibilités d'organiser le lexique (les signèmes autosémiques des rangs inférieurs) après les relations sur le plan de la forme de l'expression; le dictionnaire conceptuel ou onomasiologique range les mêmes signèmes d'après leurs relations sur le plan du contenu. Le dictionnaire alphabétique détruit les rapports onomasiologiques; le dictionnaire conceptuel, les rapports sémasiologiques. Toutes les organisations intermédiaires (p.ex.: le dictionnaire analogique) ne sont en fait que des combinaisons des deux principes de base (Baldinger 1974, 61-62).

Ma il LEI, come il FEW, va valutato (ci si perdoni la metafora televisiva), più come un prodotto in 3D che come un'opera ad alta definizione, perché a questi due principi (semasiologia ed onomasiologia) va aggiunta poi una terza dimensione, la prospettiva cronologica, e, di conseguenza, genetica: «Son unité de base (du côté sémasiologique) est la *famille de mots* plutôt que le mot isolé. La famille de mots se justifie uniquement par une origine commune, c'est-à-dire de façon génétique et non de façon sémasiologique ou onomasiologique» (Baldinger 1974, 62).

La dimensione genetica, o, se si preferisce, quella della famiglia di parole non coincide pertanto né con la prospettiva alfabetica né con quella dell'ordinamento concettuale del materiale lessicale: torniamo così, appunto, alla prospettiva del vocabolario in tre dimensioni.

Ma c'è di più. Nel LEI il punto di vista semasiologico e quello onomasiologico sono separati e complementari al livello della bipartizione iniziale tra etimi noti ed etimi ignoti. L'incrocio tra i due livelli, com'è chiaro quando si rinuncia ad una lettura atomistica e riduttiva degli articoli del LEI e si guarda l'oggetto con una visione più ampia, avviene anche nell'organizzazione interna alle singole sezioni della parte etimologizzata (latinismi, germanismi ecc.) e

³ Cfr. su questo il contributo, straordinariamente puntuale, di Castellani 1982.

nella sottostante struttura dei singoli articoli, laddove appunto un tale incrocio opera portando alla fusione armonica e compiuta dei due punti di vista. **Altri-**menti detto, nella bipartizione generale tra etimi noti ed etimi ignoti, il punto di vista semasiologico e quello onomasiologico si coniugano restando però separati; nei livelli sottostanti, sia nella lettura macrostrutturale degli articoli connessi presi nel loro insieme, sia nella lettura delle singole strutture degli articoli, i due punti di vista si integrano fondendosi.

Nel primo caso, le strutture di molte voci (disposte semasiologicamente) rinviano le une alle altre, creando le premesse per una lettura concettuale del materiale ordinato. Nel secondo caso, il materiale delle singole voci viene disposto incrociando criteri morfologici (formali) con criteri semantici (concettuali): il risultato è ugualmente la fusione, ad un livello ancora sottostante, del punto di vista semasiologico con quello onomasiologico. Naturalmente, il laboratorio ideale per calare nella realtà della stesura degli articoli la fusione delle due concezioni è costituito da onomatopée ed *Expressivwörter*, e quindi questi sistemi sono stati dispiegati al massimo possibile della loro forza nella lettera B, ma la loro presenza è massiccia anche nel grande mare della C, in cui gran parte delle basi è pacificamente accertata.

Per quanto detto finora, il principio semasiologico è solo *dominante*, non esclusivo, anche nella parte delle monografie lessicali ordinate alfabeticamente.

8. Aspetti formali e aspetti semantici: le strutture del LEI come forma di orientamento

8.1. Contiamo di aver già illustrato altrove (Aprile 2004) perché le strutture delle singole monografie siano già di per sé un tentativo di interpretazione storica, etimologica e linguistica. L'ordinamento del materiale, che tiene conto di una buona parte delle considerazioni fin qui fatte, e ovviamente in primo luogo del riassorbimento della dicotomia tra ordinamento semasiologico e onomasiologico del materiale italo-romanzo, segue fino ad un certo punto regole codificate all'interno delle quali è possibile scegliere secondo la storia effettiva di una parola e lo spazio che, darwinianamente, è riuscita a conquistarsi nel sistema sociale del lessico. Il LEI non abdica alla necessaria consequenzialità dell'impostazione dei vocabolari 'normali' in favore dell'improvvisazione, ma si prepara una serie di opzioni che orientano all'interno delle infinite possibilità di scelta e si può selezionare flessibilmente, all'interno di possibilità predicibili, la griglia ordinamentale più opportuna.

Come abbiamo anticipato, gli esempi concreti di cui parleremo sono in linea di massima tratti dall'ultimo volume completato al momento in cui scriviamo, l'undicesimo.

Notoriamente, il sistema più semplice di ordinamento del materiale è quello che vede (senza contare la distinzione in fasce con I., II., III.) una ripartizione segnata dai semplici numeri arabi. Un sistema del genere funziona per le voci più elementari, come *c* ‘terza lettera dell’alfabeto’ (LEI 9,1), che come elemento lessicale indipendente e dotato di significato indica solo note musicali ed è ripartito tra la forma semplice (1.) e i sintagmi e composti (2.), o per una parte significativa dei cultismi su cui si è concentrata la nostra proposta di riforma del lemmario (Aprile-Hohnerlein 2012), applicata a partire dal fascicolo D4. Stiamo parlando delle forme di trafilata dotta in cui esiste una sola articolazione, II.1. (è per es. in questa posizione *CAPITATIO* ‘tributo’, LEI 11,71).

Ma già per gli articoli appena più complessi questo schema con la sola struttura primaria non è più adeguato e si deve ricorrere, secondo una tipologia talmente diffusa che non richiede esemplificazioni, alle lettere, e cioè alla struttura secondaria (caratteri latini) e terziaria (caratteri greci).

L’assioma per cui non esiste un unico principio ordinatore della storia delle parole è, da questo punto in poi, chiarissimo. Nelle strutture esistono casi raggruppabili in tipologie, il che vuol dire che esistono, come vedremo meglio, articoli si somigliano e su cui è possibile applicare una *ratio* comune, ma non è possibile disegnare teorie lessicali applicabili a tutto l’italoromanzo. Nelle monografie lessicali del FEW e del LEI, da questo punto di vista, «il n’y a que des cas d’espèce» (Zumthor 1955, 202).

L’organizzazione dei vocabolari dell’uso, per esempio, su questo punto è del tutto differente e si informa (e non potrebbe essere diversamente) a criteri codificati in modo rigido. Per esempio, il Devoto-Oli 2012 adotta le lettere latine maiuscole solo per indicare la diatesi dei verbi che presentino più possibilità e per tutto il resto solo i numeri, che cambiano con il variare del significato anche quando apparentemente seguono variazioni grammaticali.

Nel LEI, come abbiamo chiarito altrove (Aprile 2004, 150-152), il punto non è tanto il dispiegamento di (fino a) quattro o addirittura cinque livelli di struttura laddove negli altri vocabolari ve ne sono al massimo due. La differenza profonda sta in un doppio fatto microstrutturale:

- (a) non sono assegnati automaticamente numeri o lettere a un determinato livello (grammaticale, semantico), come accade nei dizionari “normali”, ma l’assegnazione dipende dalla struttura interna assegnata alla voce, cioè dall’interpretazione linguistica che le si è data; in ciascun articolo, secondo l’orientamento, possono essere assegnati i numeri al livello formale e le lettere a quello semantico, o viceversa;
- (b) fino alla struttura a quattro livelli avevamo nel LEI un ordine rigido (struttura primaria → numeri arabi, struttura secondaria → lettere latine, struttura terziaria → lettere greche, struttura quaternaria → lettere greche con apici), in quanto tutti i livelli tranne il primo erano facoltativi, ma si susseguivano in un ordine rigidamente predefinito e non modificabile: non era possibile, per es., il dispiegamento delle lettere greche se non alla struttura terziaria. Con il dispiegamento dell’ulteriore simbolo rappresentato dagli apici l’ordine, oltrepassato il livello della struttura secondaria,

diventa entro certi limiti modificabile, perché la struttura terziaria può essere segnata dalle lettere greche oppure dalle lettere latine con apici e la struttura quaternaria può essere segnata dalle lettere greche con apici oppure dalle lettere greche; in termini riassuntivi, la corrispondenza tra lettere greche e struttura terziaria non è più obbligatoria ma dipende dall'opportunità.

8.2. Un foltissimo gruppo di articoli è ordinato secondo una struttura primaria morfologico-formale cui segue una struttura secondaria di taglio semantico. Abbiamo così *CAPITALE*/**CAPITALIA*/**CAPITIANEA* 'scollatura; testa' (LEI 11,85-94), in cui il raggruppamento di tre basi nell'unica entrata segue da vicino la struttura primaria, **CAPITINUS* 'che si riferisce alla testa' (LEI 11,95-98), in cui la tripartizione della struttura primaria segue la distinzione tra forme femminili (1.), maschili (2.) e derivate (3.; la separazione di queste ultime avviene, secondo una prassi non dichiarata nel commento, ma notissima nella bottega del Grande Artigiano, perché non si può decidere se i derivati si formano dal maschile o dal femminile), *CĀPO/CĀPONEM*; **CĀPPO/CĀPPONEM* 'cappone' (LEI 11,194-212), in cui notiamo anche un interessante raggruppamento di etimi comprendente anche l'accusativo delle due forme principe, un procedimento non inedito in passato (Aprile 2004, 61) ma decisamente raro; e ricordiamo qui il caso di *caput/capus* (LEI 11,1021-1361), che con le sue 341 colonne è il record mondiale della lessicografia di ogni tempo e di ogni luogo. In questo articolo (è difficile non chiamarlo monografia) la struttura sovrastante è orientata sulla distinzione formale *capus* (1.), *capora* (2.), *capita* (3.), ma esso passerà alla storia soprattutto per la straordinaria diffrazione semantica, in molti casi peraltro già latina, dominata in tre livelli sottostanti il primo.

Le complicazioni allo schema sono piuttosto numerose, ma consideriamo varianti del tipo con prevalenza della filiazione morfologico-formale anche articoli in cui la fonomorfologia giunge al secondo livello laddove alla semantica è lasciata la struttura terziaria, come accade in **CAPITĀRE/CAPTĀRE* 'afferrare, cercare di prendere' (LEI 11,26-71) (1.a. *captare/cattare*, 1.b. *caitare*, 2. *capitare*), *CAP(P)ANEUM* 'cesto' (LEI 11,463-470) (secondo il doppio etimo raggruppato nell'entrata, 1. **CAPANEUM*, 2. *CAPPANEUM*; e poi, 1.a. *kapáño/kaváño*, 1.b. *kapáña/kaváña*, 1.c. derivati), e lo straordinario *CAPPARIS* 'capparo' (LEI 11,470-481), una finissima interpretazione dovuta al compianto Alberto Zamboni (1.a. *cappero*, 1.b. *chiapparo*, 2.a. *cappara*, 2.b. *chiappara*, 3 derivati).

Il caso opposto, con monografie a orientamento semantico (struttura primaria) a cui è subordinato il livello morfologico-formale, conta numerosi esempi, ma a conti fatti è statisticamente la seconda possibilità. Il lat. *CAPITELLUM* 'piccolo capo' (LEI 11,71-85) conta per esempio una prima suddivisione plasmata, come sempre accade in questi casi, sui significati assunti dalla parola in latino; gli ampliamenti di significato metaforico-analogici nati nell'Italoromania sono elencati a seguire: la struttura primaria distingue infatti tra le sopravvivenze di un significato vegetale già latino (1.) e il significato di

‘capezzolo’ (2.), riservando alla fonetica la struttura secondaria e tornando alla semantica nella struttura terziaria. Parallelamente rispetto a quanto visto sopra, consideriamo una variante di questo schema a orientamento semantico anche casi come *capra* (LEI 11,584-630), in cui i due livelli sovrastanti sono tagliati sui significati e agli aspetti formali è riservata la struttura terziaria. Una straordinaria diffrazione di significati, che consente di orientare questi articoli in senso semantico dalla struttura primaria fino a quella quaternaria, è in *CAPPA* ‘mantello’ (LEI 11,375-462) e *CAPPELLUS* ‘cappello’ (LEI 11,496-584).

A proposito della successione cronologica di forme e significati va ricordato che sono di norma distinti a parte, senza raggiungere lo statuto di lemma, i nuclei semantici sviluppati in latino medievale, come quello di ‘adunanza di canonici’ assunto in ambito ecclesiastico da *CAPITULĀRIS* (LEI 11,181-183) e da *CAPITŪLUM* (LEI 11,183-194). A lato, osserviamo anche che la lemmatizzazione di **CAPPELLA* ‘edificio sacro’ (LEI 11,481-495) è con l’asterisco perché la parola è attestata solo dal 679, poco oltre il limite cronologico convenzionalmente stabilito del 625, ma va postulato un suo uso anteriore; il secondo nucleo, quello del latino medievale *capellanus*, è ancora più tardo (741) e trova una sua distinzione autonoma solo sotto 2., non risalendo al livello degli etimi.

Un interesse che ci sembra sviluppato per la prima volta esplicitamente nella C è quello in cui alcune distinzioni geolinguistiche tipiche di determinate aree dell’ItaloRomania sono separate nella struttura degli articoli con una specifica segnalazione alfanumerica, e finiscono per impegnare costantemente, in tutti gli esempi considerati, la struttura terziaria. Facciamo qualche esempio: in **CAPITIUS* ‘che si riferisce al capo’ (LEI 11,98-178) le forme separate con *a.* sono quelle settentrionali irradiate. In *CAP(P)ANEUM* ‘cesto’ (LEI 11,463-470) le forme gallo-italiche sono distinte con il numero in apice (*a*¹). In *capra* (LEI 11,584-630) un livello della struttura terziaria (*a*².) è riservato alle forme foneticamente influenzate dalle varietà settentrionali.

Le voci di pertinenza grammaticale e quelle con struttura a orientamento sintattico sono poche, nella C come dovunque; se ne sono presentate a più riprese nella redazione della D, a cominciare dalle preposizioni *DE* (LEI D2,342-366), *DEINTRO* (D5,772-789), *DEINTUS* (D5,789-792). In **CAPITĀNUS* ‘che si riferisce al capo; superiore’ (LEI 11,10-26) la suddivisione primaria è tra le funzioni di aggettivo (1.) e quelle di aggettivo sostantivato (2.), mentre al criterio formale (forme non sincopate: *a.*, forme sincopate: *b.*) è delegata la struttura secondaria e solo a quella terziaria la semantica delle forme.

8.3. Come saprete, abbiamo proposto con successo ai direttori e ai revisori del LEI un trattamento ristretto ai soli rinvii bibliografici per alcune voci dotte minori. Ma, a conferma della difficoltà, e in alcuni casi dell’inopportunità dell’eliminazione *tout court* dei cultismi dal LEI, esistono casi interessantissimi in cui le valutazioni formali (che nell’articolo che discuteremo sono

sottostanti rispetto all'orientamento semantico che informa la struttura primaria) valgono anche per le forme dotte. E così, se *capitagna* è l'unica possibilità di derivazione popolare per *CAPITANEUS* 'alla testa di qc'. (LEI 11,1-10), nella fascia II. abbiamo la doppia possibilità, quella semidotta *cattaneo* (II.3.a.) e quella più vicina al latino, *capitaneo* (3.b.). Parimenti, e per motivi ancora diversi, si deve valutare l'interesse che ingenera *CAPTIVUS* 'prigioniero; cattivo' (LEI 11,969-996), in cui la struttura primaria di taglio morfologico, fondata sulla distribuzione *cattivo* (1.) / *cattivo* (2.), va considerata unitariamente con gli esiti graficamente dotti di *cattivo* (II.1.), che vivono una vita comune con quelli ereditari, com'è dimostrato dal fatto che la struttura secondaria, di taglio semantico, è identica e speculari quale che sia la trafilata dei derivati (a. 'prigioniero', b. 'vile', c. 'indocile', d. 'ammalato, del mondo vegetale'), e lo è anche quella terziaria, orientata sulla distinzione di funzioni sintattiche aggettivo (α .) / sostantivo (β .).

8.4. Un'ultima considerazione sul rapporto tra unità massimali di trattamento e struttura primaria. In altra sede abbiamo ricordato come quest'ultima tenda a riprodurre la struttura dell'unità massimale di trattamento a più etimi, soprattutto nel caso di entrate particolarmente elaborate, quelle con l'utilizzazione contemporanea del segno del punto e virgola e della barra obliqua. Il sistema entra in vigore e ha il suo massimo sviluppo con la B, ma con la C le numerose basi onomatopeiche appartenenti a famiglie un cui rappresentante sia attestato o postulabile in latino sono talvolta affiancate nell'etimo: abbiamo così prelat. **KAP(P)*;-; lat. **CAP(P)*ULĀRE, CAPELLĀRE 'tagliare; inciampare; percuotere; buttar via' (LEI 11,212-375; cinque basi raggruppate), prelat. **KAR*-/ **KR*- 'decrepito; in decomposizione', **CARONIA* (LEI 11,1375-1395; tre basi), prelat. **CAR*-, LAT. *CAR(A)VITA*, *CAR(E)UM* 'carvi (*Carum carvi* L.)' (LEI 11,1395-1401; cinque basi).

8.5. Quanto alla simmetria interna ed esterna nelle strutture del LEI, già dai primi fascicoli le strutture di voci connesse etimologicamente o semanticamente appaiono simili o riprodotte in più articoli, come d'altra parte abbiamo già anticipato⁴. Tale principio è sancito in due modi, uno interno ai singoli articoli e l'altro valevole tra un articolo e l'altro (che vanno quindi letti, ancora una volta, non atomisticamente): quando esigenze di simmetria e di chiarezza nella disposizione del materiale lo esigano, i simboli alfanumerici possono susseguirsi anche non ininterrottamente.

Partiamo dalle esigenze di simmetria tutta interna ai singoli articoli. Essa è facilitata dall'innovazione costituita dalla numerazione discontinua dei paragrafi, che ha un impatto insieme pratico e metodologico perché «ce

⁴ Sulla coerenza interna, un argomento a cui l'autore riserva la massima attenzione, cfr. le osservazioni di Pfister 1989, 233-234.

procédé confère un caractère ouvert à l'œuvre (alors que la numérotation du *FEW* est close sur elle-même). Les faits nouvellement découverts (et même les innovations de la langue!) pourront y trouver leur place; les paragraphes qui "manquent" (dans l'état actuel de la documentation) sont des données prédictibles sur la base du scénario explicatif retenu» (Chambon 1989c, 521). Si tratta di un'innovazione tesa a migliorare la leggibilità della monografia (con un impatto microstrutturale) e, quando la numerazione parallela riguarda una serie di articoli, le relazioni profonde all'interno della famiglia lessicale (con un impatto macrostrutturale).

La struttura alfanumerica degli articoli prevede sin dall'inizio un apparente vuoto nella successione dei simboli. Basta scorrere il sommario di un qualunque articolo complesso per rendersene conto: in *CAPUT/CAPUS* 'testa' (LEI 11,1021-1361), per esempio, la struttura terziaria del primo gruppo di attestazioni va da α . a δ ., ma sotto 1.d. e 1.e. si salta da β . a δ ., e sotto 1.f. oltre a γ . manca anche α . (si parte quindi direttamente da β .). Il fatto si giustifica, ovviamente, con l'assenza di documentazione riguardante i potenziali punti che sono potenzialmente presenti nella struttura dell'articolo, ma tacciono nella rappresentazione superficiale.

Ma il procedimento è ampiamente previsto anche tra un articolo e l'altro della stessa famiglia, acquisendo così, attraverso parallelismi di struttura ripresi in un'intera famiglia lessicale, un ovvio interesse onomasiologico. Storicamente, la prima famiglia a cui il procedimento è applicato su larga scala è quella di *AQUA* (LEI 3,388), la cui struttura, sia al livello primario, sia al livello sottostante, è applicata anche alla distribuzione del materiale di una lunga serie di articoli; ma gli esempi, da allora, sono stati innumerevoli, per quanto il principio mostri negli ultimi volumi qualche segno di recessione. Un solo esempio: la metatesi *cr-* negli esiti della famiglia del già ricordato *capra* occupano la posizione segnata da (b.) non solo nell'articolo principale, ma anche in *CAPRAGO* 'capraggine (*Galega officinalis* L.)' (LEI 11,630-631), *CAPRARIUS* 'capraio' (LEI 11,632-636), *CAPRARIUS* 'delle capre' (LEI 11,636-640), **CAPREO* 'travicello' (LEI 11,646), *CAPRILIS* 'di capra'; *CAPRILE* 'recinto' (LEI 11,676-677), *CAPRO* 'becco' (LEI 11,686-695).

9. Conclusioni

Un'opera come il LEI rappresenta la descrizione globale, non tanto elemento per elemento quanto nella sua dinamica complessità, del sistema sociale del lessico italo-romanzo, della sua struttura, del suo cambiamento e del suo equilibrio in cui ogni elemento è connesso strettamente con gli altri e ciascun cambiamento ha ripercussioni sugli elementi vicini (Chambon 1995, 491).

In una costruzione di questo genere l'insieme vale più della somma dei singoli pezzi. Da una considerazione globale dell'opera emerge con chiarezza

quanto il sistema del lessico agisca in connessione con altri sistemi sociali di prevalente carattere linguistico (la lingua tetto, i volgari, i dialetti, la grammatica) e di carattere non linguistico, all'interno di un ambiente costituito dalle altre lingue romanze e dal loro processo di frammentazione e di riaggregazione. Il merito del LEI, oltre che quello sacrosanto di fornirci in modo attendibile e con una gigantesca esibizione di dati la storia di moltissime parole illuminata di una luce nuova, sembra essere quello di cogliere le proprietà del lessico di essere un sistema differenziato, in quanto capace di formare in se stesso dei sottosistemi, cioè di ripetere al proprio interno la formazione del sistema e di «crea[re], dunque, in se stesso ancora differenze tra sistema e ambiente» (Luhmann 1980/1983, 19).

Per lo studioso che consulta il LEI, le filiazioni in esso disegnate attraverso le sue strutture geometriche, rispetto alle possibilità di scelta teoricamente infinite (e quindi straniamenti) davanti alle quali egli si trova, rappresentano un'indubbia riduzione di complessità e quindi un orientamento, riducendo gli effetti distorsivi indotti dallo smarrimento in una foresta e creando un percorso con poche e chiare opzioni praticabili.

Resta, al di là di tutto, davanti all'opera di Max Pfister, il senso del timore reverenziale di quando si entra in una cattedrale: ci si entra in silenzio e lo sguardo è proteso in avanti o verso l'alto; il che evoca a sua volta metafore architettoniche e ci consente anche di superare con un colpo d'ala i sospetti che gli studiosi interessati alla variazione e quelli interessati alla struttura si scambiano da sempre.

Marcello APRILE

Bibliografia

- Alinei, Mario, 1982. «Etimography and Etymothesis as subfields of etymology. A contribution to the theory of diachronic semantics», *Folia linguistica* 16, 41-56.
- Aprile, Marcello, 2004. *Le strutture del Lessico Etimologico Italiano*, prefazione di Jean-Pierre Chambon, Congedo, Galatina.
- Aprile, Marcello / Hohnerlein, Thomas (ed.), 2012. «La riduzione del materiale ordinato nel LEI: le soluzioni praticabili», in: Schweickard, Wolfgang / Lubello, Sergio. «Le nuove frontiere del LEI». *Miscellanea di studi in onore di Max Pfister in occasione del suo 80° compleanno*, Wiesbaden, Reichert, 75-88.
- Baldinger, Kurt, 1973. *Le FEW de Walther von Wartburg. Introduction. Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*, Paris, Klincksieck, (*Bulletin des Jeunes Romanistes* 18/19, Strasbourg), 11-14.
- Baldinger, Kurt, 1993. *Vers une typologie des fautes dans le FEW: le redoublement des étymologies, des articles et des attestations*, Pickens, Rupert T. (ed.). *Studies in Honor of Hans-Erich Keller. Medieval French and Occitan Literature and Romance Linguistics*, Kalamazoo (Michigan), Western Michigan University, 507-532.

- Buchi, Eva, 1996. *Les structures du «Französisches Etymologisches Wörterbuch»*, Tübingen, Niemeyer.
- Castellani, Arrigo, 1982. «Quanti erano gl'italofoni nel 1861?», *Studi Linguistici Italiani* 8, 3-26.
- Chambon, Jean-Pierre, 1989. «Recensione a LEI 3», fasc. 27, in: *RLiR* 53, 520-524.
- Chambon, Jean-Pierre, 1995. «Auto-perception d'une genèse: fragment d'une conference inedit de Walther von Wartburg sur le FEW (1951)», in: *RLiR* 59, 483-501.
- Chambon, Jean-Pierre / Buchi, Eva, 1996. «Un des plus beaux monuments des sciences du langage: leFEW de Walther von Wartburg (1910-1940)», Antoine, Gérald / Martin, Robert (ed.), *Histoire de la langue française 1914-1945*, Paris, CNRS Editions, 935-963.
- Craddock, Jerry R. / Dworkin, Steven / Poghirc, Cicerone, 1980. «Romance etymology», in R. Posner / J. N. Green (ed.) *Trends in Romance Linguistics and Philology. I. Romance Comparative and Historical Linguistics*, La Haye/Paris/New York, Mouton, 191-240.
- Luhmann, Niklas 1983 [1980]. *Struttura della società e semantica*, Bari, Laterza, 1983 (ted. Gesellschaftsstruktur und Semantik, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1980).
- Malkiel, Yakov, 1976. *Etymological Dictionaries. A Tentative Typology*, Chicago/London, The University of Chicago Press.
- Pfister, Max, 1989. «Recensione a FEW 25», fasc. 149, *RLiR* 53, 232-236.
- Rey, Alain, 1971. «Le dictionnaire étymologique de W. von Wartburg. Structures d'une description diachronique du lexique», *Langue Française* 10, 83-106.
- Varvaro, Alberto, 1998. «Storia della lingua e filologia (a proposito di lessicografia)», Maraschio, Nicoletta / Poggi Salani, Teresa (ed.), *Storia della lingua e storia letteraria. Atti del I Convegno ASLI (Associazione per la Storia della Lingua italiana) (Firenze, 29-30 maggio 1997)*, Firenze, Cesati, 99-108.
- von Wartburg, Walther, 1977 [1931]. *Grundfragen der etymologischen Forschung*, in: Schmitt, Rüdiger (ed.) *Etymologie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977, 135-155 (ristampa di un lavoro del 1931).
- Weijers, Olga, 1991. *Dictionnaires et repertoires au moyen age: une etude du vocabulaire*, Turnhout, Brepols, 1991.
- Zumthor, Paul, 1955. «Évolution et structure du Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)», *Orbis* 4, 200-213.

Structuration et interprétation des données du *Glossaire des patois de la Suisse romande* : deux facettes du traitement étymologique d'un corpus lexical

1. Introduction

Le *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR) poursuit, dès sa fondation à la toute fin du XIX^e siècle, un double but : il s'agit à la fois d'assurer la conservation du patrimoine linguistique de la Suisse romande et de participer, grâce à une analyse philologique des matériaux, à l'étude du vocabulaire des langues romanes.

Pour assurer la première fonction, la 'tradition orale' qui était recherchée a dû être récoltée rapidement, certains patois étant aux débuts de l'entreprise déjà moribonds. La part la plus importante de cette récolte a été une enquête systématique par correspondance courant sur onze ans (de 1900 à 1910). Les localités sélectionnées constituaient un réseau serré de points offrant une image fidèle des régions linguistiques de la Suisse romande. Les 227 questionnaires ciblés permettaient, selon les fondateurs du *Glossaire* – Louis Gauchat, Jules Jeanjaquet et Ernest Tappolet –, « de faire en un laps de temps calculable, le tour du vocabulaire » et, « par leur concentration, [forçaient] à explorer à fond chaque domaine » (Gauchat 1914, 16). Les matériaux récoltés sont donc très riches et contiennent des informations tant linguistiques qu'encyclopédiques, le grand nombre d'exemples fournis par les correspondants illustrant la vie d'une époque et d'une région.

Dans le produit final proposé au lecteur, l'étape du traitement lexicographique des sources implique le passage d'une optique monographique manuscrite de patois à une optique philologique et linguistique, c'est-à-dire qu'à la conservation de chaque variété s'ajoute la comparaison entre ces variétés, afin de mettre en relief tant leurs similitudes que leurs différences. Dans ce cadre, un choix d'exhaustivité a été opéré par les fondateurs dès les débuts de la parution des fascicules (en 1924) et est poursuivi dans la publication actuelle, afin de mettre en valeur le patrimoine linguistique et d'assurer la représentativité et la validité du traitement lexicographique : chaque élément proposé par les sources doit donc être honoré, explicité et inséré dans la structure choisie pour l'article concerné.

Nous souhaitons montrer, dans cette contribution, de quelle manière la démarche étymologique est présente dans cet ouvrage non seulement dans la synthèse explicative des matériaux que constitue le commentaire linguistique, mais aussi en filigrane dans la structuration même des données en entrant dans la composition de chacune des étapes de rédaction et de chacune des parties constituant un article¹.

2. Travail d'étymologisation

2.1. Nomenclature

Le principe directeur du traitement des matériaux dans le *Glossaire* l'inscrit d'emblée dans une démarche étymologique :

L'idée fondamentale qui a présidé au classement, dans le *Glossaire*, des diverses catégories de matériaux que nous venons de passer en revue [patois, français régional, ancien], c'est que les formes multiples sous lesquelles un même mot peut se présenter sont toujours réunies dans un seul article, quelles que soient leurs différences d'aspect, d'époque ou de provenance (Gauchat / Jeanjaquet / Tappolet 1924, 10)².

Ainsi, la première analyse étymologique des formes à traiter a été faite à mesure de leur récolte³ : une première version de la nomenclature des matériaux ainsi que la distribution des formes sous l'en-tête correspondant ont été faites par les fondateurs du *Glossaire*. Celles-ci sont évidemment affinées et corrigées à mesure de la rédaction des articles, selon le cercle vertueux bien connu qui consiste en un aller-retour entre les matériaux et leur traitement et qui préside à l'élaboration lexicographique.

Dans la réunion des formes sous un en-tête commun, la dimension de l'étymologie-histoire peut cependant être préséante à celle de l'étymologie-origine. Ainsi, il peut arriver que pour un même étymon et une même formation, les attestations soient distribuées sous des lemmes différents, selon la voie de propagation du mot, par exemple, ou des altérations dans sa formation.

L'identité formelle entre le patois et le français peut s'allier à une disparité sémantique telle, qu'il s'agit pratiquement de deux mots différents. Dans notre pensée, l'attribution d'un mot à la série française ou à la série patoise ne doit rien avoir de strictement rigide et demeure subordonnée à l'appréciation du résultat utile à obtenir.

¹ Cette contribution porte, pour partie, sur la formalisation de certaines pratiques lexicographiques du *Glossaire* : elle est donc tributaire d'un contact régulier avec le savoir-faire propre à cette entreprise, élaboré et transmis par les générations successives des rédacteurs de l'ouvrage. Nous souhaitons ici plus particulièrement remercier Christelle Godat et Éric Fluckiger pour leurs commentaires pertinents et leur relecture attentive.

² Un « même mot » désigne ici l'« ensemble des attestations de même étymon et de même formation » (Liard 2001-2002, 35).

³ Voir à ce propos Gauchat (1930, 5) ainsi que les *Rapports* suivants, et Chevalley (2005-2006, 3-4).

Le principe de l'équivalence étymologique nécessaire ne sera pas poussé à l'extrême. Un accident secondaire dans le développement du suffixe, comme celui qui sépare le français actuel *chandelle* du patois *tsandaila*, ne nous empêchera pas de réunir les deux types. Nous ne craignons pas d'identifier *kora*, qui équivaut littéralement à *courre*, avec *courir*, etc. D'autre part, nous séparons, à cause du développement sémantique indépendant, *abòtsi* « coucher sur la face, pencher, etc. » et le français *aboucher*, malgré la formation identique ; nous ne rangeons pas *akoulyi* « pousser devant soi » sous *accueillir*, etc. [...] (Gauchat / Jeanjaquet / Tappolet 1924, 11).

De même, les dérivés sont généralement traités dans un article à part de la forme-base, sauf s'il y a très peu d'attestations : dans ce cas, ils apparaissent à la fin d'un article. Ainsi, *fròmadzi*, *fromage*, *fromageon*, *fromager*, etc. (GPSR VII, 1038b sq) feront chacun l'objet d'une entrée indépendante, tandis que *fròmadjayè* (hapax), dérivé en *-ata* de *fròmadzi*, est rédigé en tant que sous-entrée de la forme dont il est issu.

Pour ce qui est de la vedette, celle-ci peut être française ou patoise, ancienne ou moderne, et le choix se fait selon les règles suivantes : lorsque le mot existe en français de référence, c'est sous cette forme française que seront classées toutes les attestations, qu'elles soient dialectales, anciennes, ou appartiennent au français régional ; si cet équivalent manque, on choisira alors une entrée qui caractérise les matériaux : ainsi, pour un mot attesté sous des formes patoises, un en-tête dialectal phonétique est généralement privilégié ; dans le cas où les matériaux ne contiennent que des formes anciennes ou du français régional contemporain, l'en-tête correspond alors à l'une ou l'autre des variétés de langue.

Cependant, si la première règle est toujours appliquée – pour des questions de lisibilité de l'ouvrage –, il n'en est pas de même pour les deux suivantes :

Ce classement alphabétique fondé tantôt sur le français, tantôt sur le patois a pour conséquence fâcheuse d'amener la dispersion de certaines familles étymologiques. Suivant que des dérivés très voisins ont ou n'ont pas de correspondant en français, leur place dans la série alphabétique peut être très différente. [...] On peut faire disparaître ces anomalies : 1° en préférant à l'occasion l'en-tête patois à l'en-tête français [...]. 2° En classant le mot patois sous un en-tête francisé, qui le rattache à la famille française ou au type patois habituel (Gauchat / Jeanjaquet / Tappolet 1924, 11).

Dans cette solution pragmatique apparaît donc une quatrième solution : il n'est pas rare que soit choisi un en-tête francisé entre crochets, forme créée artificiellement pour les besoins de la nomenclature ([fréquentage], [gibouler], etc.).

De fait, si le regroupement des formes en article est bien étymologique, le choix opéré n'est quant à lui pas génétique. En effet, on ne cherche pas à proposer une filiation entre la vedette et les variantes, mais à mettre en réseau les différentes attestations : il s'agit de les regrouper en famille et de les rendre facilement accessibles.

2.2. *Commentaire linguistique*

La partie de chaque article pour laquelle la dimension étymologique est la plus claire est la séquence proprement historique. Le rédacteur y propose une analyse historique et étymologique du mot, au niveau de sa voie de propagation en Suisse romande et de son lien avec les autres lexèmes formés de la même manière : de fait, il « instaure ou poursuit un dialogue » avec la communauté scientifique s'occupant de l'histoire de la langue (Voillat 1995, 12). Pour ce faire, il est possible de bénéficier d'outils très performants et d'études déjà réalisées : le FEW ayant de tout temps été en avance sur le *Glossaire* (sauf pour les étymons germaniques, sur quelques années)⁴, une grande partie du travail a d'ordinaire déjà été accomplie. Ainsi, un renvoi est systématiquement fait à l'article correspondant du FEW, selon le code suivant : une simple mention indique que le mot y est traité (et ceci même si la forme suisse n'est pas elle-même répertoriée parmi les matériaux), tandis qu'un lexème attesté dans les matériaux du GPSR mais absent du FEW est signalé par la mention « cf. FEW » suivie de la référence quant à l'endroit de l'article où devrait figurer le mot. La prise en compte de l'état des recherches induit alors le rédacteur à proposer, lorsque les données le permettent, des apports spécifiques de portée variable : corrections de détails ou précisions quant à la forme de l'étymon (longueur des voyelles, évolution en latin tardif, etc. ; cf. *fossoir* hist., GPSR VII, 740b), propositions d'étymologie pour les mots absents de la lexicographie du français ou dont l'histoire est donnée comme obscure ou hypothétique (voir *fourbu*, GPSR VII, 812a⁵), voire remise en question des étymologies proposées par la communauté scientifique (voir *fèsə* hist., *ib.* 335a). Si ce programme étymologique⁶ a connu certains infléchissements liés à diverses turbulences conjoncturelles⁷ et est bien évidemment fonction du style ou de l'approche propre à chaque rédacteur, il a néanmoins bénéficié d'une réelle stabilité grâce au souci originel des fondateurs de ne pas renoncer à la discussion étymologique, souci perpétué par leurs successeurs.

Aux informations explicites sur l'histoire du mot sont ajoutés des éléments visant la bonne compréhension de la structure de l'article. En effet, le contenu de l'historique est solidaire de l'agencement choisi dans les parties phonétiques et sémantiques, chaque article étant une unité organique au bénéfice d'une interpénétration de ses subdivisions : dans le commentaire, cependant, « ne sont explicités que les faits exceptionnels, dont ne suffisent pas à rendre compte les données linguistiques assurées de chaque dialecte (supposées connues du lecteur) » (étude inédite de P.-H. Liard, cité par Fluckiger 2009-

⁴ Okamoto / Stumpf (1975).

⁵ Voir aussi Godat (2003-2004, 5).

⁶ Gauchat / Jeanjaquet / Tappolet (1924, 13-14), Fluckiger (2009-2010, 7).

⁷ Gauchat (1934, 4 ; 1936, 3-4 ; 1937, 4 ; 1938, 41 ; 940, 4). Voir encore « Introduction », GPSR II, 7.

2010, 7) ; sont donc commentés les développements phonétiques divergeant de la forme attendue et les évolutions sémantiques isolées ou non transparentes, voire les éléments de nature encyclopédiques nécessaires à la bonne compréhension de l'article. De fait, une grande partie des informations touchant les aspects géographiques et historiques du mot sont présentes de façon implicite dans la structuration des données, qui est elle-même porteuse de sens.

3. Structuration

L'agencement des matériaux dans un article doit, puisque le GPSR travaille dans une optique contrastive, permettre la comparaison : il s'agit donc de les distribuer selon des facteurs pertinents, visant à illustrer leurs similitudes et leurs différences phonétiques, morphologiques, sémantiques, encyclopédiques, etc. Chaque occurrence et les informations qui l'accompagnent ont ainsi une place déterminée, choisie par le rédacteur pour son affinité avec les matériaux connexes (comme c'est le cas généralement de tous les dictionnaires travaillant dans une même optique, qu'il s'agisse du FEW ou des autres Vocabulaires nationaux⁸).

3.1. Phonétisme

La présentation des variantes phonétiques récoltées pour un même mot est soumise à la règle de l'économie : une mise en facteur de la variation dans les aboutissements phonétiques attendus ou fréquents permet tout d'abord de regrouper certaines réalisations articulatoires. Ces groupes de variantes sont alors localisés grâce à un système d'abréviations chiffrées⁹ qui marque leur provenance et leur extension.

FRÊLE, *frĕĭlo*, -ou, -(ə), *fré-* Vd 41, 54* (*f. -a), 9 MAT., G 20, N 31*, B 22 ; *frālyo*, -ou, -(ə), -āy-, -a- V 22, 32*, 35, 45, 75 FOLLONIER, B 32, *frĕlyə* N 3-4 HÆF. (p. 55), *frĕy* J 4 QUI., 50, 54. Anc. patois *fraiye* J 4 XVIII^e s. RA. (GPSR VII, 958b).

La vedette française, lorsqu'elle existe (cf. *supra* 2.1.), est indiquée uniquement dans un but lexicographique et est suivie par une ou plusieurs 'formes types' patoises, graphiées en gras et qui forment des en-têtes secondaires. Il s'agit généralement de formes du centre du canton de Vaud et qui peuvent être considérées comme « type classique du mot », souvent attestées dans l'ouvrage inédit de Louis Dumur, *Petit Vocabulaire Patois*¹⁰ ; si une telle forme est absente des matériaux, on choisit alors une vedette parmi les attestations géographiquement centrales, et ceci selon l'ordre géographique canonique adopté dans le *Glossaire* (cf. *infra*). Dans les cas où les variantes peuvent faire

⁸ *Schweizerisches Idiotikon* ; VSI ; DRG.

⁹ Cf. la table de correspondance dans GPSR V/1, vi-ix.

¹⁰ BLSR 1294 ; cf. Gauchat / Jeanjaquet / Tappolet (1924, 12).

l'objet de regroupements clairs (morphologiques, étymologiques, etc.), chaque bloc phonétique fera l'objet d'une sous-entrée indiquée par une forme type : on séparera alors par exemple les féminins des masculins (cf. *fou* 1 ; GPSR VII, 747b), les formes issues d'un développement phonétique différent (cf. *forge* ; *ib.* 694b), etc.

Que ce soit dans le choix des formes types ou dans l'agencement adopté pour le classement des variantes, le rapport au français n'est a priori pas mis en avant : dans l'optique différentielle déjà mentionnée, le rédacteur cherche généralement à donner, au contraire, du relief « à toute la partie du vocabulaire romand, en la différenciant à première vue des éléments qui sont communs avec le français » (Gauchat / Jeanjaquet / Tappolet 1924, 11).

Ainsi, dans la progression proposée pour les variantes phonétiques, le critère géographique prime généralement, puisqu'il révèle souvent des tendances phonétiques claires. En effet, si au niveau de la microstructure du classement des variantes phonétiques – c'est-à-dire à l'intérieur des variantes rassemblées et mises en facteur – l'ordre choisi est canonique (Vd : Vaud ; V : Valais ; G : Genève ; F : Fribourg ; N : Neuchâtel ; B : Jura Bernois ; J : Jura), c'est généralement ce même ordre qui est dégagé dans la macro-structure des formes phonétiques. La progression 'géographique' visée est donc celle qui va des dialectes francoprovençaux aux dialectes oïliques¹¹ ; elle est le résultat d'un tri spécifique opéré sur la base de phénomènes et d'évolutions phonétiques attestés dans le mot : c'est l'ordre de tri de ces phénomènes qui permet de révéler une partie de la progression attendue dans les types dialectaux, ou au contraire de mettre en avant les formes marginales ou spécifiques¹².

Pour les variantes de *fromage* (GPSR VII, 1040a), par exemple, le rédacteur a choisi d'illustrer l'évolution du suffixe *-aticu*, l'article *fromage* étant un article emblématique pour ce phénomène. Le tri s'est donc fait tout d'abord sur la voyelle tonique du suffixe, pour laquelle les voyelles palatales ont été séparées des voyelles vélaires. Dans chaque groupe, ces voyelles ont été mises en facteur, et donc considérées comme simples variantes d'un type particulier. La deuxième clé de tri est le groupe consonantique de ce même suffixe, et finalement la voyelle présente dans la syllabe initiale. On se retrouve ainsi devant un schéma arborescent :

I. voyelle tonique vélaire (*ā*, *a*, *ā*, *ò*, etc.) : 1. groupe consonantique final *-dz-* : *fròmādzō*, *-ou*, *-(ə)*, *-ma-*, *-mā-*, *-mō-*, *-mò-*, *fró-* [...], *frö-* [...], *frə-*, *frē-*, *frè-* [...], *fər-*, *fēr-* [...], *fròu-* [...], *frou-* [...], *four-* [...], *fröu-* [...], *fru-*, *-ù-* [...]; 2. groupe consonantique final *-d-* : *fròmādo*, *-ma-*, *fró-* [...]; 3. groupe consonantique final *-z-* : *-zo*

¹¹ Pour la question du continuum dialectal qui tient lieu de frontière linguistique entre les deux territoires, voir Burger (1971).

¹² Notons qu'à la fin sont indiquées les formes anciennes (français, latin ou patois), suivies des formes de français régional : ne sont alors retenues que celles qui s'éloignent du français de l'époque ou qui permettent une anté- ou une post-dation.

[...]; 4. groupe consonantique final -z- : -zə, -ou, -(ə), -mā-, -mað-, -mð- [...], frö- [...], frou- [...]; 5. groupe consonantique final -dj- : fròmādj, -ma-, -mā-, fro- [...], for- [...], frə- [...], fər-, fər- [...].

II. voyelle tonique palatale (é, é, è, etc.) : 1. groupe consonantique final -dz- : fròmédzo, -ou, -mé-, -mè-, fró- [...], four-, fòur- [...]; 2. : groupe consonantique final -dj- : fròmédjo, -ou, -(ə), -mé-, -mè-, -mè-, -mā-, fró- [...], fòr-, for- [...], frə-, fræ- [...], fər-, fər- [...], frou- [...]; franm- [...].

Dans ce traitement des variantes phonétiques, le phénomène de la métathèse n'est pas spécifiquement mis en avant : il n'apparaît dans le classement que comme dernier facteur de tri, pour la raison que ce phénomène est souvent observé, voire attendu, et que son apparition est assez aléatoire¹³.

Quant au verbe *fròmadzì*, le choix opéré pour l'organisation des variantes phonétiques diverge de celui touchant le substantif correspondant : si la voyelle – devenue ici prétonique – est toujours le facteur déterminant pour le tri, la question de la finale verbale (-i, -yè, -è, -iə) prend le pas sur le groupe consonantique issu de -aticu (-dz-, -z-, -dj-, -j-). L'accent est donc mis sur la réalisation de la loi de Bartsch :

I. voyelle prétonique -a- : 1. finale verbale -i : a) groupe consonantique final -dz- : fròmadzì [...], frö- [...], frə- [...], frou- [...]; b) -z- : fròmazi [...], frə- [...], fər- [...]; c) -dj- : fròmadjì [...]; 2. finale verbale -yè : a) groupe consonantique final -dz- : fròmadyè [...]; b) groupe consonantique final -dj- : fròmadjyè, -é, -è, fró- [...]; 3. finale verbale -è : a) groupe consonantique final -dj- : froumadjé [...]; b) groupe consonantique final -j- : fròmajè [...].

II. voyelle prétonique -é- : 1. finale verbale -i : a) groupe consonantique final -dz- : -médzi [...].

III. voyelle prétonique -è- : 1. finale verbale -iə : a) groupe consonantique final -dj- : fromèdjia [...], for- [...], franm- [...].

Ce choix permet d'isoler la variante vaudoise de Rossinière en -mé- (qui est commentée dans l'historique) ainsi que les formes jurassiennes en -èdjia.

Finalement, l'organisation des variantes phonétiques de *fròmadzè* (dérivé en -ittu de *fromage*) illustre la réalisation de la construction suffixale -aticu + -ittu, critère de tri qui, associé avec celui de la voyelle tonique – comme pour le reste de la famille – permet de mettre au jour une progression géographique parallèle à la progression phonétique :

fròmadzè, fró- Vd 90, V 43, 47, 50, 51 (-è), 60 (-é FAVRE-BALET), F 1 SAVOY, 31, 51, 5 SAVOY, frə- Vd 80, F 1 spor., 3 SAVOY, 51 var., 5 SAVOY, frou- Vd 51, 54, F 3 ou 4 Bov., four- N 22, fròmazèt V 73, 75 CHVR., 80, 84, 88, fròmādja B 32, 33, fər-, fər- 22, fromèdja J 47 var., 5-6- passim, for- 35, 36 (et fārmā-), 4 passim, fərmè- 4 Courcelon, franmè- 60 var., 6 Bié., ROSSAT, fromèdjo 62 ALF (cf. hist.), fræmè- B 23 ib. (id.), froumèdjo N 30.

¹³ Commentaire personnel du rédacteur de cet article, Alexandre Huber. Dans une même localité, il arrive notamment que l'on trouve à la fois métathèse et absence de métathèse.

Sont ainsi séparées les formes francoprovençales en *-adzè*, pour Vd, F et N, et en *-azèt* pour V Est, et les formes oïliques en *-adja* (B) et *-èdja* (J), suivies des attestations en *-èdjo* (B Péry, J Cœuve et N Cerneux-Péquignot) commentées dans l'historique pour leur finale en *-o*. Par le fait des matériaux, on quitte ici naturellement une structuration arborescente sur le modèle de celles que l'on peut observer dans les articles *fromage* et *fròmadzì* pour s'approcher d'une progression plus linéaire.

Comme dans cet article, il peut arriver que l'historique commente et nuance certaines attestations, ou explicite une partie de la répartition. Mais généralement, les informations restent implicites et sont déductibles de l'ordre d'apparition des variantes, comme nous venons de le voir, ou de la ponctuation structurant ces matériaux : les aboutissements phonétiques divergents de tout ordre peuvent notamment être séparés du reste par un point virgule (cf. *folâtre*, GPSR VII, 622a ; voir encore *infra*, 4.).

3.2. Sémantisme

L'économie interne de l'article, au niveau de la structuration des sens et des citations correspondantes, est elle aussi complexe et porteuse de sens. De la même manière que l'agencement des variantes phonétiques doit être adapté aux matériaux, l'organisation des sens et des exemples ne peut pas suivre un canevas préconstruit, mais est aménagée à la fois pour regrouper et pour mettre en évidence la complexité sémantique et phraséologique du mot.

Cependant, et contrairement à ce qui se pratique pour les variantes phonétiques, la composante géographique joue un rôle mineur dans l'agencement des matériaux : celui-ci est donc plutôt conceptuel et lexicographique, voire étymologique.

Le principe qui est à la base du classement des sens est celui de leur filiation historique. Mais nos renseignements sur l'histoire des mots sont trop insuffisants et trop fragmentaires pour que la succession des sens puisse toujours être sûrement reconstituée. Aussi sommes-nous obligés, dans certains cas, de nous laisser guider par d'autres points de vue : emploi grammatical, vitalité des significations, etc. (Gauchat / Jeanjaquet / Tappolet 1924, 13).

Ainsi que l'indique la citation ci-dessus tirée de l'introduction au GPSR, si la démarche est pensée dans une optique historique, les matériaux résistent bien souvent à une structuration étymologique, soit que celle-ci est impossible à identifier (dans les cas d'étymologie inconnue ou de rupture de continuité dans le sémantisme du mot, empêchant de fait la mise au jour de la filiation), soit qu'elle est finalement peu intéressante en comparaison d'autres facteurs, comme la fréquence, la classe ou l'emploi grammatical, ou tout autre élément pertinent pour le traitement des matériaux.

Il est fréquent, par exemple, que dans le cas de mots communs avec le français de référence, la structure de l'article soit alignée sur celle présente dans

la lexicographie du français. Cela permet notamment à la fois de souligner les parallèles avec le français et de mettre en avant les développements internes aux dialectes.

FRISER

|| 1° V. tr. Friser, boucler, en parlant des cheveux, des poils du visage (spor.). [...] Dans une chanson. [...] Employé absolt. [...] Avec pron. réfl. indirect. [...] Au réfl. [...] || V. intr. Friser, boucler, des cheveux, des poils, ou sans précisions (passim; anc.). [...] Loc. [...]. Le sujet désigne une personne [...]. 2° Au fig. 1. V. intr. Se recroqueviller en forme de frisure, d'un aliment qu'on frit (Vd Ross.). [...] 2. V. tr. Effiloche le bas de ses vêtements (Vd Penth.). [...] 3° V. tr. Plisser. 1. En parlant d'une étoffe, d'une pièce d'habillement. Fraiser, godronner (Vd spor.; fr. rég. ib., F Gr. [cf. hist.]). [...] 2. Loc. *Frizè l mor* [museau], grimacer, froncer le visage sous l'effet de la convoitise, du dépit (J Charm.). [...]

4° V. tr. Frôler, effleurer (spor.). [...] 5° V. tr. Approcher de très près; éviter de justesse (spor.). [...]

6° V. intr. Émettre un (des) son(s). 1. Grésiller, du beurre brûlant (V Bagnes BA.), de l'eau et d'une surface chaude en contact (N Ch.-du-M.; fr. rég. F Broye Bise, N BON.). [...] 2. Commencer à bouillir, chanter, de l'eau (V Lourt.). [...]

Dans l'article *friser* (GPSR VII, 1011b), le premier sens est non seulement le plus fréquemment attesté dans les matériaux à disposition, mais aussi celui qui est le plus usuel en français de référence. Cette dernière caractéristique justifie une localisation géographique globale : il suffit en effet d'indiquer que ce sens est employé sporadiquement dans toute la Suisse romande. Il n'en est pas de même pour les deux sens locaux qui suivent, et qui découlent de ce premier sens : ceux-ci sont localisés précisément et regroupés sous un en-tête marquant leur emploi figuré et construit sur le sens 1°. Le saut de paragraphe, entre les sens 3° et 4°, permet d'opérer une distinction sémantique et de regrouper les sens 4° et 5° : en effet, si ceux-ci sont aussi communs au patois et au français de référence, ils sont cependant considérés par une partie de la tradition lexicographique et étymologique comme problématiques dans leur lien aux précédents. Finalement, le sens 6° est lui aussi mis à part, pour les mêmes raisons étymologiques.

Le commentaire explicite cette structure :

Aux sens 1° (d'où 2°) et 3°-5°, emprunt; FEW, III, 794a; DURAFFOUR, *Gloss.* n° 3986. [...] Au sens 6°, le mot est apparenté à ses synon. *frəzəlyʃ*, *frəzənə* (ainsi qu'au dér. fr. *friselis*, curieusement classé dans FEW, III, 780a [suivi par TLF]) et appartient sans doute à la descendance de *frīgère*; FEW, III, 789b. Sa présence ici avale l'étymologie traditionnelle, parfois contestée, du fr. *friser*, quand bien même nos mat. relatifs aux sens 1°-5°, du fait même de leur caractère d'emprunt, n'apportent pas d'éléments pertinents à l'appui de celle-ci, à la notable exception du sens 2° 1, qui semble bien étayer l'évolution sémantique telle que la décrit hypothétiquement v. WARTBURG (FEW, III, 796a; BLOCH-WARTBURG⁵, 278) [...].

Von Wartburg regroupe en effet *frire* et *friser* sous un même étymon, *friser* étant issu selon lui d'une réfection du verbe, qui passe alors dans les verbes de la première conjugaison. Le lien sémantique entre *frire* et *friser* est expliqué ainsi dans le FEW :

« [...] die im heissen fett schwimmenden speisen krümmen und verdrehen sich, so dass sie schliesslich eine gewisse ähnlichkeit mit krausen locken bekommen ; dasselbe gilt natürlich von stoffen usw. mit gekräuselter oberfläche » (FEW III, FRIGÈRE, 796a).

Dans ce contexte, les sens 2° et 6° apportent des matériaux nouveaux, absents de la lexicographie du français, et permettent d'appuyer l'hypothèse de von Wartburg. Ce sont ces considérations étymologiques qui ont vraisemblablement motivé une organisation d'essence sémantique : ces matériaux auraient en effet aussi pu être distribués grammaticalement, comme c'est le cas pour *frire* (GPSR VII, 1009b), article pour lequel l'articulation majeure porte sur la transitivité ou l'intransitivité du verbe.

FRIRE

|| I. V. tr. 1° Frire, faire revenir un aliment dans une poêle (passim ; anc.). [...] 2° Par ext. 1. Arroser un mets de graisse chaude, surtout de beurre (V Nend. SCHÜLE) : [...]. 2. Loc. *Fri de l'qual*, amender de l'huile, en particulier de faïne, en la chauffant et en y faisant frire du pain, de la pâte, pour en absorber le goût (J Sépr.). [...] 3. Loc. fig. *Ly a rin a frirè inkə*, il n'y a rien à fr. ici, il n'y a rien à gagner, aucun profit à tirer (F Vill.-s.-M., Roche). [...]

II. V. intr. 1° Cuire dans un bain de graisse bouillante (J Del. XVIII^e s. *Paniers*) [...]. 2° Au fig. 1. Produire une sensation de brûlure (Vd Ross., BR., DUM., F passim). [...] 2. Brûler d'envie, d'impatience (Vd V. de Joux REYMOND, F Gruy., Hte-Glâne L'HOMME). [...] 3. Se mettre en colère (V Ayent BA.). [...] 4. Part. p. adj. Perdu (Vd Vevey vers 1520) [...].

Dans la structuration des sens et des citations, comme pour les variantes phonétiques, l'optique différentielle prime. Ainsi, ce sont surtout les spécificités patoises qui vont être mises en avant. C'est dans ce but que chaque subdivision sémantique, grammaticale, etc. est susceptible de contenir des structurations internes indiquant des contextes d'emploi, des nuances (« dans une chanson », « employé absolument », « d'une personne », etc. ; cf. *supra*, *friser*).

La pratique lexicographique du *Glossaire* s'inscrit ainsi moins dans une tentative de définir le lexème à un niveau conceptuel que dans un système de définitions 'contextuelles' : loin de chercher à regrouper un maximum d'attestations sous un intitulé général, le rédacteur a tendance à multiplier les nuances, les mentions d'emplois figurés, etc., et ceci dans un but non seulement de respect des sources, mais aussi de mise en avant de la vie et de la richesse des patois. De fait, les 'chapeaux' lexicographiques peuvent être constitués tant par des définitions sémantiques que par des définitions fonctionnelles (« La bouche en tant qu'organe de la nutrition », « La bouche en tant qu'organe de la parole » ; cf. *gorge*, GPSR VIII, 457b) – qui permettent, par exemple, de loger

à part les très nombreuses locutions – ou encyclopédiques (structuration selon le mode de fabrication, de conservation, etc. d'un aliment ; cf. *fromage*, GPSR VII, 1040b) – regroupant ainsi les nombreuses informations récoltées sur les habitudes et modes de vie de l'époque et des lieux d'enquête.

Pour l'organisation des exemples, le processus est similaire. En effet, si dans une démarche historique, les exemples anciens sont généralement proposés en premier, le reste des matériaux est organisé suivant un agencement autre que géographique ou géohistorique. Selon un ordre qui varie d'un article à l'autre vont suivre des exemples choisis pour leur syntagmatique et des exemples contenant des informations encyclopédiques, classés alors suivant le cotexte – on propose alors des informations quant à la phraséologie, la mise en œuvre du lexème dans la phrase – ou le contexte – les exemples précisent la définition¹⁴.

Ainsi, l'optique étymologique est implicitement présente dans l'agencement des attestations : tout d'abord, la prise en compte de leur réalisation articuloire pour l'ordonnement des variantes phonétiques en fait un facteur déterminant au niveau formel ; ensuite, l'importance accordée à la mise en avant de la richesse des matériaux ainsi qu'à la conservation du patrimoine linguistique et culturel implique une influence plus discrète de l'élément historique dans le corps du texte.

Ce traitement en filigrane de l'histoire du mot et de son étymologie est particulièrement saillant dans la question de la gestion de l'emprunt au français.

4. La question de l'emprunt

C'est un sujet délicat et problématique que celui des formes patoises qui tirent, partiellement ou intégralement, leur origine du français¹⁵. En effet, les liens qu'entretiennent les formes dialectales avec le français peuvent être multiples : il peut s'agir d'emprunts (adaptés à la phonétique patoise, partiellement

¹⁴ Voir par exemple *gerbe* (GPSR VIII, 281b). Contrairement à ce que l'on peut trouver dans d'autres ouvrages lexicographiques ("Botte de céréales coupées et liées, qu'on peut tout juste porter sous le bras, où les épis sont disposés d'un même côté", DEAF, s.v. *jarbe*, 140sq. ; "Bottes de céréales coupées et liées, ou les épis sont disposés du même côté", TLFi), la taille et l'ordonnement des gerbes ne sont pas indiqués dans le GPSR : "Gerbe, faisceau de céréales coupées et liées avec leurs épis, ou sans précisions". Ce sont les exemples qui fournissent l'information : *La dzèrba, l è chî a sa dzèvqlè rundjè è atatchè unsynblyo, lèz épi d'on bè è la masè dè l'ôtro*, la g., c'est six à sept javelles réunies et attachées ensemble, les épis d'un côté et la paille de l'autre (Vd Penth.). *On bqatè pòr na dzèrba tò sin k'on-n òmè pu tani din sou bré*, on réunit pour une g. tout ce qu'un homme peut tenir dans ses bras (Vd Orm.). [...] *Dun la dzèrba, l'épi è a gòtsè, adé, dè sé kè lî-è lo blyā*, dans la g., l'épi est à gauche, toujours, de celui qui lie le blé (Vd Penth.).

¹⁵ À ce propos, voir les études suivantes : Marzys (1971), Liard (2003-2004), Kristol (2010). Pour la question de la terminologie et de la nature de l'emprunt, cf. A. Thiabault (2010).

adaptés ou non adaptés), de réfections, de calques sémantiques, etc. La difficulté à faire la part de l'influence du français et à faire le tri entre les formes qui en sont le résultat pour un même mot est susceptible d'empêcher son analyse. Ce tri n'est d'ailleurs pas toujours utile ni nécessaire : il est notamment absent du traitement proposé par le FEW qui, s'il opère une distinction, dans le rapport des matériaux au latin, entre formes savantes et formes héréditaires, regroupe généralement les formes issues d'emprunt au français et les formes indigènes.

L'optique différentielle du GPSR décrite plus haut offre cependant et naturellement des éléments permettant de mettre au jour un lien avec le français généralement assez précis, et oblige d'ailleurs parfois à en faire cas, que ce soit de façon explicite ou implicite.

Nous pouvons tout d'abord mentionner les cas pour lesquels plusieurs facteurs indiquent une voie manifeste. Il est évident que la question de formes uniquement autochtones ne se pose pas dans le cas où le lexème est absent du français contemporain et ancien. De même, pour les formes empruntées, la vitalité et l'aréologie peuvent permettre d'exclure l'hypothèse d'une formation indigène. Un dérivé, notamment, peut difficilement être autochtone si le mot-base n'est pas attesté dans le patois en question. Pour *freluquant* ("freluquet" ; GPSR VII, 962b), attesté uniquement à F Sugiez (*fərlityŋ*), l'absence du mot base *freluquet* (*ib.*) au même endroit mène le rédacteur au commentaire suivant :

La probabilité quasi nulle d'une formation locale sur la base de *freluquet* incline à voir dans cette forme une adaptation du mot fr., qui a donc dû avoir une vitalité bcp plus grande que ne le laisse supposer la lexicographie (TLF, VIII, 1239b [sous *freluquet*]) [...].

La question de la vitalité – notamment de la vitalité relative des mots synonymes – est aussi importante pour juger du caractère emprunté ou indigène d'un lexème. Par exemple, la vitalité de la formation française *gerbillon* ("petite gerbe de blé" ; GPSR VIII, 286a)¹⁶ est quasi nulle en Suisse romande (avec deux attestations pour toute la région), si on la compare à celle de ses synonymes **javillon* (cf. *dzəvəyɔn*, GPSR V, 1101b) et *gerbette* (GPSR VIII, 285a) – attestés chacun par l'une des deux sources qui proposent aussi *gerbillon* –, ainsi que *gerbon* (*ibid.*, 286b), tous trois absents du français de référence. **Son caractère d'emprunt peut être appuyé par un facteur supplémentaire** qui est celui de la nature des sources attestant le mot : les correspondants concernés étaient tous deux instituteurs, à même par conséquent de connaître le mot français. C'est donc, dans ce cas précis, un faisceau d'indices relatifs à la

¹⁶ D'un point de vue purement formel, il est possible de postuler pour ce mot aussi bien un emprunt (adapté à la phonétique locale) du français *gerbillon* qu'un dérivé en *-illon* de *gerbe*.

vitalité de la formation et aux répertoires patois et français à disposition de nos sources qui a incité le rédacteur à privilégier la thèse de l'emprunt¹⁷.

Mais souvent un même étymon peut avoir bénéficié de deux voies de propagation : formation héréditaire et emprunt au français. Lorsque la partition entre ces deux voies est claire, elle est habituellement indiquée. De la manière la plus explicite qui soit, le rédacteur peut tout d'abord choisir de distribuer les formes sous deux lemmes différents : C'est le cas pour *bòtsè 1/bouquet* (GPSR II, 556a et 641b) : la formation est similaire – tous deux sont issus d'un dérivé en *-ittu* du germanique **bosk* (FEW XV/1, 192b) –, mais le sémantisme est un peu différent. Le choix d'une telle distinction a vraisemblablement été motivé, en plus de la spécialisation sémantique, par l'origine ancienne de l'emprunt *bouquet* et le fait qu'il ait été « bien adapté à la phonétique locale » (GPSR II, 641b). Dans d'autre cas, la divergence entre les formes a pu se faire en latin déjà : on peut voir à ce propos le couple *cage / dzēbə* (GPSR III, 29a et V/2, 1061b)¹⁸ dans lequel le premier regroupe les emprunts faits au français, dont l'étymon est *CAVEA*, et le second rassemble les formes autochtones qui semblent venir de *gavia* et *gabia*, formes en bas-latin du même étymon¹⁹.

Dans la plupart des cas, cependant, la situation est plus complexe, et un même en-tête regroupe alors des formes empruntées et des formes indigènes, parmi lesquelles il est parfois malaisé, voire impossible, d'opérer un tri. Dans le meilleur des cas, une partie des variantes phonétiques sont spécialisées au niveau de leur sens, et c'est l'addition des facteurs sémantiques et phonétiques qui permet alors d'opérer, pour certaines attestations, une distinction au niveau de la voie de propagation lorsque le parallèle avec le français est avéré à la fois pour la forme et pour le sens. Les deux types phonétiques *frōqasɿ* et *frōsɿ* qui ont été distingués dans les matériaux de *froisser* (GPSR VII, 1035a) sont distribués entre deux grands sens différents : “froisser, comme en fr.” et “frotter”. Le commentaire précise :

Le premier type, qui ne comprend que des attest. liées au sens 1°, est emprunté [...]. Le second type remonte à un bas-lat. **frūstiare*. Dans Vd et V, ses (rares) attest. ne revêtent jamais le sens 1° ; dans F en revanche, territoire où il a de beaucoup la plus grande vitalité, il exprime également le sens 1° 2 [=Faire des faux plis, chiffonner, ou sans précisions], lequel pourrait y constituer une extension (attendue) des acceptions « frotter » et/ou « frôler » et ne pas relever de l'emprunt [...].

Parfois, une telle spécialisation ne touche qu'une partie des attestations, comme par exemple pour *fourrer* (GPSR VII, 861a) :

Au sens I [dont l'idée centrale est : “garnir”], dérivé de *fourre* ; au sens II [dont l'idée centrale est : “mettre, placer”], emprunt ; FEW, XV/2, 157a, 158a. [...]. À Vd

¹⁷ Commentaire personnel d'Éric Fluckiger, rédacteur de la famille de *gerbe*.

¹⁸ Cf. Marzys (1971, 179).

¹⁹ Voir encore par exemple *allumer / alounq* (GPSR I, 296a et 309a).

Leys., Orm., Blon., V Maréc. et Lourt., il y a opposition entre une forme en *fô-*, *fó-* de sens I et une forme en *fou-* de sens II. [...].

Mais généralement la différence n'est apparente qu'au niveau du sens²⁰ ou à celui des variantes phonétiques. Dans le premier cas, l'information est donnée dans l'historique. Pour la famille dérivationnelle de *gercer* (GPSR VIII, 288b), par exemple, on peut observer tout un ensemble de sens qui ne sont pas attestés en français de référence et qui découlent donc d'un développement interne :

GERCER [...]

1° V. tr. Gercer, produire de petites crevasses à la surface de la peau ou d'une muqueuse, ou sans précisions [...]. **2°** Spécialt. Emploi absolu. Percer, commencer à apparaître, en parlant des dents [...]. **3°** Fig. Part. p. adj. Grêlé, marqué par la petite vérole [...].

4° V. tr. Ronger un vêtement, en parlant des mites [...]. **5°** Part. p. adj. Vermoulu, cironné, rongé des vers, en parlant du bois, d'un meuble [...]. **6°** V. tr. Gâter de la viande salée, en parlant de gerces [...]. **7°** Part. p. adj. Infesté de mites, sens supposé [...].

8° Part. p. adj. Teigneux, atteint de la teigne [...].

Emprunt ou, aux sens 4°-7° (autochtones et d'une vitalité relativement forte), dérivé de *gerce* 1, 1°-3° ; FEW, II, 625a [...].

1. GERCE [...]

1° Gerce, t. générique désignant plusieurs espèces d'insectes, considérées surtout à leur stade larvaire, qui s'attaquent aux étoffes, aux fourrures ou au papier [...]. **2°** Vrillette, ver du bois [...]. **3°** Désigne diverses espèces d'insectes ou d'acariens s'attaquant aux denrées alimentaires. [...].

8° Gerçure, crevasse à la surface de la peau [...]. **9°** Par anal. T. médical et vétérinaire. **1.** Au pl. Teigne, maladie du cuir chevelu, sens supposé [...]. **2.** Au sing. collectif [...] ou au pl. [...]. T. générique désignant diverses dermatoses du cheval. [...]

Emprunt plus ou moins adapté ou, aux sens 8°-9°, déverbal de *gercer* 1° ; FEW, II, 625b. [...].

Lorsque c'est au niveau de la phonétique uniquement que la partition entre formes empruntées et formes autochtones apparaît, la distinction peut être à la fois opérée dans les variantes phonétiques et explicitée dans l'historique²¹, à l'image de ce qui est proposé dans l'article *douleur* (GPSR V, 904a) :

DOULEUR, *doulĕr*, rart -à Vd et Bas-V passim, F 51 (sens 3°), 56, N 30, -à*er*, -à*er* Vd 11, 14 (sens 2°), 16, 23, 71, V 23, BA., G 17, 18, N 1-5 passim [...], B 21, 22, 33, J 4,

²⁰ Un sens original n'est toutefois pas toujours une preuve d'indigénat pour la formation : il peut s'agir d'un emprunt avec spécialisation sémantique locale : c'est le cas de *foutaise* (GPSR VII, 867b), comme le dit l'historique, pour les sens 3° ("Action mal-honnête") et 4° (Loc. *È y a d la foutèz*, il y a du grabuge) : « Emprunt, avec extensions sémantiques locales ».

²¹ Pour d'autres illustrations du procédé d'analyse, voir *ciel* (GPSR IV, 65a) et *crête* (*ib.* 532b).

6 passim, -ér N 61, *doulòæ* Vd 14 (sens 1°), -æu V 42, 45, 47 var., -our B 32, -óou(r) V 83, 85, 88 (*dou-*), 89, -ok 84, -ó 76, *dou·ò* 51, *dou·òuòu*, *dou* 60, *dòlaou* F 10, 1 GÉ., -ā 1 passim (et *dou-* 14 Co. var.), 3-4 HÆF., 51 (*dó-*; sens 1°), 53, 5 HÆF., -à G 10 (sens 2°), -óou(k) V 73, 75 (pl. -óouch), 76 var., -our 80; *dòlyèu* V 22. [...] *délqo*, -aou, *dè-* Vd 16* (* seult sens 3°), 3 FAVRAT*, 68*, BR*, DUM*, *Bibl.* 2387*, *Lien vaud.**, -ò 35* [...], -é, -è G 10*, 14*, 15, 20, DUR., *dəlo* B 4 QUI., -ouə 66, 6 VA. [...]

Le type *délqo*, dont la voyelle initiale est due à une dissimilation, remonte au lat. *dōlōre*, alors que *doulq̃*, etc. est emprunté [...].

Mais la plupart du temps aucune partition claire n'apparaît : une forme empruntée mais parfaitement adaptée peut paraître indigène. De même, une formation identique au français n'est pas une preuve d'emprunt : il peut s'agir d'une formation locale indépendante du français. Ainsi, si pour *douleur* le rédacteur a pu distinguer deux types phonétiques grâce à la dissimilation présente dans le second type, en ce qui concerne *couleur* (GPSR IV, 387a), qui a pourtant une structure étymologique similaire, la distinction est malaisée, et n'est d'ailleurs pas opérée :

1. COULEUR, *kòlqo*, -aou, parfois *kó-* Vd 16, 66, F 10 var., 43, 4 Frib. (-òou), 3-4 HÆF., 56, *kolā* Vd 33, F 1, 2, 30-32, 51, 53, 54, *kq̃uo-* 21 var., 32 var., 33, 34, *kolour* V 44, 61 (-òur), 80, 81, 86, -óour 82a, 83, -òou, -óou 71-73, 75, 76 (*kóoul-*, pl. -óouch), 88, 89, -ó 74, 75 ALF, 76 var., 84, -òu 87, -óouk 73 var., -ók 74 var., 84 var., *kòlq̃uòu* 62, *kòu·òuòu* 60, *kolou* 43, F 14 var., *kolé*, -è V 20, 30, 31, 35, 40, 46, 47, 50, 54, 55, G 10, F 55 ALF, *kò·ò* V 51 ALF [...], *kolæu* 42, 45, -èr Vd 62, *kolyuə* V 22, *koyæ* 21, *kolyæu(r)* 22 var., *kyæu* 36, *kyèlè* 18, *tyælq̃é*, -lè B 6 GUÉ., VA., *kalu* N 31, 4, 3-4 HÆF., *koulè(r)*, -é(r) Vd, V 36 var., G, F 63, N 12, 1 URTEL, 20, 30, 33 (*klé*), 51, HÆF., B 2-6, -æu G 2 Meyrin (et *koulyæ*), -ér N 61 (et -èr ALF), -òr Vd 24 ALF [...].

Du lat. *colōre*, mais presque partout adapté du fr. ou emprunt [...].

Dans ce cas, les formes sont organisées par affinités et c'est ce classement qui révèle une partition entre formes autochtones et formes adaptées ou empruntées ; le commentaire dans l'historique se limite alors à « du lat. [étymon] ou emprunt ». Ce choix d'un simple commentaire sans distribution claire des formes est généralement dicté par la difficulté de dégager une répartition précise : de fait, seule la place de la variante phonétique dans la succession des formes permet de situer son degré de proximité phonétique avec le français.

Une voie médiane pour la représentation des données peut être choisie lorsque dans le continuum présenté ci-dessus se dégagent quelques variantes clairement empruntées au niveau de leur forme phonétique : elles peuvent alors être mises en évidence en les séparant des autres par un point virgule – comme c'est le cas pour les formes *djan-*, *jīn-* et *jan-* en fin de l'article *gendre* (GPSR VIII, 234a) –, et commentées ou non dans l'historique :

GENDRE, *dzīndro*, -ou, -e, -(ə) Vd 31 rare, 3 St-Saphorin, 51, 54, 71, V 22-23, 30, 42, 45, 50, BA., F 1, 3-5 spor., N 1 Bér. HÆF., 5 Br., *dzeīn-* V 42 var., 43, 46 corr., 47 (-ò BJERROME), F 22 et 3 Rue HÆF., 45, *dzēn-* V 60, *dzun-* Vd 20, 61, *dzèi-* N 1 Vign. HÆF., *djin-* F 1-3 CURRAT, N 31, 5 Cont., B 23, 26, 2 Tramelan, 30, 32, 33, J 48, 60 var.,

6 VA., *djaïn*- B 21, 22, *djè*-, -*ā*- N 51, 2-6 HÆF., *dja*-, -*ā*- 33, 42, *djīn*- 30, B 34, J passim, *zin*- G 19, 1 Conf., *zin*- V 84, 86 vx, *zīn*- 86 var., 8 Ayer, *zīn·n*- 87, *zī·n*- 89; *djandro*, etc. Vd 73 (-*an·n*), F 42 (→ *dz*-), *jīn*- N JAQ., B 12, J 4 QUI., *jandr(o)* Vd 45, 47, G 1 passim, 20, F 55. [...]

Du lat. *gēnēru*, parfois emprunt; FEW, IV, 96a-b; DEAF, G, 463; DURAFFOUR, *Gloss.* n° 2643.

5. Conclusion

Le traitement étymologique et historique au sein des articles du GPSR fait partie du projet initial des fondateurs, qui est de contribuer à la conservation du patrimoine linguistique et culturel de Suisse²² et à la description des variétés dialectales.

Nos dialectes ont conservé des mots latins et des acceptions de ces mots qu'on ne retrouve guère ailleurs et ils sont appelés à éclaircir différents points obscurs de la philologie romane (Gauchat 1897, 2)²³.

À l'apport des matériaux dialectaux peut être ajouté celui des attestations anciennes, qui fournissent « une contribution à la connaissance du lexique français » (Schüle 1963, 5), puisqu'elles ont un rôle à jouer dans l'ajustement de certaines datations des usages du français. L'utilisation de ces données pour l'histoire des langues romanes constitue en effet le prolongement philologique naturel et attendu de la récolte des matériaux. Mais outre les aspects touchant la nature et la richesse du corpus, il faut tenir compte de la part non négligeable dans le débat historique que peut prendre le regroupement et l'agencement même des matériaux. En effet, nous l'avons vu, la volonté de traitement exhaustif des attestations – principe inhérent à la démarche de conservation des données – impose au rédacteur de trouver une place à chacune d'entre elles. Il est alors nécessaire d'élaborer une structure lexicographique adaptée à la masse de données, et celle-ci intervient au niveau de la nomenclature, des variantes phonétiques et du sémantisme : elle implique d'évaluer, à l'aune de la tradition étymologique qui a cours, le regroupement étymologique des attestations, leur formation et leur(s) voie(s) de propagation de même que l'enchaînement sémantique qui les lie. L'exposé des faits est donc indissociable de leur interprétation : la construction de chaque article porte ainsi l'empreinte de l'analyse historique et étymologique des matériaux, qui peut alors être explicitée ou précisée dans le commentaire qui l'accompagne et s'en faire l'écho.

Christel NISSILLE

²² Gauchat (1897).

²³ Voir encore Gauchat (1914, 10-11).

6. Bibliographie

- Burger, Michel, 1971. « A propos de la limite nord du francoprovençal », in : Marzys, Zygmunt (ed.), *Colloque de dialectologie francoprovençale. Actes*. Neuchâtel/Genève, Faculté des Lettres/Droz, 56-69.
- Chevalley, Hervé, 2005-2006. « Publication du Glossaire », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 107-108, 3-9.
- Fluckiger, Éric, 2009-2010. « Publication du Glossaire », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 111-112, 3-8.
- Gauchat, Louis, 1914. « Notice historique », *Bulletin du Glossaire* 13, 3-30.
- Gauchat, Louis, 1930. « Récolte et classement des matériaux », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 32, 5-6.
- Gauchat, Louis, 1934. « Publications », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 36, 2-6.
- Gauchat, Louis, 1936. « Publications », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 38, 3-6.
- Gauchat, Louis, 1937. « Publications », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 39, 3-6.
- Gauchat, Louis, 1938. « Publications », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 40, 3-6.
- Gauchat, Louis, 1940. « Publications », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 42, 3-5.
- Gauchat, Louis / Jeanjaquet, Jules / Tappolet, Ernest, 1924. « Introduction », in : *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Librairie Droz, Genève, 1924-.
- Godat, Christelle, 2003-2004. « Publication du Glossaire », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 105-106, 3-7.
- Kristol, Andres, 2010. « Contact des langues et emprunts. L'influence du français sur les parlers galloromans », in : Thibault, André (ed.), *Galicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris, L'Harmattan, 71-91.
- Liard, Paul-Henri, 2001-2002, Compte rendu de : Dondaine, Colette, *Trésor étymologique des mots de la Franche-Comté*, Strasbourg, Société de linguistique romane, 2002, in : *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 103-104, 35.
- Liard, Paul-Henri, 2003-2004. « Publication du Glossaire », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 105-106, 12-16.
- Marzys, Zygmunt, 1971. « Les emprunts au français dans les patois », in : Marzys, Zygmunt (ed.), *Colloque de dialectologie francoprovençale. Actes*, Neuchâtel/Genève, Faculté des Lettres/Droz, 19-35.
- Okamoto, Koji / Stumpf, Willy, 1975. « Chronologie du FEW d'après la parution des fascicules », in : Baldinger, Kurt (dir.), *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*, *Bulletin des jeunes romanistes*, Paris, Klincksieck, 18-19, 49-58.
- Schüle, Ernest, 1963. « Publication du Glossaire », *Rapport annuel de la Rédaction du Glossaire des patois de la Suisse romande* 65, 5.
- Schweizerisches Idiotikon. Dictionnaire des dialectes suisses alémaniques*, Huber, Frauenfeld, 1881-.

- Thibault, André, 2010. « Introduction », in : Thibault, André (ed.), *Gallicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris, L'Harmattan, 11-16.
- Voillat, François, 1995. « Le Glossaire des patois de la Suisse romande », *Bulletin I* (Sciences humaines et sociales) [du] Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Corpo 8: una storia a sé?

L'indagine etimologica nel *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*

Sciogliamo subito l'enigma del titolo. Corpo 8 è il nome con cui viene chiamata nel gergo redazionale la trattazione etimologica delle voci del *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana* (d'ora in poi VSI), dalla grandezza del carattere con cui viene composta tipograficamente (anche se a dire il vero il corpo oggi è leggermente maggiore), una grandezza ridotta rispetto a quella usata per il resto del testo, quasi a sottolinearne «un ruolo secondario», un «ruolo subordinato». Così per lo meno si esprimeva Federico Spiess, che ormai più di trent'anni fa si è occupato degli aspetti relativi alla ricerca etimologica nel quotidiano lavoro dei redattori del VSI: era il 1979, al congresso di Macerata, dedicato appunto a etimologia e lessicografia dialettale, un congresso memorabile, per lo meno per me, perché è stato il primo a cui ho partecipato.

Nel suo intervento, poi pubblicato negli atti¹, Spiess descrisse in modo esaustivo la questione etimologica, mettendone a fuoco i punti principali, che consistevano e consistono essenzialmente in uno scarso approfondimento di fronte a voci panromanze o comunque di ampia diffusione, per le quali un rimando al REW e al FEW è di regola sufficiente, nella rinuncia a ricerche troppo minuziose nel caso di voci isolate e di non immediata interpretabilità, per cui spesso ci si deve limitare all'indicazione «Origine oscura o incerta», in un rinvio al tipo lessicale corrispondente nella lingua di provenienza nel caso di prestiti recenti, in un'attenzione particolare per le varianti fonetiche, per la formazione della parola, per la sua diffusione e per i suoi significati, in uno sguardo costante alla famiglia semantica e infine in un continuo e attento riscontro fra vicende linguistiche e dati enciclopedici, fra storia della parola e storia della cosa. A ribadire ancora una volta la bontà, la validità, del binomio *Wörter und Sachen*, anche, e forse nella fattispecie soprattutto, nella prospettiva che qui ci interessa.

Spiess quindi pare evidenziare l'importanza ridotta della ricerca etimologica nell'impostazione del VSI, che ha effettivamente il suo punto di forza

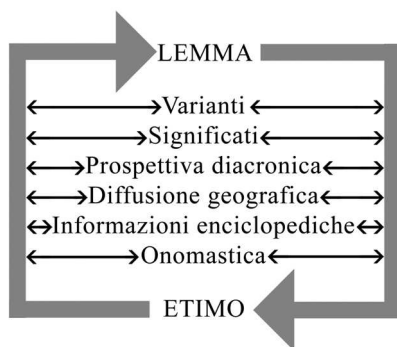
¹ Spiess (1981), ripubblicato in Spiess (2007, 127-137), nella miscellanea voluta per i suoi ottant'anni dal CDE. Dopo 11 anni come redattore, Spiess subentrò come direttore a Silvio Sganzzini nel 1973 e restò alla guida del VSI fino al suo pensionamento nel 1992; gli succedette Rosanna Zeli.

soprattutto nella parte centrale delle voci, nella trattazione enciclopedica. Aspetto, questo, che trova oggi particolare risalto con la pubblicazione della collana «Le Voci», che ospita alcuni fra gli articoli del VSI che sono stati ritenuti più accattivanti da un punto di vista etnografico².

Ma nonostante questa premurosa precisazione e una certa prudente modestia dell'autore, il VSI finisce comunque per assumere, saremmo quasi tentati di dire 'malgré soi', la funzione anche di vocabolario etimologico. E in effetti lo stesso Spiess concludeva il suo intervento affermando: «Credo di aver dimostrato [...] che se il VSI non vuol essere in primo luogo un dizionario etimologico, esso dà nondimeno anche in questo campo informazioni che superano di gran lunga quelle che danno solitamente perfino i vocabolari etimologici veri e propri»³.

Come mai questo si verifica? Come è possibile? La spiegazione sta nell'impostazione non solo del VSI ma dei quattro grandi vocabolari nazionali, che fa sì che le molte informazioni riunite nella trattazione interagiscano fra di loro, in modo che tutti i vari aspetti concorrono o possono concorrere a gettar luce sulla storia del lemma. Creando, per dirla ancora con Spiess, «una base straordinariamente favorevole anche per la ricerca etimologica».

Schematicamente abbiamo dunque una situazione del genere:



La conoscenza di varianti, significati diversi, area geografica, attestazioni onomastiche, informazioni enciclopediche, ecc. contribuisce a dare elementi

² V. l'elenco dei titoli in <www.ti.ch/cde/publicazioni/collane/le-voci>.

³ Spiess (1981, 152). Questo giudizio è ulteriormente rafforzato dalla presenza di indici, posti alla fine dei vari volumi, che forniscono utili indicazioni in quest'ambito: quello degli *Etimi* e quello delle *Origini*; quest'ultimo però, per ragioni dettate dall'economia redazionale, non verrà più proposto in futuro.

per risalire all'origine della voce; la quale a sua volta fornisce indicazioni per stabilire la variante da porre a lemma, la successione dei significati, la loro cronologia e via dicendo.

Fatte queste considerazioni generali, vediamo ora di osservare da vicino un esempio di trattazione etimologica del VSI, uno dei nostri ormai familiari corpi 8.

Prendiamo come esempio il lemma *catanái* "confusione; persona irrequieta; oggetto ingombrante, cianfrusaglia; arnese; persona da poco". Vediamo dapprima l'inizio della voce, con i suoi significati e le sue varianti:

CATANÁI (katanái) s.m. 1. Confusione, trambusto. – 2. Persona irrequieta. – 3. Oggetto ingombrante; cianfrusaglia. – 4. Aggeggio, arnese. – 5. Persona da poco.

Var.: *catanái* (Medeglia, Giubiasco, Lumino, Biasca, Pollegio, Brissago, Ponte Tresa, Montagnola, Savosa, Sala Capr., Sonvico, Lugano, Melide, Brusino Arsizio, Meride, Besazio, Mendrisio, Balerna, Chiasso, Roveredo Grig.), *catenái* (Riviera); – *catanavro* (Lumino).

Ed ecco la trattazione etimologica:

①	Non da *ACCAPTARE 'acquistare', quasi si trattasse di un tipo 'accattanaglio', come pensava il Keller, probabilmente partendo dalla sola accezione di 'cianfrusaglie, rifiuti' [17]. Va dapprima osservato che <i>catanái</i> si ritrova in un'area lomb. e del confinante Piem. (i suoi estremi sono il Canton Ticino, Vercelli, Tortona, Crema, Bergamo e Lecco), con tre significati fondamentali: 'trambusto; baccano' (v. Premosello Chiovenda 'frastuono', vercell. 'trambusto, grande rumore per nulla', com. 'rissa rumorosa, baccano, confusione e tumulto di gente; tafferuglio, rissa rumorosa' [18]), 'persona di poco valore' (Vergiate 'ciar-pame: persona di poco conto', bust. 'indolente, disutile', Oleggio 'persona stravagante e poco affidabile', vigev. 'persona dappoco, inetto, scimunito', Tortona 'persona stramba', lodig. 'individuo antiquato, di idee sorpassate', lech. 'persone che presentano carenze nell'espletamento del loro lavoro' [19]) e 'cosa di poco valore' (vares. 'ferrovicchio, cosa inutile, da gettare', bust. 'ferravecchio', vigev. 'cianfrusaglia, quisquiglia, inezia', Tortona 'cianfrusaglia, minutaglia', vogher. 'cosucco di poco conto, ferravecchi, cianfrusaglie', pav. 'oggetto informe, cosa strana, complicata, invenzione curiosa', lodig. 'ferrovicchio, oggetto in disuso', crem. 'bazzecole, bazzicature', mil. 'robe vecchie', 'canchero: di arnese o strumento qualsiasi sconquassato e che non faccia al bisogno', berg. 'ciarpa; robe vili e vecchie', lech. 'ciarpame, cianfrusaglia' [20]). In secondo luogo, il termine è inscindibile da — <i>tanánai</i> , che presenta un'analoga gamma di significati, diffuso nel Nord in maniera compatta dal Ven. fino alla Lombardia orient. (più a ovest, riemerge a Torino [21]): assieme al suo sin. <i>badanái</i> , viene fatto risalire in genere all'ebra. <i>be Adonai</i> 'nel, col Signore', formula ricorrente nelle preghiere della Sinagoga [22]; cfr. il caso dell'it. <i>barucabà</i> 'confusione', dall'ebra. <i>baruch habbà</i> (<i>bescem Adonai</i>) 'benedetto colui che viene (nel nome del Signore)' del Salmo 117.26, usato anche come saluto [23], e si ricordi che, nel dial. it., altre voci del	⑥
②	mondo ebr., come <i>sinagoga</i> e <i>ghetto</i> , sono spesso passate a indicare 'confusione; luogo dove molti parlano insieme' ecc. [24]. – Per il passaggio semantico da 'rumore' a 'cianfrusaglia' v. <i>bataclán</i> 'fracasso, rumore' (Mesolc., Posch.) rispetto al suo significato di 'accozzaglia, ciarpame' (Ossol., Pav., Monf.: v. — <i>bataclán</i>), cfr. inoltre <i>bèga</i> 'zuffa, lite' e 'cianfrusaglia, ciarpame' (Grosio [25]). – Quanto alla forma, l'iniziale <i>cata-</i> di <i>catanái</i> andrà spiegata pensando a un incontro, avvenuto ai margini occid. dell'area di <i>tanánai</i> , con — <i>catabái</i> 'confusione, disordine, parapiglia', tipo lessicale attestato dal Piem. all'Emilia. La var. <i>catanavro</i> di Lumino sorge per avvicinamento ad <i>arnavro</i> 'cosa, oggetto ingombrante; persona da poco' (v. — <i>arnául</i>). – L'origine del paragone sotto 6. dovrà essere ricercata nell'espress. equivalente con — <i>catalán</i> ; v. anche — <i>bacanái</i> 'baccano'.	⑦
③	Bibl.: [1] ROSSI, Ant. Cantonetto 135. [2] ZENDRALI, Vocab.ms. [3] CATTANEO, AMC 1979.63. [4] MARIOTTI, Poesie 21. [5] BARONI, Fregüi 19. [6] GALTETTI, Gloss.ms. [7] MAGGINETTI-LURATI 74. [8] MENGHETTI, Scarabozz 29. [9] POCOBELLI, Mili 5, cfr. KELLER, BLug. 256. [10] POCOBELLI, Alm.Tic. 1938.219. [11] POCOBELLI, Alm.Tic. 1942.174. [12] GUZZONI, Ciciarad 16. [13] Cfr. ORTELLI TARONI, Ceresio 18. [14] ARIGNONI, Cantonetto 1958.15. [15] PASSARDI 71. [16] TAMI, Malc. 179. [17] KELLER, BLug. 307. [18] RAGOZZA 113, VOLA 58, MONTI 45, App. 23. [19] MATTAINI 38, GAVINI 1.103, FORTINA 122, VIDARI 56, CABELLA 97, CARETTA 33, BIELLA 312. [20] GORINI-MAGGIORA 58, AZIMONTI 25, VIDARI I.c., CABELLA I.c., MARAGLIANO, Diz. 121, GALLI 184, CARETTA I.c., SAMARANI 54, CHERUB. 1.255, ANGIOL. 198, MASSARIELLO MERZAGORA, PDil. 3.27, TRAB. 317, BIELLA 312. [21] SANT'ALBINO 1132. [22] PRATI, VEI 86-87, DEI 1.401, 5.3710, DEG 883; cfr. REW 477a. [23] PRATI, o.c. 109, DEI 1.446, FORTIS-ZOLLI 147; cfr. FEW 20.24. [24] CORTELAZZO, Parole ven. 72, BECCARIA, Scituterat 173-174. [25] DEG 208.	⑧
④		⑨
⑤		⑩

Petrini

Questo è un esempio sicuramente non strabiliante, ma che ha il pregio di presentare diversi aspetti che possono comparire nella discussione etimologica.

Abbiamo infatti:

- (1) la presa in considerazione di un'ipotesi già formulata e qui rifiutata
- (2) la diffusione del tipo lessicale, anche fuori della Svizzera italiana
- (3) i significati in cui compare in quest'area
- (4) il collegamento con voci simili, dal possibile stesso etimo
- (5) la proposta etimologica
- (6) parallelismi in altri dialetti italiani
- (7) l'evoluzione semantica
- (8) l'esame dell'aspetto formale; e qui va ricordata l'attenzione agli aspetti morfologici, in particolare per quanto riguarda il significato e la funzione di suffissi e prefissi, di modo che il VSI costituisce anche un importante punto di riferimento per lo studio della formazione delle parole nei dialetti dell'Italia settentrionale
- (9) la discussione di varianti non conformi alle regole fonetiche locali
- (10) la spiegazione di espressioni particolari

Abbiamo quindi una buona gamma di possibilità; per essere completa la casistica dovrebbe comprendere per lo meno ancora:

- la possibilità di una messa in evidenza di una specializzazione semantica di varianti locali; è il caso che si verifica in *códiga* “cotica, cotenna”, con le due forme locali di S. Domenica che assumono significati diversi: *códegh* “cotica erbosa” si differenzia da *códagh* “sciavero, parte esterna che si ottiene segando longitudinalmente un tronco”.

CÓDIGA

Da un lat. tardo e parlato *CŪTICA(M), derivato di CŪTE(M) ‘cute, pelle’ [17] forse tramite il suo diminutivo CUTÍCULA(M). – Il corrispondente di S. Domenica per il VSI segnala la distinzione semantica fra *códegh* ‘cotica erbosa’ e *códagh* ‘sciavero’. L’espressione *dal cinchécént kódiga* per indicare cosa vecchia, antiquata, combina il riferimento al periodo storico del Cinquecento (vivo in locuz. quali *dal cinchécént vóltat indré*, *dal cinchécént Balèrna*, cfr. → *cinch*, par. 7.) con quello al personaggio leggendario di Carlo Codiga (v. → *Carlo*, par. 2.2.2.), evocato in diversi modi di dire che rimandano a un passato remoto. Per *cudegún* ‘uomo pigro, lento’ di Isona cfr. l’it.ant. *coticone* ‘uomo rozzo, grossolano, zotico; villanzone’ [18] e il mil. *códega* (s.m.) ‘uomo di dura cotica, rozzo’ [19].

- il caso di suggerimenti interpretativi per parole di altre lingue, come si verifica per es. in *bondiöla* “tipo di insaccato di maiale”, dove si allarga la proposta a voci d’area spagnola

BONDİÖLA

In proposito occorre chiedersi se a questa base non debbano essere rimandati anche gli spagn. *bondejo* 'vientre del halcón', *mondejo* 'relleno de la panza del cerdo o del carnero', *bandullo* 'vientre, conjunto de las tripas', in Navarra *bandujo* 'tripa gorda de cerdo rellena de carne adobada' per cui non sembra accettabile la proposta di WAGNER, RH 20.558 di connetterli con *banda* 'fascia, cinta', proposta respinta anche da COROMINAS, DECast 1.387.

o in *cracia* "sporcizia, secrezione", voce di prossima pubblicazione, dove si estende l'ipotesi interpretativa a una voce svizzera tedesca, rimasta senza spiegazione nel SchwId.

CRACIA

20

I dati tic. si situano all'estremità orientale di un'area di diffusione del term. compatta, che interessa i dial. lomb. e piem. [2] e che si estende, verso sud, in direzione di Voghera e della Liguria (ma i repertori dial. lig. registrano la voce solo a partire dai primi del Novecento) [3]. – Da un *KRAKKJA originatosi dalla

25

base prelat. *KAR-/KR- 'decrepito; in decomposizione' [4]; per forme di area fr. con significati simili, come ad es. i valdost. *kratsä*, norm. *crachin* 'sedimento indurito sul fondo di un contenitore di cucina', von Wartburg è ricorso invece a un poco convincente incontro fra il lat. CRASSUS 'grasso' e la base onomat. KRAKK-

30

(responsabile, fra l'altro, del fr. *cracher* 'sputare') [5]; ci si chiede inoltre se alla cit. base prelat. non possa venir ricondotto anche lo sv.ted. (della regione del Simmental) *Gratsch* 'sporcizia, sudiciume, incrostazione sulle mani', di origine non chiarita [6].

Casi che confermano quanto sosteneva Alberto Zamboni, secondo cui più un repertorio di attestazioni è vasto, più si hanno possibilità di comparazioni che consentono «l'emergere delle soluzioni per confronto di dati che vengono a chiarirsi vicendevolmente»⁴.

Qualche altra componente potrebbe ancora esserci, ma si tratta di cose minute, i tratti essenziali mi pare siano questi.

Vediamo ora di fare un passo avanti per mostrare qualche esempio in cui tutto questo lavoro ha portato a un risultato diverso da quello che è comunemente accettato, arrivando quindi o a proporre un'etimologia nuova o a sostenerne una che fino a quel momento, pur essendo nota, non era stata ritenuta valida.

Naturalmente questo non implica necessariamente che la proposta avanzata sia giusta, semplicemente in quel momento chi ha redatto e chi ha discusso con l'autore l'ipotesi l'hanno ritenuta valida. Ma poi, come solea dire il mio maestro Heinrich Schmid proprio in questa università «noi non eravamo lì quando una denominazione fu creata».

⁴ Zamboni (1992, 174).

Gli esempi di questo tipo sarebbero abbastanza numerosi (è il vantaggio di venire dopo tanti illustri predecessori e di avere a disposizione una documentazione più ampia e dettagliata); ci limitiamo per ovvi motivi a un leggero manello: *bonamán*, *cipí*, *costii* e, forse con qualche riserva in più, *conegrina*.

In *bonamán* “augurio e strenna di capodanno; capodanno; mancia”, Rosanna Zeli sostiene una derivazione da BONA MANE “buon mattino” contro la comune opinione di una continuazione di BONA MANU, ipotesi che è tuttora accettata dalla maggior parte degli studiosi⁵, nonostante che le argomentazioni dell’autrice siano molto convincenti.

BONAMÁN

Quanto all’origine della voce, essa viene comunemente ricondotta a un lat. BONA MANU, REW 5339, DEI 1.558,635, inteso come ‘mano generosa, munifica’ (DRG 2.610), con un’ulteriore specificazione di significato da ‘dono, mancia’ a ‘dono e mancia di capodanno’. Destano però perplessità sia la sua composizione, sia il trapasso semantico: da un lato si può infatti constatare che espressioni sorte da agg. + MANU si concretano in ambito it. e, ad es., fr., in locuz. avv. (in *buone mani*, di *seconda mano*, ecc.) e non in sost. composti, eccezion fatta per i cristallizzati it. *manomorta*, fr. *mainmorte* (a.fr. anche *morte mein*), *mainferme*, *mainlevée*, ecc., che sono del linguaggio giuridico;

BONAMÁN

Quest’ultima constatazione induce a chiedersi se l’origine della voce non sia altra e cioè un composto di MANE ‘mattino’. Tre gli argomenti principali che stanno alla base di questa ipotesi. 1) Anche se non esistono esempi di deriv. romanzi diretti di MANE ‘mattina’ nell’It.sett. e nelle regioni ladine (le attestazioni friul. *man*, eng. *maun* di REW 5294 non sono confermate), l’esistenza della voce sostantiva è presupposta sia dalle attestazioni traslate a pad. e a ven. (*man* ‘subito’), sia dagli esiti dei composti DE MANE ‘di mattina, mattina’, POST MANE ‘dopodomani’, PER MANE ‘subito’ che vigono o vigevano in queste regioni, ed è confortata dai continuatori a.fr. *main* m., a. prov. *ma* m. (FEW 6.1.181-182), a. pis. *mano* f. (AGI 12.157), it. *mane* ‘mattina’. 2) In alcune aree dell’It.sett. la denominazione del dono di capodanno o natalizio deriva dalla formula augurale pronunciata nella circostanza,

⁵ Cfr. ad es. De Mauro / Mancini (2000) o Bracchi / Bianchini (2003, 134) e Bracchi / Mambretti (2011, 587) dove viene riconsiderata la posizione più favorevole espressa in Bracchi / Antonioli (1995, 241)

BONÁMÁN

3) Proprio in ambito tedesco, dove spesso le formule augurali e della questua di capodanno rispecchiano quelle alpine e cispine (uno dei più frequenti inizi è *Guten Morgen im Neuen Jahr*, H. Siurs, *Die Ansingelieder zu den Kalenderfesten* 219.85 e seg.) e dove i termini sarebbero nettamente distinguibili, non compare mai l'espressione '*gute Hand*' (lo «*Streck aus, streck aus deine milde Hand, leg mir ein, leg mir ein ein goldiges Pfand*» di un canto di questua per S. Nicolao del Burgenland e dell'Ungheria occid., H. Siurs, o.c. 148.11, non è pertinente, poichè la voce vi è usata in senso proprio).

Per tutti questi motivi pare ragionevole ritenere che all'origine della voce sia la formula augurale pronunciata in occasione della questua di capodanno *bon di*, (*bon ann.*) *bona man* 'buon di, (buon anno,) buona mattina', considerata anche l'importanza che riveste, come presagio per tutto l'anno a venire, lo svolgimento del primo giorno di questo (cfr., ad es., nel Con-

In *cipí* “pigolare”, ma poi anche “parlare” si rinuncia a un'etimologia di provenienza dotta a favore di una soluzione onomatopeica:

CIPÍ

Origine onomat., da una base *čip-* [20] imitativa del pigolio dei pulcini e del cinguettio dei passeracei. – La voce ha riscontri diretti nei dial. lomb. e piem. [21]. – La proposta di spiegazione avanzata da Lurati e altri, su indicazione del Monti [22], secondo cui *cipí* ‘aprire bocca, dire una parola, parlare, interloquire, obiettare’ (par. 2.1.) rifletterebbe l'it. *eccepire*, di provenienza giuridica, lascia alquanto perplessi, data l'occorrenza di espressioni sinonimiche del tipo (*sénza*) *gnanca fá un cipp* ‘senza / non dire neppure una parola’, *fá piú un cipp* ‘non dire più una parola, tacere’ (per cui v. → *cipp*¹); tantomeno convince, sul piano fonetico, l'uniformità di trattamento della proton. *e* della base it., in genere passata a *i*, in particolar modo nelle località riv., blen. e lev. dove è di regola attestato un diverso sviluppo e dove ci si attenderebbe l'esito **ciapí*. La possibilità di un'interferenza con *eccepire* si potrà tutt'al più ravvisare, con le dovute riserve, per la var. *cepi* di Bellinzona e Comolengo (par. 2.1.), così come è stato rilevato per gli esiti *cepé*, *cepi* ‘eccepire, aver qualcosa da ridire’ della Val Tartano, in un diz. dial. di recente pubblicazione [23].

In *costii* “custodire; spiare; ascoltare; prendere il sole”, non viene dato seguito nemmeno al padre fondatore del VSI:

COSTII

Ricondotto da Salvioni al lat. AUSCULTARE 'ascoltare; origliare', con cambio di coniugazione e metatesi (> lev. *scouti*, *scuti* > verz. *costii*) [9], sarà piuttosto da considerare un raro riflesso popolare di CUSTODIRE 'custodire, guardare, sorvegliare, proteggere' [10], secondo quanto suggerisce già l'indice dell'AIS [11]. Per la fonetica, si deve ammettere il dileguo della *d* intervoc., come negli a.fr. *costoir* 'faire la toilette hygiénique d'un individu', a.cat. *costoir*, *costeir* 'guardar, tenir esment d'una cosa; procurar de conservar-la' [12] e, per le parlate moderne, nel sardo logud. *kostoire* 'conservare, riporre in luogo appartato, sicuro' [13]; il fenomeno fon. è notoriamente ben documentato nei dial. dell'Italia sett., in specie occid. [14].

Da ultimo *conegrina*, dove la conoscenza della cosa permette di formulare un'ipotesi alternativa:

CONEGRINA (konegrína) s.f. Candeggina (Biasca [1]).

La voce emerge con identico significato qua e là nei dial. piem. e lomb. ed è documentata unicamente da repertori lessicali di recente pubblicazione (non antecedenti al 1985) [2]; la si rileva anche nell'it. regionale piem. (xx sec.) [3]. Il suggerimento di interpretarla come un composto equivalente a *aqua negrina* [4] non convince, semanticamente perché non si capisce il motivo di una definizione antifrastrica per indicare una soluzione che in realtà è trasparente o tuttalpiù giallognola, foneticamente perché appare di difficile ammissione una riduzione così importante e generalizzata (*aqua* > *cu*) in una formazione dai natali tanto prossimi. Vi andrà piuttosto ravvisata una denominazione scherz. di stampo dial. rifatta sul lomb. *cò négher* 'testa nera', riferita al teschio del simbolo di morte raffigurato sull'etichetta a indicare il grado di tossicità e la pericolosità del prodotto, in unione con il suffisso *-ina*, riecheggiante la finale dei sin. *candeggina*, *varechina*, *natrolina*.

Come detto ogni proposta etimologica porta con sé la condizione che possa venire o meno accettata. Ma il fatto stesso che venga presa in considerazione è un fatto che gratifica, che non fa sentire i redattori come vox clamantis in deserto. E noi dialettologi d'area italoфона proviamo particolare piacere quando troviamo che una proposta del VSI viene presa in considerazione dal LEI, massima autorità in materia⁶. LEI che ovviamente può accettarla, condiderla, o rifiutarla.

⁶ Il LEI svolge un lavoro enorme di consultazione e spoglio dei vocabolari dialettali ed è particolarmente attento alle trattazioni etimologiche; è pertanto comprensibile

Vediamo dapprima due esempi di accettazione; iniziamo con il caso di *büst* “busto”:

*BUSTIS	363	364	BUTEO
<p>d'albero' > 'parte del corpo'. Ugualmente al sec. XII risale il significato di 'indumento femminile', cfr. lat.mediev.ver. <i>in uno camise et una gasdia et uno busto fisso</i> (1139, N.Arch.ven. 25,138, Hubschmid,VR 29,117) e lat.mediev. gen. <i>bustum (et unum paludellum ... et iupam meam)</i> (1157, HPM, Chart 2,379, ib.) con le forme it. sotto 2.b. Come già Hubschmid ha ben visto, l'it. <i>busto</i> 'effigie' (2.c.) non ha nulla da che fare con <i>bustum</i> 'luogo dove si bruciano i cadaveri'. L'opinione di Hubschmid è seguita anche dal VSI 2,124b (Petrini). Il canone etimologico generalmente accettato segue però l'opinione del REW 1422, FEW 1,651 e DELI 179 che partono da <i>bustum</i> 'luogo dove si bruciavano i cadaveri', benché già Diez 75 abbia espresso dubbi relativi ai presunti passaggi semantici successivi a 'statua in ricordo del defunto' > 'parte del corpo'. Il significato di 'statua' per lat. <i>bustum</i> non è attestato (ThesLL 2,2256-1158). Sotto 3. le rare attestazioni per oggetti che hanno forma di busto. L'it. <i>bustier</i> è francesismo recente, cfr. fr. <i>bustier</i> (dal 1955, TLF 4, 1079a).</p> <p>Diez 75; REW 1422; DEI 643; VEI 187; DELI 179; VSI 2,1245-1248 (Petrini); DRG 2,718segg. (Decurtins); FEW 1,651; Hubschmid,VR 29, 116segg.–Toso¹⁷.</p> <p>→ bustum</p>		<p>It. bustirapo m. '(nell'antica Roma) persona della plebe che, per sfamarsi, rubava le offerte votive depositate sulle tombe (1830, Bazzarini, VocUniv).</p> <p>It. imbusto m. 'sepulcro, sepoltura; urna contenente le reliquie di un santo' (1952, Bernari, B).</p> <p>2. It. busto m. 'cadavere' (1532, Ariosto, B; ante 1907, Carducci, B; "lett." DeMauro 1999).</p> <p>Latinismi da Boccaccio (II.1.) e da Ariosto (2.). Un riferimento al significato originario di BUSTUM, participio passato di *BURERE 'bruciare', si conserva nei toponimi lomb.occ. <i>Busto Arsizio</i>, <i>Busti Arsizia</i> (Varese sec. XIV, Olivieri), mil. <i>Busto Garolfo</i> (<i>Bustes Caruffi</i>, 922, Hubschmid,ZrP 80,113), <i>loco Buste prope isto Varese</i> (1061, ib.), che richiama l'uso di bruciare le stoppie secondo la pratica del debbio in <i>Busto Arsizio</i>. La seconda componente riflette lo stesso significato ('arsiccio'), creando una tautologia. RohlfStudi 53 accetta questa etimologia e poi (ib. 374) la mette in dubbio dopo la lettura di Piel,RF 64,241segg. e Hubschmid,ZrP 80, 102, 98-119. Sono però da separare l'it. <i>busto</i> < BUSTUM e prerom. *bosta 'pascolo', voce soprattutto iberoromano.</p> <p>30 REW 1422; FEW 1,651; PellegriniVariaLing 272; RohlfStudi 53.–Toso; Pfister.</p>	

Continuiamo con quello di *caragná* “piagnucolare”:

482	*KAR(R)-
	<p>Niss.-enn. (enn.) carcarazzu m. 'cappellaccio vecchio e sporco' VS.</p> <p>5 Una base *kar(r)-, di origine onomatopeica, indicante grida, si localizza nell'Iberoromania e anche nel guasc. <i>carascho</i> f. 'raganella' (RohlfGascon num. 214), spagn. <i>carraca</i> 'id.' (ante 1629, Pantaleón de Ribera, DCECH 1,890) e nell'Italoromania (I.). Il REW¹ (4679) ricondusse le voci all'A-Ted.a. <i>karōn</i> 'lamentare'; Salvioni le considerò continuatori di <i>quaerere</i> 'chiedere' (REW 6923); Bracchi propose di vedervi un derivato da <i>queri</i> 'lamentarsi'; DESF vorrebbe farle risalire a</p> <p>15 *grunzare 'grugnire'. Si accetta qui la tesi di DEL (751) e Petrini (VSI 4,26seg.) che ipotizzano un'origine onomatopeica *kar-.</p>

che al VSI venga fatto riferimento, anche con una buona frequenza: lo testimoniano le molte citazioni che si possono rintracciare nella versione digitalizzata dei volumi della A e della B, reperibile sul sito <www.wörterbuchnetz.de>: ricercando VDSI (per i primi fascicoli) o VSI si trovano facilmente i punti in cui viene menzionato.

A volte invece l'ipotesi formulata nel VSI viene rifiutata dal LEI a favore di altre soluzioni. È il caso di *biüm* "alburno":

*ABLUMEN (malgrado l'indicazione senza asterisco di Meyer-Lübke, REW 31a) non è attestato. Il significato presupposto 'residuo da sciacquare' mi pare giustificato dal lat. mediev. *ablumentum* 'residuum ciborum et suppellectilibus elutum' (1120 ca., Honor. August., Mittellat. Wb. 30). L'evoluzione ulteriore consiste nel passaggio 'residuo da sciacquare' > 'avanzi leggeri; strame' > 'tritume di fieno; pula del grano'. Questa evoluzione semantica si capisce, se si considera che gliavanzi del fieno e la loppa del grano sono usati come strame (AIS 1170 cp.; Maurer, RJB 8, 39). Una influenza semantica di APLUDA 'genus minutissimae paleae frumenti sive panici' (Naeu., Plin. NH 18, 99; P. F. 10, 14; Bruno 211) è probabile². Il tipo *ABLUMEN col suffisso collettivo -UMEN si è sviluppato unicamente nel piem. e nel lomb. (1.). Le forme in -am (2.) sono sorte dal tipo *biüm* per scambio di suffisso (contrariamente a Sganzi, che considera *biüm* sorto da *biām*). Per la variazione dei suffissi -am/-iüm nel lomb., cfr. p.es. valtell. *sternám* m. 'strame' (AIS 1170, p. 218), posch. *sturnüm* (p. 58). Nelle zone in cui la forma del plurale in -a non era più intesa come masch., questa terminazione (forse per influsso di erba) è stata interpretata come forma femminile di un sing. in -a (2. a. β.).

REW 31a; Parodi, R 27, 224 seg. (< VILIS); Salvioni, MiscAscoli 85 seg.; R 31, 295 (< ted. *Blume*); Jud, ASNS 127, 431; Jud, R 51 (1925), 450 ("sans qu'on entrevoie la solution"); Bertoni, AR 3, 97 seg. ("etimologia ... da trovarsi"); Gamillscheg, RomGerm. 2, 134 (< long. *blōsem* 'fiore'); Maurer, RJB 8, 38-40; DEI 536 seg. ("probabilmente col ted. *Blume* 'fiore', nel significato di *Heublume* 'fior di fieno'); VDSI 2, 417 ("l'etimo rimane oscuro", Sganzi).

Oppure del termine dialettale *balabiótt* "lazzarone, balordo":

Ballabio

Il lomb. *ballabiott* pare essere originariamente un etnico tratto dal toponimo *Ballabio*, comune della Valsassina (prov. Como). "In dialetto *balabi*, il toponimo è attestato nel sec. XIII *loco Balabio* e, secondo Olivieri 1961, 68, potrebbe derivare da un personale latino *Balabius*" (Marcato, DTA 58a). Zeli (VSI 2, 75b) considera queste forme provenienti da *balá* + *biott* 'nudo'. Potrebbe essere una motivazione secondaria accostata erratamente a *biott* 'nudo', dato che p.es. pav. *biut* 'nudo' è diverso dall'etnico -otto > -òt.

VSI 2, 75b (Zeli); Zamboni, FestsPfister 177.-Pfister; Zamboni.

E qui devo confessare che personalmente, nonostante l'autorevolezza dei due redattori del LEI, resto del parere di Rosanna Zeli. Ed è il caso infine della voce *bima*, che indica una capra che non figlia nel secondo anno d'età:

***bin-** 'voce di richiamo'

I.1. Tic.prealp. (Arogno) **bina bina bè** 'voce di richiamo per pecore' (VSI 2,469a); **bè bina bina bè bè** 'voce di richiamo per le capre' ib.
 Lomb.alp.occ. (Crealla) **binu binu** 'voce di richiamo per il maiale' (VSI 2,469a).
 Lomb.alp.or. (posch.) **bina** f. 'pecora giovane' (VSI 2,469a)¹, lomb.occ. (com.) ~ Monti.

Voce di richiamo per capre, pecore e maiali (I.1.). Sganzi (VSI 2,469) considera la forma come 2ª pers. dell'imperativo di *binà* "nell'accezione di 'muoversi da un punto all'altro', quindi 'avvicinarsi', degradata, anche per ragioni di onomatopea, alla funzione di termine di richiamo." La forma *binu binu* parla in favore della via inversa e suggerisce di considerare *bin-* come voce elementare di richiamo.

VSI 2,468seg. (Sganzi). – Pfister.

Tanta attenzione da parte del LEI è ovviamente ricambiata dal VSI, con grandi vantaggi per il nostro lavoro. Rapidamente illustro alcuni casi di riferimenti al LEI:

COMODASS (komodás) v. Accomodarsi.
 Var.: *comodass, comodass, cumudass; acomodass* (Rossura, Gandria), *acomudass* (Stabio), *as comoder, as comuder* (SopraP.).

Mettersi a sedere, mettersi comodo: *al sa cò-muda sciur Lüts, che l pá al riva sùbit*, si accomodi signor Luigi, che il papà arriva subito (Lugano), *còmudet giù quí un pezzètt*, accomodatevi qui un momento (Isone), *ma comodáv e quintám sù vargóta dla giovanùra*. *A i è da nòiv nagóta?*, ma accomodatevi e raccontatemi qualcosa a proposito della gioventù. Non c'è niente di nuovo? (Stampa [1]).

Dall'it. *accomodarsi*, a sua volta dal fr. *s'accomoder* [2]. – A differenza di → *comodá*, che presenta all'indic. pres. e all'imper. forme parossitone tipiche dei dialetti settentrionali [3], la mediazione dell'it. porta in questo caso al mantenimento dell'accentazione proparossitona.

Bibl.: CHERUB. 1.315, ANGIOL. 222.
 [1] Stria 28.26. [2] DELI 1.12, LEI 1.308-309. [3] V. ROHLFS, GrIt. 1.312, LURA 103.

Dopo l'esempio di *comodass*, vediamo quello di *convént* “convento”:

CONVÉNT

Dal significato religioso che il lat. CONVĒNTUM ‘riunione, adunanza’ ha assunto nel lat. medievale [21]. – Il primo modo di dire in 3.2. è anche dell’it. [22] e muove dalla consuetudine che hanno i frati di dare sempre qualcosa da mangiare ai viandanti o ai poveri che ne fanno esplicita richiesta. – La formula tic. e mesolc. cit. al par. 3.3. è diffusa nella maggior parte dei dial. it. sett. [23].

[23] Cfr. LEI 3.409-410.

Passiamo quindi a *consolina* “aria, venticello”:

CONSOLINA² (konsolína) s.f. Aria, venticello fresco (Brissago).

Non è da escludere una deriv. da → *consolá* ‘consolare’, quasi a indicare un venticello che porta un sollievo momentaneo; un’azione affettuosa del vento verso le persone sembra aversi anche in *basadòne* ‘brezza’, alla lettera ‘baciadonne’, diffuso nella parte orientale dell’Italia sett. [1].

Bibl.: [1] LEI 4.1665.24-29.

Un esempio, questo, che attesta, fra l’altro, l’utilità degli indici del LEI, consultati dando seguito a una proposta di interpretazione e grazie ai quali è stato possibile risalire agevolmente all’etimo. Un caso analogo è dato da:

COTÓRNO (kotórno) s.m., **COTÓRNA** (kotórna) s.f. Coturnice.

V a r.: s.m. *cotórno* (Muggio); *coturno*; *cotórne* (Cimadera), *cotórnu* (Rovio), *cutórno* (Muggio), *cuturnu* (Balerna); – s.f. *cotórna*, *coturna*, *cuturna*; *cuturnia* (Mendr.).

1. A Brusio entra nel paragone scherz. *t’és cumé la coturna, prima la va e pó, sa la gh’a fam, la turna*, sei come la coturnice, prima va e poi, se ha fame, ritorna.

2. Derivati
cotornón s.m. Coturnice (circ. Tesserete [1]).

Il masch. è term. per indicare la ‘coturnice’ (in qualche caso, la ‘pernice’, talora la ‘starna’) diffuso nei dial. lomb. (con propaggini in quelli emil.), trent., ven., friul. e nel lad. dolom. [2]. I Mat. VSI lo attestano anche nelle immediate vicinanze della SvIt. (*cuturno* ‘pernice’ a Malnate, *coturno* ‘starna’ a Cernobbio). Continua un lat. *COTURNE, ricavato dal nomen. COTURNIX ‘quaglia; pernice’ [3] o, più probabilm., un *COTURNUS [4]. L’insolita -t- delle forme dial., che pure sembrano di trafia popolare, può essere una spia dell’appartenenza etimologica di COTURNIX alla base onomica *COTT- [5], ben plausibile dato il frequente riferimento alla montagna nei nomi di questi galliformi [6] (v. ad es. l’it. sett. (*pernice*) *alpedica* ‘pernice di montagna’, deriv. del lat. ALPES ‘Alpi’ [7]).

[7] LEI 2.212.40, GIGLIOLI, Avifauna 516.

A volte il rinvio al LEI permette di accorciare le ricerche e le citazioni bibliografiche; nel caso seguente consente pure di rivedere un'ipotesi formulata in precedenza nel VSI e ora rivista e corretta. È quanto è capitato con la spiegazione del composto *cornabò* "cervo volante":

CÒRN

Composti (par. 16.): *cornabò* 'cervo volante', che il VSI fa risalire a $\rightarrow b\dot{o}^3$ 'insetto' mentre il LEI rimanda a *bòs* 'bue', emerge anche altrove in area it. sett. [115]. – Per la denominaz. *punciacòrn* 'chiocciola', comp. con il v. *puncèe* 'sporgere, mettere fuori', cfr. la var. loc. delle filastrocche al par. 13.2. *lùмага puncia còrn senò a t mazza* 'lumaca metti fuori le corna senno ti ammazzo' (Brione Verz.). – Riguardo a *tricòrn*, il corrisp. di Leontica annota che all'epoca delle inchieste originali per il VSI, nei primi decenni del Novecento, questo tipo di copricapo era in disuso già da parecchio tempo, sostituito da cappelli di foggia più comune. – Per *secacòrni* 'seccatore', cfr. il borm. *secacòrn* 'scoccatura' [116].

[115] LEI 6.1224.13, AIS 3.472 Leg.,
GARBINI, Omonimie 235.

Vediamo ora di mostrare un esempio direttamente dall'officina redazionale del VSI, con due versioni non ancora pubblicate della trattazione della parola *cracia* "sporcizia, secrezione". Grazie al LEI, la proposta ha potuto essere riformulata in modo più convincente:

CRACIA

Prima versione

I dati tic. si situano all'estremità orientale di un'area di diffusione del term. compatta, che interessa i dial. piem., in particolare ossol., vigezz., novar., valses. e monf. [3] e che si estende, verso sud, in direzione di Voghera, della Liguria (ma i repertori dial. lig. registrano la voce solo a partire dai primi del Novecento) e della Lunigiana (cfr. lo spezz. *cràcia* 'sedimento incrostato di sporcizia') [4]. – Si tratta del lat. *CRASSUS* 'grasso', con l'influsso di una voce onomat. *KRAKK-* [5], che rende conto anche dei valdost. *kratsä*, sav. *kra de* 'residuo del burro fuso' e, tra le forme deriv., dei borgogn. *crachie* e *crächle* 'residuo del burro fuso; residuo schiumoso della confettura' e 'deposito sul fondo di una bottiglia', norm. *crachin* 'sedimento indurito sul fondo di un contenitore di cucina' [6]. – Con il significato di 'tartaro delle botti' il term. è noto ad es. anche a Varzo (Mat. VSI), in Valle Anzasca e in area monferr. [7]. V. inoltre, fuori della Svizzera italiana, *crazza* 'strato di muffa o di sudiciume, patina che si forma sulle derrate alimentari' (Monteossolano, Mat. VSI). – Il deriv. trova un riscontro unicum. nel novar. *incracè* 'incrostare; ingrommare, impiastricciare' [8].

Versione post LEI

I dati tic. si situano all'estremità orientale di un'area di diffusione del term. compatta, che interessa i dial. lomb. e piem. [2] e che si estende, verso sud, in direzione di Voghera e della Liguria (ma i repertori dial. lig. registrano la voce solo a partire dai primi del Novecento) [3]. – Da un **KRAKKJA* originatosi dalla base prelat. **KAR-/KR-* 'decrepito; in decomposizione' [4]; per forme di area fr. con significati simili, come ad es. i valdost. *kratsä*, norm. *crachin* 'sedimento indurito sul fondo di un contenitore di cucina', von Wartburg è ricorso invece a un poco convincente incontro fra il lat. *CRASSUS* 'grasso' e la base onomat. *KRAKK-* (responsabile, fra l'altro, del fr. *cracher* 'sputare') [5]; ci si chiede inoltre se alla cit. base prelat. non possa venir ricondotto anche lo sv.ted. (della regione del Simmental) *Gratsch* 'sporcizia, sudiciume, incrostazione sulle mani', di origine non chiarita [6].

[4] LEI 11.1375

Concludiamo questa breve rassegna con un esempio di interazione fra il LEI e il VSI. L'analisi etimologica si sviluppa da un'intuizione del redattore che ha capito che il temine andava ricondotto a un ambito infantile; da qui la proposta di un aggancio alla voce *ciütt*, seguendo in tal modo l'interpretazione del LEI. Il VSI ha poi contraccambiato, per così dire il favore (o, meglio, avrebbe contraccambiato), fornendo, grazie ai suoi materiali provenienti dalle inchieste d'inizio Novecento, l'interpretazione corretta dell'incerta grafia della fonte del LEI. Ma, ahimè, il LEI è stato troppo veloce e pertanto non ha potuto approfittare della correzione, per cui in LEI 6.1224.11 il termine è etimologizzato sotto l'entrata bos "bue", dovuta per l'appunto alla trascrizione errata da parte della fonte.

CIÜTE

415

CIÜTE

nerazione [9]; compare in un componimento di A. Bassi, pubblicato nel 1943, fra altre parole dial. sentite come preziose, che verranno glossate nella riedizione delle sue poesie pubblicata nel 1969 [10].

Il verbo ha conosciuto vari tentativi di spiegazione etimologica che non riescono a convincere pienamente: dall'onomat. KYU alla base del nome *civetta* [11], o direttam. dal termine dial. per 'civetta' [12], ipotesi che troverebbe un appoggio, per il significato, in *ulucaa* 'guardarsi in giro, curiosare; guardare a stento' (da → *olöch* 'allocco'), ma che solleva problemi di natura fon. (resta per es. da provare il rapporto tra le forme rom. del verbo, *tschüttarl' tgitar*, e il rom. *tschuetta* 'civetta' [13]); dal lat. SUSCIPERE 'sostenere; raccogliere; accogliere' [14] (forse dal part. pass.?), proposta difficile anche per l'aspetto semantico; da un non meglio precisato **cütt*-onomat. [15], comunque poco probabile, in quanto onomat., per un verbo della percezione visiva; dalla radice ie. **hwei*- 'brillante' [16], spiegazione che ricorda casi come il gros. *slumir* 'curiosare, osservare, guardare' (da *lum* 'lume', quasi abbia voluto dire in origine 'far chiaro per vedere' [17]), ma che si scontra con l'assenza di continuatori della radice ie. nello spazio linguistico romanzo [18].

Fuori della Svlt. il termine è documentabile, con var. che ripresentano gli esiti *ci-*, *zi-*, *ciü-*, *sciü-* qui considerati, in un'area compresa fra la Val Chiavenna a ovest, i Grig. rom. a nord, le valli dolomitiche a est [19]. I suoi significati, per lo più connotati rispetto al semplice 'guardare', che i diz.dial. modulano variamente, come 'guardare di nascosto' [20], 'con interesse, senza essere visti' [16], 'con curiosità, di sottocchi' [21], 'spiare, spiare cautamente' [22], 'guardare furtivamente, fingendosi addormentati' [23], 'di sfuggita' [24], ecc. (anche 'essere strabico' [25], 'ammiccare' [26]), inoltre quelli non infrequenti di 'spuntare, apparire, sbucare' [27], invitano tuttavia ad allargare l'area appena descritta tenendo conto dell'espress. pronunciata nel corso di un gioco che gli adulti fanno con i bambini piccoli: esso consiste nel coprirsi il viso con le mani, un panno, a volte nel nascondere dietro una porta, togliere poi l'ostacolo o mostrarsi al di là di esso esclamando *bau / bubù sète!* Nell'elemento *sète*, che conosce nell'Italia sett. interessanti var. marginali con *è* del tipo degli alto mil. *cèti* (Legnano), berg. *cèt*, cam. *cète*, cremon. *cètt*, *cètti*, ver. *cète* (Malesine) [28], cui si potranno aggiungere, per la Svlt., *cèt* (Meride, → *bodöö*), *cètt* (Croglio, → *böla*), è forse possibile riconoscere un resto del verbo qui indagato. L'origine di quest'ultimo potrebbe dunque essere lo stesso elemento *s-t, s-t*, vocalizzato in *cèti / sèti / cüt*, che è stato proposto di recente come etimo di *sète* [29].

Giova ricordare, come paralleli, gli ingl. *peek-a-boo*, *peep-bo*, *keek-bo*, *keek-bogle*, ecc. [30], usati in contesti analoghi a *bau sète*, formati con un elemento *bo*

equivalente a *bau* delle forme it. [31] e con i verbi *to peek / peep / keek* che indicano un guardare connotato semanticamente ('spiare', 'guardare di nascosto', ecc.), verbi appartenenti alla stessa famiglia degli ol. *hij-ken*, ted. *gucken* oppure, ancora, sinonimi come lo sved. *titta*, che vengono tutti ricondotti a basi espressive (più precisamente, a una «exclamatory syllable» [32]). – Al verbo e alle sue valenze espressive si legano infine usi come i tiran. *fà sètt* 'spaventare sbucando all'improvviso', gros. *sciütt* 'espressione che si dice ai bambini piccoli quando si finge di sorprenderli', bresc. *sèt* 'esclamazione nel cogliere di sorpresa' (Bagolino), cam. *cèt* 'esclamazione per intimorire chi è colto di sorpresa' che, di nuovo, riemergono più a occidente, nel vogher. *sèt!* 'escl. per impaurire, scherzosamente' [33]; – v. ancora l'escl. → *cèss* (fine par. 2.).

Composti con il tipo '*ciütt*' per indicare il gioco della 'mosca cieca' riemergono nella forma isolata di Bivio *ciaciàira* 'id.' rispetto alle più diffuse var. rom. con iniziale *cipa-* [34] e, soprattutto, in *tschettabiget* 'id.' della Sopraselva e di parte del Grig.centr., in cui l'elemento *biget* indica 'chi, durante il gioco, deve acciappare gli altri' [35], significato che potrebbe suggerire un'interpretazione anche per il breg. *magütt* nel contesto del gioco (cfr. → *magütt* nei sensi di 'poveraccio, sempliciotto; burattino'); la presenza di un verbo come *ciüte*, che presuppone una percezione visiva ostacolata, è compatibile con altri lessemi (*cieco*, *orbo* e loro tradurenti in varie lingue) centrali nelle denominazioni del gioco [36]: v. anche → *ciucabadüech* 'mosca cieca'; – cfr. il valmagg. → *ciörba* 'id.'. – *Ciütaböcc* 'scricciolo', come i breg. e posch. *furaböcc*, i mesolc. *cataböcc* (→ *catà* 10.) e *rataböcc*, tutti composti con → *böcc* 'buco', rimanderà all'abitudine che l'uccellino ha di apparire e subito sparire nel fogliame di siepi e cespugli [37]; per la semantica cfr. ancora, nel rom. di Bivio, *ciütaböl* 'curioso, che guarda dappertutto' [38]. Si è qui normalizzata la var. di Casaccia, riportata dal naturalista dell'Ottocento V. Fatio come '*ciütabog*' con un segno non chiaro sopra la tonica [39], interpretato da Garbini come accento grave [40] che ha fatto etimologizzare diversam. il secondo elemento del termine [41].

[29] LEI 5.608 n. 3

[41] LEI 6.1224.11

[29] LEI 5.608 n. 3

[41] LEI 6.1224.11

Quest'ultimo esempio, ancorchè un pochino complesso, mi sembra che possa chiudere bene questa presentazione, in quanto è indicativo di un aspetto importante del lavoro dei redattori del VSI in ambito etimologico. Un lavoro fatto di ricerca e di intuizione, ma anche di continuo confronto, che può pure trasformarsi in proficuo e fecondo colloquio. E allora la risposta alla domanda espressa nel titolo non può essere che una: il corpo 8 non fa storia a sé.

Franco LURÀ

Riferimenti bibliografici

- Bracchi, Remo / Antonioli, Gabriele, 1995. *Dizionario etimologico grosino*, Grosio, Biblioteca comunale/Museo del costume.
- Bracchi, Remo / Bianchini, Giovanni, 2003. *Dizionario etimologico dei dialetti della Val Tartano*, Sondrio, Istituto di dialettologia e di etnografia valtellinese e chiavennasca.
- Bracchi, Remo / Mambretti, Emanuele, 2011. *Dizionario etimologico-etnografico dei dialetti di Livigno e Trepalle*, Sondrio, Istituto di dialettologia e di etnografia valtellinese e chiavennasca.
- De Mauro, Tullio / Mancini, Marco, 2000. *Garzanti. I grandi dizionari. Etimologico*, Torino, Garzanti.
- Spiess, Federico, 1981. «La ricerca etimologica nell'ambito del *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*», in: AA.VV., *Etimologia e lessico dialettale*, Atti del XII Convegno per gli Studi Dialettali Italiani (Macerata, 10-13 aprile 1979), Pisa, Pacini, vol. 13, 141-152.
- Spiess, Federico, 2007. *Scritti linguistici*, a cura di Giovanna Ceccarelli, Bellinzona, Centro di dialettologia e di etnografia.
- Zamboni, Alberto, 1992. «Vecchie e nuove etimologie», in: AA.VV., *LEI: Etymologie und Wortgeschichte des Italienischen – Genesi e dimensioni di un vocabolario etimologico*, Festschrift zum 60. Geburtstag von Max Pfister, Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert, 174-182.

Die Stellung der Etymologie im *Dicziunari Rumantsch Grischun*

1. Einleitendes

Das Nationale Wörterbuch des Rätoromanischen, das *Dicziunari Rumantsch Grischun*, kurz DRG genannt, erscheint seit 1939 und umfasst im Frühling 2014 dreizehn Bände, insgesamt 10.752 Seiten mit der Wortreihe A – MEDGIAR¹. Im DRG werden alle im Kanton Graubünden in der Schweiz gesprochenen rätoromanischen Dialekte und Idiome berücksichtigt.

In der Einleitung zum Band 1 des DRG liest man im Kapitel «Anordnung des Wortschatzes» betreffend «Aufbau der einzelnen Artikel» unter Anderem Folgendes:

«Als dritter und letzter Teil folgt in Kleindruck ein historisch-etymologischer Abschnitt, in dem versucht wird, die Herkunft und Geschichte des Wortes kurz zu beleuchten. Bei Lehnwörtern, deren Ableitung auf der Hand liegt, kann sich dieser Teil auf einen kurzen Hinweis beschränken oder auch ganz wegfallen.» (DRG 1, 12).

Damit wurde schon bei Inangriffnahme des Werkes klar festgelegt, dass im DRG auch die Etymologie ihren festen Platz hat. Von dieser Praxis hat sich das Werk bis heute nicht abgewendet und wird sie auch weiterhin beibehalten.

2. Die Etymologie in den DRG-Artikeln

Der etymologische Teil in den DRG-Artikeln ist in der Regel wie folgt strukturiert:

- Etymon zum behandelten Wort
- Verbreitung des Wortes innerhalb der Romania
- Kommentar zur lautlichen Entwicklung des Etymons im Bündnerromanischen. Erläuterung besonderer Formen.
- Kommentar zur Semantik des Wortes und zu besonderen Fügungen
- Ableitungen und Zusammensetzungen

¹ *Dicziunari Rumantsch Grischun*, Cuaira 1939ff.

Am Beispiel der Etymologien der Artikel *marchà* ‘Markt; Handel; Marktflecken; Stadt’ in DRG 13, 187, und *martè* I ‘Hammer’ in DRG 13, 370, soll nun ein bisschen näher auf die erwähnte Struktur eingegangen werden (vgl. die Beispiele 1 und 2).

marchà (DRG 13, 187)

- Lat. *MERCĀTUS* ‘Handel; Markt’ (GEORGES 2, 885), das auch in fr. *mercé*, it. *mercato*, friul. *marçhât*, katal. *mercat*, span., port. *mercado* und im Dolom. weiterlebt (FEW. 6/2, 13; FAGGIN, Voc. friul. 2, 769; EWD. 4, 328). Im Br. entwickelte sich das Wort lautgesetzlich. Razén *marcau* neben erbwörtlichem *martgau* beruht auf Einfluss von Domat, Trin *marcau*. Auengad. pl. *marchietts*, *marchiets* (Rq. A 2, 181, 196, 202 und 205, Stat. civ. Sur Tasna 1628; Rq. B 1, 604, Stat. Zern. 1664; Abs. II, 1; II 2, b, γ; II, 3, a, γ) neben *marchiets* entspricht lautgesetzlicher Entwicklung. Die Schreiber der jeweiligen Statuten waren Zernezer (vgl. Rq. A 2, 171). Zu vereinz. S *meglier marcau* ‘billiger’, *il meglier marcau* ‘am billigsten’ (Abs. II, 4, a) vgl. fr. (à) *meilleur marché*, it. *a miglior mercato* ‘billiger’ (Robert 4, 278; BATTAGLIA 10, 136). Vereinz. E *sur marchà* ‘über den Handel hinaus, obendrein gratis zu haben’; fig. ‘überdies, obendrein’ (Abs. II, 4, b) lehnt sich wohl an it. *soprammercato* ‘in aggiunta gratuita alla merce acquistata, senza spendere nulla di più; per di più, in più, oltre a questo’ (BATTAGLIA 19, 446) an. Die auf das Br. beschränkte Bed. VI ‘Stadt’ ist eine Weiterentwicklung von Bed. V ‘Markort’. Auffallend ist die Verwendung von *marchà* als Münzname (Abs. VIII). Es könnte sich hierbei um Druckfehler handeln. Der vereinzelte Beleg aengad. 5 *Marchias*, 5 Mark (Ann. 4, 127, Stat. civ. Vm. 1757), steht 50 *Marchias*, 50 Mark, im gleichen Text gegenüber (vgl. → *marcha* 1 13, 167, Abs. 2, a). Vereinz. asurselv. *diesch Marcaus*, 10 Minen (GALLIN, Evang. 405), steht isoliert da gegenüber mehrmaligem *marca*, *marcas* → *marcha* 1 (13, 168, Abs. 4) im gleichen Text (Seiten 406f.). – Abl. mit -*rtu* (Synkope des Vortenvokals -a- in Surm. *martgeet* < *martgeat* bzw. Schwund der Vortonsilbe -eu- [-α-] in Ander *martgiert* < *martgieuet* [*marçiaët*]), -*ile*, -*öne* (Schwund der Vortonsilbe -eu- [-α-] in Schons *martgieuën* < *martgieuën* [*marçiaëuën*] bzw. der Vortonsilbe -au- in S *marcun* < *marcauun*). Zus. mit *avon* ‘vor’ (→ *avant* 1, 571) als Lehnübersetzung von dt. *Vorstadt*, *To*.

Beispiel 1

martè I (DRG 13, 370)

V. Etymologie

- Spätlat. *MARTĒLLU* ‘Hämmerchen’, das an die Stelle von klat. *MALELU* ‘Hammer’ (vgl. br. → *magl* 1 ‘Holzschlegel’ 11, 702) und *MARCĒLU*, jünger *MARTĒLU* ‘Hämmerchen’ trat und nlat. Wörtern wie port. *martelo*, span. *martillo*, afr. *martel*, fr. *marteau*, it. *martello* (lomb. *martèl*, jedoch Blenio und Onsernone *martièl*), dolom. *martél*, pl. *marti*, friul. *martiel* zugrundeliegt (GEORGES 2, 782 und 812; REW. 5379; FEW. 6/1, 313; PRADER, Sprachl. RB. 26, N. 3; EWD. 4, 341). Lautl. Veränderungen betreffen (abgesehen von der Abschwächung des vortonigen Stammvokals -a- > -α-) nur das Suffix -*ëllu*, wo die regelrechte Diphthongierung ein gemeinsames abr. **martiegl* bewirkte, dessen in aengad. *martylg* (DEC. 5, 81, Filg pertz) noch halbwegs erhaltene Endung später durch allg. Fall des -t ebenso regelrecht zu E -*é*, -*é*, C, S -i (Vella -*gi*, Sumv. -*gi*, Surrein *-*ä*) reduziert, in C 3-5 verbreitet durch die Analogieformen *martél*, *martécl* (nach pl. -*éls*, -*éals* < -*ellos*) ersetzt wurde (vgl. den etym. Teil von → *anè* 1, 273; Reg. DRG. 86; GRISCH, Surm. 107f., 159). Die umgekehrte Ausrichtung des Pl. nach dem Sg. zeigen verbr. C 1-2, Pasq. *martis* und neuestens (nach ALD. I, 436) Lavin *martès* statt regulärem E 1-3 *martés*, das über *martéus* (Samn.) aus älterem, durch Vokalisierung des -l- entstandenen *marteus* (Bibla E, Ps. 74, 6; Is. 44, 12), monophthongiert wurde. – Redewendungen entspr. E *esser tranter l'in[ch]luna* (massa) et il *marté* (Abs. I, F, 2, c, e) bestehen in it. *essere tra l'incudine e il martello*, fr. *être entre l'enclume et le marteau* (DELI. 3, 576; FEW. 6/1, 309), entspr. aengad. *suner campana a martell* (Abs. I, H, 4) in it. *suonare la campana a martello* ‘essere in tumulto, in grave pericolo’ (BATTAGLIA 2, 596). Zu *MARTĒLLUM* in br. FLN. vgl. RN. 2, 200, zu den FN. *Martel*, *Martella* als Übernamen für Schmiede vgl. RN. 3/2, 744. – Abl. mit den Suffixen -*inu*, -*ella*, -*ina*, -*öne*, -*acëu* und -*ittu*. Bei Eb. *martella* Suffixwechsel -*ëllu* zu -*ella*, falls nicht deverb. von → *martellar* ‘hämmern’. Vgl. zu *martein* afr. *martelin*, it. *martellino*, friul. *martielin*, zu *martellina* fr. *marteline*, it. *martellina*, dolom. *martelina*, friul. *martieline* (REW. 5379; FEW. 6/1, 313; BATTAGLIA 9, 840f.; EWD. 4, 342; FAGGIN, Voc. friul. 2, 775).

Beispiel 2

Etymon zum behandelten Wort

Der etymologische Teil eines DRG-Artikels beginnt mit der Angabe des Etymons zum behandelten Wort (grau unterlegter Text, Zeile 1 bzw. Zeilen 1–3).

Verbreitung in der Romania

Es folgt eine kurze Übersicht zur Verbreitung des Wortes innerhalb der Romania (grau unterlegter Text, Zeilen 2–3 bzw. 4–7).

Kommentar zur lautlichen Entwicklung des Etymons im Bündnerromanischen. Erläuterung besonderer Formen.

Dann wird die Entwicklung des Etymons im Bündnerromanischen kommentiert. Besondere oder für ein Gebiet auffällige oder unübliche Formen werden erläutert (grau unterlegter Text, Zeilen 4–11 bzw. 9–24).

Kommentar zur Semantik des Wortes und zu besonderen Fügungen

Nun folgt ein kurzer Kommentar zur Semantik des Wortes und zu besonderen Fügungen (grau unterlegter Text, Zeilen 12–22 bzw. 24–30).

Ableitungen und Zusammensetzungen

Am Schluss des etymologischen Teils der DRG-Artikel folgt die Angabe der Prä- und Suffixe, mit denen vom behandelten Wort Ableitungen gebildet wurden. Ebenso werden jene Wörter angeführt, die Bestandteil von Zusammensetzungen sind. Auch hier werden besondere Entwicklungen kommentiert und wird auf die Verwandtschaft der einzelnen Bildungen mit den benachbarten Sprachen hingewiesen (grau unterlegter Text, Zeilen 30–36 bzw. 32–37).

In Einzelfällen entstehen mit der erläuterten Struktur richtige Monographien zur Sprachgeschichte eines Wortes. Vgl. das Beispiel 3: *laschar* ‘lassen’, DRG 10, 529–530.

laschar

(DRG 10, 529–530)

3. Teil: Sprachgeschichtliches

*LAXIARE zu sich in der ganzen Romania fortsetzendem lat. LAXARE 'locker lassen', dieses zu lat. LAXUS 'schlaff', lebt in RB. in den Formen engad. *laschar*, surmeir. *lascher* und sutselv./surselv. *laschar/schar* weiter (GEORGES 2, 528; FEW. 5, 220; REW. 4955; HWR. 2, 718; DECURTINS, Verb 38ff.). In der Sur- und Sutselva überwiegen heute bei den endungsbetonten Formen des ganzen Konjugationssystems eindeutig die aphäretischen Kurzformen von *LAXIARE, also die Formen mit einem Stamm *sch-* [ʃ] (Inf. *schar*, Part. Perf. sutselv./surselv. *scho/schau*, Präs. Ind. *nas schagn*, *vas schas/nus schein*, *vas schein*, Präs. Konj. *ca nus schein*, *ca vas schein*/che *nus schein*, *che vas schein*, Imperf. Ind. *jou schava*, *scheva/jeu schavel*, *schevel* usw., Kond. *jou/jeu schass usw.*, Imp. 5. Pers. *scha*, *sche/schei*, Ger. *schant*, *schont/schend*, *schond*; vgl. im einzelnen hierzu oben den 1. Teil: Morphologie). Dieses Bild wird für S auch von den asurselv. Autoren bestätigt. Demgegenüber sind für die ältesten asutselv. Autoren durchwegs endungsbetonte Vollformen von *laschar* belegt (BONIFACI, NAULI, MOLITOR Inf. *laschar*, NAULI Präs. Ind. *laschein* 4, *laschads* 5, Imp. 5. Pers. *laschad* usw.). Die Surselva dürfte also schon früh aphäretische Kurzformen als Fortsetzer von *LAXIARE herausgebildet haben. Dieser Prozess griff dann auch auf die Sutselva über. DECURTINS, Verb 42 sieht als Grund für die Entstehung der Kurzformen die häufige proklitische Stellung von *laschar* im syntaktischen Gefüge *laschar* + Inf. Bei den endungsbetonten Formen war es bei der erwähnten syntaktischen Konstellation ein kleiner Schritt von Gefügen wie *laschei star!* zu *schei star!* Weitere Kurzformen, die analoge Prozesse ausgelöst bzw. unterstützt haben können, sind *lein* neben *vulein* < *VOLEMUS* sowie *vein* neben *havein* < *HABEMUS*. Vgl. aber auch LINDER, Unters. 130ff., der als Entstehungsmöglichkeit für die Kurzformen die asurselv. syntaktische Verbindung unbet. Akk.-Pron. + *laschar* erwägt. In nachvokalischer Stellung lautete hierbei das Gefüge mit männl. Pron.

te sich in diesem Idiom nicht halten. Vertreter der *LAC-Gruppe sind häufig im Fr. (z.B. afr. *laier*) und It. (z.B. *ave-nez. lagar*; BOERIO, Diz. ven. 358); vgl. hierzu ausführlich DECURTINS, Verb 45ff. – Im Konjugationssystem von *laschar* lassen sich für C und S verschiedene auffällige Formen feststellen, die meistens auf analogischen Einfluss zu rückzuführen sind. So kann Alvagni, Vaz, Schar., Almen, Pasq., Tumejl und Veuld. Präs. Ind. *lesch(el)* 1, abgesehen von der Tendenz dieser Mundarten, betontes a vor nachfolgendem Palatalkonsonant zu e werden zu lassen, auch auf Einwirkung der *les/le/len*-Gruppe zurückgehen (vgl. ausführlich zur Diskussion besonderer Einzelformen DECURTINS, Verb. 51f.). Nach der Gruppe *lais/lai/lein* ist sporadisches S Präs. Ind. *lail* 1 ausgerichtet. Bei Prez Präs. Ind. *schetga* 1 bzw. Vella, Vrin *schetg* 1 sind der Einfluss von *fetg* 'ich mache' bzw. die Rückwirkung der Formen des Konj. Präs. (*ca jou/che jou schetgi*) gegeneinander abzuwägen. Razen, Domat Präs. Ind. *schun/schund* 1 schliesslich dürfte vom Konj. Präs. aus entstanden sein, dessen Formen *schegi/schegic* usw. aus Assoziation zu *segi/segic* < *SIAM das Aufkommen eines *schun/schund* analog zu *sun/sund* < *SUM* erlaubten. Von *schun/schund* aus war wiederum die Bildung einer Nebenform *schetti*, *schetta* nach *detti*, *stetti* (zu DARE, STARE) möglich. Auf Analogiewirkung beruhen auch Vaz Präs. Ind. *leschas* 5 (vgl. *leschast* 2), Prez *sches* 2 (vgl. *sches* 5), Veuld. les 5 (vgl. les 2), ibid. *legn* 4, les 5 (vgl. les 2, le 3, len 6) sowie Fleml. Präs. Konj. *scheppien* 6 (vgl. *sappien* 6, *stoppien* 6, zu SAPERE bzw. *STOPĒRE). Eine Kreuzungsform aus dem Stamm *sch-* und dem Präs. Konj. *leschan* 6 stellt Almen *scheschan* 6 dar. Im Sutselv., genau in C 6–8, vermochte sich altes Präs. Ind. 5. Pers. *laschads* < *LAXIATIS (vgl. so NAULI) bzw. Imp. 5. Pers. *laschad!* < *LAXIARE (so BONIFACI, NAULI) teilweise in den Formen *schas* bzw. *scha!* zu halten (vgl. demgegenüber häufiges *schez/sches* bzw. *sche!/(s)ched!*). Beim Imperf. resp. Kond. ist für die Sut- und Surselva die Zweisprigkeit im Tonvokal zu vermerken, nämlich *jou schava/scheva* usw. bzw. *jeu schavel/schevel* usw. resp. *jou/jeu schass/schess* usw., desgleichen für S beim Ger. die Doppelform *schend/schond*, beide Erscheinungen analog zu den Verben dar, far, star. – Se-

gl. *laschar* bzw. *gllaschar* [tlaʃaʁ], dasjenige mit weibl. Pron. in nachkonsonantischer und nachvokalischer Stellung *la laschar* resp. *lalaschar*. Diese Verbindungen wären dann beide zu *laschar* verkürzt worden, wobei la als unbet. Pron., *schar* als Inf. aufgefasst worden wäre. Auf lat. LAXARE beruhende Kurzformen kennt auch das It.; vgl. z.B. Valsesia Inf. ʃe, Part. Perf. ʃač (SPOERRI, Valsesia 697), mit Wegfall des anlautenden l- bellun. *assār*, Arcevia *assā* (NAZARI, Diz. bellun. 57; CROCIOTI, Arcevia 25). – Neben den aphäretischen Kurzformen im Sur- und Sutselv. kennt das Br. eine zweite unregelmässige Gruppe im Konjugationssystem des Verbs *laschar*. Sie umfasst den aengad. Imp. 2. Pers. (CHIAMPÉL *laa*, STUPPAUN, SALUTZ *la*) sowie im Sur- und Sutselv. die stammbetonten Formen des Ind. Präs., mit Ausnahme der 1. Pers. *jou/jeu lasch(el)*, und, wie im Aengad., den Imp. 2. Pers. Während hierbei die moderne Surselva mit *ti lai(a)s*, *el lai*, *els lai(a)n*, Imp. 2. Pers. *lai!* ein einheitliches Bild aufweist, und auch bei den asurselv. Autoren die letztgenannten Formen in der Überzahl sind (vgl. aber auch GABRIEL Ind. Präs. 3. Pers. *lai/lascha*, Imp. 2. Pers. *lai/lesch*, NICKA Ind. Präs. 3. Pers. *lai/lascha*), finden sich für die Sutselva neben *tei les*, *el te*, *els len*, Imp. 2. Pers. *le!* recht häufig auch regelmässige Formen *tei laschas*, *el lascha*, *els laschan*, Imp. 2. Pers. *lascha!* (vgl. auch BONIFACI Ind. Präs. 3. Pers. *lae/lascha*, NAULI, *lai/lascha* 3, CALVENZANO *lai/lascha* 3, *lain/laschen* 6). Diese häufigen regelmässigen Formen im Sutselv. dürften auf Einfluss aus dem Surmeir bzw. dem Engadin beruhen. Für die *les/le/len*- bzw. für die *lais/lai/lein*-Gruppe in der Sut- bzw. in der Surselva ist, wie DECURTINS, Verb 42ff. ausführlich darlegt, als Ausgangspunkt eine aus Analogie zu *FAC* gebildete Imperativform *LAC anzusetzen, die im Sut- bzw. Surselv. zu den Formen *le!/(ai)!* führte, analog zu *fe!/(ai)!* (vgl. auch BONIFACI *lae!/(ae)!*). Und diese Imperativform war, wie schon oben erwähnt, auch dem Aengad. eigen, wie CHIAMPÉL *laa!* und STUPPAUN *la!* (bei beiden Autoren neben *lascha!*) analog zu *fua!/(fa)!* beweisen. Während für das Sut- und Surselv. aus *le!* bzw. *lai!* die Präs.-Indikativformen *les*, *le*, *len* bzw. *lais*, *lai*, *lain* hervorgingen, fand die entspr. Entwicklung im Engad. nicht statt, und auch die Imperativform *laa!/(ai)!* könn-

te sich in diesem Idiom nicht halten. Vertreter der *LAC-Gruppe sind festzuhalten, dass lat. LAXARE unter anderem die Bed. 'entspannen, locker machen; loslassen' kannte, woraus sich problemlos das den romanischen Sprachen gemeinsame Begriffsfeld 'verlassen, sein lassen, jdm. etwas überlassen' usw. entwickeln konnte, ein Begriffsfeld allerdings, das sich für das Lat. nicht mehr nachweisen lässt. Den ältesten diesbezüglichen Beleg bietet die Glossae Silenses (Spanien, 11. Jh.), nämlich *liquient: laiscaret* (vgl. FEW. 5, 226; ZRPf. 19, 1). Das Vorkommen der betreffenden Bed. in den verschiedenen rom. Sprachen lässt aber auf ein viel höheres Alter dieser semantischen Ausweitung schliessen. Die zweite Bedeutungsweiterung zu 'zulassen, gestatten, erlauben' ist hingegen bereits für das 4. Jh. n. Chr. nachweisbar. Ammianus Marcellinus (geb. 330 n. Chr.), dessen Werk *Rerum gestarum libri* vor dem Winter 392/93 verfasst wurde, schreibt darin: *his auditis cum nullae laxarentur indutiae, promotus exercitus prope collem advenit* (FEW., loc. cit.; Lex. Alt. Welt 137). Weiter findet sich bei Gregor von Tours (ca. 540–594 n. Chr.) die Stelle: *sibi caesariem ad crescendum laxare* (FEW., loc. cit.; Lex. Alt. Welt 1136). Für das 7. Jh. schliesslich lässt sich LAXARE als Nachfolger von *SINERE* 'geschehen lassen, dulden, gestatten' in Verbindung mit Inf. nachweisen (*quos hinc corporibus laxat abire Deus*; FEW., loc. cit.). Br. *laschar/schar* deckt sich semantisch grösstenteils mit fr. *laisser* und it. *lasciare* (ROBERT 4, 20; BATTAGLIA 8, 785), aber auch mit dt. *lassen* (BROCKHAUS/WAHRIG 4, 407). Dem allg. verbreiteten br. as *laschar* stn *qchn. o qchs*. (vgl. 2. Teil, Abs. III, 1) diene sicherlich dt. *sich auf jdn. oder etwas verlassen* als Vorbild. Im Unterschied zum Fr. und It., die bei den Verbindungen *laisser/lasciare* + Inf. lediglich den Aspekt der Permissivität kennen und bei Faktitivität die entspr. Fügung *faire/fare* + Inf. brauchen, lässt sich im Br. eine auf dt. Einfluss beruhende, immer stärkere Tendenz zum Gebrauch von *laschar* + Inf. in beiden Fällen feststellen. Zu den br. Bildungen *laschar* + Inf. (2. Teil, Abs. IV) vgl. auch ausführlich H. STIMM in MESSNER, Ostalpen 329–350. Teils sicherlich auch auf Einwirkung durch das Dt. beruht die, anders als im Fr. und It., im Br. starke Verwendung von *laschar/schar* in Verbindung mit nachfolgendem Adv. (2. Teil, Abs. V) – Abl. mit -ATOR. To.

Beispiel 3

In Fällen unsicherer Herkunft des Wortes werden mögliche Ansätze erwogen und diskutiert. Vgl. die Beispiele 4 und 5 (grau unterlegter Text): *manuocha* ‘grosser Käselaiß’, DRG 13, 109-110; *marcha* II ‘Purzelbaum; Sturz’, DRG 13, 170.

manuocha

(DRG 13, 109–110)

Das Verbreitungsgebiet des wahrscheinlich vorröm. Ausdrucks umfasst ganz RB., das Bergell, das Val San Giacomo, erstreckt sich entlang der Meira bis nach Novate-Mezzola, schliesst das untere Veltlin ein und ist auch an zahlreichen Punkten des Kantons Tessin bekannt (vgl. dazu STAMPA, Lessico 96; LSI. 3, 245 s.v. *magnóca* und *magnochêta*; BRACCHI, Convergenze 29). Dass das Gebiet einmal grösser gewesen sein muss, zeigt piem. *māñu* ‘formaggio’ (AIS. 6, 1217, Pt. 132) bzw. *māño* ‘cacio’ (AGI. 14, 288). Ob das Wort bezüglich des Anlauts mit valtel. *matüsc*, *matüsc* ‘formaggio’ und oberit. *mascarpa* ‘Zieger’ zusammenhängt, ist schwierig zu bestimmen (STAMPA, Lessico 96f.; VRom. 1, 102ff.). BRACCHI, Convergenze 29 setzt, ausgehend von tic. (Biasca) *maiôca*, bellinz. *maliôco* ‘formaggio’ (MONTI, Voc. com. 133) und acom. *malioca* (v.J. 1300), fragend *maiâ* ‘mangiare’ < lat. *MAGULARE an. Doch lassen sich mit diesem Ansatz die Formen *magnuc*, *magnucca* usw. mit inl. -ñ- nur schwer erklären. Aufgrund von piem. *māñu*, *māño* wird man wohl eher von einem Stamm *MANJ- + Suffix -ôccu ausgehen wollen, wobei die Formen mit inl. -lj-, -j- möglicherweise auf Ablenkung durch *maiâ* ‘mangiare’ beruhen. In Eo. (mit Ausnahme von Fex) und Brav. wurde inl. -ñ- zu -n- depalatalisiert. Vgl. dazu aoengad. *magniuochia* (Stat. Schlar. 1609) und *manuochia* (Stat. Schlar. 1769). In Eb. und Surm. wurde *manuocha* bzw. *magnocca*, *mignocca* in der Bed. ‘Käselaiß’ weitgehend durch *chaschoula* bzw. *caschiela* (Abl. von → *chaschöl* 3, 449) verdrängt, das wohl aus dem Süden importiert wurde (vgl. DEI. 1, 655 s.v. *ca-ciùola*). Die Übertragung des Begriffs auf Pflanzen und Pflanzenteile, bes. auf die Malve und auf den Fruchtboden grösserer Disteln, ist auch ausserhalb RB. verbreitet. Vgl. dazu dt. *Käsepappel*, *Käsekraut*, tic. (Biasca) *maiochêta* ‘capolino del cardo, ripulito dei pungiglioni e mangiato crudo’ (LSI. 3, 245 s.v. *magnochêta*). – Abl. mit den Suffixen -čĹLA, -ĹTTU, -le, -li + -ĹTTU, -ĹTTA, -ĹNU, -ĹNA. Gi.

marcha II

(DRG 13, 170)

Ausser im Br. ist das Wort in gleicher Bed. belegt im Valtel. (Isolaccia, Livigno *marca*) und im Breg. (Soglio, Stampa *marca*). Vgl. STAMPA, Lessico 181f.; LSI. 3, 318. Cf. weiter friul. *mârcule* (f.) ‘capitombolo’ (FAGGIN, Voc. friul. 2, 768) und *marcolâsi* ‘far capriole’ (ibid. 767). Es dürfte also, wie es Voc. sursilv. RD. 2001 vorschlägt, ein Stamm *MARC- unbekannter Herkunft vorliegen. Für die vorherrschende Form *martga* ist von einem Ansatz *MARCA auszugehen, wobei das -c- im Nexus -rca palatalisiert wurde (Ausnahme Beiva *marca*, wo italienischer Einfluss vorliegen dürfte). Sched *martscha* neben *martga* beruht vielleicht auf Einfluss von *martsch* ‘faul’ (→ *marsch*). Die Form *marcla* (Tschl., Domat, Trin, häufig S) verlangt einen Ansatz *MARCULA (vgl. FACULA > *facla* ‘Fackel’ 6, 5; FALCULA > *falela* > → *farcla* 1 ‘Sichel’ 6, 125; MACULA > *macla* ‘Fleck’ 11, 636). Zum Ausdruck *martga lumbarda* (Abs. 1, c) vgl. auch den etym. Teil von → *lumbard* (11, 514). – Abl. mit Infinitivsuffix -ĹRE. To.

Beispiele 4 und 5

Bei Entlehnung des Wortes aus modernen Sprachen wird der etymologische Teil des Artikels in der Regel eher kurz gehalten. Vgl. die Beispiele 6 bis 10: *libli* ‘Leibchen’, DRG 11, 206; *maisel* I ‘kleine längliche Kartoffel’, DRG 12, 114; *mariasch* ‘Heirat; Liebesbeziehung’, DRG 13, 262; *mast* ‘Mast’, DRG 13, 541; *mastin* ‘Bluthund’, DRG 13, 542.

libli	(DRG 11, 206)
Entlehnung von gleichbed. schwd. <i>Libli</i> (Schw. Id. 3, 979 s.v. <i>Lib</i>). Zu C <i>lipli</i> vgl. LOREZ, Wb. Rheinwald 117 <i>Lipli</i> 'Leibchen'. <i>Gi.</i>	
maisel I	(DRG 12, 114)
Entl. von tirol. <i>maisl</i> 'kleine Erdäpfelart' (SCHATZ, Tirol. Wb. 2, 420). <i>Gi.</i>	
mariasch	(DRG 13, 262)
Frühe Entl. von fr. <i>mariage</i> , Abl. auf - <i>aticum</i> von lat. <i>MARITARE</i> (FEW. 6/1, 351 bzw. 354), teils sicher aus schwd. <i>Mariasch</i> (Schw. Id. 4, 357) bzw. it. <i>mariaggio</i> (BATTAGLIA 9, 803) übernommen. Vrin <i>maridasch</i> muss aus der Verbindung von <i>mariasch</i> mit → <i>maridar</i> 'heiraten' entstanden sein, da ein dem it. <i>maritaggio</i> (BATTAGLIA 9, 813) entsprechender Begriff nach Ausweis des LSI. im angrenzenden Tessin fehlt. <i>Gi.</i>	
mast	(DRG 13, 541)
Entl. von gleichbed. dt. <i>Mast</i> . <i>To.</i>	
mastin	(DRG 13, 542)
Entl. von gleichbed. it. <i>mastino</i> bzw. <i>cane mastino</i> (BATTAGLIA 9, 908), dieses aus afr. <i>mastin</i> zu spätlat. <i>MANSUETINUS</i> , Dim. zu <i>MANSUETUS</i> 'zahn'. Vgl. auch mlat. <i>MASTINUS</i> 'Mollosser (Hund)' (Duc. 5, 300). <i>To.</i>	

Beispiele 6 bis 10

Dass Angaben zur Etymologie in DRG-Artikeln ganz fehlen, wie dies im schon zitierten Teil der Einleitung zum Band 1 des DRG bei Lehnwörtern als möglich angegeben wurde, kommt selten vor und sicherlich nicht in den neueren Bänden. Vgl. die Beispiele 11 bis 14: *ambos* 'Amboss des Schmiedes', DRG 1, 232; *amsla* 'Amsel', DRG 1, 247; *anatomia* 'Anatomie', DRG 1, 259; *apparat* 'Apparat, Vorrichtung', DRG 1, 318.

Von relativ wenigen Ausnahmen abgesehen steht also am Schluss eines jeden DRG-Artikels, ob in prägnanter oder in ausführlicher Form, jeweils ein etymologischer Teil.

ambos (DRG 1, 232)

AMBOS m. 'Amboß des Schmiedes'. E 25, 45, C 10, 91 *ámbos*, oft mit etwas stärkerer Betonung des *o*. Weitere Formen AIS. II. 214. Bon.: *oz ain dau sigl ambos*, heute sind verschiedene Leute durchgehehelt worden. → *anchüna, massa, mazza*. P.

amsla (DRG 1, 247)

AMSLA f. 'Amsel'. E 34, C 12, 23, 41, 44, 47, 92 *ámsla*. Cf. AIS. III, 493; Schw. Id. 1, 241.

→ *merl, merlotscha, merlotta, utschella nera*. P.

anatomia (DRG 1, 259)

ANATOMIA f. 'Anatomie' DerDieDas 5, CONR., Ms. LOMBARDIN, Wb., PALL. – Schon 1618 durch NAULI im Buchtitel «Anatomia dil sulaz dil Steaffen Gabriel» belegt; cf. Bibliogr. 1971. Heute allg. bekanntes Buchwort. Sch.

apparat (DRG 1, 318)

APPARAT m. 'Apparat, Vorrichtung'. Allg. gebräuchlich, z. B. *apparat da fotografar*. Wb. seit CONR. – *apparats fisicals* (Ischi 25, 207).

Beispiele 11 bis 14

3. Auswertung der etymologischen Angaben in den Indizes zu den DRG-Bänden

In den recht ausführlich gehaltenen Indizes zu den einzelnen DRG-Bänden werden die etymologischen Abschnitte der jeweiligen DRG-Artikel ausführlich ausgewertet. Es finden sich in den Indizes neben anderen Verzeichnissen auch ein «Index der Etyma» (vgl. das Beispiel 15) und ein weitgefasster «Sprachgeschichtlicher Abriss». Aus diesem seien als Beispiele erwähnt: vom Kapitel «Laute» der Abschnitt «Betonte Vokale und Diphthonge» (vgl. das Beispiel 16), vom Kapitel «Wortbildung» der Abschnitt «Präfixe und Suffixe»

(vgl. das Beispiel 17), vom Kapitel «Lexikologie» der Abschnitt «Etymologie, Wortentlehnung» (vgl. das Beispiel 18) und vom Kapitel «Zur Charakteristik und Gliederung des Bündnerromanischen» die Abschnitte «Wörter mit relikthafter, meist alpiner Verbreitzungszone» (vgl. das Beispiel 19), «Ganz Romanischbünden gemeinsam mit dem Italienischen», «Teile von Romanischbünden gemeinsam mit dem Italienischen» (vgl. das Beispiel 20), «Ganz Romanischbünden gemeinsam mit dem Galloromanischen» und «Teile von Romanischbünden gemeinsam mit dem Galloromanischen» (vgl. das Beispiel 21).

Auszug aus dem «Index der Etyma» von Band 10

(DRG 10, 698)

Index der Etyma

(Vgl. 1, 662; 2, 767; 3, 750; 4, 677; 5, 779; 6, 817; 7, 1129; 8, 679; 9, 795)

Die Etyma stehen in der Regel in der Grundform (Infinitiv, Nominativ). Vokalquantitäten und -qualitäten werden nur ausnahmsweise zur Verdeutlichung angegeben.

*ACCINCTULU → accingere

ACCINGERE, *ischenchel* 128

*ACCINGULU → accingere

AERAMEN, *iromisar* + Abl. 97

ÆTERNUM, *iternela* 146

airone (it.) → *haigro

ALAUDA, *laudinella* 604

ALAUDULA → alauda

alloro (it.) → laurus

altun (türk.) → latun

*AMNARE, *ir* 78

anbiq (arab.), *lambich* + Abl. 378

ANTA, *landschè* I 424 (?)

AREALIS, *iral* + Abl. 96

aurieren (aufrühren) (tirol.), *laurieren* 608

AXIS, *laissabogna* 361

BENE, *laissabogna* 361

blama (tibetisch), *lama* III 371

blue jeans (engl.), *jeans* 167

BOREAS, *laburiunga* 253 (zu *huriun* 2, 685)

cacique (span.), *kazik* + Abl. 194

CAPUT, *lavacheu* 612

Chabis (bdt.), *kabis* 193

Chessler (schwd.), *kessler* 196

Chesslerî (bdt.), *kessleria* 196

chi va là? (it.), *kivilè* 203

chicca (it.), *kicker* + Abl. 196

CHÍLIOI (gr.), *kilo* + Zus. 200, *kiloliter* 200, *kilometer* + Abl. und Zus. 201, *kilowatt* + Zus. 201

Chlot (schwd.), *lattun* II 600 (?)

Chöl (schwd.), *kel* I 195

Chron-, Chrönhammer (schwd.), *kronhammer* 205

Chrumbein (schwd.), *krumbei* 205

Chünig (schwd.), *könig* 204

COCTUS, *latgetg* 566

Beispiel 15

130

**Auszug aus dem Abschnitt «Betonte Vokale und Diphthonge»
aus dem Kapitel «Laute» in Band 10**

(DRG 10, 711)

Sprachgeschichtlicher Abriss

(Vgl. dazu die einführenden Worte Bd. 1, S. 652/53, Bd. 2, S. 766)

NB. Die römischen Zahlen I, II usw. vor einer arabischen Seitenzahl (z.B. *lai* I 307, *lai* II 310)
verweisen stets auf homonyme Stichwörter und nicht auf eine Bandzahl

I. Laute

A. Betonte Vokale und Diphthonge

1. Betonte Vokale

***a* in offener Silbe**

(Cf. auch -ABILE, -ALE, -ATA, -ATE, -ATICU, -ATOR)

- nach Nichtpalatal > *ā* (allg.), *ē* (Eo., C 1, 5):
iral 82, irregular 105, lad 257 (f. *lada*), lader 263, ladrar I 282 (stamm-
betonte Formen C 61, 67 *ledra* wohl auf Analogie beruhend, vgl. dazu C 47
giappar/geppa; aoengad. 6. *lædran*), lala II 362, lavar I 621 (stammbetonte
Formen), lavi 641
- nach Palatal > *a*, *ā*, *e*, *ē*, *éα*, *íα*, *éα*, *éi*: lahnegiar 307, largiar I 478,
laherngar 306, lamgiar 382, lagnar I 300, laschada 493, jada 151, lavagar
616 (*lavigiar*, *laviar*, *laviè*), laghegiar 292, lampagear 388, lattar I 594
(*latgear*)
- vor Palatal > *a*, *e*: latmaglia I 574 (Eo. *latmeglia*)
- im Suffix -AGINE > *a*, *ā*, *e*, *e*, *e*: lantern 437, lantina I 441 (*lentagen*,
lentagel < lat. *LENTAGO, -INIS)
- im Suffix -ATU (besondere Entwicklung) > *ā*, *ō*, *ō*, *ē*: lad 257 (vgl.
auch → *flà* 6, 376)
- vor Velar > *a*, *ā*, *ē*, *e*, *éi*, *éi*, *ái*: lai I 307

***a* auslautend (primär/sekundär) > *a*, *ā*, *o*, *ō*, *ū*, *e*, *éu*, *áu*, *óu*, *óu*: ir**
4-6, 8 (3. Pers. Sg. und Imperat. 2. Pers. *va*, *vo*), là 207, 249

Auszug aus dem Abschnitt «Präfixe und Suffixe»
vom Kapitel «Wortbildung» in Band 12

(DRG 12, 848)

B. Präfixe und Suffixe

1. Liste der Präfixe
(teils nicht sicher von unorganischen Anlauterweiterungen zu unterscheiden)
- AD- malatar 220 (*amalatar, amalato*), manadüra 584 (Brav. *amnadegra*), manantar 601 (aoengad. *amananther*), mancar 639 (auengad. *amanchiar*, aoengad. *amanchier*), manchanter 660 (aoengad. *amanchianter*), manchanter 665 (aoengad. *amanchiantus*), manchuoss 666 (aengad. *amanchius*), manglar 733 (aoengad. *amangler*)
- CON- manader 584 (*cunmanader*)
- IN- man i 575 (*immaunar*), manch i 659 (*immancher*)
- IN- (neg.) majoren 83 (*immajoren*), mancar 646 (*immancabel, immancabelmaing*), mangiabel 716 (*immangiabel, immangiabilità*), manieraivel 765 (*immanieraivel*), manifest 767 (*immanifest*)
- NON- malegiar 268 (*nunmalegiar*), malizhus 341 (*nunmalizius*), mancar 648 (*nunmancabel, nunmuncheivel*), manchuoss 666 (*nunmanchuoss*)
2. Liste der Suffixe und Endungen
(nominale und verbale alphabetisch, ohne Trennung von Erb- und Lehnwörtern)
- a (f.) maja i 29, maionesa 79, major 79 (*maiora*), maisda 114, majuscla 128, mala 179, malaconduita 182, malacretta 182, maladisa 186, malafatta 190, malander 210 (*malandra*), malascha i 217, malconduita 242, maleficant 264 (*maleficanta*), malfatga 292, malincletta 333, malvengonz 468 (*malvengonza*), mam i 480 (*mama*), manader 581 (*manadra*), mandant 668 (*mandanta*), mandra i 678, mandra ii 678, manestra 696 (*manestrunga*), manga i 703, mangiader 716 (*mangiadra*), mangiativ 726 (*mangiativa*), mangin 729 (*mungina*), man-gla iii 730
- ÄBILE malagreabel 192, maldiscutabel 259, malnatiravel 358, malpassabel 377, malpraticabel 386, malstabel 435, maltrattar 451 (*maltrattabel*), mancar 646 (*immancabel, mancabel*), mancar 648 (*nunmancabel*), mangiabel 715f. (und Zus. *immangiabel*), manifestar 769 (*manifestabel*), manipular 775 (*manipulabel*), manisabel 777
- ACĖA maisa 112 (*mesatscha*), mamma 495 (*mammatscha*), maniera i 764 (*manieratschas*)
- ACĖU malatsch i 224, malatsch ii 224, malempudau 271 (*malempudauatsch*), malerasch 283 (*maleratschatsch*), malign 330 (*malignatsch*), malnet 360 (*malnettatsch*), malscort 414 (*malscortatsch*), maltschee 455 (*maltscheccatsch*), malvugli 478 (*malvugliuatsch*), man i 574 (*manatsch*)

Beispiel 17

Auszug aus dem Abschnitt «Etymologie, Wortentlehnung» aus dem Kapitel «Lexikologie» in Band 12

(DRG 12, 856)

V. Lexikologie

A. Etymologie, Wortentlehnung

1. Vorrömisches:

malam I 202, malgia I 307

2. Wörter unbekannter oder unsicherer Herkunft:

mais III 94, malager I 190, malagi 190, malagiuoss 191, malareia I 215, malareida 216, malchüt 241, malcorv 243, malcuspir 253, malcuspireivel 253, malempudau 271, malengasi 280, malfargnus 289, malfü 300, malgrit 314, maltschaplà 452, malumbras 457, mamfer 483, mandra II 678, manetsch I 697

3. Germanisches

a) agerm., frk., mhd.:

malla I 341, maltuchegeivel 456, maltuchegiau 456

b) dt., bes. alem. (schwd.) Lehnwörter:

maier I 31, mailender 56, mailisch 65, mais II 93, maisler 115, maissel I 115, maister I 128, malegiar 268, maleria 284, maletg 288, malfisierli 299, malfis 299, malfissi 299, malfründli 301, malgati 304, malgengli 305, malguess 317, malherzig 324, malhofli 324, malhuri 325, malidi 326, malixers 337, malmanegiar I 348, malmanierli 348, malnüz 363, malnüzzaivel 365, malordanli 371, malrecli 397, malrecliadad 397, malrestegiau 399, malrihti 400, malschuber 413, malschubradad 413, malter I 447, maltrostegiau 452, maltschec 455, maltschehti 455, maluert 457, malusti 465, malva 465, malvanga 465, malz 478, malzier 479, malzihti 479, malzitg II 480, malzücher 480, mammali 500, mamvega 508, mandat 673 (*fastenmandat*), mandel I 676, mandel II 677, manetg 696, manga II 704, mangan 704, mangla II 730, mangla III 731, manglamaint 733, manglantar 733, manglanza 733, manglar 740, mangliar 740, mangluoss 743, mangola 747, manguel 750, maniamaint 752, maniar I 758, manierli 766

c) bair.-tirol. Lehnwörter:

maisel I 114, malficlar 296, manguer 750

Beispiel 18a

4. Entlehnungen aus anderen romanischen Sprachen

a) it., oberit.:

majestà 43 (*maestà*, *maestat*, *maested*, *magestad*, *magisted*, *magiested*),
majestus 45 (*maestus*), major 81 (*magiur*), majoranza 82, majoren 83
(*magiuren*), majoula 88, maladitsch 186, maladrin 187, malafai 190
(*malafeda* < it. *malafede*), malagrazcha 192, malagurà 197, malais-ch 198,
malat 220, malatar 221, malatia 224, malatsch i 224, malcaduc 238, malcapità
239, maldot 260, maledicziun 263, maledir 263, malencar i 274, malerba 284,
malevolmaing 288, malfamà 288, malfatg i 292, malfidentscha 298, malgrà i
311, malingher 334, malios 336, malmetter 350, malmiss 351, malmustus
355, malnat 358, maloss 372, malossaria 372, malosser 375, malparada 376,
malt 441, malumur 458, malur 460, malvasch 467, malvasia i 467, malversar
469, malversaziun 469, malvuglius 475, mamaluc 481, mamapiena 482,
mamifer 483, mammal 499, mammella 501, manadels 581, manageda 590,
manc i 629, manc ii 629, manc iii 631, manca 631, mancant 635, mancanza
639, mancar 648, mancha 660, mancipi 667, manco 667, mandar i 671,
mandar ii 671, mandatur 674, mandorla 677, mandouvra 678, mandra i 678,
mandraivla 679, mandschun i 680, manella i 690, manespal 694, manestra +
Abl. 696, manetsch iii 698, manetta i 702, manga i 703, mangan 704
(*manganaisa*, *mangesia*, *manganic*), mangiabel 716, mangiafier 716,
mangiapulenta 716, mangiaria 726, mangiativ 726, manichin 758, manicomi
759, manicot 759, maniera i 764, manierist 765, manierus 766, maniga 770,
manigl 771, maniglia 771, manisamaint 778, manisar 783, manischun 784,
manisöch 784, manisunz 785, manizin 786

b) fr.:

maire 88, maladiv 187, maladret 187 (wenn < fr. *maladroit*), malurus 464,
mamifer 483, maniac 751

Abschnitt «Wörter mit relikthafter, meist alpiner Verbreitungszone» aus dem Kapitel «Zur Charakteristik und Gliederung des Bündnerromanischen» in Band 12

(DRG 12, 860)

- c) Wörter mit relikthafter, meist alpiner Verbreitungszone:
 majaistra 29 (alpinlomb., piem.), malam 1 198 (valtel., breg.), malfidaivel 296 (tic.), malgia 1 305 (breg., lomb., trent.), malgualiv 314 (valtel., tic.), malignà 330 (tic.), malignar 330 (tic.), malingual 334 (tic.), malmagiagl 344 (aborm.), malmuond 353 (friul.), malnair 355 (tic.), malneidi 358 (tic.), malnettischa 360 (tic.), malschuber 411 (posch.), mallich 456 (posch., milan., gard.), malvgia 470 (breg., mesolc., dolom., friul.), malzavri 478 (dolom.), mamfer 482 (valtel.), mamvagl 502 (breg.), manaströl 628 (valtel.)

Beispiel 19

Abschnitte «Ganz Romanischbünden gemeinsam mit dem Italienischen» und «Teile von Romanischbünden gemeinsam mit dem Italienischen» aus dem Kapitel «Zur Charakteristik und Gliederung des Bündnerromanischen» in Band 12

(DRG 12, 860)

- f) Ganz RB. gemeinsam mit dem Italienischen:
 malasort 219 (it.), malavantüra 228 (it.), malavöglia 234 (it.), malcot 245 (it.), malcreanza 246 (it.), malcreschi 246 (it.), maldir 257 (it.), maleducà 263 (it.), malerba 283 (it.), malesser 284 (it.), malfar 288 (it.), malfidà 296 (it.), malfidaint 296 (it.), malfidanza 297 (it.), malflà 299 (ait.), malfundà 301 (it.), malfuormà 302 (it.), malfutü 302 (tic., parm., milan.), mallavà 342 (parm.), malmadür 343 (it.), malruellà 403 (it.), malsgür 420 (it.), malsgüreza 422 (it.), maltgnü 448 (it.), maltrat 448 (it.), maltrattamaint 450 (it.), malvivaint 473 (it.), malvugli 475 (it.)
- g) Teile von RB. gemeinsam mit dem Italienischen:
 mai 1 1, 19 (Unterscheidung *mai* < ME, *mi* < МИИ), malasspaisas 219 (venez.), malatsch 1 224, malcartent 239, malcert 241, malcuntantezza 250, maldischun 259, malsquadrà 435, maltemps 445, malvlair 474

Beispiel 20

Abschnitte «Ganz Romanischbünden gemeinsam mit dem Galloromanischen» und «Teile von Romanischbünden gemeinsam mit dem Galloromanischen» aus dem Kapitel «Zur Charakteristik und Gliederung des Bündnerromanischen» in Band 12

(DRG 12, 860)

- h) Ganz RB. gemeinsam mit dem Galloromanischen:
 malart 216 (afr.)
- i) Teile von RB. gemeinsam mit dem Galloromanischen:
 maldiant 256 (mfr., nfr.), malladegn 341 (frprov.)

Beispiel 21

4. Suffixteil im Registerband DRG 2012

Schliesslich enthalten auch der 1998 erschienene Registerband zum DRG bzw. der Registerband DRG 2012 am Schluss Lauttabellen mit den bündnerromanischen Ergebnissen für häufig auftretende Suffixe (vgl. das Beispiel 22). Die Neuauflage des Registerbandes im Herbst 2012 konnte bezüglich der Lauttabellen gegenüber der Ausgabe von 1998 noch optimiert werden.

Auszug aus den Lauttabellen im Registerband DRG 2012

(Seite 97)

VII. Lauttabellen für einige häufig auftretende Suffixe und Wortausgänge

Die folgenden Lauttabellen ersetzen die in DRG. 1, 20–23, zusammengestellten «Entsprechungstabellen für einige häufig auftretende Suffixe» sowie die im Registerband 1998 publizierten Tabellen. Diese konnten teils noch ergänzt und optimiert werden.

-ĀBILE

Allg. *-ābal*

-ACĚĀ, -ACĚŮ

Allg. *-áčā, -áč* (E 35 auch *-áčā, -áč*)

PULT, Sent §§ 1, 10, 221, 308; WALBERG, Cel. § 7; SCHOR-TA, Müst. § 27; SCHNEIDER, Ram. § 1; CANDRIAN, Bivio § 13; LUZI, Lautl. § 36; LUTTA, Bergün § 24; GRISCH, Surm. 87; RUPP, Lautl. § 7; HUONDER, Dis. 213; CADUFF, Tavetsch §§ 9, 213.

-ACŮLU

Allg. *-át*

PULT, Sent § 1; WALBERG, Cel. § 7; SCHORTA, Müst. § 27; SCHNEIDER, Ram. § 1; CANDRIAN, Bivio § 13; LUZI, Lautl. § 36; LUTTA, Bergün § 24; RUPP, Lautl. § 131; CADUFF, Tavetsch § 150.

-ADU

E 1–3 *-á*, E 4–5 *-ǫ́*, C 1–4 *-ǫ́*, C 5 *-á*, C 6 *-ǫ́*, C 70–75 *-ǫ́*, C 76–77 *-áu*, C 8 *-ǫ́*, C 9 *-áu*, S 1–7 *-áu* (S 74–75 *-áu*)

PULT, Sent § 130; WALBERG, Cel. § 5; SCHORTA, Müst. § 26; SCHNEIDER, Ram. § 5; LUZI, Lautl. § 70; GRISCH, Surm. 20f.; RUPP, Lautl. § 6; HUONDER, Dis. 92; CADUFF, Tavetsch § 8.

Beispiel 22a

-ÄLE

E 1-3 *-äl*, E 4-5 *-él*, C 1 *-él*, C 2-4 *-äl*, C 5 *-él* (C 50 älter *-éil*), C 6-9 *-äl*, S 1-7 *-äl*

PLANTA, Phon. Normalb. 22 *aual*, *chanal*; PULT, Sent § 1; WALBERG, Cel. § 1; SCHORTA, Müst. § 21; SCHNEIDER, Ram. § 1; CANDRIAN, Bivio § 6; LUZI, Lautl. § 36; LUTTA, Bergün § 19; GRISCH, Surm. 37; RUPP, Lautl. § 1; HUONDER, Dis. 21; CADUFF, Tavetsch §§ 1, 97.

-ÄLE nach Palatal

E 1-3 *-äl* (E 25 *-él*), E 4-5 *-él*, C 1 *-él*, C 2-4 *-äl*, C 5 *-él* (C 50 älter *-éil*), C 6-9 *-äl*, S 1-7 *-äl* (S 10, 24-26 *-él*, S 70-73 älter *-éil*)

PLANTA, Phon. Normalb. 22 *atschal*; PULT, Sent § 1; HUONDER, Dis. 27; CANDRIAN, Bivio § 6; LUZI, Lautl. § 36; WALBERG, Cel. § 1; SCHORTA, Müst. §§ 21, 215; SCHNEIDER, Ram. § 1; CADUFF, Tavetsch § 129.

-ÄLĬA

Allg. *-átα*

PULT, Sent § 1; WALBERG, Cel. § 89; SCHORTA, Müst. § 27; SCHNEIDER, Ram. § 209; CANDRIAN, Bivio § 13; LUZI, Lautl. § 36; LUTTA, Bergün § 294; RUPP, Lautl. § 178; CADUFF, Tavetsch § 206.

Beispiel 22b

5. Schluss

Abschliessend kann festgehalten werden, dass die Etymologie im DRG stets eine feste und wichtige Stellung hatte und ihr auch heute genügend Platz eingeräumt wird.

Carli TOMASCHETT

Problèmes de méthodologie étymologique

Réflexions sur la reconstruction comparative en étymologie romane : entre Meillet et Herman¹

« Il ricostruito è più vero del documento »
(Contini 1990, 22.)

L'étymologie est une pratique métalinguistique savante bien antérieure à la naissance de la linguistique, science dont l'étymologie est, pour ainsi dire, génétiquement indépendante². Il en va de même de la lexicographie, avec laquelle l'étymologie a, nous le savons, très souvent partie liée, quand, en se faisant étymographie, elle emprunte au dictionnaire sa forme d'exposition.

1. Étymologie romane et linguistique

Or, dans le cadre de la linguistique romane, la position épistémologique actuelle de l'étymologie³ dépend toujours, dans une certaine mesure, de ces genèses indépendantes.

Certes, après la naissance de la linguistique au cours du XIX^e siècle – d'abord comme grammaire comparée – et après l'autonomisation plus tardive, grâce à Meyer-Lübke, d'une linguistique romane distincte de la philologie romane, l'étymologie romane a connu un processus continu de remodelage et d'intégration à la linguistique. Elle a notamment été amenée à prendre en compte la régularité des changements phoniques (avec les Néo-Grammairiens), l'aspect sémantique du changement lexical (depuis Bréal), les données

¹ Mes remerciements s'adressent à Éva Buchi, Myriam Benarroch, Jean-Paul Chauveau, Yan Greub, Jérôme Lagarre, Alain Lemaréchal et Matthieu Segui pour leurs suggestions et corrections sur une première version de notre communication ; à Hélène Carles et à Jean-Paul Chauveau encore, qui m'ont prêté leurs voix à Zurich. Ils s'adressent également à Robert de Dardel pour le modèle de constance épistémologique qu'il donne.

² Confessons que cette conception s'oppose à ce qu'on pouvait lire dans la plaquette annonçant le colloque (l'étymologie comme la plus anciennes des « Sciences du langage »).

³ On ne distinguera pas ici, comme on le fait parfois, entre étymologie et histoire du lexique : « Faire l'étymologie d'un vocabulaire donné, c'est faire l'histoire de ce vocabulaire entre deux dates » (Meillet 1921 [1918], 292). 'Étymologie' sera donc ici synonyme de 'lexicologie historique'.

orales des variétés dialectales (depuis l'ALF), la dimension spatiale du changement (depuis Gilliéron et Bartoli) ainsi que sa dimension sociale (depuis Meillet).

L'étymologie romane a progressivement incorporé, de la sorte, des ingrédients méthodologiques relevant de la phonétique historique, de la sémantique lexicale, de la dialectologie, de la géolinguistique et, dès avant la lettre, de la sociolinguistique. Elle a également été conduite à clarifier ses rapports avec ses sources, en en faisant l'histoire et la critique (métalexigraphie). Elle ne s'est pas montrée indifférente aux développements de la linguistique structurale (von Wartburg, Baldinger) et n'a pas hésité à côtoyer la linguistique générale (Malkiel).

Ces synthèses progressives, propres à un modèle de développement cumulatif (aussi bien au plan des méthodes qu'à ceux des données et des résultats) et syncrétique, ont conduit à la formation du paradigme actuellement hégémonique dans la recherche : le paradigme wartburgien⁴, qu'on peut symboliser par les noms de von Wartburg, Baldinger et Pfister (ou, plus concrètement, par le FEW et le LEI ou encore par l'*Introduzione* de Pfister/Lupis [2001]. C'est à l'intérieur d'un tel espace wartburgien – explicitement revendiqué ou non – que se place aujourd'hui tout travail sérieux en étymologie romane et c'est dans ce cadre que se placent aussi les réflexions que je me propose de vous soumettre.

2. L'oubli de la reconstruction comparative : pourquoi ?

Toutefois, parmi les ingrédients divers dont elle s'est progressivement enrichie et qui ont fait d'elle l'une des illustrations les plus typiques de ce que Martin Glessgen a désigné comme le 'paradigme romaniste', l'étymologie romane a 'oublié' la reconstruction comparative. Pourquoi ?

Afin de répondre à cette question, il convient de rappeler que la reconstruction n'est qu'une étape méthodique dans une démarche plus globale : celle de la grammaire comparée et, plus largement, celle de la linguistique historique des langues génétiquement non isolées.

La premier moment méthodique de cette démarche – la comparaison *stricto sensu* – vise à démontrer (ou non) la parenté (et d'éventuelles sous-parentés) d'un ensemble d'idiomes par la mise en évidence d'un réseau de correspondances phoniques régulières⁵.

⁴ Chambon, à paraître

⁵ Ce rappel élémentaire n'est pas inutile, puisqu'un maître comme Joseph Herman a pu écrire, au chapitre « Linguistique comparée » d'une encyclopédie qui fait justement autorité (le *Lexikon*), que « la recherche comparative commence par une hypothèse de travail selon laquelle les langues soumises à l'examen sont génétiquement apparentées » (Herman 2001, 709). On ne peut prendre pour une « hypothèse de travail » le premier *résultat* de la grammaire comparée.

Le second moment méthodique de la grammaire comparée consiste dans la reconstruction de l'ancêtre commun des langues dont la parenté a été démontrée (langues qui sont alors à considérer comme des formes diversifiées au cours du temps et selon les lieux, de la langue ancestrale) : la protolange (ainsi que des éventuelles protolangues intermédiaires). La reconstruction commence par les unités de seconde articulation précédemment mises en correspondances, mais elle vise aussi (et surtout) à reconstruire les unités de première articulation et leur combinatoire, à l'intérieur du mot comme à l'intérieur de la phrase ; elle opère à tous les niveaux de l'organisation linguistique (phonologie, morphologie, lexique, syntaxe) et peut aller jusqu'au formulaire poétique ou à la parémiologie⁶.

Le troisième moment méthodique, qui se situe en dehors de la comparaison-reconstruction *stricto sensu*, mais qu'elle seule rend possible, consiste à déployer à partir de la protolange (et d'éventuelles protolangues intermédiaires) la linguistique historique de chacun des idiomes de la famille (du proto-indo-européen au protogermanique, du protogermanique au protogermanique occidental, du protogermanique occidental à l'allemand commun, de l'allemand commun à telle variété dialectale, par exemple).

Ainsi la méthode comparative est-elle à la fois à la base et au service de la linguistique historique : elle groupe les idiomes en familles, branches, sous-branches, en démontrant les parentés et sous-parentés (aspect classificatoire) ; elle reconstruit les protolangues en directionnalité rétrospective (aspect protolinguistique) ; par un retournement en directionnalité projective, elle fournit le cadre de l'histoire des langues séparées à l'intérieur d'une famille ou d'une branche. Dans ce dispositif, la reconstruction joue un rôle clé, puisque c'est sur elle que s'articule toute la linguistique historique.

Ces rappels schématiques permettent d'éclairer un point fondamental à mes yeux. Si l'étymologie romane a 'oublié' la reconstruction parmi les nombreux ingrédients de la linguistique qu'elle a synthétisés, c'est que la romanistique traditionnelle (d'abord philologie romane, puis linguistique romane), à l'intérieur de laquelle l'étymologie romane a pris place, n'a pas éprouvé le besoin de recourir au premier moment méthodique de la grammaire comparée pour *découvrir* et *démontrer* la parenté des idiomes romans. Elle n'a donc pas eu recours à la comparaison (au sens technique de ce terme).

En effet, bien avant qu'il n'existe des linguistes et des romanistes, les liens des langues romanes entre elles et avec le latin constituaient un fait de conscience épi- et métalinguistique *déjà* présent dans les représentations

⁶ Ceci dans une conception réaliste (très largement majoritaire dans la pratique de la grammaire comparée) et non purement formulaire ou mnémotechnique de la reconstruction (option dans laquelle les protophonèmes et les protoformes sont de simples résumés conventionnels des correspondances). Signalons que la position de Meillet est antiréaliste.

langagières et culturelles des classes cultivées romanophones (et plus généralement européennes), voire intériorisé dans leur compétence linguistique. Un locuteur du portugais peut converser avec un locuteur de l'espagnol. Des règles de conversions interlinguistiques régissent les emprunts entre idiomes romans. Les scribes médiévaux avaient l'habitude de relier par des règles de biconversion les formes lexicales de leur idiome roman aux formes latines. Plus tôt encore, durant la période de diglossie, la relation latin-roman constituait une évidence pour les locuteurs compétents dans la variété haute. La notion intuitive, plus ou moins vague et confuse, en tous les cas non technique, de parenté – notion permettant le rattachement des idiomes vulgaires à une langue d'un prestige sans égal en Occident : le latin – a constitué pour la linguistique et l'étymologie romanes un pré-acquis socialement hérité. En sorte que la linguistique romane s'est coulée dans le cadre de représentations langagières formées de longue date et continues sur la longue durée (sauf en domaine roumain). Les langues romanes se ressemblent 'trop' et la variété haute écrite de la proto-langue s'est maintenue comme langue de culture intensément pratiquée : c'est la source de tous nos malheurs.

La parenté étant pour elle une évidence culturelle héritée, la linguistique romane a jugé économique de ne pas mobiliser le lourd appareil démonstratif de la grammaire comparée. N'ayant pas fait le saut de la *notion* héritée du sens commun au *concept* construit de son objet, la linguistique romane a aussi 'oublié' de se fonder radicalement en raison scientifique. Mieux, ce 'blanc' sur la question de la parenté apparaît comme *le* point aveugle, non travaillé, de notre discipline : comme la part d'impensé qui la définit en propre. Les mêmes considérations vaudraient, et bien davantage encore, pour les sous-parentés et les sous-groupements à l'intérieur de la branche romane (pensons à une notion aussi confuse que celle d'italien, que nous utilisons pourtant tous les jours).

Certes, la dimension de la comparaison est éminemment présente dans le 'paradigme romaniste', mais cette comparaison-là n'est pas la grammaire comparée-reconstruction. Celle-ci reste au contraire (en dépit des travaux, restés marginaux, d'André Burger, Hall, Leonard, Dardel et quelques autres) la grande exclue et, pour ainsi dire, *le* refoulé de la discipline. Disons que la comparaison des romanistes relève d'un état d'esprit, non d'une méthode et de techniques. C'est le refoulement – défense automatique par laquelle on rejette une idée pénible et/ou dangereuse en s'en dissociant – qui explique la vigueur des réactions du milieu romaniste dès qu'il est question de grammaire comparée-reconstruction romane. La vue du refoulé, sous une forme aussi anodine que */'kasa/, est insupportable au patient. Redisons au passage que, quoi qu'en disent nombre de romanistes – y compris ceux qui se réclament de la grammaire comparée ! –, la géniale *Grammaire* de Meyer-Lübke (1890-1902) et *a fortiori* celle de Diez sont des grammaires comparantes qui ne relèvent pas pour autant de ce qu'on appelle techniquement la grammaire comparée. Soustenir le contraire revient à tenter de remplir rétrospectivement, par l'entremise

des grands ancêtres, la place vide que devrait occuper la grammaire comparée-reconstruction par autre chose que cette dernière.

Bref, c'est parce qu'elle a ellipsé le premier moment de la grammaire comparée que la linguistique romane n'a pas, *a fortiori*, éprouvé le besoin de recourir au second moment de la méthode comparative : la reconstruction de l'ancêtre commun. Le latin écrit était commodément déjà là dans la culture des classes cultivées romanophones et européennes, tout désigné pour jouer le rôle de quelque chose comme l'ancêtre commun. Certes, la linguistique romane a vite compris que l'ancêtre commun était loin d'être identique au latin étudié dans les classes (dans l'Antiquité comme au XIX^e siècle), mais elle s'est contentée de *retoucher* le concept de l'ancêtre commun en 'latin vulgaire' ('latin tardif') pour rendre cette notion retouchée – que tout le monde critique et dont tout le monde sait qu'elle n'est qu'une cotte mal taillée – plus ou moins compatible avec les enseignements des données romanes (Herman 1992, 163, a d'heureuses formules à ce sujet).

Quant au deuxième moment de la démarche comparative évoqué plus haut, l'étymologie romane a puisé et continue à puiser de préférence ses étymons dans les répertoires lexicographiques du latin écrit, si possible antique et, mieux encore, classique. Il s'est ainsi créé un décalage interne remarquable entre le phonétisme que Meyer-Lübke assigne à l'ancêtre commun dans sa *Grammaire* et la représentation toute classique – et toute graphique – des étymons dans son REW ou dans n'importe quel autre de nos dictionnaires étymologiques canoniques. En sorte que, depuis l'émergence d'une linguistique romane autonome, le traitement historique du lexique n'est pas homogène au traitement canonique du phonétisme, mais en retard sur lui.

Du point de vue de la pratique sociale, l'étymologie romane fonctionne par conséquent comme un pont jeté entre cultures écrites : celle de l'Antiquité latine et celles des nations romanes. En cela, elle tient parfaitement le rôle social assigné à une philologie : un rôle qui n'a évidemment pas le moindre rapport avec celui que se donne une branche de la linguistique ou une linguistique de branche. On peut noter qu'en France du moins, ce rôle de 'pont' apparaît comme de plus en plus anachronique, dans la mesure où, durant les dernières décennies, les couches dirigeantes ont abandonné et réduit à presque rien l'éducation et la culture classiques, les presque défunctes Humanités. Je ne crois pas m'écarter de mon sujet en notant ce fait, car ces développements récents sapent profondément la légitimation culturelle et sociale que pouvait trouver l'étymologie traditionnelle⁷.

⁷ S'il devient, de ce fait, de plus en plus malaisé, dans l'enseignement supérieur français, de « partir du latin » devant des étudiants de Lettres modernes ou de Sciences du langage, l'enseignement d'une méthode (celle de la grammaire comparée) et la découverte réflexive d'une protolangue conservent toute leur valeur du point de vue de la formation de l'esprit scientifique.

La situation que je viens de tenter de décrire à grands traits ne va pas sans engendrer des conséquences paradoxales quant à la constitution de la linguistique romane elle-même. On peut lire, à cet égard, des lignes particulièrement éclairantes sous la plume de Herman (1992, 162-163). Celui-ci pose d'abord qu'il *faut* que la linguistique romane retrouve « le latin tel que nous le connaissons » : bien sûr, puisque c'est là son devoir social ! Or, il constate que la linguistique romane est atteinte d'une « incapacité évidente et naturelle [...] à retrouver le système latin » et ne parvient à en donner qu'un « reflet lointain » : pensez, un latin sans corrélation de durée vocalique, sans *-m* d'accusatif, sans flexion nominale à six cas, sans passif synthétique, sans des mots de base comme *loquor* et *pulcher*... Par conséquent, les découvertes les plus fondamentales de la discipline quant à l'ancêtre commun se trouvent disqualifiées, car *on ne peut que* partir du latin écrit de l'Antiquité revêtu de toutes ses caractéristiques canoniques, phonologiques, graphiques, morphosyntaxiques et lexicales. On aboutit ainsi à une tragique négation de la linguistique romane par elle-même. La conclusion de Herman (1992, 163) est que « la préhistoire des langues romanes relève nécessairement d'une discipline qui n'est pas autre chose que la linguistique latine : une linguistique historique du latin centrée sur l'évolution du latin sous l'Empire [...] ». La linguistique romane est ainsi expulsée et bannie de son centre névralgique et vital. J'en tire la conclusion que l'ellipse, par une commodité socialement déterminée, de la grammaire comparée-reconstruction comporte nécessairement des conséquences dommageables – bien que jamais véritablement explicitées – quant à l'être même de la linguistique romane. Son centre, une fois évidé de la grammaire comparée-reconstruction, peut être investi par ce que Herman nommait ailleurs (1970, 14) « [la] grammaire et [de la] philologie latines », au mieux par une grammaire des fautes (ou des « lapsus », disait Meillet [1925, 9]) du latin écrit et par les études de latin vulgaire - latin tardif. Sans protoromanistique, la romanistique ne peut être que mal constituée.

3. « La comparaison est le seul instrument efficace dont dispose le linguiste pour faire l'histoire des langues » : pour ou contre Meillet ?

C'est encore à Joseph Herman (2001, 704) qu'on doit d'avoir affronté avec franchise la question de la place de la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane, au début de son chapitre « Linguistique comparée » du *Lexikon*, et ce, comme de juste, à partir d'un passage de l'ouvrage classique de Meillet, *La Méthode comparative en linguistique historique*. Citons largement ce passage :

Le procédé [= la comparaison historique] dont on vient de voir le principe peut sembler compliqué, difficile à manier. Mais il n'y en a aucun autre pour faire l'histoire des langues.

Car l'histoire des langues ne se fait jamais au moyen d'une suite de textes rangés en ordre chronologique. Si le linguiste se sert des textes anciens, ce n'est que pour y observer des états de langue. Il va de soi que, pour toutes les langues anciennes, les faits se laissent observer seulement à l'aide des textes. C'est sur des documents écrits qu'on observe l'attique ou le gotique, l'arménien classique ou le vieux slave. Interprétés avec critique, ces documents donnent beaucoup, et l'on peut souvent avoir une notion précise de certains états de langue anciens. Mais cette étude permet seulement de déterminer l'état d'une langue à un certain moment, dans certaines conditions. L'examen des textes n'est qu'un substitut de l'observation directe devenue impossible.

Même dans le meilleur des cas, la langue écrite est bien loin d'enregistrer exactement les changements successifs de la langue parlée. Souvent la langue écrite est fixée, et la forme qu'elle présente ne change presque pas d'un siècle à l'autre. Là même où elle n'est pas entièrement fixée, l'usage écrit est ordinairement dominé, dans une large mesure, par des formes antérieures – qui ne sont pas toujours connues.

Soit l'exemple classique du latin. Entre la langue écrite telle qu'on la trouve chez Plaute et celle qu'on trouve chez saint Augustin, il y a des différences de détail [...]. Les philologues se sont donnés beaucoup de mal pour trouver des différences entre les périodes du latin à date historique. Ils ont apporté à ces recherches toute la minutieuse précision qu'y peut mettre un grammairien. Et ils ont constaté en effet de menues différences [...]. Mais, au fond, il n'a jamais été écrit et enseigné à l'école qu'un seul latin.

[...] D'autre part, la langue qui a survécu n'est pas celle qu'on écrivait. Entre le latin littéraire, qui est conservé par les textes des écrivains, et le latin parlé, qui continuent les langues romanes, il y avait des différences, variables suivant les individus et suivant leur degré de culture. Or, les langues romanes ne continuent pas le latin littéraire. [...]

Là même où des textes d'époque différente fournissent des états de langue successifs, on n'observe pas une continuité. [...] Sans doute les gens qui ont écrit le latin du III^e au X^e siècle ap. J.-C. ont laissé échappé bien des formes qui ne sont pas correctes en latin ancien et qui sont dues à la langue déjà toute différente qu'ils parlaient ; mais on ne peut apprécier la valeur de ces lapsus et y reconnaître des témoignages linguistiques que grâce à la connaissance des langues romanes. [...] Si les langues romanes étaient mortes avant d'avoir été notées, [...] on ne pourrait faire aucune théorie complète et précise des changements accomplis. Tout l'essentiel des changements linguistiques a lieu hors de notre vue.

[...] les faits que fournit la succession des textes dans les cas exceptionnels où les gens qui écrivent ont suivi plus ou moins complètement l'usage de la langue parlée en leur temps sont presque toujours d'importance médiocre, le plus souvent insignifiants, par rapport aux grands faits qui ont eu lieu sans avoir été notés par personne. Pour déterminer les états de langue du passé, le linguiste doit se servir de la philologie la plus exacte, la plus précise : et chaque progrès de la précision philologique permet un progrès nouveau pour le linguiste. Le contact de plus en plus étroit qui s'est heureusement établi entre philologues et comparatistes est nécessaire pour que le linguiste puisse utiliser tous les faits, des faits certains, et des faits observés avec la dernière précision. Mais, à elle seule, la philologie n'apporte même pas un commencement d'histoire linguistique.

La comparaison est le seul instrument efficace dont dispose le linguiste pour faire l'histoire des langues. (Meillet 1925, 7-11.)

Pour compléter le dossier, ne laisser aucun doute quant à la pensée de Meillet et concrétiser le débat en ce qui concerne les domaines français et roman, je citerai encore deux passages de Meillet. À propos du dictionnaire étymologique de Clédat : « Pour faire l'histoire des mots [français], il faut poser le point de départ roman commun ; or on ne peut le faire que par la comparaison des langues romanes. En face des mots français, il faut donc mettre les correspondants dans les autres langues néo-latines. [...] / Seule la comparaison des langues romanes fait comprendre d'où est parti le français » (Meillet 1921 [1918], 296). Et, cueillie dans un texte que nous avons probablement tous lu (la préface au *Bloch/Wartburg*), une prise de position d'une grande portée : (du fait de la division du travail scientifique) « l'étymologie du latin relève de la grammaire comparée des langues indo-européennes, celle du français de la grammaire comparée des langues romanes » (Meillet 1968 [1932], viii).

Toute la question qui nous occupe se noue et se joue autour du texte de 1925 du maître français de la grammaire comparée, sur lequel tout diachronicien se doit de prendre position. Est-on d'accord ou non avec Meillet, en particulier avec sa conclusion : « La comparaison est le seul instrument efficace dont dispose *le linguiste* pour faire l'histoire des langues »⁸ ? Et, subsidiairement, dans quelle mesure ?

La réponse de Herman a le grand mérite de la clarté : la conclusion de Meillet, écrit-il, « est tacitement écartée dans la pratique de la recherche » (sous-entendu : par les linguistes romanistes). Cela est parfaitement exact : l'énoncé de Herman est tacitement souscrit par plus de 99,9 % des romanistes du passé et du présent. Or, c'est précisément en ce point que s'enracine le particularisme méthodologique de la linguistique historique romane : celle-ci ne relève pas de la linguistique historique de Meillet et, en cela, elle n'est pas une linguistique historique tout à fait comme les autres.

Cela saute aux yeux dès qu'un maître, encore une fois Joseph Herman, parvient à une formulation théorique exprimant exactement le fond de la conception courante : « La famille romane est privilégiée en ce qu'elle seule revendique une langue-mère bien attestée, le latin. La tâche en ce cas serait d'examiner les textes les plus anciens écrits dans les langues-filles et de les comparer avec les textes latins des époques successives, afin d'établir leurs rapports mutuels ». Le postulat de la protolangue attestée (que l'on retrouve d'ailleurs chez des comparatistes orthodoxes non romanistes, dont le plus illustre est Leonard Bloomfield) produit ici d'implacables conséquences. La comparaison se fait entre textes écrits (et non entre langues), elle ne prend en compte, en outre, que les « textes [romans] les plus anciens » (et non l'ensemble des variétés romanes décrites), elle ne s'occupe nullement de comparer les par-

⁸ Nous soulignons « le linguiste », car, s'il est possible de faire l'histoire des codes écrits en tant que tels (et même en appelant « langues » les codes écrits !), ce n'est pas la tâche du linguiste.

lers romans entre eux, mais les textes romans anciens et les textes latins. Des textes aux textes, par « époques successives », de l'écrit ancien à l'écrit antique : le cercle vicieux graphocentrique se referme sur nous. Non seulement le programme tracé par Herman n'est pas celui de Meillet, mais il en prend point par point le contre-pied : il en est l'exact antagoniste. Ce programme est facile à reconnaître : c'est celui d'une philologie qui voudrait se faire grammaire comparée et linguistique historique en occupant la place de celles-ci.

À notre avis, il ne serait ni spécialement intéressant ni spécialement fécond d'argumenter *pro* ou *contra* les principes de Meillet et ceux de Herman. Pour couper court, donnons à ces principes le caractère de postulats. Chacun est libre de son choix. La décision d'accepter ou de rejeter l'un des deux ensembles de postulats est toutefois lourde de sens : elle renvoie profondément chacun d'entre nous, d'une part, à ses convictions quant aux places respectives à accorder à l'écriture et à l'oralité dans la science des langues, et par là même à la définition de 'langue' et de 'linguistique' ; d'autre part, à la ferme croyance que la romanistique est une discipline à part, hautement spécifique et « privilégiée », ou au contraire à l'assurance que la linguistique romane n'est qu'un champ d'application parmi beaucoup d'autres de la linguistique tout court (la spécificité est dans les données, non dans les méthodes). En définitive, c'est sur notre propre être ou de linguiste ou de philologue ou d'hybride – à un degré quelconque – que le choix à faire nous interroge.

4. Limites des conditions de validité des principes meilletiens en étymologie romane

Si l'on pense qu'on trouve dans Meillet certains des principes fondateurs toujours efficaces de toute linguistique historique⁹, il semble plus utile au progrès de notre réflexion d'inverser la problématique et de s'interroger sur les « cas exceptionnels » (*dixit* Meillet) qui échappent à ces principes. C'est-à-dire sur ces faits « presque toujours d'importance médiocre, le plus souvent insignifiants, par rapport aux grands faits qui ont eu lieu sans avoir été notés par personne », que livre la méthode philologique prospective quand elle étudie « la succession des textes écrits ». Ne doutons pas que ces faits « insignifiants » sont précisément ceux que le maître de Meillet, Ferdinand de Saussure, réservait, dans l'une de ses grandes leçons de méthode (1957 [1908-1909], 95-97), à ce qu'il appelait gentiment les « petites études romanes ». De tels faits, accessibles au point de vue prospectif fondé sur la documentation écrite, sont ceux qui, selon Saussure, peuvent être étudiés sans méthode, car ils relèvent de la simple « narration ».

⁹ Charles de Lamberterie, au XVI^e Congrès international des linguistes (Paris, 1997), la dextre posée sur *La Méthode comparative* : « Nous faisons ce que faisait Meillet ».

Or, il y a là, dans le système de pensée de Meillet et de son maître, si l'on dépasse un vocabulaire peu aimable, voire cinglant, un trou d'aiguille dans lequel il est possible de faire passer – de rédimier, en quelque sorte, – toute l'approche philologique en étymologie romane. Nul ne songerait en effet à étudier historiquement les emprunts de l'occitan au français ou du français au russe, les déonomastiques de l'italien ou l'essentiel de la formation des mots composés en espagnol à l'aide de la grammaire comparée-reconstruction. Ici, le « substitut » qu'est, selon Meillet, « l'examen des textes », « rangés en ordre chronologique », se révèle indispensable pour écrire l'histoire du lexique – même si cette écriture n'est que « narration » de faits mineurs – et personne n'envisage de se priver de cet outil. Tout « insignifiants » qu'ils soient, les petits faits que met au jour la méthode philologique, et qu'elle est la seule à mettre au jour, existent, et les « études romanes » – petites ou grandes ! – et la linguistique romane, spécialement l'étymologie romane, ont le droit et le devoir de les traiter en ayant recours à la démarche appropriée.

Il convient donc de circonscrire les conditions de validité des principes meilletiens en étymologie romane et de reconnaître les limites de leur applicabilité : dans notre domaine, ces principes ne s'appliquent qu'au fonds héréditaire. L'approche 'narrative', prospective et philologique (améthodique, si l'on en croit Sausure !) est donc non seulement légitime – dans son ordre –, mais elle a encore de vastes domaines à explorer et de beaux jours devant elle en étymologie romane¹⁰.

On dira donc avec Meillet que l'étymologie romane relève de plein droit de « la grammaire comparée des langues romanes », mieux encore, de la grammaire comparée tout court et de sa méthode régressive et reconstructive ; cette méthode s'applique aux faits centraux, héréditaires, généralement diaromans ou panromans. Par ailleurs, l'étymologie romane relève, non moins légitimement, de l'approche philologique pour... tout le reste, c'est-à-dire les faits idioromans ; elle s'affilie alors aux linguistiques des langues séparées (linguistique roumaine, ladine, francoprovençale, française, etc.), en traitant de phénomènes certes loin d'être négligeables, mais pour ainsi dire paroissiaux. Cette bipartition n'est pas une répartition mécanique selon les langues ou la langue à l'étude ; elle se fonde, même s'il ne s'agit d'étudier qu'un seul lexème vivant dans une seule langue, sur la distinction bien connue qui oppose, dans l'histoire d'un idiome ou d'un groupement génétique donnés, héritages et innovations.

Ceci posé, la méthode comparative-reconstructive n'en demeure pas moins fondamentale et l'approche philologique subordonnée et secondaire. En effet,

¹⁰ C'est pourquoi l'on peut même aller à dire, tout en restant meilletien, que l'étymologie romane a certainement eu raison de se philologiser durant les dernières décennies (pensons par exemple au DEAF), puisque ce mouvement bénéficie au traitement de 90 % ou plus de son matériel.

le matériel traité en approche philologique n'est pas autre chose que le résidu – quelle que soit l'ampleur de celui-ci – de l'approche comparative-reconstructive. En bonne méthode (non dans la réalité de notre pratique !), c'est seulement sur la base du tri opéré en comparaison-reconstruction qu'il est possible de décider que telle unité lexicale française ou espagnole n'est pas un héritage, mais une innovation (il s'avèrera, par exemple, qu'il s'agit d'un emprunt). Prenant le relais, l'approche philologique permet d'affiner considérablement le traitement historique des faits résiduels. Cependant l'excellent rendement qui est le sien en étymologie romane n'est dû en rien à sa puissance intrinsèque, mais seulement à l'abondance exceptionnelle de la documentation écrite. Dans le cadre d'une famille ou d'une branche ne disposant pas de ressources philologiques abondantes, les faits résiduels seraient voués à un traitement historique grossier et superficiel.

Qu'on se rassure (s'il en est besoin). Il ne s'agit pas ici de proposer de scinder l'étymologie romane, mais seulement de reconnaître sa complexité organique : selon la nature des faits lexicaux à traiter, elle n'a pas une méthode ou approche unique, mais deux (en rapport d'implication hiérarchique), non pas une affiliation, mais deux.

5. Reconstruction comparative et étymons à astérisques

Une fois le terrain épistémologique plus ou moins déblayé, la question à traiter est plus restreinte : existerait-il, dans la pratique courante de l'étymologie romane, un espace où la reconstruction, au sens que la grammaire comparée donne à ce terme, trouverait tout de même sa place ?

Voici la réponse de Herman (2001, 715-716), au moment où il aborde dans le *Lexikon* la question de « la grammaire comparée dans la linguistique romane actuelle » : « la tâche de la reconstruction d'une protolangue n'a été pour la linguistique romane qu'une tâche occasionnelle et secondaire, pour la simple raison que cette protolangue – l'usage courant, non-littéraire de la masse des latinophones – est, dans ses traits essentiels, connu et même décrit. [...] Dans ces conditions, une démarche [...] allant des formes récentes vers un stade passé hypothétique [...] ne s'imposait depuis Diez que pour certains problèmes spécifiques, pour certains détails que la graphie latine ne permettait pas d'entrevoir, ou pour certaines étymologies difficiles et contestées ». On ne saurait mieux décrire la réalité de nos pratiques et notamment, en ce qui concerne l'étymologie, la place des étymons à astérisques.

Cependant, la question est moins de connaître la dimension du champ qui serait concédé à la reconstruction que de savoir si l'on parle vraiment ou non de reconstruction. À mon sens, il est question dans les lignes de Herman de l'emploi d'une méthode régressive et non pas de reconstruction comparative et de grammaire comparée.

Tout d'abord, une démarche visant « certains problèmes spécifiques », « certains détails » et « certaines étymologies difficiles et contestées », ne saurait, de ce fait même, coïncider avec la reconstruction comparative. Cette dernière, si elle choisit d'être réaliste et non formulaire, possède un objectif global : elle cherche – tout en sachant qu'elle n'y parviendra sans doute qu'imparfaitement – à reconstruire un système linguistique (ou plus exactement, un système de systèmes) ; c'est pour cette raison qu'elle se trouve en profonde résonance avec la linguistique structurale, et ce n'est pas un hasard si, chez les romanistes, Hall était bloomfieldien et si Dardel est saussurien (tous deux de stricte observance). Au contraire, comme l'a fort bien indiqué Herman (1992, 163), les formes à astérisque traditionnelles viennent constituer, avec les « “fautes” glanés à dessein dans des textes tardifs ou émanant de milieux populaire », un « amalgame » appelé 'latin vulgaire' ; elles sont ensuite amalgamées aux formes classiques attestées : le tout produit par cette obscure alchimie ne saurait être tenu pour un état de langue présentable. Par conséquent, la reconstruction lexicale ne peut surtout pas se limiter aux cas difficiles : elle est partie intégrante, dans le programme comparatiste (et, en bonne méthode, une fois le système phonologique établi) de la reconstruction de la protolangue dans son entier. Elle se doit donc de traiter aussi les innombrables cas simples et incontestables, et même de commencer prudemment par eux.

En outre, totalement coupés qu'ils sont de l'ensemble de la démarche comparative-reconstructive, nos étymons à astérisques ne sauraient prétendre représenter des protoformes *reconstruites* : ce sont, tout différemment, des bases hypothétiques *rétroprojetées* dans le passé antique à partir des données récentes.

Enfin, nos étymons à astérisques ne jouent qu'un humble rôle subordonné, consistant à combler les déplorables lacunes de la documentation écrite. Ils fonctionnent comme autant de roues de secours suppléant aux déficiences les plus criantes (simplement factuelles) de l'approche philologique. Pour rendre les choses bien claires, ils s'expriment d'ailleurs à l'aide des conventions orthographiques traditionnelles du latin (auxquelles s'ajoutent, pour faire bonne mesure, les notations des durées vocaliques du vieux latin). Ils acquièrent par là même un statut peu réaliste et paradoxal, puisqu'ils rétroprojetent selon les conventions du code écrit des unités lexicales qui – si on accorde quelque crédit aux informations philologiques et si l'on pense que le latin global était soumis à la variation diamésique – n'ont *justement pas* eu accès au code écrit (ou n'y ont eu accès que de manière significativement restreinte).

En d'autres termes, il y a astérisques et astérisques. Les astérisques usités en reconstruction comparative – précédant tout étymon protoroman (en notation phonologique) – ont un sens purement linguistique : “protoforme reconstruite sur l'axe de l'oralité à partir des données orales et (autant que possible) selon les règles de la grammaire comparée”. Les astérisques courants – qui ne

marquent que de rares étymons (sous la forme qu'ils 'auraient dû' posséder en latin écrit) – ont en revanche un sens purement philologique : “attention, lacune de la documentation écrite, forme non attestée jusqu'à présent dans nos sources”.

Au total, on ne peut donc pas parler de reconstruction dans le cadre des pratiques ordinaires de l'étymologie romane : la reconstruction ne saurait exister en dehors du cadre méthodologique comparatiste et elle ne saurait être conçue comme un complément documentaire.

6. Point de vue reconstructionniste sur nos pratiques étymologiques

Arrêtons-nous à présent sur certaines des conséquences que comporte, à mon sens, une reconsidération de notre travail quotidien d'étymologistes, à l'exemple du FEW, sous le prisme de la grammaire comparée-reconstruction.

En ce qui concerne la lemmatisation, l'habillage classique des bases étymologiques fournit une image peu réaliste du point de départ des lexiques romans. Lorsqu'on examine le FEW, on est frappé des discrédances nombreuses entre les étymons du latin écrit et ce qu'enseignent les données romanes qu'il traite. Ces discrédances peuvent concerner

- le signifiant (ABBATTUERE pour */ab'batt-e-re/¹¹, ABONNIS pour */bo'n-itt-u/¹² ;
- la classe de mots (le syntagme AB OCULIS pour l'adjectif qualificatif */a'bøkI-u/¹³ ;
- la sous-classe flexionnelle (ABHÖRRERE pour */ab-or'r-i-re/, SĒQUI pour */'sɛku-e-re/¹⁴ ;
- la constitution morphématique (AB INTUS pour */d-a'b-intus/¹⁵ ;
- le signifié (“jeune animal pour “gros chenet servant à la cuisine”)¹⁶.

Il ne faut pas feuilleter longtemps le FEW pour trouver des cas où ces discrédances se cumulent ; entre ABHOC (FEW 24, 30a) et */a'bøk/, presque tout diffère : le signifiant (H- /vs/ Ø), le statut grammatical (syntagme libre /vs/ préposition), le signifié (“von da” /vs/ “mit”). À tous les points de vue, les points de départ traditionnels paraissent inadéquats. Les changements qu'il convient de postuler entre l'étymon traditionnel et ses résultats sont d'ailleurs souvent repoussés vers une sorte de *no man's land*, et les étymons manquent en tout cas de vertu explicative, car ils sont trop puissants. Certes, il serait peu recommandable d'user, dans un thème latin, de l'adjectif */aboculus pour traduire *aveugle*

¹¹ FEW 24, 16b.

¹² FEW 24, 39a.

¹³ FEW 24, 35a.

¹⁴ FEW 24, 31b ; FEW 11, 488a.

¹⁵ FEW 24, 33a.

¹⁶ FEW 24, 548a, *ANDEROS.

ou d'employer **aboc* au lieu de *cum*, mais aucun usager ne confond un dictionnaire étymologique avec un dictionnaire de thème : il y a, me semble-t-il, un relent puriste ou un *veto* culturel impensé à ne pas vouloir poser, en graphie traditionnelle, **ABOCULUS* (adj.) ou **ABHOC* (prép.) comme étymons.

D'autre part, le point de vue reconstructionniste, de par l'étroitesse des contraintes qu'il fait peser sur les protoformes, conduit à mettre en relief la variabilité et l'hétérogénéité du protoroman, y compris au plan microdialectologique. Le recours à des bases classiques tend évidemment, au contraire, à cantonner au second plan la variabilité et l'hétérogénéité inhérentes, à les repousser dans les phases de développement idioromanes, voire même à les voiler sous le pudique manteau de la variété écrite normée. Au lieu de *ACER* (super-étymon du *FEW* trop éloigné, sans survivance galloromane et auquel on ne pourrait accéder que par reconstruction interne appliquée au protoroman)¹⁷, le point de vue reconstructionniste contraint à mettre en pleine lumière la coexistence dans le sud-ouest de la Gaule, de quatre bases : **ACERŌNE*, **ACEROLU*, **ACERĀLE* et **ACEROTTU* (sans obliger, si l'on préfère raisonner en termes traditionnels, à bouleverser les notations).

D'autres conséquences du déplacement de la problématique auquel je me permets d'inviter (cf. déjà Chambon 2007 et 2010)¹⁸ ne font au contraire que prolonger et porter à leur terme deux ruptures avec les conceptions caractéristiques de l'étymologie traditionnelle, ruptures déjà inscrites dans le paradigme wartburgien : la rupture avec la conception littéraire-centrique, d'une part ; la rupture avec la conception standardo-centrique, d'autre part. Luca Serianni (1992, 28) a justement pointé, à l'exemple du *LEI*, l'importance épistémologique de ces deux ruptures. Or, la matière première de la grammaire comparée-reconstruction romane est constituée par les variétés romanes dialectales ou pré-standard et non par la poignée des variétés standardisées, et tous les résultats de la reconstruction sont par conséquent obtenus sur l'axe de l'oralité (ce que marquent barres obliques et symboles phonologiques). S'il est linguiste, l'étymologiste roman se trouve ainsi réconcilié avec lui-même par la reconnaissance, au centre de son travail, du primat de l'oralité.

De même, l'inflexion que je préconise permet de raviver et d'appliquer avec esprit de suite certains principes méthodologiques auxquels nous adhérons en théorie en tant qu'étymologistes romans, sans pourtant les appliquer toujours de manière conséquente dans notre pratique. Je n'évoquerai ici que les conséquences pour moi les plus inattendues : celles qui touchent non pas le traitement des unités lexicales dans nos dictionnaires étymologiques de base (les articles), mais l'organisation superstructurelle de ceux-ci (les nomenclatures).

¹⁷ *FEW* 24, 99b.

¹⁸ Des versions manuscrites de ces deux contributions ont circulé assez longtemps avant leur publication.

En premier lieu, un point de vue reconstructionniste révèle vite l'inconsistance de ce que je nommerai, de manière bien irrévérencieuse envers le « Patron », les articles « fourre-tout », que l'on trouve, par exemple, dans les volumes 1 à 14 du FEW. Dans ces articles coexistent, sous un lemme pris au latin écrit, lexique hérité (mots de tradition dite populaire) et innovations par emprunts livresques au latin. Les sous-étymons, explicités dans les commentaires seulement, sont alors les seuls étymons réels, qui constituent autant d'entités linguistiques bien distinctes dont les descendance possèdent des histoires tout aussi distinctes (même si elles interfèrent parfois, tout comme peuvent aussi interférer les histoires de mots ayant des sources étymologiques entièrement différentes). Bref, les super-lemmes pris au latin écrit s'avèrent des unités factices : seul le privilège culturel traditionnellement accordé, comme on l'a déjà vu, au latin écrit de l'Antiquité peut expliquer l'existence de tels regroupements contre nature¹⁹. On peut aller jusqu'à dire que les sur-regroupements tendent à voiler, sinon à violer, le vieux principe « Chaque mot à son histoire ».

Sous ces étymons factices du latin écrit de l'Antiquité figurent en outre les emprunts inter-romans dont les sources ne se trouvent pas dans des langues traitées dans le FEW. Quant aux emprunts entre français, francoprovençal, occitan (et gascon), ils sont encore plus profondément cachés à l'intérieur même des articles.

Il résulte de ces pratiques de fourre-tout un réel brouillage de la nomenclature et, de manière plus inopportune encore, de notre appréhension synthétique de la stratification lexicale. Comme on le sait, il n'est pas possible, à moins de lire le FEW de bout en bout en extrayant une à une les données, d'y prendre une idée d'ensemble ni du stock héréditaire ni des emprunts savants au latin ni des emprunts du français à l'espagnol.

La relecture du FEW en clé reconstructionniste conduit aussi à préconiser une homogénéisation de l'étiquetage des bases étymologiques et, de ce fait, une homogénéisation de la nomenclature centrale. Disparaissent évidemment les étymons spécifiquement étiquetés « latin vulgaire », puisque toutes les bases héréditaires sont réputées protoromanes, mais aussi les étymons étiquetés « gaulois »²⁰ ou « pré-roman », voire « grec »²¹, et naturellement les étymons

¹⁹ Les super-lemmes ne regroupant que des innovations par emprunts tombent sous le coup de la même critique. Ainsi sous UBER^[2] (FEW 14, 1a) sont regroupés six étymons réels : *uber*, *uberare*, *uberrimus*, *ubertare*, *ubertas*, *ubertus*.

²⁰ Ainsi *ANDEROS (gaul.) “jeune animal” (FEW 24, 548a), pour rendre compte de formes romanes signifiant “gros chenet de fer servant à la cuisine”, dont aucune ne continue directement l'étymon.

²¹ Ainsi ABOULOS (gr.) (FEW 24, 46b), à scinder entre *ABŪLUS (protorom. rég.) et aboulía (gr.), source d'un emprunt. Voir toutefois, à présent, FEW 25, 1311-1312.

de latin médiéval chargés de chapeauter des formes héréditaires²². Sont en revanche à intégrer à la nomenclature protoromane les emprunts précoces aux langues germaniques s'ils ont subi tous les traitements phonétiques définitoires du lexique héréditaire. Au cours de ces reclassements, c'est sur l'étiquette « protoroman » que devront porter les spécifications diachroniques et diatopiques. Pas de révolution ici non plus : il ne s'agit, on le voit, que de récupérer et d'appliquer avec conséquence la règle privilégiant l'*etimologia prossima* sur l'*etimologia remota*.

Bref, lexique hérité et emprunts au latin ou inter-romans ne devraient pas figurer sous les mêmes lemmes ni dans les mêmes volumes : de fil en aiguille, c'est à une réforme de l'organisation macrostructurale – dégroupement des étymons, établissement de sous-nomenclatures séparées, homogénéisation des étymons – qu'incite une relecture reconstructionniste du FEW. On voit cependant que, sur ces points, il ne s'agit nullement de révolution, mais de réforme ou plutôt d'une nouvelle mise en forme superstructurale²³. Ces rectifications prolongent, grâce à une perspective renouvelée, une conception déjà présente dans les volumes 16 à 20 FEW (et l'on sait que l'organisation du LEI a accompli des progrès appréciables de ce point de vue).

S'ils prenaient une forme concrète, ces reclassements et réétiquetages déboucheraient sur des sous-nomenclatures séparées et homogènes, conçues comme des listes renvoyant aux articles du FEW tels qu'ils sont. De telles listes constitueraient, d'une part, la conclusion manquante du FEW et, d'autre part, le document de base permettant de nourrir de faits la synthèse « en un ou deux volumes » que von Wartburg (1961, 211 sq) entrevoyait comme parachèvement du « plan du FEW » : une histoire synthétique (et non plus analytique) du lexique galloroman.

À travers les remarques précédentes, je voudrais surtout suggérer que l'introduction de la grammaire comparée - reconstruction en étymologie romane n'est pas une intrusion qui s'opposerait aux bonnes traditions de la discipline : cette introduction justifie, au contraire, affermit, ravive et prolonge les bonnes traditions. Mieux, le point de vue compte autant et plus, à mon sens, que les techniques. Il semble parfaitement possible de reconsidérer nos pratiques, en vue de les améliorer sur certains points (sans rectifier les contenus), en se plaçant du point de vue reconstructionniste sans pour autant en adopter nécessairement l'attirail procédurier et notationnel. Ce point de vue peut nous servir utilement d'adjuvant critique et conduire à l'amélioration concrète de nos instruments de travail.

²² Ainsi AMBLACIUM “jochdeiselring” (IX^e s. !), emprunté à une forme romane (FEW 24, 407b).

²³ Voir déjà l'impressionnante liste (plus de 150 pages) des étymons cachés du FEW (Büchi 1996, 405-565) et la liste des étymons déonomastiques (Büchi 1991 ; Büchi 1996, 564-589).

7. Protoroman et 'latin global' comme diasystème

J'évoquerai, pour terminer, une autre conséquence de l'introduction de la grammaire comparée-reconstruction dans le champ de l'étymologie romane. Celle-ci concerne le rapport de la reconstruction au latin écrit et par conséquent nos rapports avec les linguistes du latin. La voici : seule l'application autonome et radicale de la méthode comparative-reconstructive crée les conditions d'une confrontation fine et fructueuse avec les données du latin écrit de l'Antiquité traitées par les linguistes latinistes.

La démarche comparative-reconstructive permet en effet au linguiste romaniste de se (ré)approprier pleinement le point de vue immanentiste qui était celui de Meyer-Lübke (1909, § 78) au point le plus avancé de sa réflexion : « als eine Hauptquelle für die Kenntnis des Volkslateins gelten nun von jeher die romanischen Sprachen ». Or, seule une application autonome et *jusqu'aboutiste* (reconstructionniste) de ce point de vue permet, puisqu'il ne s'agit plus de remplacer la protolange (orale) par le latin écrit, de donner toute leur place à la linguistique et à l'étymologie romanes dans l'étude de ce que Dardel (1987 ; 2003) a heureusement nommé 'le latin global'. La reconstruction exploite en effet aussi complètement que possible la seule entrée (les données des variétés romanes) et le seul droit de regard (la protolinguistique romane) dont le linguiste romaniste dispose en propre sur cet objet.

La confrontation avec les données du latin écrit de l'Antiquité ne peut cependant être conçue (bien que ce soit souvent le cas, pour des raisons pédagogiques, dans les manuels de comparatistes non romanistes !) comme une validation, encore moins une invalidation, des résultats de la grammaire comparée-reconstruction. Il y a là une impossibilité logique, puisque, comme l'a bien vu Meillet (1925, 9), ce sont au contraire les données immanentes aux langues romanes qui, traitées en comparaison-reconstruction, donnent leur sens historique aux données latines écrites (aux données déviantes comme à celles de la norme).

En revanche, c'est la projection des résultats de la reconstruction (lexicale ou autre) dans le cadre du latin global et leur mise en rapport, dans ce cadre, avec les données tirées des sources écrites qui donnent toute leur portée aux résultats du protoromaniste. Seule cette projection permet en effet de déployer autant qu'il est possible et dans le détail l'architecture de variétés (la 'langue historique') qu'est le latin global dans toutes les dimensions de la variation (diatopique, diachronique, diastratique, diaphasique, diamésique)²⁴ et d'étudier la distribution diasystémique de chaque unité lexicale.

À mes yeux, l'objectif ultime de la reconstruction du lexique protoroman n'est nullement d'enfermer le secteur de l'étymologie pan- et diaromane qui

²⁴ Voir notamment Molinelli (2006).

en relève dans un formalisme protolinguistique étroit (ce serait là, dans une certaine mesure, une nouvelle impasse), mais au contraire de construire en le complexifiant l'objet 'latin global', d'appréhender celui-ci de manière bino-culaire et d'en former ainsi une image plus large et plus précise, plus concrète et plus vraie, tout en travaillant à l'intégration heureuse de la linguistique romane et de la linguistique latine, et non au remplacement de la première par la seconde.

La reconstruction comparative est indispensable à l'histoire des systèmes linguistiques ; elle n'est pas moins nécessaire à l'histoire des diasystèmes.

Jean-Pierre CHAMBON

8. Références bibliographiques

- Büchi, Éva, 1991. « Contribution à l'étude des déonomastiques galloromans : index des éponymes dans le FEW », *Nouvelle Revue d'onomastique* 17/18, 139-152.
- Büchi, Éva, 1996. *Les Structures du Französisches Etymologisches Wörterbuch. Recherches métalexigraphiques et métalexicologiques*, Tübingen, Max Niemeyer.
- Chambon, Jean-Pierre, 2007. « Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives) », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, n. s., 15 (*Tradition et rupture dans les grammaires comparées de différentes familles de langues*), Louvain, Peeters, 57-72.
- Chambon, Jean-Pierre, 2010. « Pratique étymologique en domaine (gallo)roman et grammaire comparée - reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW », in : Choi-Jonin, Injoo / Duval, Marc / Soutet, Olivier (éd.), *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*, Louvain/Paris, Peeters, 61-75.
- Chambon, Jean-Pierre, à paraître. « Étymologie lexicale, étymologie onomastique : quoi de neuf ? Un aperçu », in : *Actes du XXVI^e Congrès international de linguistique et philologie romanes*.
- Contini, Gianfranco, 1990² [1986¹]. *Breviario di ecdotica*, Turin, Einaudi.
- Dardel, Robert de, 1987. « Pour une meilleure intégration des études latines et romanes », in : József Herman (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif. Actes du I^{er} colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Pécs, 2-5 septembre 1985)*, Tübingen, Max Niemeyer, 65-75.
- Dardel, Robert de, 2003. « Le traitement du latin global : séparation et intégration des méthodes », *Romanische Forschungen* 54, 57-76.
- Herman, Joseph, 1970² [1967¹]. *Le Latin vulgaire*, Paris, Presses universitaires de France.
- Herman, Joseph, 1992. « La transition du latin aux langues romanes. Quelques problèmes de la recherche », *Lalies. Actes des sessions de linguistique et de littérature* 11, 161-171.
- Herman, Joseph, 2001. « Linguistique comparée », in : Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)* I/2, Tübingen, Max Niemeyer, 704-718.

- Meillet, Antoine, 1921. *Linguistique historique et linguistique générale*, [I], Paris, Champion.
- Meillet, Antoine, 1925 [1970]. *La Méthode comparative en linguistique historique*, réimpression, Paris, Champion.
- Meillet, Antoine, 1968⁵ [1932¹]. «Préface», in : Bloch, Oscar / Wartburg, Walther von, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Presses universitaires de France, VII-XVIII.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1890-1902. *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig, Fues, Reisland.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1909² [1901¹]. *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, Carl Winter.
- Molinelli, Piera, 2006. «Per una sociolinguistica del latino», in : Arias-Abellán, Carmen (éd.), *Latin vulgaire – Latin tardif. Actes du VII^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Séville, 2-6 septembre 2003)*, Séville, Universidad de Sevilla, 463-474.
- Pfister, Max / Lupis, Antonio, 2001. *Introduzione all'etimologia romanza*, Soveria Mannelli (Catanzaro), Rubbettino Editore.
- Saussure, Ferdinand de, 1957. «Cours de linguistique générale (1908-1909). Introduction», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 15, 3-103.
- Serianni, Luca, 1992. «Il LEI e la lessicografia italiana», in : Coluccia, Rosario (éd.), *Riflessioni sulla lessicografia. Atti dell'incontro organizzato in occasione del conferimento della laurea honoris causa a Max Pfister (Lecce, 7 ottobre 1991)*, Galatina, Congedo Editore, 22-30.
- Wartburg, Walther von, 1961. «L'expérience du FEW», in : *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes. Orientations et exigences actuelles*, Paris, CNRS, 209-219.

Etimologia, fonologia, morfologia

1. Prologo

Questo *munus amicitiae* per Max Pfister deve aprirsi con una giustificazione: non essendo specialista di etimologia, debbo all'amicizia, sua e dei curatori del volume, l'invito onorevole a partecipare a quest'omaggio. D'altro canto è pur vero che con l'etimologia ha da fare chiunque si occupi di linguistica storica, dato che l'accertamento dei rapporti etimologici è preliminare a gran parte dell'attività in questo campo: anche solo per disporre i materiali ai paragrafi, ad esempio, di fonetica e di morfologia di una grammatica storica bisogna basarsi su etimi accertati. L'etimologia è dunque costitutiva del mestiere del linguista storico e di quello strumentario che si cerca di trasmettere a chi studia le nostre materie fin dai corsi introduttivi, quando inevitabilmente qualche passaggio delle prime lezioni dev'esser dedicato a profligare, con l'esposizione al metodo della linguistica, quel diffuso atteggiamento prescientifico che porta ad etimologizzare basandosi esclusivamente sul significato: se si chiede, al proseminario diacronico, 'da dove viene l'italiano *chi*?' la risposta è pressoché invariabilmente, se chi risponde sa il latino, 'da *quis*'.

A questa profligazione si attende, *ex cathedra*, introducendo ai rapporti fra, appunto, etimologia, fonologia e morfologia ai quali sono dedicate le considerazioni che seguono. Al §2 si discute dell'importanza della fonologia (intesa anche e soprattutto in opposizione a *fonetica*) per l'etimologia. Al §3 si tocca dell'importanza della morfologia per l'etimologia, in particolare italo-romanza, attingendo esempi dall'immane fucina del LEI. I due paragrafi successivi trattano infine due casi totalmente distinti, ma ambedue rubricabili sotto l'etichetta di 'morfologia senza significato': perché da un lato con una morfologia, ma in assenza di informazioni sul significato, si ha che vedere quando si ricostruiscono lingue di sostrato (§4); e perché dall'altro come una manipolazione della morfologia facente astrazione dal significato è stato recentemente proposto che si debba concepire, in molti casi, la rimotivazione per etimologia popolare (§5).

2. Fonologia e fonetica nel metodo etimologico

L'indice delle 'procedure' o strumenti di metodo dell'etimologo contenuto nel manuale di Pfister e Lupis (2001, 89ss) elenca nell'ordine (cito per comodità nel riassunto di Aprile 2004, 232):

I principali argomenti etimologici sono questi: l'accertamento delle date nelle prime attestazioni [...], il cambiamento fonetico (valutato ovviamente senza le rigidità dei neogrammatici), la base morfologica e la determinazione degli elementi derivativi, la fraseologia (in cui la ricerca etimologica si incrocia con quella etnologica), la semantica e i mutamenti di significato, e infine i fattori extralinguistici.

Dunque, l'accertamento del cambiamento fonetico e della base morfologica – i due livelli di analisi cui rimanda il titolo di quest'intervento – figurano entro un'enumerazione che si apre e si chiude con dati extralinguistici (tali sono, in cima alla lista, le date di prima documentazione).

Certo, il metodo dell'etimologia è complesso, e stanno a dimostrarlo, in sede manualistica, introduzioni come quella citata di Pfister o ad es. l'altra di Zamboni (1976) – così come sta a dimostrarlo tutto intero quel monumento della cultura europea che è il LEI. Quest'elenco tuttavia non deve trarre in inganno: fonologia e morfologia, nell'argomentazione etimologica, hanno uno statuto particolare, fondativo, che agli altri fattori non compete. Sono esse che hanno messo i linguisti (in ambito romanzo, a partire da Friedrich Diez) «in condizione di distinguere tra fantasia etimologica e scienza» (Pfister e Lupis 2001, 90). Se le etimologie di Gilles Ménage (1613-92), ad esempio, oggi ci appaiono – come tante altre del passato – quali fantasie etimologiche è perché Ménage, in casi come quello ad esempio dell'italiano *ragazzo* o del francese *laquais*, etimologizza non basandosi sul *signifiant* bensì sul *signifié* (Pfister e Lupis 2001, 43). Solo così egli può partire per queste etimologie dal lat. VERNA ricostruendo trafilie che muovono rispettivamente da un (VERNU)LACACIUS e un (VERNU)LACAIUS, con vari passaggi intermedi il cui *signifiant* è adattato di conseguenza (qui anzitutto per *retranchement* o *subtractio litterarum*)¹.

Per questo formulazioni come la famigerata «faillite de l'étymologie phonétique» proclamata da Gilliéron (1919) non sono più che provocazioni: utili, certo, all'affinamento del metodo ma sicuramente non tali da screditare i suoi pilastri fonologico e morfologico, e questo nonostante le intenzioni di chi tali critiche avanzava, come Gilliéron o come – uscendo dall'ambito linguistico – Benedetto Croce, che alla *faillite* gilliéroniana si appellò più volte lodandola come antidoto alla «brutale violenza procustea del positivismo» dei neogrammatici (Croce 1922, 200) e qualificandola di «geniale rivoluzione»:

¹ Cfr. Ménage (1685, 390) s. v. *garzone*, dove si discute sia di *ragazzo* che del francese *laquais*.

la geniale rivoluzione iniziata dal Gilliéron [...] onde fu messa sotto gli occhi una storia delle parole (cioè dello spirito umano che crea di continuo le parole anche quando par che le ripeta immutate), la quale era stata come soffocata e nascosta sotto quella, in gran parte fittizia, che la costruiva e spiegava col meccanismo delle leggi fonetiche (Croce 1941, 308-309).

Di quella proclamata *faillite* Alberto Vàrvaro (2003, 416) ha scritto, inappuntabilmente, che si tratta di una rivoluzione soltanto all'apparenza:

Un Gilliéron sembra invece, nella sua foga aggressiva, la punta di diamante di un cambiamento che si dichiara rivoluzionario ma risulterà solo apparente, in quanto la sua geografia linguistica integra ed arricchisce, ma non capovolge affatto, la teoria neogrammaticale.

È curioso come Croce (1922, 200) parli di letto di Procuste a proposito delle leggi fonetiche, che imbriglierebbero lo «spirito umano», mentre, esattamente all'opposto, è il procedere senza di esse a creare le condizioni per l'etimologia davvero prescientificamente procustea ora esemplificata col *Ménage*.

Della differenza fra il metodo etimologico scientifico e quello premoderno si è scritto molto. Ne ha dato una bella descrizione Walter Belardi (2002, I, 371), parlando del metodo di Varrone e analizzando, oltre alle 'solite' etimologie cosiddette varroniane del tipo di quelle su menzionate col *Ménage* («volpes [...] quod volat pedibus», LL V 101), i casi nei quali pare invece che Varrone «abbia "azzeccato" un etimo giusto (è proprio il caso di adoperare questo colorito participio), in quanto proprio di caso fortuito si tratta».

Indubbiamente – prosegue Belardi – può fare impressione vedere come Varrone riporti il nome del dio Bacco *Liber* a una sua forma più antica da lui data come *Loebeso-* (VI, 2: «ab Loebeso Liberum»), e del pari il nome dei Lari, *Lares*, a *Lases*. Sembra che Varrone domini perfettamente varie sezioni della grammatica storica della lingua latina: la sezione sul vocalismo del nucleo radicale (il dittongo *-oi-* si fissa come *-oe-* o si sviluppa in *-ī-*), quella sul trattamento di *-s-* intervocalico [...]. Ma si deve tenere presente che le sorti di *-s-* antico erano ben note all'erudizione filologico-antiquaristica latina. Varrone leggeva – come noi – *Lases* nel *Carmen Fratrum Arvalium* [...]. Del pari egli avrà letto *Loebesom* in qualche monumento arcaico.

Pertanto quello che fa Varrone – è questo il punto cruciale – non è specifico della linguistica: «almeno in questi casi, Varrone non riconquista niente di un passato linguistico, attraverso procedimenti ricostruttivi. Raccoglie, rimemora e illustra testimonianze di un passato che lo circondavano, sopravvissute alla consunzione prodotta dal tempo» (Belardi 2002, I, 372). Varrone conosce, e molto bene, la storia esterna della propria lingua, ne conosce bene le attestazioni antiche: la sua forza e il suo valore di fonte per noi stanno dunque sul fronte extralinguistico. Ma non basta questo a fare il metodo del linguista, anche laddove alle conclusioni raggiunte più tardi, in base a questo metodo, egli sembra avvicinarsi di più, come nel caso del latino *gusto*, confrontato correttamente col greco γεῦμαι.

Altre sono le comparazioni [...] che dovrebbero semmai essere adott[e] a riprova della bravura del nostro. E in effetti non mancano, come “quod Graece γεύεται, Latine gustat” ‘ciò che in greco è γεύεται in latino è gustat’ (VI, 84). Ma più in profondità Varrone non poteva scendere. Il verbo greco è un presente tematico: *gewse/o- [...]; il verbo latino è un denominale da *gus-tu-s -ūs* ‘degustazione’ [...] (Belardi 2002, I, 373).

Di quella che a noi oggi appare la reale natura del rapporto fra queste forme greche e latine Varrone era all’oscuro, in quanto «non poteva certo sapere nulla di questi particolari morfologici», per inquadrare i quali serve, appunto, uno strumentario di analisi morfologica.

La combinazione degli strumenti di controllo fonetici e morfologici che sta alla base del metodo della linguistica storica e che fu importata nella romanistica dal Diez², è nata come si sa – pur con qualche precedente altrove – nella linguistica comparata indoeuropea. Entro questo strumentario il rapporto fra morfologia e fonologia è all’inverso di quanto a prima vista si potrebbe credere: è la morfologia ad avere, logicamente, la priorità. Ecco come, sempre Belardi (2002, I, 231-249), ricapitola la scoperta della legge di Grimm (scoperta, in realtà, com’è noto, da Rasmus Rask nella sua *Ricerca sull’origine della lingua nordica antica o islandese*, 1817, che precede di poco la *Grammatica tedesca*, 1819, di Jakob Grimm):

Il Rask [...] non è partito da unità di seconda articolazione (unità fonematiche) per pervenire all’identificazione di unità di prima articolazione (segni-lessemi e segni-morfemi [...]); bensì ha estratto unità di seconda da unità di prima di presunta identica etimologia; vale a dire, è partito da unità di prima per pervenire alla comparabilità di unità di seconda articolazione fra di loro, anche quando queste di seconda risultavano diverse materialmente l’una dall’altra (Belardi 2002, I, 238)³.

Dunque l’individuazione delle corrispondenze fonetiche regolari, che ha per prima grande acquisizione la legge di Grimm, è in realtà condotta da Rask avendo per guida la prima articolazione, ovvero in base al riconoscimento di corrispondenze fra unità morfologiche: il metodo che sta alla base della moderna etimologia chiama quindi a raccolta insieme la scienza della seconda articolazione, la fonologia, e quella della prima articolazione, la morfologia. Non è casuale che Belardi utilizzi questi termini martinettiani, i quali permettono di impostare correttamente la questione. Si è visto, nella citazione addotta in apertura, il riferimento al «cambiamento fonetico [...] valutato ovviamente senza le rigidità dei neogrammatici» (Aprile 2004, 232). Io credo che questa idea, diffusa, della ‘rigidità’ vada inquadrata debitamente. Partiamo dalla let-

² Si veda in particolare il confronto fra il metodo del Diez e quello del Raynouard da parte di Varvaro (2003, 412-413).

³ Materialmente diverse sono infatti molte delle forme allineate in tali corrispondenze. Ad esempio nella n°227 del Rask – gr. *khthés*, lat. *heri* (< *hesi*) = isl. ant. *i giær*, danese *i-gaar*; lat. *HESTERNUS* = ted. *Gestern* – e nella lunga serie di altri casi che inverano le corrispondenze regolari formulate nella legge (v. Belardi 2002, I, 235).

tura di un passo di Carlo Salvioni, etimologo su cui Max Pfister ha scritto a più riprese, anche di recente, concludendo che «il punto forte della sua etimologia è la fonetica, così come pure la morfologia» (Pfister 2010, 277). Ebbene, tutti abbiamo presente come parla di fonetica (in generale, e in rapporto all'etimologia) un neogrammatico. Ne parla nei termini seguenti:

La costituzione anatomica degli organi vocali e la loro funzione fisiologica, determinata da leggi fisico-meccaniche, è qui dunque l'elemento capitale. L'illazione che se ne trae pare ovvia: da que' presupposti anatomico-fisiologici è guidata[,] dominata necessariamente l'evoluzione storica de' suoni, la fonetica dei vari linguaggi. Si potrà discutere e si discute perché e come s'inizi il moto evolutivo, ma è certo che una volta ricevuto l'impulso, l'evoluzione debba procedere ciecamente, come una forza elementare, e tutto travolgere nel suo fatale andare (Salvioni 1906, 5-6 [iv 17-18]).

Di simili formulazioni se ne potrebbero citare a dozzine, da Osthoff e Brugmann (1878, 167) in poi. Ma questa è sovrastruttura. Com'è più che noto, la retorica della scuola si orientava sulla fisica (come una generazione prima August Schleicher guardava invece alla biologia) assunta come scienza guida cui la linguistica doveva ispirarsi. Parlando dunque di fonetica, in un periodo in cui la distinzione tra fonetica e fonologia era di là da venire, si metteva l'accento sulla dimensione materiale e fisiologica del suono linguistico. Basta però che si parli, come fa Belardi, di 'seconda articolazione' – ovvero di fonologia, del suono linguistico in quanto costitutivo del sistema della lingua – e basta che invece di dire 'ineccepibilità delle leggi fonetiche' si dica 'postulato della regolarità del mutamento', ed ecco che questa ipotesi di lavoro resta tuttora salda. Di questo infatti si tratta: della tendenziale regolarità con cui il mutamento tocca le strutture del sistema fonologico, poiché al sistema fonologico – e non alla fonetica – ineriscono quelle che pur continuiamo per tradizione a chiamare corrispondenze *fonetiche* regolari.

Senza l'ipotesi di lavoro che su queste si basa, nonostante tutti i casi di sviluppi particolari così ben illustrati da un Gilliéron e nonostante i proclami di Benedetto Croce circa la presunta «brutale violenza procustea del positivismo» ravvisabile a suo dire (Croce 1922, 200) nella dottrina delle leggi fonetiche, torneremmo indietro se non a Varrone certamente a Gilles Ménage. Il che è vero non solo per l'etimologia, ma per la linguistica (storica) in generale.

3. Morfologia ed etimologia

Mettendo ora da parte la fonologia e concentrandoci sulla morfologia, possiamo entrare in materia attingendo qualche esempio all'officina del LEI. Si dice un'ovvietà ricordando che il LEI è stato ed è una fucina da cui, fra i tanti prodotti collaterali, sono scaturite decine e decine di analisi particolari in cui la morfologia fornisce la chiave per la ricostruzione etimologica. Vediamone qualche esempio.

Fanciullo (2002, 106) tira le somme della sua ricostruzione relativa a «I *pici*, i *tricioli*, i *ràcioli*», nel modo seguente:

A fare da collante fra le basi avanzate ai paragrafi precedenti, *eo ipso* contribuendo a rafforzarle, si sarà notata, a livello latino, l'assunzione d'un modulo: PARTICIPIO PASSATO + "infisso" -J- [...].

Il modulo, forgiato in origine sugli aggettivi di grado comparativo quali RUDIUS, ACRIUS, fu esteso di lì ai participi (*ACŪTJUS da ACUERE, *MINŪTJUS da MINUERE, *PERTŪSJUS, ad affiancare il precedente PERTŪSUS, *TRŪSJUS, accanto a *TRŪSUS, ecc.) donde poi le neoformazioni *ACŪTJĀRE, *(EX)MINŪTJĀRE, *PERTŪSJĀRE, *TRŪSJĀRE ecc. Dunque, dalla serie di etimologie proposte emerge un procedimento morfologico (una regola di formazione di lessema), il quale a sua volta appoggia ulteriormente queste ed altre ricostruzioni⁴.

Molti altri esempi pertinenti al tema qui in esame possono essere attinti agli scritti di un'altra colonna portante del LEI, il compianto Alberto Zamboni: in particolare dal saggio del 1997 intitolato *Lessico(logia) e morfologia* ove Zamboni esamina diversi casi in cui la restituzione della forma morfologica è cruciale per l'etimologia. Fra questi ad es. *batòsta*, «un recupero totalmente morfologico» (Zamboni 1997, 151) il cui etimo si spiega *ipso facto* una volta riconosciuto il termine come settentrionalismo in forma participiale (parallelo a *battùta*, ma con scempiamento settentrionale di -TT- e desinenza participiale, sempre settentrionale, in -ost(o)). È un caso paradigmatico, tanto da meritare menzione nella riedizione del manuale d'etimologia di Pfister e Lupis (2001, 103).

Si veda ancora il caso de «gli "strani infissi" che il Rohlfs (1968, §404) osserva – senza spiegarli – precedere la desinenza di superlativo -issimo in alcune varietà arcaiche, cfr. pad. ant. *bellettissimo*, *bonettissimo*, *cattivettissimo* (con rinvio a Wendriner 1889, 61)». Conclude al riguardo Zamboni (1997, 164):

è forse lo stesso Wendriner (1889, 42 e 61 cit.) a suggerircene una soluzione, documentando accanto agli esempi ruzanteschi già citati [...] anche *malettissimo* che lui stesso (n. 2) sospetta formato in qualche modo su *maletto* (forma volgare di *maledetto*) e quindi da segmentare propriamente *malett-issimo* (con regolare desinenza) e non *mal-ettissimo*.

Belardi (2002, I, 445) ricorda come la definizione di 'etimologia' vada riferita primariamente a termini dotati di referenza⁵: a rigore, non si 'etimologizza'

⁴ È alla luce di questa corrispondenza morfologica sistematica che si possono inquadrare non solo i toscani dialettali *pici* e *tricioli*, ma anche voci di lingua quali *minuz-zolo*, *pertugio* ecc.

⁵ Anche se «[n]ella storia degli studi linguistici [...] si è talvolta usato il termine e il concetto di etimologia anche a proposito di ricerche sulla forma "originaria" di desinenze e di suffissi formativi di parola, cioè di elementi certamente monematici [...], ma non certamente lessematici» (Belardi 2002, I, 445).

una desinenza di caso, quando la si ricostruisce in una protolingua. Ma il confine tra lessico e morfologia è fluido, come visto ora per la rianalisi di *malettissimo* in *mal-ettissimo*, dove a conclusione della trafila sta un interfisso, mentre si può ricostruire alla sua base un elemento lessematico⁶.

Un ultimo esempio. Sempre Zamboni (1997, 148-149) discute l'it. *sbranare* 'fare a pezzi, strappare con violenza', rubricato in LEI 4, 1497-1578 s.v. *BAR(R)-/*BER(R)-/*BIR(R)-/*BR-, osservando:

fino alla raccolta comparativa del LEI era passata inosservata a tutti l'occorrenza del lucchese ant. *sbrainare* 'fare a brani, uccidere' (intorno al 1400, Sercambi: Rossi 3, 32) tanto isolata quanto significativa perché inserisce questa famiglia di voci in seno al noto fenomeno – imprevedibile tuttavia in base alla documentazione corrente – di /ai/ > /a/.

Ovvero: dal solo *sbranare* non si sarebbe potuta indovinare la sequenza /-agin-/ , ma instradati dalla voce lucchese antica si può inserire questa in una serie fonologica (ad es. insieme con *fanello* < FAGĬNELLU) e morfologica (col riconoscimento di un suffisso -AGIN-) in precedenza rimasto oscuro:

a questo punto perciò *brano* e (s)*branare* risultano esiti di un restauro morfologico che accerta una corrispondenza di questo livello nel formante suffissale -AGIN-ARE sia pure nell'indeterminatezza della base (Zamboni 1997, 149).

Un'etimologia ragionevolmente sicura quanto a struttura morfologica è già qualcosa. Se anche della base, e del significato di questa, non si può dire poi molto, la certezza ragionevole circa la costituzione morfologica fornisce l'ancoraggio imprescindibile di ogni eventuale acquisizione futura.

4. Etimologia e morfologia, senza sistema?

È poi questo ciò che sistematicamente accade quando si applica l'analisi morfologica alla ricostruzione di una lingua di sostrato. Prendiamo l'esempio della Sardegna preromana. In un libro recente su *Paleosardo. Le radici linguistiche della Sardegna neolitica*, nonché in diversi altri contributi che annunciano sin dal titolo la «fine di un rebus», Eduardo Blasco Ferrer ha affrontato la questione in modo approfondito⁷. Punto di partenza è un'analisi in morfemi del patrimonio toponomastico, in particolare della Sardegna centro-orientale, condotta alla luce dell'ipotesi, plausibile, che la loro origine stia in appellativi⁸. Nell'analisi, l'individuazione del tipo morfologico della lingua di

⁶ Interfisso che è elemento puramente formale, e per giunta del tipo antesuffissale (nella tipologia di Dressler 1986, 381, cui si rifà Zamboni) cioè privo di qualsiasi funzione grammaticale, diversamente ad es. dagli interfissi relazionali come *-i-* di *pettirosso*, che è «interfisso interradicale relazionale».

⁷ Di questo tentativo generoso dà una valutazione anch'essa generosa il nostro festeggiato, nella sua recensione sulla «Vox Romanica» da poco uscita (Pfister 2011).

⁸ Appellativi, ovviamente, non latini né (per la gran parte) di altra lingua storicamente attestata. In Sardegna centro-orientale, com'è noto, si ha una concentrazione di

sostrato gioca un ruolo centrale: «il *tipo morfologico* del Paleosardo è chiaramente *agglutinante*» (Blasco Ferrer 2010, 84). Vi si ha un

accumulo di radici senza specifici *segnali relazionali* [...] cui si aggiungono i *suffissi*. Ecco alcuni esempi paradigmatici di tale processo, estrapolati dagli elenchi di microtoponimi visti prima: *bide* + *istil*: *bidistili*, *obi* + *isti*: *obisti(s)*, *orga* + *isti*: *orgoristi*, *tala* + *istin*: *talaristini*, *ovi* (*obi*) + *orga*: *ovorge*, *ola* + *orga*: *olorgi* ecc..

Al di sotto del sardo neolatino, lingua flessiva, si individua dunque una lingua agglutinante che l'autore ricostruisce in base al confronto con l'unica lingua – pure di tipo agglutinante – sopravvissuta in Europa all'invasione indoeuropea: il basco. Il tutto sulla base di un'ammirevole conoscenza sia del sardo che del basco: sono dati, dunque, i migliori presupposti per un simile, difficile, tentativo.

Il risultato è l'individuazione, nella microtoponomastica, di una serie di radici protosarde. Si consideri l'esempio della radice *BEL del paleobasco, alla quale vengono ricondotti appellativi come basco *beltz* 'nero', *bele* 'corvo', o i composti *arbel* 'pietra nera, lavagna', *orbel* 'foglie secche'. I dati di (micro) toponomastica sarda messi in relazione con la suddetta radice sono così illustrati:

In poche coppie di microtoponimi paleosardi si osserva l'equivalenza tra i morfemi *mele* e *nele*, quest'ultimo sicuramente generatosi per dissimilazione fra bilabiali ([m] *ara*[m] *ele*, [b] *idu*[m] *ele*) [...]. La nuova radice *nele* [...] s'è rivelata la più produttiva nella Sardegna centro-orientale, dando vita a centinaia di microtoponimi, fra cui: *Araunele*, *Garaunele*, *Arannulu* 'valle scura' [...], *Bidunele* (basco *bide*) 'sentiero buio, irto di ostacoli', [...] *Desunele* (con **des-* > basco *leze*) 'burrone, dirupo buio' ecc. (Blasco Ferrer 2010, 121).

Come si vede, gli appellativi baschi di cui sopra condividono alcune porzioni del significante coi microtoponimi sardi: data una voce trilittera, la prima consonante può alterarsi mantenendo il luogo di articolazione (*bel* > *mel*) ma può pure modificare anch'esso (*bel* > *nel*), e può cambiare anche il resto, come si vede nel citato [*Aran-*] *nulu*, che condivide col basco *beltz* un solo segmento. Il che di per sé non sarebbe un ostacolo insormontabile: l'armeno *erku* e il latino *duo* non ne condividono alcuno. Ma sono legati da una rete di corrispondenze fonetiche regolari che qui mancano. Manca per il paleosardo una struttura fonologica – sia pure, ovviamente, ipotetica – derivante da corrispondenze fonetiche regolari e mancando queste al livello della seconda articolazione, manca anche, in circuito con esse, la certezza dell'identificabilità delle

elementi prelatini non solo nei nomi dei centri maggiori (i nomi dei comuni del Nuorese, calcola Pittau 1986, sono tali per circa i 4/5) ma anche nei microtoponimi, dove di norma la percentuale di forme d'origine latina è ben più alta. Così, in area barbaricina i microtoponimi preromani sono circa il 50% del totale, mentre nel resto dell'isola si hanno percentuali (1-2%) più in linea col resto della Romània (cf. Wolf 1998, 21; Paulis 2008, 45).

unità morfologiche di prima articolazione. Il che non vuol dire che da questi microtoponimi non si possa concludere nulla di interessante circa la fonologia della lingua di sostrato: tutt'altro, come attestano i lavori di Wolf (1998, 28-35) e Paulis (2008, 32-33). Quest'ultimo contributo ravvisa in particolare una serie di corrispondenze nell'inventario fonologico e nella struttura fonotattica tra la lingua riflessa dai microtoponimi della Sardegna centro-orientale ed il basco. Corrispondenze fonologiche, per inciso, più convincenti di quelle addotte da Blasco Ferrer (2010, 153-157)⁹.

Insomma, nonostante i tanti accostamenti suggestivi col basco¹⁰, e nonostante il suo impianto ammirevolmente sistematico, la ricostruzione del paleosardo non arriva a stabilire un sistema. Ed è facile ipotizzare che non si possa far di meglio, essendo com'è noto impresa ardua l'etimologizzazione «dei microtoponimi, che non siano già di per sé parlanti, ossia trasparenti» (Belardi 2002, I, 374), impresa la cui difficoltà è dovuta al «non poter sapere alcunché del significato di un vocabolo usato per di più come nome proprio», e quindi «a non potere collocare il vocabolo in questione in alcun contesto strutturale linguistico» (*ibidem*). Contesto che la morfologia ipotizzata per una lingua di sostrato non basta generalmente a ricostruire, priva com'è del riscontro di corrispondenze regolari di seconda articolazione che sole potrebbero garantirlo.

5. Etimologia e morfologia, senza significato?

Sin qui si è parlato di morfologia in termini tradizionali, come della sottodisciplina linguistica che si occupa della prima articolazione, le cui unità di base sono i morfemi, ossia le unità minime del significante associate a un significato (sia pure un significato oscuro, da inferire eventualmente in base al solo referente, come nel caso dei microtoponimi risalenti a una lingua di sostrato). A partire dagli anni Novanta, per impulso in particolare di Mark Aronoff e, in linguistica romanza, di Martin Maiden, ha preso piede una visione diversa (o complementare) della morfologia, che va sotto il nome di 'morfologia autonoma'. Questa ha per fulcro non il 'morfema' bensì il 'morfoma', così definito – in un saggio d'argomento etimologico su cui torneremo tra breve – da Maiden (2008, 308)¹¹:

⁹ Mi permetto di rimandare, al riguardo, alla discussione in Loporcaro (2012, 56-57).

¹⁰ Molti dei quali, del resto, già circolanti da tempo negli studi sul sostrato prelatino e la toponomastica della Sardegna, da Hubschmid (1953) a Paulis (1987, xx), fra i tanti.

¹¹ Il termine è coniato da Mark Aronoff col suffisso *-oma*, ricorrente nella formazione di nomi di patologie, in sintonia con la visione della morfologia presentata in Aronoff (1998). Una visione secondo cui, mentre fonologia, sintassi e semantica, patrimonio di tutte le lingue, ne costituiscono in certo senso la fisiologia, la morfologia è invece una patologia da cui non tutte sono affette. Prova ne sia che ve ne sono di largamente immuni, per quel che è della flessione e derivazione, come le lingue isolanti.

‘morphemes’ [...] take the form of autonomously morphological distributional regularities in inflectional paradigms, involving irreducibly heterogeneous agglomerations of paradigmatic cells which lack any common denominator, and are not synchronically anchored in, or derivable from, any extramorphological (grammatical, phonological) factors.

Da questa visione sono scaturiti una serie di studi vertenti in primo luogo sulla morfologia flessiva. Nell’ambito della flessione verbale romanza, Maiden ha riconosciuto una serie di principi ordinatori, di natura sincronica ma attivi inoltre come catalizzatori del mutamento diacronico. Si tratta dei seguenti «schemi di partizione morfomica», riconoscibili nei paradigmi romanzi presentanti allomorfia radicale (Maiden 1992, 1995, 2003, 2011)¹²:

‘a L’	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	pres_ind
	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	pres_cong
‘a N’	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	pres_ind
	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	pres_cong
‘a U’	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	pres_ind
	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	pres_cong

Si prenda il caso dei due verbi latini *scio* e *audio*, la cui flessione è in latino perfettamente regolare:

lat. *scio, scis, scit, scimus, scitis, sciunt*
audio, audis, audit, audimus, auditis, audiunt

I loro continuatori romanzi hanno invece sviluppato (come mostrano i pochi esempi seguenti) irregolarità che non si spiegano tutte né per mutamento fonetico regolare né per semplice analogia:

1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	sp. <i>oir</i>
oigo	oyes	oye	oímos	oís	oyen	pres_ind
oiga	oigas	oiga	oigamos	oigáis	oigan	pres_cong

1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	it. <i>udire</i>
odo	odi	ode	udiamo	udite	odono	pres_ind
... altri tempi e modi ...						

¹² Mentre il nome degli schemi ‘a L’ e ‘a U’ descrive la distribuzione nello spazio delle celle interessate da uno degli allomorfi, data la disposizione in orizzontale dei tempi verbali implicati, lo schema ‘a N’ è così denominato con riferimento alla lettera dell’alfabeto Morse (linea punto).

1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL	it. <i>uscire</i>
esco	esci	esce	usciamo	uscite	escono	pres_ind
... altri tempi e modi ...						

Ad esempio l'inserzione della vocale *u-* nelle forme rizoatone di *uscire* è stata giustamente spiegata (REW 6117) con l'influsso del sostantivo *uscio*; ma questa motivazione lessicale (osserva Maiden 1995) non spiega perché la *u-* si sia intrusa solo in quelle determinate celle del paradigma e non anche nelle restanti, rizotoniche, tanto più che *uscio* ha *ù-* tonica proprio come le forme verbali che a questo influsso si sono invece sottratte. La risposta data da Maiden è che questo influsso si è immesso in una linea di faglia, interessando solo uno dei due insieme arbitrari di celle del paradigma ('classi di partizione morfomica') che egli denomina 'schema a N'¹³.

Le alternanze allomorfe all'interno dei paradigmi verbali irregolari solo in parte mantengono traccia dell'originaria motivazione fonologica che (nella maggior parte dei casi) le ha in origine prodotte, e si replicano invece in diacronia, cosicché gli schemi di partizione morfomica di cui sopra vengono ad esempio ad imbrigliare lessemi suppletivi (*vado/andiamo*), dando così prova di esser divenuti principi attivi di una struttura autonomamente morfologica, e ciò a prescindere dal significato: dal punto di vista semantico, infatti, non vi è alcun tratto che tenga insieme l'intero singolare con la sola III persona plurale (come nello schema a N) ovvero l'intero presente congiuntivo con le sole I singolare e III plurale del presente indicativo (schema a U).

A questo punto il lettore ha però ragione di domandarsi che cosa abbia che vedere tutto ciò con l'etimologia. Ebbene, in un lavoro recente, Maiden ha cercato di applicare questa visione della morfologia ad un tema classico e dibattutissimo della ricerca etimologica: la paretimologia o etimologia popolare¹⁴. Ecco una breve serie di caratterizzazioni 'da manuale' di questo fenomeno:

¹³ A queste motivazioni, lessicale e morfologica, se ne somma una di natura fonologica, in quanto se le forme rizoatone non presentassero *u-* si avrebbe un'isolata alternanza radicale fra *è-* tonica e *Ø-*, esito regolare della vocale atona di *EX-* (v. *EXAMEN* > *sciame*). Il che non è impossibile, prova ne sia che è effettivamente accaduto in altre varietà italo-romanze: nel dialetto molisano di Agnone (in provincia di Isernia) si hanno per il presente indicativo di ['ʃ:oj:ə] 'uscire' ['eskə], ['iɛʃ:ə], ['eʃ:ə], ['ʃ:oimə], ['ʃ:oiɾə], ['iɛʃ:ənə]. Ma certo un simile sviluppo determina un'isolata irregolarità alla quale il sistema del toscano ha invece reagito, prevenendola.

¹⁴ Non mancano fra i maestri dell'etimologia romanza precedenti illustri di questo tipo di visione della morfologia, intesa come forza determinante nel mutamento diacronico. Si deve ricordare, al proposito, la spesso citata conclusione di Malkiel (1976, 983-984), nel saggio in cui egli propone l'etichetta di 'morfo-etimologia': «On s'est trop à tort accoutumé à l'idée que le changement phonétique [...] représente à tout moment une force primaire et que la morphologie d'une langue [...] ne fait que réagir [...] à ces innovations phonétiques, p. ex. par un nivellement du paradigme. Cet enchaînement familier représente, admettons-le, la majorité des processus accessibles au microscope

Saussure (1922²): «ce sont des tentatives d'expliquer approximativement un mot embarrassant en le rattachant à quelque chose de connu» (238); «ils ont tous ce caractère d'être des interprétations pures et simples de formes incomprises par des formes connues» (240).

Zamboni (1976, 104): causata «dall'antinomia tra l'arbitrarietà del segno e il bisogno latente del soggetto di attribuirgli una *motivazione*».

Belardi (2002, I, 458): «la denominazione di “etimologia popolare” ha finito per essere adoperata [...] per qualificare il genere di quei processi di alterazione ritenuti dal “popolo” (cioè i parlanti) “necessari” per “giustificare” – modificandola e adattandola – la forma del vocabolo in vista del suo significato reale o auspicabile».

Pfister e Lupis (2001, 166): «Si determina insomma, attraverso l'etimologia popolare, una sorta di autorassicurazione semantica del parlante».

Come si vede, è questione di *forme* e della loro interpretazione, che – così la visione corrente – mira a ‘giustificare’, ‘rassicurare’ ecc. in riferimento alla semantica. In un saggio ben noto, almeno agli etimologi romanisti, Karl Jaberg distingue in linea di principio, in ambito paretimologico, fra gioco colla forma e gioco col significato, considerandoli però indissolubilmente connessi¹⁵:

Sie haben schon im Verlaufe meiner Darlegungen bemerkt, daß es mir schwer geworden ist, zwei Arten des sprachlichen Spiels aueinanderzuhalten, das Spiel mit der *Form* und das Spiel mit dem *Inhalt*, Lautspiel und Bedeutungsspiel. Wer am Maskeraden Vergnügen findet, dem genügt es nicht, sich in bunte Lappen zu kleiden und die Narrenkappe aufzusetzen; er will auch etwas vorstellen (Jaberg 1930, 75).

Che però tra forma e significato, nell'etimologia popolare, si debba operare (a volte, almeno) una distinzione, ha proposto nel saggio citato Maiden (2008), argomentando che la forma possa, in sé, giocare un ruolo nell'etimologia popolare, anche intesa come forma puramente morfologica. Egli muove dalla constatazione che «it is surprisingly rare to find folk etymologies in which the result can convincingly be said to be ‘motivated’ semantically» (Maiden 2008, 312).

Certo, di casi di motivazione semantica della paretimologia sono pieni i trattati sul tema: ad es. il fr. *provigner*, in cui PROPAGINARE (> *provaigher*) è stato rifatto secondo il nome del luogo in cui l'operazione si svolge (la *vigne*), o ital. *filugello* ‘baco da seta’ da un precedente ital. sett. **foligello*, a sua volta regolarmente da *FOLLICELLU, dimin. di FOLLIS che avrà designato in origine il bozzolo (Belardi 2002, I, 461-5). Se si prende ad esempio il greco GLYKÝRRHIZA, la motivazione del rifacimento è chiara finché si passa al lat. LIQUIRITIA, ital. *liquirizia*:

du linguiste; toutefois, on a commencé, en 1966, à identifier systématiquement d'autres processus dans lesquels une analogie atteignant la structure grammaticale constitue la première phase d'un développement, tandis que la cristallisation d'une correspondance phonétique n'en est que la conséquence ultime».

¹⁵ Per ‘forma’ egli intende in questo contesto esclusivamente quella fonetico-fonologica.

Nel latino popolare, **gliciriza* (imprestito dal greco γλυκὴ ῥίζα ‘radice [ρίζα] dolce [γλυκύ]’) è stato rifatto ab antiquo come *liquiritia* secondo *liquidus*, tenuto conto del fatto che dalla radice della pianta si estrae un succo (Belardi 2002, II, 489).

Ma se si amplia il ventaglio onomasiologico, come permettono di fare i materiali del LEI (v. Pfister e Lupis 2001, 167), si vede subito che diverse denominazioni della ‘liquirizia’, per etimologia popolare, sono divenute ben meno motivate sul piano semantico-referenziale:

«ven.merid. (poles.) *acquarizia* (influsso di *acqua* ‘pozione medicinale’)
trent. *guarizia* (influsso di *guarire*);
lomb.or. (bresc.) *regolizia* (influsso di *regolare* ‘mettere in ordine l’organismo disturbato’);
trent.or. (rover.) *avarizia*;
àpulo.bar. (tarant.) *maurizio* (< *Maurizio*, De Vincentiis);
emil.or. (moden.) *sug de Lucrézia* (< *Lucrezia*);
triest. *zúkoro de Gorizia*;
roman. *nicolizza* (< *Nicola*, Belloni-Nilsson)».

Accanto alle paretimologie motivate (*acquarizia*, *guarizia*) ce ne sono qui di bizzarre, come *avarizia*. A priori immotivate sono poi le deviazioni formali in direzione di antroponimi (*Maurizio*, *Lucrezia*, *Gorizia*, *Nicola*) e in generale nomi propri i quali, a rigore, non hanno una semantica ma solo un riferimento. Ed in effetti troppo frequente per non metterci sull’avviso è il coinvolgimento dell’onomastica nei processi paretimologici, sia in uscita (altro esempio: un precedente *basilikó(la)* ‘basilico’, con accentazione greca, «è rimodellato in *vasanicola* ‘bacia Nicola’ in molti dialetti di area meridionale [LEI 4,1702]», Aprile 2004, 248), sia in entrata. Si dà anche il caso che la distorsione del significante determinata dall’etimologia popolare coinvolga un nome proprio, ed abbia inoltre per conseguenza l’oscuramento di una motivazione referenziale in precedenza ben riconoscibile: così, se la località calabrese denominata in modo parlante da un’estensione pianeggiante (gr. *Trapezákion*, da *trápeza* ‘tavola’) diventa *Trebisacce* (cfr. Marcato 1991, 665) – dove le ‘bisacce’ col referente toponimico non hanno nulla che vedere – si ha qui casomai una demotivazione del toponimo in precedenza parlante.

Se si vuol continuare a chiamarla ‘rimotivazione’, su tale etichetta bisogna dunque intendersi. Certamente, il processo ha una componente di ‘gioco con la forma’, ma non solo con la forma fonetico-fonologica in quanto esso produce radici (morfemi) – usualmente entro parole complesse, spesso composte – che sono interpretabili semanticamente (e in tal senso ‘motivate’, o ‘rimotivate’). E però questo accesso alla semantica è spesso totalmente disgiunto dal riferimento extralinguistico, che è invece ciò a cui serve la semantica nella fisiologia della lingua e della comunicazione attraverso di essa.

La conclusione di Maiden (2008, 316, 325) è che la paretimologia consista in un ‘gioco con la morfologia’, morfologia autonoma nel senso sopra illustrato:

in every case of F[olk] E[tymology], there is a structural element – a root-formative – which is otherwise associated with lexical meaning, but which speakers redeploy to confer inner structure on lengthy and/or unfamiliar words, by *completely abstracting the lexical signantia from their lexical signata* [...]. Of course, ‘independent of lexical meaning’ does not signify literally ‘meaningless’: a lexical root can only exist as such by virtue of bearing lexical meaning, but the crucial point is that there are phenomena which require reference to such roots in abstraction from that meaning [corsivo nell’originale].

Accesso alle radici, ai formativi lessicali, in totale indipendenza dal loro significato: è questo il procedimento della rimotivazione paretimologica in molti dei casi inventariati dall’ampia bibliografia al riguardo. Acquisizione che deve portare ad un impiego più avveduto del sintagma corrente ‘rimotivazione semantica’, usato a ricoprire due processi sostanzialmente diversi giacché a due diverse letture, in tale sintagma, si presta l’aggettivo. Laddove un nesso semantico-referenziale preesista all’etimologia popolare e la guidi, come in *filugello* ‘baco da seta’, la rimotivazione è, appunto, *basata* sulla semantica. D’altronde, negli altrettanto numerosi casi come *Trebisacce* o *vasanicola* ‘basilico’, l’aggettivo *semantica* ad essa attribuita non sta con *rimotivazione* nel medesimo rapporto, dato che la semantica, lungi dall’esserne il presupposto, è invece conseguenza automatica di una manipolazione di radici lessicali puramente formale.

Michele LOPORCARO

Riferimenti bibliografici

- AIS = Jaberg, Karl / Jud, Jakob, 1928-40. *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, 8 voll., Zofingen, Ringier.
- Aprile, Marcello, 2004. *Le strutture del Lessico etimologico italiano*, Galatina, Congedo Editrice.
- Aronoff, Mark, 1994. *Morphology by itself*, Cambridge, MA, MIT Press.
- Aronoff, Mark, 1998. «Isomorphism and Monotonicity: Or the Disease Model of Morphology», in: Steven G. Lapointe / Diane K. Brentari / Patrick M. Farrell (éd.), *Morphology and Its Relation to Phonology and Syntax*, Stanford, CA, CSLI, 411-418.
- Belardi, Walter, 2002. *L’etimologia nella storia della cultura occidentale*, 2 tomi, Roma, Il Calamo.
- Blasco Ferrer, Eduardo, 2010. *Paleosardo. Le radici linguistiche della Sardegna neolitica*, Berlin, de Gruyter (Beihefte zur ZRPh 361).
- Bollelli, Tristano, 1997 [1965]. *Per una storia della ricerca linguistica*, Napoli, Morano.

- Croce, Benedetto, 1922. «A proposito della crisi nella scienza linguistica», *La Critica* 20, 177-180 [poi col titolo Un'aggiunta. La "crisi" della linguistica in Id., *Problemi di estetica e contributi alla storia dell'estetica italiana*, Bari, Laterza 1923² (4a ed., ivi 1949); quindi, a cura di Massimiliano Mancini, Napoli, Bibliopolis 2003 (*Edizione nazionale delle opere di Benedetto Croce. Saggi filosofici I*), 198-203, donde si cita].
- Croce, Benedetto, 1941. «La filosofia del linguaggio e le sue condizioni presenti in Italia», *La Critica* 39, 169-179 [poi col titolo «La filosofia del linguaggio», in: Id., *Filosofia-Poesia-Storia. Pagine tratte da tutte le opere a cura dell'autore*, Milano/Napoli, Ricciardi 1951, 224-235; quindi, con introduzione e apparati di Giuseppe Galasso, Milano, Adelphi 1996, 295-310, donde si cita].
- Dressler, Wolfgang U., 1986. «Forma y función de los interfijos», *Revista Española de Lingüística* 16, 381-394.
- Ernst, Gerhard / Glessgen, Martin-Dietrich / Schmitt, Christian / Schweickard, Wolfgang (éd.), 2003. *Romanische Sprachgeschichte/Histoire linguistique de la Romania. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen/Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*, 1. Teilband/Tome 1, Berlin/New York, Walter de Gruyter (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, Band 23.1).
- Fanciullo, Franco, 2002. «I pici, i tricioli, i ràcioli: divagazioni etimologiche (e morfologiche) toscane», in: Id., *Etimologie dell'Italo-romania*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- Gasca Queirazza, Giuliano / Marcato, Carla / Pellegrini, Giovan Battista / Petracco Sicardi, Giulia, 1991. *Dizionario di toponomastica. Storia e significato dei nomi geografici italiani*, Torino, UTET.
- Giacomo-Marcellesi, Mathée / Rocchetti, Alvaro (éd.), 2003. *Il verbo italiano. Studi diacronici, sincronici, contrastivi, didattici*, Roma, Bulzoni.
- Gilliéron, Jules, 1918. *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion [Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 225].
- Gilliéron, Jules, 1919. *La faillite de l'étymologie phonétique. Résumé de conférences faites à l'Ecole pratique des hautes études par J. Gilliéron*, Neuveville (Bern), Beerstecher.
- Hubschmid, Johannes, 1953. *Sardische Studien. Das mediterrane Substrat des Sardischen, seine Beziehungen zum Berberischen und Baskischen sowie zum eurafrikanischen und hispano-kaukasischen Substrat der romanischen Sprachen*, Bern, Francke [Romanica Helvetica 41].
- Jaberg, Karl, 1930. «Spiel und Scherz in der Sprache», in: Maync, Harry (éd.), *Festgabe Samuel Singer. Überreicht zum 12. Juli 1930 von seinen Schülern*, Tübingen, Mohr, 67-81.
- Loporcaro, Michele, 2012. «Sulla Sardegna preromana». *A proposito di Blasco Ferrer* (2012), *Romanische Forschungen* 125, 54-65.
- Maiden, Martin, 1992. «Irregularity as a determinant of morphological change», *Journal of Linguistics* 28, 285-312.
- Maiden, Martin, 1995. «A proposito dell'alternanza esce, usciva in italiano», *Lingua Nostra* 56, 37-41.
- Maiden, Martin, 2003. «Il verbo italo-romanzo: verso una storia autenticamente morfologica», in: Giacomo-Marcellesi / Rocchetti (2003, 3-21).
- Maiden, Martin, 2005. «Morphological autonomy and diachrony», *Yearbook of Morphology* 2004, 137-175.

- Maiden, Martin, 2008. «Lexical nonsense and morphological sense: On the real importance of 'folk etymology' and related phenomena for historical linguists», in: Eythórs-son, Thórhallur (éd.), *Grammatical Change and Linguistic Theory: The Rosendal papers*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 307-328.
- Maiden, Martin, 2011. «Morphophonological innovation», in: Maiden *et al.* (2011, 216-267).
- Maiden, Martin / Smith, John Charles / Ledgeway, Adam (éd.), 2011. *The Cambridge History of the Romance Languages*, vol. 1: Structures, Cambridge, Cambridge University Press.
- Marcato, Carla, 1991, «Trebisacce», in: Gasca Queirazza *et al.* (1991, 664-665).
- Ménage, Gilles [Egidio Menagio] 1685. *Le origini della lingua italiana*. In Geneva, appresso Giovanni Antonio Chouët.
- Osthoff, Hermann / Brugmann, Karl, 1878. *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig, Hirzel [si cita dalla trad. it. parziale della Prefazione in Bolelli (1997, 158-170)].
- Paulis, Giulio, 1987. *I nomi di luogo della Sardegna*, Sassari, Delfino.
- Paulis, Giulio, 2008. «Il paleosardo: retrospettiva e prospettive», *AION-Sezione linguistica* 30, 11-61.
- Pfister, Max, 1980. *Einführung in die romanische Etymologie*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Pfister, Max, 2010. «Carlo Salvioni etimologo», in: Michele Loporcaro / Franco Lurà / Max Pfister (éd.), (con la collaborazione di Giovanna Ceccarelli / Vincenzo Faraoni / Barbara Robbiani Sacchi), *Carlo Salvioni e la dialettologia in Svizzera e in Italia. Atti del convegno organizzato a centocinquanti anni dalla nascita di Carlo Salvioni e a cent'anni dalla fondazione del Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana. Bellinzona 5-6 dicembre 2008*, Bellinzona, Centro di dialettologia e di etnografia, 257-279.
- Pfister, Max, 2011. *Recensione a Blasco Ferrer* (2010), *Vox Romanica* 70, 291-293.
- Pfister, Max / Lupis, Antonio, 2001. *Introduzione all'etimologia romanza*, Catanzaro, Rubbettino.
- Pittau, Massimo, 1986. «S'erèntzia linguistica nurachesa», *Limbas* 1, 45-47.
- Rohlf, Gerhard, 1968. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, vol. 2, Morfologia, Torino, Einaudi.
- Salvioni, Carlo, 1906. *Di qualche criterio dell'indagine etimologica*, [Discorso inaugurale dell'anno scolastico 1905-1906 letto nell'aula magna della Regia Accademia Scientifico-Letteraria il 4 novembre 1905], *Annuario Accademia Scientifico-Letteraria di Milano*, 17-41 [poi in Id., *Scritti linguistici*, a cura di Michele Loporcaro, Lorenza Pescia, Romano Brogginì e Paola Vecchio, 5 voll., Bellinzona, Edizioni dello Stato del Cantone Ticino 2008, vol. 4, 13-38].
- de Saussure, Ferdinand, 1922 [1916]. *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehay, Paris, Payot.
- Varvaro, Alberto, 2003, «Convergenze e divergenze metodologiche nella storiografia delle lingue romanze», in: Ernst *et al.* (2003, 411-420).
- Wendrin, Richard, 1889. *Die paduanische Mundart bei Ruzante*, Breslau, Proebner.
- Wolf, Heinz Jürgen, 1998. *Toponomastica barbaricina. I nomi di luogo dei comuni di Fonni, Gagoi, Lodine, Mamoiada, Oliena, Ollolai, Olzai, Orgòsoto, Ovodda, Nùoro, Insula*.

Zamboni, Alberto, 1976. *L'etimologia*, Bologna, Zanichelli.

Zamboni, Alberto, 1997. «Lessico(logia) e morfologia: Tra proiezione diacronica e sistema», in: Mucciante, Luisa / Telmon, Tullio (éd.), *Lessicologia e Lessicografia. Atti del Convegno della SIG «Lessicologia e lessicografia», Chieti-Pescara, 12-14 ottobre 1995*, Roma, Il Calamo, 147-187.

Problemi di documentazione, selezione ed etimologia del lessico scientifico moderno di base greca

La massima parte dei grecismi dell'italiano e delle altre lingue europee moderne ha poco che vedere con l'idioma di Platone o di Ippocrate, com'è ben noto (Janni 1986); molto, invece, con lo «sviluppo delle terminologie scientifiche che, fin dal XVIII secolo, hanno amato ricorrere al greco nel loro definirsi e costituirsi» (De Mauro, VI, 1171). Il greco ha fornito, in particolare, un modello formativo, quello dei cosiddetti composti neoclassici¹, dotato di una «produttività morfolessicale potenzialmente illimitata» (Tesi 2010, 617). Formazioni del genere sono dotate di particolare duttilità interlinguistica e possono migrare facilmente da una lingua all'altra, almeno per quanto riguarda il commercio tra le lingue romanze, ma anche quello franco-inglese.

Il secolo della massima fortuna dei grecismi è l'Ottocento, acme di un processo che si coglie con chiarezza nel secondo Settecento (Giovanardi 1987, 124-126); anche se alcune scienze, tradizionalmente refrattarie al lessico greizzante, ne sono appena lambite: è il caso della meccanica (Paciucci 2010, 90-92) o dell'elettricità². Dalle tabelle di De Mauro (VI, 1171) possiamo ricavare che i grecismi di attestazione ottocentesca rappresentano la maggioranza relativa del totale dei lemmi censiti (1082 su 3891)³. I grecismi approdati a un grande dizionario dell'uso contemporaneo sono però una minoranza rispetto a quelli registrati dai vocabolari del XIX secolo.

Anche sulla scia dell'apertura lessicografica di Francesco D'Alberti di Villanuova il quale, nel *Dizionario universale* (1797-1805), additava nel greco una fonte da cui «si possono ricavare molte voci propriissime, come già fecero gli antichi e come fanno i migliori moderni che di tali ricchezze si prevalgono» (cit. in Mura Porcu 1990, 97), in quello che è passato alla storia della lingua come «il secolo dei dizionari»⁴ si pubblicano ben tre repertori di grecismi: il primo di Aquilino Bonavilla e Marco Aurelio Marchi (1819-1821; BM); il secondo, monumentale, ad opera del solo Marchi (Marchi, 1828-1829; MarchiApp,

¹ Sui quali si veda la panoramica di Iacobini 2004.

² Dal glossario di Atzori 2009 si ricavano sostanzialmente solo due esempi, peraltro di gran peso: i vari composti con *elettro-* (*elettricismo* ecc.) e *atmosfera*.

³ Ma sono ben 1076 i lemmi privi di datazione, secondo i criteri esposti in De Mauro (1999, VI 1164).

⁴ Cfr. Marazzini (2009, 247-252).

1829; MarchiSuppl e MarchiAgg, entrambi del 1841); il terzo di Marco Antonio Canini, nel 1865 (mi servirò della terza edizione, del 1882). Va ricordato anche il grande dizionario della società napoletana Tramater (prima edizione: 1829-1840; seconda: 1845-1856), ricco di voci tecniche e scientifiche⁵, recentemente studiato come serbatoio di composti neoclassici ibridi (*anglomania* ecc.) in De Roberto (2005).

Chi sfogli uno di questi monumentali dizionari di grecismi ha la sensazione di trovarsi in una specie di biblioteca di Babele nella quale i segni ortografici del celebre racconto siano rappresentati da un numero più alto, ma comunque definito, di confissi combinati in una serie inesauribile di composti; una biblioteca, per riprendere le parole di Borges, i cui «anaqueles registran todas las posibles combinaciones de los veintitantos símbolos ortográficos (número, aunque vastísimo, no infinito) o sea todo lo que es dable expresar» (Borges 1995, 92).

Il fatto che una voce sia presente in un dizionario del passato non vuol dire che quella voce circoli o abbia circolato realmente nell'uso di chi parla o scrive: davvero i medici, da sempre instancabili onomaturghi⁶, avranno sentito la necessità di *clunialgia* «Dolor delle natiche» o di *mionarcosi* «senso di torpore nei muscoli»? E fisici o filosofi avranno effettivamente ragionato di *ilologia* «Trattato degli elementi della materia»? D'altra parte è impossibile giudicare della felicità compositiva di un neologismo in base alla sua forma linguistica: ciò che può sembrarci bizzarro può in realtà essere confermato dall'uso. Janni (1982-1984, 50), a proposito della mania grecizzante dei francesi cita, in parte attingendo ad altra fonte, «*hippofagique*, detto di macelleria equina, *thanotopraxie*, l'attività delle pompe funebri, *mélomane*, appassionato di musica». Ora, se è vero che a Parigi e a Lione si continua a parlare di *boucherie chevalines* e di *pompes funèbres*, è anche vero che *mélomane* (1781) si è affermato anche fuori dall'Esagono (it. *melomane*, spagn. *melómano* ecc.). Lo stesso vale per le coniazioni settecentesche di Giovanni Targioni Tozzetti, «dozzine di voci delle quali l'inventore rimase anche l'unico utente» (Janni 1982-1984, 50 n. 9): un rilievo indiscutibile per *anceologia* o *bunogenia*, due termini che non sarebbero stati tesaurizzati nemmeno da Marchi e che indicavano rispettivamente la trattazione geografica o geologica di valli (gr. ἄγκος) e colline (gr. βουνός), ma che non può essere esteso a *nosologia*, ancora corrente nel linguaggio medico.

S'impone, dunque, *in limine*, un sondaggio per verificare la tenuta nel tempo di una porzione di grecismi, confrontando Marchi e De Mauro.

⁵ Si veda da ultimo Marazzini (2009, 272-277).

⁶ Cfr. Serianni (2005, 14-17, 217-228).

⁷ Lemmi e definizioni sono tratti da Marchi.

Di Marchi ho spogliato le prime dieci pagine delle prime sette centinaia del I volume (pp. 1-610) e le prime dieci pagine delle tre centinaia del secondo (pp. 1-210): per un totale dunque di 100 pagine, corrispondenti a circa 2400 lemmi. Vero è che molti di questi lemmi andrebbero espunti: nomi propri (*Acanta* «Ninfa da Apollo amata [...]», il fiume *Acheloo*, il poema *Achilleide* ecc.), accezioni promosse a lemmi autonomi (*acefali*, due entrate, *acefalo*, 4 entrate) e così via. Pur con queste riserve, spicca la decurtazione che colpisce la massa superstita di questi grecismi in un dizionario moderno: i lemmi di origine greca accolti nel corrispondente segmento di De Mauro ammontano, prescindendo dalle unità polirematiche e in generale dai sotto-lemmi (*abulia motoria* ecc.) ed escludendo due prestiti dal neogreco (*mastica* e *pallicari*), appena a 177.

Prima di procedere oltre è necessario dar conto di alcune omissioni nella sezione di De Mauro che ho esaminato: non certo per gretta pedanteria (si tratta di un dizionario di grande impegno, che è subito diventato uno strumento insostituibile), ma perché è giusto non trascurare i particolari, proprio celebrando gli ottant'anni di Max Pfister, che della puntuale e documentata ricostruzione lessicografica ha fatto uno dei capisaldi del LEI, premessa della sua straordinaria autorevolezza scientifica⁸:

a. È normale prassi lessicografica includere in un lemma, con la debita segnalazione, varianti formali o morfologiche, come si fa per *asaroton* “tipo di mosaico” («1829 nella var. ant. *asaroto*»); ma ciò non avviene per i seguenti lemmi:

acribia (1841; la forma lemmatizzata in MarchiSuppl è *acribea*)

asebia “empietà” (1892; ma già in MarchiSuppl: *asebea*)

ematopoiesi (1828; la forma registrata in Marchi è *ematopoesi*)

emione “tipo di asino selvatico” (1840; ma già in Marchi come *emíono*)

polymathia “erudizione” (1835; in grafia italianizzata, *polimatia*, già in BM)

postite «infiammazione del prepuzio» (1829; ma in Marchi il tecnicismo presenta il consueto suffisso *-itide*).

b. In qualche caso si può proporre una retrodatazione⁹, che molte volte si spinge indietro fino a BM:

abaptista “strumento chirurgico” (1875; → 1819, BM: *abattisto*)

ablepsia “cecità” (1828-29; → 1819, BM)

acatisto “inno liturgico bizantino” (1829; → 1819, BM)

⁸ I significati sono tra virgolette basse « » se riproducono quel che reca la fonte citata, tra virgolette alte “ ” se sono stati rielaborati e sintetizzati da me. In presenza di più accezioni in BM o Marchi, mi limito a dar conto, se presente, di quella registrata anche in De Mauro. La data posta subito dopo l'apertura delle parentesi tonde è quella assegnata al lemma in De Mauro. Segnalo qui un paio di minuzie: il *Dizionario* del Marchi è evocato, senza apparente ragione, ora con la data complessiva (1828-29: *acampsia*), ora con quella del primo volume (1828: *acne*). Il lemma *ossicolia* ‘eccessiva facilità all'ira’, datato al 1829, va postdatato al 1841 perché figura solo in MarchiApp.

⁹ Tralascio le definizioni di Marchi quando l'equivalenza è totale e, sistematicamente, le marche d'uso di De Mauro.

- acrisia* «nel decorso di una malattia: mancata crisi nel momento in cui dovrebbe manifestarsi» (1875; → 1819, BM: «Alle false crisi, le quali lungi d'annunciare un termine favorevole della malattia, non fanno che aggravarla»; poi 1828, Marchi: «Dicesi una malattia che guarisce senza alcuno de' fenomeni, ai quali uniti o separati si è dato il nome di crisi»),
- asaroton* (1829, Marchi: *asaroto*; → 1819, BM, sempre per la variante italianizzata)
- asceterio* «eremitaggio» (1829; → 1819, BM)
- asclepiee* «feste nell'antica Grecia» (1825; → 1819, BM: *asclepie*)
- assiometro* «strumento navale» (1829; → 1819, BM)
- astinomo* «magistrato dell'antica Grecia» (1829; → 1819, BM s. v. *astinomi*)
- atenee* «feste nell'antica Grecia» (1829; → 1819, BM)
- atimia* «bando in vigore nell'antica Grecia» (1829; → 1819, BM)
- cliseometro* «clisimetro» (1830; → 1820, BM)
- clisma* «clistere» (1830; → 1820, BM)
- cnidosi* «orticaria» (1830; → 1820, BM)
- colacrete* «magistrato dell'antica Grecia» (1830; → 1828 Marchi)
- coloboma* «malattia degli occhi» (1830; → 1820, BM)
- ellanodico* «giudice olimpico nell'antica Grecia» (1892; → 1820 BM: *ellenodici*)
- ellenotamio* «prefetto dell'erario nell'antica Grecia» (av. 1840 → 1820, BM: *ellenotamj*)
- embriotomo* «strumento chirurgico» (1880; → 1828, Marchi)
- emerologio* «antico calendario» (1834; → 1828, Marchi)
- emiandro* «eunuco» (1834; → 1820, BM, con una definizione culturalmente, se non scientificamente, equivalente: «Mezzo uomo, od ermafrodito»)
- emidrammo* «nell'antica Grecia, mezza dramma» (av. 1840; → 1820, BM)
- gineconomo* «nell'antica Grecia, magistrato incaricato di sorvegliare i costumi femminili spec. per impedire un'eccessiva ostentazione di lusso» (1834; → 1820, BM)
- ginnasterio* «nell'antica Grecia, luogo per le esercitazioni ginniche» (1834; → 1820, BM)
- gleucometro* «strumento che misura la percentuale di zuccheri contenuta nel mosto d'uva» (1834; → 1828, Marchi: «Sorta d'Arcometro acconcio a rilevare la densità del mosto»)
- glochidio* nella prima accezione: «in botanica, appendice di alcuni organi vegetali» (1834; → 1820, BM)
- gnosi* nella prima accezione: «conoscenza perfetta delle supreme verità religiose e filosofiche, raggiungibile solo attraverso la rivelazione» (1869; → 1841, MarchiAgg: «Dicesi così per antonomasia la Cognizione intima, segreta; la Rivelazione o la Scienza de' misteri, o segreti»)
- manoscopio* «baroscopio» (1869; → 1821, BM: «Strumento che indica la variazione della densità dell'aria»; poi 1828, Marchi, che rinvia a *manometro*)
- mantia* «divinazione» (av. 1840; → 1828, Marchi)
- mastigoforo* «guardia nell'antica Grecia» (1834; → BM, 1821, s. v. *mastigofori*)
- medorrea* «secrezione uretrale» (1869; → 1828, Marchi: «Flusso dalle parti genitali delle donne»)
- melifillo* «melissa» (1869; → 1828, Marchi)
- meneo* «libro liturgico della Chiesa bizantina» (av. 1837; → 1829, MarchiApp)
- opsomania* «1. tendenza nevrotica a cibarsi di un determinato elemento, 2. estens., ghiottoneria» (1834; → 1828, Marchi: «Eccessivo appetito di qualche alimento; ciò che i Francesi chiamano *Gourmanderie*»)

oressia «senso dell'appetito» (av. 1834, → 1821, BM: «Appetito quasi continuo in istato di salute, il quale non è accompagnato da alcun sintomo spiacevole, come avviene nella fame canina e nella bulimia»; poi 1828, Marchi: «Smoderato appetito non accompagnato da verun sintomo dispiacevole, come avviene nella fame canina e nella bulimia»)

oroptera «superficie contenente tutti i punti considerati semplici che cadono nel campo visivo di chi osserva con entrambi gli occhi un punto che giace sulla superficie stessa» (1834, nella variante *oroptere*, → BM, 1821, nella variante *orottere*: «Dicesi tutto ciò che vedesi ed è il termine della visione»)

ossitono «accentato sull'ultima sillaba» (1891; → 1829, MarchiSuppl., s. v. *parossitono*)

osteocopo «intenso dolore osseo» (av. 1826 → 1821, BM)

pancrazio «tipo di pianta» (av. 1826; → 1821, BM)

pandie «feste celebrate nell'antica Grecia» (1835; → 1821, BM, poi 1829, Marchi)

poliginio «di pianta o fiore, che presenta numerosi carpelli» (1835, *poligino*; 1821, BM e 1829, Marchi, entrambi s. v. *poliginia*, per il plurale *poligini*)

polymathia «erudizione» (1835; → 1819, BM e poi 1829, Marchi, entrambi in grafia italianizzata, *polimatia*)

polistico nella seconda accezione «tipo di felce» (1835; → 1829, Marchi)

posideone «mese dell'antico calendario attico» (1829; → 1819, BM)

sinecie «feste celebrate nell'antica Grecia» (av. 1840; → 1819, BM, s. v. *sinecia*, poi 1829, Marchi, s. v. *panatenee*)

sinergia nella seconda e soprattutto nella quarta accezione: rispettivamente «azione coordinata e contemporanea di più elementi; interazione» e «[med., farm.] sinergismo» (1865, Lombroso; → 1829, Marchi: «Dicesi così il Concorso dell'azione organica. È sinonimo di *sinenergia*»)

sinfisi nella prima accezione: «tipo di articolazione» (1873; → 1819, BM: «Unione o legatura naturale delle ossa»; poi 1829, Marchi: «Ligamento, o Connessione di due ossa»)

sinnadico «dell'antica città di Sinnada» (av. 1840; → 1829, Marchi)

sinteresi «profilassi» (av. 1840; → 1829, MarchiApp: «La conservazione della salute»).

Una questione più generale, ben nota a tutti i lessicografi e affrontata in modo soddisfacente solo nei grandi dizionari etimologici (DELIN, LEI, DI per restare all'italiano) è quella della datazione in presenza di accezioni diverse (Pfister / Lupis 1991, 97). Mentre nel lessico d'uso la norma è la concorrenza di accezioni anche molto distanti che si sviluppano da un germe semantico, con i grecismi scientifici è molto alta la possibilità che scienze diverse, in assoluta indipendenza reciproca, attingano allo stesso serbatoio.

Un esempio. Le accezioni dell'it. *classe* sono svariate e, oggi, molto distanti tra loro; ma sono tutte condivise dalla competenza dei parlanti¹⁰ e sono riconducibili a un'idea di fondo (DELIN e bibliografia ivi indicata); anche in latino i vari significati di *CLASSIS* si sgranavano da un'idea ben precisa, quella della

¹⁰ Dall'accezione di «insieme di persone che condividono una certa posizione sociale» (*classe dirigente*) a quella di «gruppo di enti omogenei all'interno di uno schema» (*la classe dei verbi irregolari*), di «gruppo di alunni» (*la classe V A*) o di «suddivisione fondata sulla diversa qualità dei servizi» (*viaggiare in prima classe*). D'obbligo il riferimento a De Mauro 1958.

‘chiamata’ alle armi (Ernout / Meillet 1959, 125). Invece di una parola come *chiasmo* l’unica accezione condivisa almeno dal ceto colto è quella di “figura retorica”¹¹; ma il termine, anche nella variante in *a*, modellata sul greco *χίασμα*, attestato con varie accezioni particolari, tutte relative al “collegamento tra parti diverse di un organismo (non necessariamente a forma di X)”, è o è stato usato in vari altri significati tutti propri di saperi fortemente specialistici. Isolato il più antico, che rimanda a quella che con un anacronismo potremmo chiamare la teoria della letteratura: nel suo *Dialogo della istoria* (scritto negli anni 1585-1587), Sperone Speroni fa riferimento a un libretto a noi non altrimenti noto del suo maestro Pomponazzi (il Peretto), che immagina un “collegamento” tra varie discipline umanistiche: «e nominollo chiasmo, derivando il suo nome da quella forma di lettera che i Greci chiamano χ» (Speroni 1740, II 225). Se il ricorso a un grecismo viene al Pomponazzi dalla consuetudine con Aristotele, tutt’altra è la strada che porta a *chiasma* come tecnicismo medico di attestazione ottocentesca, connesso con usi del greco antico in cui *χίασμα* e *χιασμός* indicano una “fasciatura incrociata del torace” o la “decussazione di nervi” (Marcovecchio 1993, 171)¹². Ad accezioni ancora diverse rimandano invece un esempio riferito alla scultura greca (Della Seta 1906, 203: «Il Discobolo è certo la parola più ardita, anche per il chiasmo degli arti, che questa statuaria abbia detto prima di perdere la sua caratteristica originaria», “disposizione incrociata”) e uno, più recente, di ambito filosofico (Garritano 1999, 129-130: «[nel sistema di Blanchot la soggettività] stabilisce il chiasmo fra il sacro ed il santo, nel senso che contamina la logica del sangue (della totalità) con la relazione etica» “collegamento, stretta interazione”).

In casi del genere è necessario chiedersi: siamo di fronte alla stessa parola declinata in accezioni diverse e distanti (come nonostante tutto mi sento di asserire), oppure a parole autonome, unite solo dall’etimologia remota e frutto di iniziative onomaturgiche irrelate?

Il quesito si riverbera anche nella valutazione delle date di prima attestazione indicate in De Mauro; nel campione di riferimento potrebbero essere retrodatati, se si prescinde dalle accezioni badando solo al significante e all’etimologia, i seguenti lemmi:

acatarsia «mancato effetto di un purgante» (1828-1829; → 1819, BM, per un’accezione chiaramente diversa, anche se appartenente, come per molti degli esempi successivi, al medesimo ambito medico: «immondezza o sporcizia di tutto il corpo»)

acinesia: «paralisi o riduzione dei movimenti in soggetti colpiti da lesioni al sistema nervoso centrale» (1892; → 1819, BM: «Galeno si serve di questo termine per significare

¹¹ Per DELIN la prima attestazione di questa accezione è del 1892; anche il greco classico conosceva *χιασμός* con questo valore.

¹² Agli esempi lessicografici (Bonavilla cit. in DELIN e Marchi) si può aggiungere un esempio da un testo (Martini 1827, IV 111): «Passiamo a ragionare della decussazione de’ nervi detta pure incrocicchamento o chiasmo».

il riposo del polso, od il piccolo intervallo di tempo che si scorge nella contrazione e dilatazione dell'arteria»; analogamente 1828, Marchi: «Immobilità od intervallo del polso tra la sistole e la diastole»)

acosmia «1. decorso irregolare di una malattia, 2. disordine dei ritmi mestruali» (1892; → 1819, BM: «Disordine di tutte le cose»; poi 1828, Marchi, in accezioni diverse: «Stato sconvolto d'un ammalato, o crisi incerta. Alcuni il fanno sinonimo di *Alopezia*, e di *Calvizie*. Quindi *Acosmi* diconsi i giorni critici della febbre»)

acrasia «termine generico per indicare ogni specie di alterazione organica» (1875; → 1819, BM: «Alcuni scrittori di medicina hanno adoperato questo vocabolo per significare l'eccesso o il predominio di una qualità sopra di un'altra, o nella mistura, o nella costituzione del corpo umano»; 1828: Marchi: «Intemperanza nel bere il vino puro»)

astasia «incapacità di origine psichica a mantenere la posizione eretta» (1892; → Marchi, 1828, in accezione diversa: «l'incostanza con cui si passa celeramente [sic] col pensiero da una in altra idea, senza fermarsi sopra veruna. È una specie di *Pseudoestesia*, o grande inquietudine degli ammalati»)

cloasma «forma di melanodermia localizzata sul viso, spesso associata a disturbi delle ghiandole endocrine» (1875; → 1828, Marchi: «Color verde non naturale che deforma: denominazione adoperata da Giuseppe Franck»)¹³

embolo «1. [med.] corpo estraneo solido o gassoso presente nel sangue che provoca l'embolia, 2. [mecc.] ostruzione o bolla d'aria nell'impianto di alimentazione di un motore» (1875; → 1820 BM, in accezioni diverse: «piccolo cilindro ch'entra nel cannone della sciringa e lo chiude esattamente», «rosto di legno appuntato di rame» nell'antica arte navale e «ordine di battaglia proprio già de' Greci, indi adottato da' Romani (*cuneo*)», solo in parte confermate da Marchi: «Cilindretto, comunemente detto *Stantuffo* od *Animella*, che entrando nel cannone o tubo d'una siringa lo chiude ermeticamente», «Specie di piante crittogame del genere *Mucor* [...]», «Disposizione di truppe in forma d'angolo sporgente, dai Moderni chiamata *Cuneo* [...]»)

grammite «wollastonite» (1875; → 1828, Marchi, in accezione diversa: «È sinonimo di *Grammazia*, ed è nome d'un genere di piante crittogame della famiglia delle Felci [...]»)

sintetismo in accezione filosofica o pittorica (av. 1840; → 1819, BM: «Si sono con questo vocabolo da alcuni volute esprimere le necessarie operazioni (l'estensione, la coartazione, la rimessa e la fasciatura) per rimettere una frattura»)

smectico «detto di un particolare stato di aggregazione della materia» (1838; → 1829, MarchiApp, nella forma assimilata *smettico*: «Aggiunto di tutto ciò che ha la virtù di astergere»).

La retrodatazione, qui e in molti altri casi, può sembrare un'operazione fine a sé stessa, se non futile. Tuttavia non è senza significato, anche nella prospettiva della storia della scienza, retrodatare di più di un cinquantennio il nome di strumenti chirurgici come l'*abaptista* e l'*embriotomo*, né sottrarre a Lombroso l'introduzione di una parola come *sinergia*; restando ai significanti, colpisce l'arretramento di più di un settantennio per *acinesia* o *acosmia*. Soprattutto notevole il fatto che, dei 177 lemmi inclusi in De Mauro, ben 110, il 62,1%, siano quelli documentati nel Marchi (dizionario principale o integrazioni), e

¹³ Ma servirebbe una ricerca ulteriore per verificare che si tratti di accezioni effettivamente diverse.

che molti di essi figurassero già in BM. L'abate Marchi si conferma, insomma, come il principale collettore di grecismi moderni nella lessicografia italiana successiva.

Ma il riferimento ai lessici di grecismi del secolo XIX sarebbe monco se non includessimo anche Canini. Versatile figura di poligrafo, impegnato nelle vicende del Risorgimento italiano, il Canini ha ambizioni molto più audaci: non una semplice raccolta di lemmi fondata sulla quantità¹⁴, ma un regesto comunque ampio (20.000 lemmi dichiarati) che vuole avere il punto di forza nell'etimologia dei grecismi «di origine incerta o notoriamente straniera, introdotti nel latino o nelle lingue moderne» (Canini, XVII). Peccato che la scienza etimologica del Canini sia avventurosa; e di lui gli studi di storia linguistica si ricorderanno solo per l'aspra polemica sferrata da Graziadio Isaia Ascoli alle «spaventevoli bizzarrie» contenute nell'*Etimologico*, pubblicata in forma di una lettera al direttore Brioschi nel *Politecnico* del 1866 (Decleva 2001, 55), e per la conseguente, risentita reazione del Canini contro «l'arcifanfano dei nostri filologi» (Canini, XXXIII).

In un campione limitato alle pp. 1-10, contenenti 182 lemmi, ho verificato a) quale fosse la quota di innovatività del Canini rispetto al suo predecessore, ossia quante fossero le entrate assenti in Marchi¹⁵; b) quale fosse l'indice di persistenza nell'italiano di oggi, assumendo anche in questo caso come termine di confronto De Mauro. Quanto al primo punto, è emerso un discreto indice di innovazione: 75 lemmi su 182 non sono registrati da Marchi (né da MarchiSuppl o da MarchiApp). Nella semantica spicca la quantità di terminologia botanica (17 su 75) e zoologica (in particolare entomologica: 21); marginale invece la quota di nuove entrate di ambito medico (5). L'indice di persistenza è invece alquanto più basso di quel che avveniva in Marchi: prescindendo dagli omonimi (*acantolepide* “pianta” Canini / “insetto” De Mauro; *acena* “insetto” Canini / “pianta” De Mauro) e non considerando, anche in

¹⁴ «Ogni quisquiglia fu dal buon abate, come preziosa margarita, raccattata e posta a suo luogo» (osserva malevolmente Canini, XIV, a proposito del Marchi).

¹⁵ Alcune precisazioni. Ho escluso il lessico tradizionale, non pertinente ai nostri fini (*abaco*, *abside*, *absintio* “assenzio” ecc.), e un composto misto, latino-greco (o italo-greco) come *acidimetria*; non ho tenuto conto di varianti fonetiche, legate alle oscillazioni degli adattamenti dal greco (*achiropieta* Marchi / *acheiropieta* Canini “miracolosa immagine di Gesù”) o al prestigio di grafie latineggianti (*aconzia* / *acontia* “tipo di serpente”); di varianti morfologiche (*acaule* / *acaulo* “di pianta senza tronco”, *acefalocisto* / *acefalociste* “tipo di formazione cistica”, *acli* / *aclide* “oscuramento della cornea”), derivative (*acatastato* / *acatastatico* “di febbre irregolare”). Ho considerato invece parole diverse i corradicali appartenenti a diverse categorie morfologiche (*acefalobrachio* Marchi / *acefalobrachia* Canini) e gli omonimi che non presentassero nemmeno un'accezione in comune (*acena* “pianta” Marchi / *acena* “insetto” Canini; e così, a maggior ragione, per gli omografi *acia* “pianta” Marchi / *acia* “insetto” Canini, entrambi da *ἀκμή* “punta”).

questo caso, le varianti fonetiche o morfologiche¹⁶, le nuove entrate di Canini confermate da De Mauro sono 14¹⁷, ossia meno del 20% delle nuove accessioni; e precisamente (do il lemma nella forma di De Mauro):

acantodattilo “tipo di lucertola”
acantodio “pesce fossile”
acantofago “di animale che si nutre di piante spinose”
acantoforo “tipo di verme”
acefalobranchia “malformazione fetale”
acefalorrhachia “malformazione fetale”
aceroterio “rinoceronte fossile”
acheronzia “genere di farfalla”
achimene “pianta dell’America tropicale”
achiria “malformazione fetale”
acomio “topo spinoso”
acrania “malformazione fetale”
acromatismo “assenza di aberrazione cromatica”
acronitta “tipo di farfalla”

Come si vede, si tratta esclusivamente di tecnicismi fortemente **specialistici** (tranne *acromatismo*), come tali debolmente rappresentati in dizionari di media ampiezza come Devoto-Oli (2011) (*acantofago*, *acheronzia*, *achiria*, *acrania*, *acromatismo*) e Zingarelli (2011) (*acheronzia*, *achiria*, *acrania*, *acromatismo*). A dimostrazione della grande duttilità che presiede alla formazione dei composti neoclassici, stimolando anche oltre il dovuto la creatività degli onomaturchi, possiamo citare una precoce attestazione di *acantoforo* (Donati 1750, XLI); non si parla di vermi, ma di classificazione di polipi, e l’occasione della formazione è espressamente sottolineata dallo scrivente: «Il secondo *Ordine* ha un solo *Genere*, che io chiamai *Acantoforo*; e questo ha cellette, che s’innalzano dalla superficie del Poliparo, e sono di figura cilindrica».

Diversi anni fa, studiando la terminologia medica dell’Ottocento, avevo espresso il dubbio che una parte consistente dei composti neoclassici ospitati nei grandi dizionari dell’epoca fossero poco più che voci-fantasma, occasionalismi legati alla creatività di un singolo medico o al più espressione di una cerchia ristretta, senza reale circolazione nella trattatistica coeva (Serianni 1989). All’epoca non c’era la possibilità di verificare nella rete con la sua disponibilità di testi del passato immediatamente accessibili: è giusto quindi ripetere quel sondaggio, fondato su più di una trentina di composti formati col

¹⁶ Che sono le seguenti: *acantodactilo* Canini / *acantodattilo* De Mauro, *acantode* / *acantodio*, *acefalorachia* / *acefalorrhachia*, *acherontia* / *acheronzia*, *acheria* / *achiria*, *acronicta* / *acronitta*.

¹⁷ Per alcuni lemmi la presenza in Canini (andrebbe controllata anche la prima edizione del repertorio) permette una retrodatazione: *acantodio*, *acantoforo*, *acantolepide*, *acefalorrhachia*, *acena*, *aceroterio*, *acronitta*.

confisso *blefaro*, alla luce delle attuali risorse informatiche¹⁸. Risorse, converrà precisare, che nella lessicografia storica comportano ricadute «stupefacenti»¹⁹ per quel che riguarda documentazione e datazione dei lemmi; e che, aggiungiamo, sono più facilmente praticabili per termini rari, per i quali non sussiste il rischio che l'eccessiva quantità delle attestazioni ne renda di fatto poco economici la registrazione e il taglio.

Ma torniamo al nostro sondaggio. Alcuni di questi lemmi sono presenti in De Mauro, naturalmente accanto ad altri assenti in Marchi. Prescindiamo senz'altro dai termini la cui persistenza nell'italiano attuale, non solo nel tecnico-medico (almeno quanto a competenza passiva), è evidente: *blefarite* (*blefaritide* in Marchi), *blefaroplastica*, *blefarospasmo*²⁰; si aggiungano anche i più specialistici *blefaroadenite* (*blefaroadenitide* in Marchi), *blefaroftalmia* (*blefarottalmia* in Marchi) «infiammazione di palpebra e congiuntiva» e *blefaroptosi* (*blefarottosi* in Marchi) «ptosi». Per il resto è giusto nutrire dubbi di fronte ai composti che, stando non solo ai riscontri con trattati di oculistica del tempo (cfr. Serianni 1989, 97-98), ma ai dati che emergono dalla rete, risultano attestati solo in dizionari ottocenteschi o anche in registi terminologici plurilingui, per loro natura portati al massimo grado di ecumenismo lessicale. Tra i lemmi condivisi da Marchi e De Mauro ciò avviene in due casi (la definizione è quella del dizionario moderno):

blefarelosi, con rinvio a *entropion* «rovesciamento verso l'interno del bordo di una palpebra». Il termine compare in una delle tante edizioni plurilingui del dizionario di medicina dell'editore Elsevier (nella fattispecie Konstantinidis 2005: n° 7960), ma è significativamente assente in altre edizioni parallele (Dorian 1987: n° 3760, Sliosberg 1964: n° 6016)

blefaropiorrea «infiammazione purulenta della congiuntiva palpebrale». Un riscontro in Sciolì (1880: 307) potrebbe essere interessante tenendo conto del taglio divulgativo dell'opera, ma il suo significato è alquanto ridotto data l'allocatione nell'indice-glossario²¹.

Supera invece questo banco di prova *blefaroplegia* «paralisi del muscolo palpebrale», variamente attestata fin da una rivista settecentesca (*Giornale* 1789, 356; in una recensione al trattato di Giuseppe Nessi, *Istituzioni di chi-*

¹⁸ Tengo conto, come già nel saggio del 1989, dei pochi lemmi aggiunti in MarchiSuppl, MarchiAgg, MarchiApp.

¹⁹ Aprile / Hohnerlein (2012, 76).

²⁰ I tre termini sono gli unici, nella serie dei composti registrati da Marchi, a figurare in un dizionario dell'uso non particolarmente proclive ad accogliere la terminologia specialistica come Devoto-Oli (2011).

²¹ Nel quale il compilatore, pur accogliendo lemmi evidentemente orientati sulle curiosità di un pubblico profano (*Doglie di parto*, *Fiato puzzolente*, *Pienezza di stomaco*: Sciolì 1880, 325, 392, 393), non rinuncia a esibire termini peregrini come *aedapsofia* «emissione dell'aria della vessica per via dell'uretra, o dell'utero. Fenomeno raro» (ivi 292).

rurgia, Pavia 1788: «nell'esporre le proprie dottrine sull'argomento della blefaroplegia»²² e ora accolta in Treccani (2010, I 241).

Restano diversi altri composti presenti in Marchi ma assenti in De Mauro. Di questi non emerge nessun riscontro per i seguenti lemmi, che dobbiamo dunque ritenere semplici occasionalismi di dubbio statuto linguistico, anche se utili per testimoniare le possibilità astratte della morfologia lessicale dell'italiano e in diversi casi, che non esemplifico, di spagnolo e portoghese in cui il lemma equivalente ricorre in repertori lessicali (la definizione è quella di Marchi):

blefarantracosi «Carbonco, o Infiammazione delle palpebre»

blefarelotico «Dicesi così Tutto ciò che concerne la Blefarelosi, o Chi è affatto dalla medesima»

blefarico «Collirio utile per le palpebre»

blefaroenfisema «È lo stesso che enfisemato-blefaro» (non risultano riscontri neanche in questa variante)

blefaroftiriasi «Afezione, o Scabbia pedicolare delle palpebre»

blefarolitiasi «Mal di pietra delle ciglia, o Formazione della pietra nella ciglia»

blefaromacherio «Stromento per l'operazione della Trichiasi, da Buzzi stranamente chiamato *Blefarometro*»

blefarometro: solo un riferimento, in una notizia contenuta in *Antologia* (1828, 164) a proposito dell'inventore, Gaetano Buzzi. Sul termine esprime le proprie riserve anche Kraus (1826, 49), s. v. *Blepharometrum*: «*Blefarometro* nennt Buzzi, sonderbar genug! sein Instrument um zur Cur der Trichiasis ein Stück Haus aus dem Augensiede zu schneiden [...]»

blefaroplastia «Palpebre novelle, per un nuovo raffinamento della Chirurgia, formate coi vicini integumenti»

blefaropsalide «Nome che più acconciamente potrebbe applicarsi al blefarometro di Buzzi»

blefarosindesmitide «Voce che deve significare Infiammazione della tunica palpebrale, meritamente biasimata dal celebre K. G. Kühn, mentre dovrebbe anzi significare Infiammazione dell'azione ligatoria delle palpebre»

blefarossisto «Strumento ormai disusato, con cui un tempo si asportavano le callosità della faccia interna delle palpebre»

blefarotite «È sinonimo di *Blefarottosi*»

blefarottalmoflogosi «È sinonimo di *Blefarottalmia*».

In altri casi i riscontri si limitano a repertori medici o enciclopedie del XIX secolo (ne do conto solo nei casi che mi sembrano più significativi), senza che si possa verificare un uso nei testi di medicina:

blefaroadema «Gonfiatura o tumore delle palpebre»: cfr. Boccardo / Pagliani 1864, s. v.

blefaroflogosi con rinvio a *blefarotide* «Infiammazione delle palpebre», ossia 'blefarite'

blefarografia «Descrizione delle palpebre»: cfr. Zanotto (1857, II 964): «descrizione delle palpebre e delle loro malattie»

²² Questa attestazione permette di retrodatare considerevolmente la data di De Mauro: «1892».

blefarologia «Trattato sulle palpebre»

blefaroncosi «Tumore delle palpebre»

blefarossi «Scarificazione de' vasi dell'occhio e singolarmente delle palpebre, quando eccessivamente abbondano di sangue».

Sono solo due i lemmi per i quali la rete ci offre qualche riscontro che vada oltre la lessicografia specialistica o enciclopedica ottocentesca:

blefaroblenorrea «Flusso di muco dalle palpebre»; cfr. Cappelletti (1846, II p. 168), dove si cita questa dizione (*blefaro-blenorrea*) tra i sinonimi della «congiuntivite contagiosa egiziaca»

blefarofima «Tubercolo, o bitorzolo delle palpebre»: vari riscontri, tra i quali Giannetti (2002, 56): «l'ipertrofia delle ghiandole sebacee viene definita "gnatofima", quella delle palpebre "blefarofima"».

Solo pochissimi lemmi mostrano dunque una qualche vitalità; e lo sterminato oceano di internet incrementa in modo assai limitato ciò a cui si poteva arrivare attraverso i tradizionali sondaggi artigianali: appena due parole, le ultime citate; e solo per *blefarofima*, documentata in un manuale universitario dei nostri anni, possiamo asserire che si tratti di un tecnicismo ancora in uso in oculistica.

È ben noto che la massima parte dei composti moderni a base greca non ha corrispondenza nel greco antico: è stato argutamente osservato che «i composti di questo tipo sono, si potrebbe dire, il grande amore infelice dell'italiano, anzi delle lingue neo-latine in generale»; i meccanismi derivativi e compositivi «in greco sono come un gioco di costruzioni meccaniche che ogni bambino si può divertire a smontare e rimontare in cento modi diversi, almeno quando non ci si faccia troppo scrupolo di certe sottigliezze» (Janni 1982-1984, 47 e 50). Tra i casi di convergenza relativi al lessico scientifico figura uno dei primi lemmi che abbiamo già avuto occasione di citare, *abaptista*: da *ThGL* ricaviamo che il neutro singolare *ἀβάπτιστον* «Chirurgorum instrumentum sic dictum, quasi quod non mergatur» è già in Galeno. Si tratta verosimilmente di una ripresa culta a secoli di distanza. Più ampia la condivisione di termini storici, relativi a istituti o realtà della Grecia antica: *astinomo* / *ἄστυνόμος*, *colacrete* / *κωλακρέτης*, *emidrammo* / *ἡμίδραχμον*, *pandie* / *Πάνδια* ecc. In questa sezione si trovano anche pochi nomi primitivi come *asclepiee* / *Ἀσκληπιεῖα* o *mantia* / *μαντεῖα*.

Ma la norma è la discontinuità. Una discontinuità che dipende soprattutto da due fattori:

a. Assenza del referente, il caso più banale e facilmente documentabile. La frequenza con cui si ricorre al greco in ambito scientifico (Dardano 2004, 579-580) mette ancor più in evidenza lo iato culturale esistente tra culture tanto lontane. Se il greco conosceva un *βλάστη* 'germoglio', base di un certo numero di composti (*βλαστοκοπέω* 'tolgo i nuovi germogli', *βλαστοφόρος* 'produttore

di germogli' e poco d'altro) è evidente come non potesse non essergli estraneo il valore scientifico del confisso *blasto-* 'cellula' (*blastocèle, blastoderma* ecc.), che presuppone la rivoluzione biologica del XVII secolo.

b. Violazione moderna delle regole formative o della semantica proprie della lingua antica. Janni (1982-1984, 58-59) illustra tra gli altri i casi di *filo-*, che in greco classico è sempre anteposto mentre nelle lingue moderne è posposto (*φιλόκυνος / cinofilo*), tranne in formazioni ibride (greco + lingua moderna: *filoarabo* ecc.) e quello di *macro-*, che ha assunto arbitrariamente il valore di 'grande', in opposizione a *micro-*²³. Un caso esemplare è quello di *nostalgia*, nome dato «dall'alsaziano Johannes Hofer nella sua tesi di laurea basilese alla malattia che colpiva qualche volta gli Svizzeri in servizio militare all'estero (*Heimweh, mal du pays*)» (Migliorini 1975, 74). Ma il termine, destinato a entrare nel vocabolario di base²⁴, non si inserisce nella prolifica serie dei composti in *-algia*, nei quali il "dolore" si riferisce al distretto anatomico o funzionale indicato dal primo elemento (*mialgia, nevralgia* ecc.)²⁵: il "ritorno" non è la causa di quella che oggi chiameremmo sindrome depressiva, ma ne costituirebbe, semmai, una possibile terapia empirica.

In tanto proliferare di confissi è notevole l'assenza di una componente greca per "arte". La ragione, in questo caso, è la totale incomparabilità delle nozioni: «Per i greci, che di arte nel senso moderno ne hanno fatta tanta – ha osservato recentemente Settis (2011) –, la parola *téchnē* (tradotta da noi, per l'appunto, con *arte*) è la stessa che si usa sia per l'ippica che per la scultura. Se riuscissimo a dimenticare che si tratta di un'invenzione moderna, utilizzata soprattutto a fini di mercato, forse cominceremmo a capire cos'è l'arte».

L'ampio territorio lessicale di cui ho offerto alcuni carotaggi è in massima parte costituito da formazioni idiolettali: nulla, dunque, che possa giustificare l'inclusione di lemmi siffatti in un dizionario come il LEI, che per quanto ampio è necessariamente e fortemente radicato nella lingua e nei dialetti reali, praticati da una comunità di parlanti. L'interesse di questi che potremmo chiamare "grecismi virtuali", crisalidi che non sono mai diventate farfalle, è un altro e riguarda il funzionamento della morfologia lessicale, la produttività di determinati settori terminologici, la storia della lessicografia e, almeno in qualche caso, la storia di singole scienze, in particolare della medicina.

Luca SERIANNI

²³ In luogo delle serie conformi alla lingua antica *mega-* / *micro-* per la nozione di "grandezza" e *macro-* / *brachi-* per quella di "lunghezza".

²⁴ Di *A[lto] U[so]* la definisce De Mauro. Sull'evoluzione semantica di *nostalgia* cfr. Serianni (2005). 105-106.

²⁵ I composti in *-algia* hanno un fondamento nel greco classico, che conosceva l'ippocratico *κεφαλαλγία*, capostipite di una dozzina di formazioni simili (Marcovecchio 1993, 38).

Chiave bibliografica

- Antologia*, 1828 = *Antologia*, to. vigesimonono, Gennaio-Febbraio-Marzo, Firenze, Gabinetto scientifico-letterario.
- Aprile, Marcello / Hohnerlein, Thomas, 2012. «La riduzione del materiale ordinato nel LEI: le soluzioni praticabili», in: Lubello / Schweickard 2012, 75-87.
- Atzori, Fabio, 2009. *Glossario dell'elettricismo settecentesco*, Firenze, Accademia della Crusca.
- Boccardo, Gerolamo / Pagliani, Stefano, 1864. *Nuova enciclopedia popolare italiana*, Torino, Unione Tipografica-Editrice.
- Borges, Jorge Luis, 1995. *Ficciones*, Madrid, Alianza Editorial.
- Cappelletti, Giambattista, 1846. *Le malattie dell'occhio e delle sue dipendenze*, Trieste, Marenigh.
- Dardano, Maurizio, 2004, «Formazione delle parole nelle terminologie tecnico-scientifiche. Introduzione», in: Grossmann, Maria / Rainer, Franz (ed.), 2004, 573-580.
- Decleva, Enrico 2001. «Una facoltà filosofico-letteraria nella città industriale alla ricerca di un'identità (1861-1881)», in: Barbarisi, Gennaro / Decleva, Enrico / Morgana, Silvia (ed.), *Milano e l'Accademia scientifico-letteraria. Studi in onore di Maurizio Vitale*, Milano, Cisalpino, 3-196.
- Della Seta, Alessandro, 1906. «La genesi dello scorcio nell'arte greca», in: *Atti della R. Accademia dei Lincei*, 303, s. V, 12, 122-242.
- De Mauro, Tullio, 1958. «Storia e analisi semantica di «classe»», *Rassegna di filosofia* 7, 309-351.
- De Roberto, Elisa, 2005, «Aspetti della composizione con elementi neoclassici nella lessicografia ottocentesca: i composti ibridi nel Tramater», in: Giovanardi, Claudio (ed.), *Lessico e formazione delle parole. Studi offerti a Maurizio Dardano per il suo 70° compleanno*, Firenze, Cesati, 131-157.
- Donati, Vitaliano, 1750. *Della storia naturale marina dell'Adriatico*, Venezia, Storti.
- Dorian, Angelo Francis, 1987. *Elsevier's encyclopaedic Dictionary of Medicine*, part A, *General Medicine* [inglese, francese, tedesco, italiano e spagnolo], Amsterdam/Oxford/New York/Tokyo, Elsevier.
- Garritano, Francesco, 1999. *Aporie comunitarie sino alla fine del mondo*, Milano, Jaca Book.
- Giannetti, Alberto, 2002 *Trattato di dermatologia*, Padova, Piccin.
- Giornale*, 1789 = *Giornale per servire alla storia ragionata della medicina di questo secolo*, vol. VI, Venezia, Pasquali.
- Giovanardi, Claudio, 1987. *Linguaggi scientifici e lingua comune nel Settecento*, Roma, Bulzoni.
- Grossmann, Maria / Rainer, Franz, 2004 (ed.). *La formazione delle parole in italiano*, Tübingen, Niemeyer.
- Iacobini, Claudio, 2004. *Composizione con elementi neoclassici*, in Grossmann, Maria / Rainer, Franz, 2004 (ed.), 69-95
- Janni, Pietro 1982-1984. «Greco o 'italiota'? Grecismi dell'italiano contemporaneo», in: *Quaderni linguistici e filologici*, Università di Macerata, 45-67.
- Janni, Pietro 1986. *Il nostro greco quotidiano*, Roma-Bari, Laterza.

- Kraus, Ludwig August, 1826. *Kritisch-etymologisches medicinisches Lexikon*, Göttingen-Wien, Deuerlich-Gerold.
- Lubello, Sergio / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Le nuove frontiere del LEI. Miscellanea di studi in onore di Max Pfister in occasione del suo 80° compleanno*, Wiesbaden, Reichert, 2012.
- Marazzini, Claudio, 2009. *L'ordine delle parole. Storia di vocabolari italiani*, Bologna, Il Mulino.
- Martini, Lorenzo, 1827. *Lezioni di fisiologia*, Torino, Pomba.
- Migliorini, Bruno, 1975, *Parole d'autore (Onomaturgia)*, Firenze, Sansoni.
- Mura Porcu, Anna, 1990. *Il dizionario universale della lingua italiana di F. Alberti di Villanova*, Roma, Bulzoni.
- Paciucci, Marco, 2010. *Il lessico della meccanica dei solidi fra Settecento e Ottocento*, Roma, Aracne.
- Pfister, Max / Lupis, Antonio, 1991. *Introduzione all'etimologia romanza*, Soveria Mannelli, Rubbettino.
- Scioli, Francesco, 1880. *L'omeopatia per l'intelligenza di tutti o il medico di casa*, Napoli Perrotti.
- Serianni, Luca, 1989. «Lingua medica e lessicografia specializzata nel primo Ottocento», in: Id., *Saggi di storia linguistica italiana*, Napoli, Morano, 77-139.
- Serianni, Luca, 2005. *Un treno di sintomi. I medici e le parole: percorsi linguistici nel passato e nel presente*, Milano, Garzanti.
- Settis, Salvatore, 2011. Intervista al periodico *Madrelingua*, 1 / 3, 1.
- Speroni, Sperone 1740. *Opere*, Venezia, Occhi.
- Tesi, Riccardo, 2010. «Grecismi», in: Simone, Raffaele (ed.), *Il Vocabolario Treccani. Enciclopedia dell'italiano*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, 615-617.
- Zanotto, Francesco, 1857. *Vocabolario metodico utile per trovare a primo tratto le voci ecc.*, Venezia, Andreola.

Etymologie und Onomastik in romanisch-germanischen Interferenzgebieten. Wege zu einer Kulturarchäologie sprachlicher Kontakte

Dieser Beitrag wird nicht die methodische Reflexion in den Vordergrund stellen, ja will es nicht einmal, darf es nicht einmal. Sie bildet jedoch den Hintergrund, vor dem exemplifiziert wird. Etymologie und sprachhistorische Rekonstruktion werden hier, in der Betrachtung und Auswertung der Onomastik, der historisch oft zeitgenössisch überlieferten Namen, in dienender Funktion eingeführt, um aus der vergleichenden Analyse des onomastischen Materials, und zwar in den Interferenzgebieten zweier Sprachgruppen, der lateinisch-romanischen und der germanischen, in doppelter, interdisziplinärer Beleuchtung Erkenntnisse zur Sprachgeographie, Sprachchronologie und zum Miteinander und gegenseitigen Beeinflussung dieser Sprachen in bilingualen, teilweise plurilingualen Räumen und Situationen, ja sogar zur Kulturgeschichte zu ziehen¹.

Dabei bin ich mir dessen durchaus bewusst, dass in vielen Einzelfällen und vor allem bei sehr frühen Schichten die Etymologisierung von Namen größere Probleme als die der Appellativa aufweisen kann. Freilich wird dieser nicht zu leugnende Mangel wettgemacht durch die erdrückende Masse zeitgenössischen Materials. Die bis zum Jahre 1000 überlieferte Anzahl von Toponymen in den Regionen des späteren Frankenreiches (Frankreich, Belgien, Niederlande, Westdeutschland, Schweiz, Österreich, Italien) geht in die Zehntausende²; die allein bis zum Jahre 800 überlieferte Masse überlieferter Personennamen sowohl germanischer wie romanisch-lateinischer Provenienz

¹ Vgl. als Kompendium der internationalen Onomastik Eichler/Hilty et al. (1995/96).

² Vgl. als Übersichtswerke für Frankreich Vincent (1927), Vincent (1937), Nègre (1990); für die Benelux-Staaten und Umgegend Gysseling (1960), Künzel/Blok/Verhoeff (1988); für die Schweiz Kristol et al. LSG bzw. DTS (2005); für Österreich ANB 1999/2004; für Italien Pellegrini (1990). Ferner existieren für die Schweiz zahlreiche kantonal ausgerichtete Ortsnamenbücher, für Italien und Deutschland regional orientierte Ortsnamenlexika wie z.B. Dolch/Greule (1991), Reichardt (2001), Prinz (2007).

haben wir in dem zusammen mit Historikern seit zwanzig Jahren konstituierten, die Namen sammelnden und auswertenden Arbeitskreis ‘Nomen et gens’ auf ca. 130.000 Belege geschätzt, davon 70.000 für die Gallia, wahrscheinlich zu wenig³.

Bei dieser Fülle des überlieferten, in Urkunden, narrativen Quellen, Inschriften, ja auf Münzen überlieferten Materials wird man häufig für die Analyse gerade auf die sog. schwierigen und etymologisch unklaren Fälle verzichten können, was um so leichter fällt, als die Masse sich nach gleichmäßigen Strukturen und Typen, ja angewandten morphologischen Bauregeln gliedern lässt, etwa bei den Ortsnamen, den Toponymen, die galloromanischen Namen auf *-(i)acum*, etwa “Aureli-acum” (Personenname (PN) *Aurelius* plus Suffix)⁴, die germanischen Namen auf *-heim*, etwa “Sigimares-heim” (Hof des *Sigimar*)⁵, oder bei den Personennamen, den Anthroponymen die lateinischen Namen mit ihren Suffixvariationen *Constans*, *Constantius*, *Constantinus* oder *Valens*, *Valentia*, *Valentinus*, *Valentinianus*, oder *Ursus*, *Ursinus*, *Ursulus*, *Ursicus*, *Ursic-inus*⁶, und die germanischen Personennamen, entweder mit Suffixen von Lexemen abgeleitet, wie *Adalo* zu ahd. *adal* “nobilitas”, oder wie ein deutsches Kompositum aus zwei (oft eine bedeutungsvolle Komposition ergebenden) Lexemen zusammengesetzte, etwa *Theoda-rík(us)* aus **theoda-* “Volk” und **rīkaz* “Herrscher, mächtig”, also mit der Bedeutung “Volksheerrscher” oder der “im Volke Mächtige”, oder etwa *Gairi-bald* zu **gaira-* “Speer” (dt. *Ger*) und **balda-*, engl. *bold* “kühn, tapfer”, d.h. “der mit dem Speer Kühne”⁷ usw. usw.

Diese Gleichförmigkeit der morphologischen Strukturen der Onomastik bei gleichzeitiger massenhafter, statistisch relevanter und oft original überlieferter Verfügbarkeit des Materials erleichtert das Geschäft der Auswertung enorm. Die Anwesenheit germanisch bzw. romanisch überformter Varianten der Namen ermöglicht zudem eine nur in Interferenzgebieten mögliche Tiefenschärfe der Perspektive⁸. Gleichwohl setzt – das ist selbstverständlich

³ Geuenich/Haubrichs/Jarnut (1999), Geuenich/Haubrichs/Jarnut (1997), Geuenich/Haubrichs/Jarnut (2002); Goetz/Haubrichs (2005) mit weiterer Lit.; Greule/Springer (2009).

⁴ Buchmüller-Pfaff (1990).

⁵ Für die germanischen Siedlungsnamen auf *-heim* und die morphologisch gleichartigen Toponyme auf *-weiler* vgl. Jochum-Godglück (1995), Pitz (1997).

⁶ Vgl. Haubrichs (2008) 87f.; Haubrichs (im Druck a).

⁷ Schramm (1957); Sonderegger (1997, 12-17); Haubrichs (2009, 196-199).

⁸ Vgl. hierzu z.B. für die Personennamen Haubrichs (2008, 124-129); Haubrichs (2009, 210-222); Haubrichs (2010, 174-188). Für die Toponymie: Reiffenstein (1991); Buchmüller/Haubrichs/Spang (1986/87); Buchmüller-Pfaff (1990); Pitz (1997); Besse (1997); Sonderegger (1966/67); Kleiber/Pfister (1992); Haubrichs (2006, 415-447); Dietz/Besse *et al.* (2003). Vgl. Anm. 9.

– auch hier jede Auswertung eine sachgerecht durchgeführte etymologische Ableitung voraus.

1. Es soll nun in einem ersten Teil zuerst von den verlorenen Räumen, der Geographie romanischer Etymologie, wie sie sich vor allem in Reliktoponymen und ihrer Lexik zeigt, die Rede sein⁹, dann aber von den Chronologien von Reliktgebieten, Sprachinseln, Interferenzgebieten und bilingualen Sprachgebieten und wie sich diese allmählich ausgrenzen und sich entweder im deutschen bzw. niederländischen oder im französischen Sprachraum integrieren¹⁰; die an sich durchaus ähnlichen Verhältnisse an der späteren Südgrenze – hin zur Raeto- und Italo-Romania sollen nur pauschalisierend miteinbezogen werden und zugunsten der Situation im Westen zurücktreten¹¹.

Für die Ausbildung von romanischen Reliktgebieten und Interferenzräumen im Bereich des späteren deutschen Sprachraums sind hauptsächlich zwei Faktoren ausschlaggebend gewesen:

- (1) Der spätantike Verlauf der Nord- und Ostgrenze des *Imperium Romanum* gegen die sog. *Germania Libera*
- (2) die Ansiedlung germanischer *gentes* auf römischem Reichsboden und ihre Organisation in *regna* auf dem Gebiete vornehmlich der gallischen Provinzen *Germania Superior* (um Mainz, Straßburg), *Germania Inferior* (um Köln), *Belgica Prima* (um Metz, Trier), *Belgica Secunda* (um Reims, Soissons, Cambrai), *Maxima Sequanorum* (mit Basel, Kaiseraugst und Besançon), *Raetia Prima* (mit Chur und Bregenz), *Raetia Secunda* (mit Augsburg, Regensburg und Passau), schließlich die beiden *Norica* (mit Salzburg und dem österreichischen Donautal).

Nach dem Zusammenbruch der römischen Reichsorganisation auf dem Boden der Gallia um die Mitte des 5. Jahrhunderts, in den Donauprovinzen spätestens um 488 mit der Rückführung der *Romani* aus dem Noricum nach Kern-Italien, hat es fast überall in den kollabierenden Gebieten westlich des Rheins und südlich der Donau in mehr oder minder bedeutendem Umfange romanisch-lateinische Sprachinseln gegeben, die sich an große Städte, Militärstützpunkte, an Sonderbedürfnisse und Sonderkultur (Weinbau an Mosel, Rhein und Donau), an Straßen und Verkehrswege anlehnten oder weniger attraktive Wirtschaftsräume, etwa Waldgebiete, nischenartig ausfüllten. So lassen sich toponymische, manchmal aber auch lexikalische Relikträume fassen vor allem in den nördlichen Rheinlanden, am Mittelrhein um Mainz, an

⁹ Vgl. Haubrichs (2003).

¹⁰ Durme (1993); Haubrichs (2004a); Haubrichs (2007).

¹¹ Wiesinger (1996); Wiesinger (2011); Sonderegger (2004); Haubrichs (2006).

der Trierer und Metzger Mosel mit Teilen der unteren Saar¹², am Oberrhein mit dem Elsass und dem Basler Raum, im Bodenseegebiet und Alpenrande zwischen Zürich, Arbon, Kempten¹³, im bairisch-österreichischen Donaauraum von Regensburg über Passau bis Enns, und im östlichen Alpenraum Tirol, Chiemgau, Salzburg, Oberösterreich, dort, wo so viele Ortsnamen bis heute die ehemalige Existenz der Walchen (Seewalchen, Traunwalchen, Walchensee, Walgau etc.) bezeugen¹⁴. Von all diesen Reliktlandschaften, deren Toponyme wir lautchronologisch analysieren können, haben über das achte Jahrhundert hinaus nur drei größere Sprachinseln oder Interferenzgebiete überdauert:

- (1) die Moselromania um Trier bis etwa um 1000¹⁵;
- (2) die Baselromania am Rheinknie in der nördlichen Westschweiz bis Solothurn und im Sundgau¹⁶;
- (3) die Salzburg-Romania um das alte *Iuvavum* (bis ins 10. Jahrhundert), und - anschließend an das alpine Inntal und das sog. *Nurih*-Tal (abgeleitet in althochdeutscher Lautentwicklung aus *Noricum*) - Tirol und Südtirol, die flächig erst viel später teilweise 'germanisiert' wurden¹⁷.

Die eindrucksvollste Sprachinsel ist die der Moselromania, die jetzt etwas näher betrachtet werden soll:

Die Moselromania zeichnet sich zunächst einmal – wie andere Reliktgebiete – durch eine hohe Frequenz von romanischen Lehnwörtern in den moselfränkischen Nachfolgedialekten aus: 450 davon hat die akribische Studie von Rudolf Post allein im agrarischen Sachwortschatz gezählt, vor allem auch in der Weinbauterminologie (vgl. Karte 1)¹⁸. Deutlich kann man erkennen, dass die Lehnwortfrequenz am dichtesten an der Mosel und um Trier herum ist – mit einem breiten westlichen Saum nach Luxemburg und ins Saarland hinein (Lothringen wurde in der Studie nicht erfasst)¹⁹.

¹² Vgl. auch die weitergehende antike Inschriftenkultur in diesem Raum mit romanischen, bald auch romanisierten germ. und schließlich genuin germanischen Personennamen: Gauthier (1975); Boppert (1971); Schmitz (1997); Schmitz (2001); Schmitz (2003); Schmitz (2004); Haubrichs (im Druck b); Haubrichs (im Druck c).

¹³ Sonderegger (1996/67); Kleiber/Pfister (1992); Haubrichs (2003, 699-701).

¹⁴ Haubrichs (2006, 434-435); Jochum-Godglück (2012).

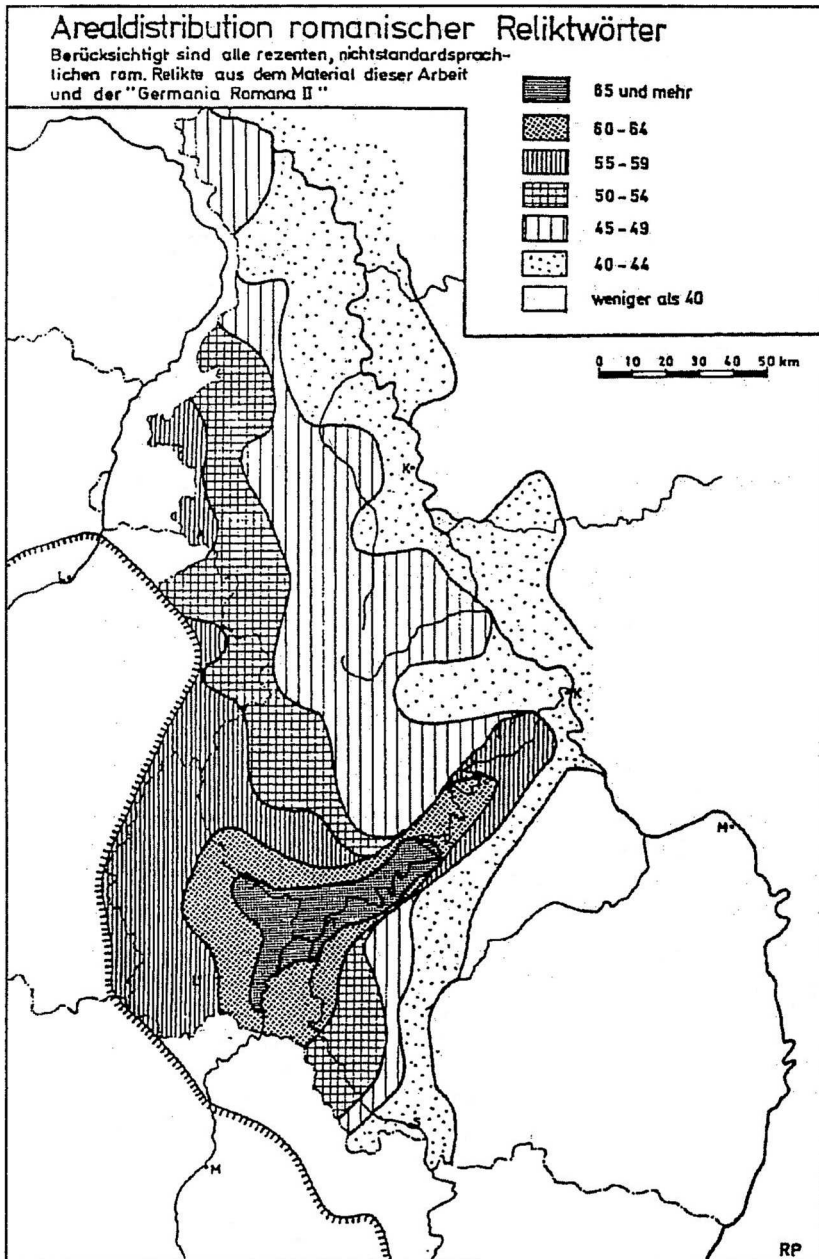
¹⁵ Kleiber (1983); Kleiber/Pfister (1992); Buchmüller/Haubrichs/Spang (1986/87); Haubrichs (2003, 697-699).

¹⁶ Haubrichs (2003, 699f.); Greule / Kully (ed.) (im Druck); Haubrichs (im Druck d).

¹⁷ Vgl. o. Anm. 14.

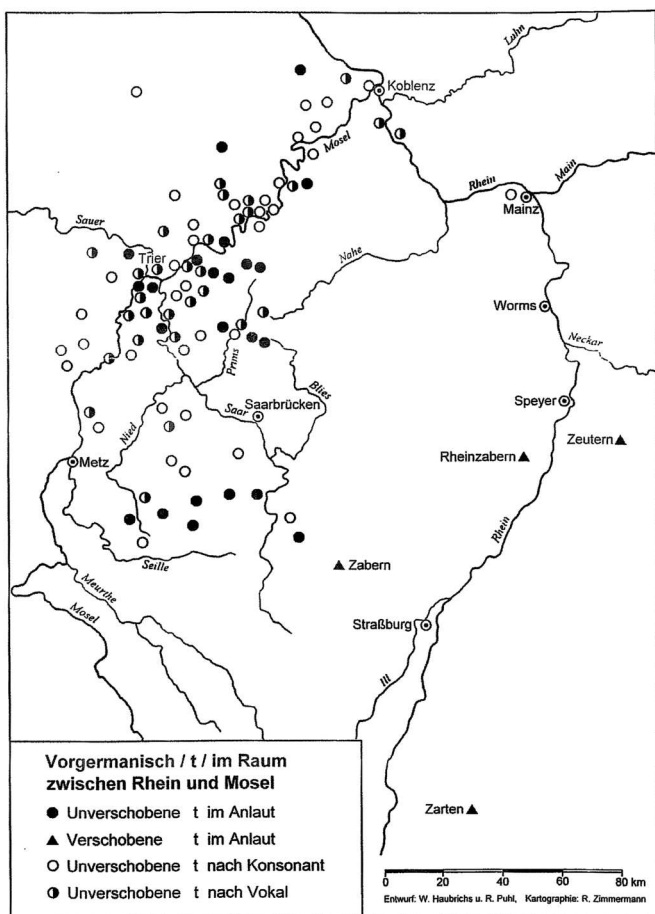
¹⁸ Post (1982).

¹⁹ Schorr (2011).



Karte 1 (nach POST: Romanische Entlehnungen, Karte 57)

Die Lautchronologie vermag die zunächst fast ganz intakt erhaltene Romanität des Gebiets aufzuweisen. Während am Mittelrhein und im Elsass die sog. ahd. t-Verschiebung [t] > [ts] (oft geschrieben <z>, <tz>) durchgeführt ist, ein Prozess, den wir im kernalemannischen Bereich um Stuttgart und Tübingen aufgrund epigraphischer Zeugnisse auf das 6. Jahrhundert datieren können (vgl. Karte 2)²⁰.



Karte 2

²⁰ Vgl. Sonderegger (1966/67, 260ff.); Haubrichs (1987, 1367f., 1391); Haubrichs (2007, 184, carte 6); Braune/Reiffenstein (2004, §87). Der Ansatz bei Schwerdt (2000), die 2. Lautverschiebung nur auf der Grundlage der direkt belegten Zeugnisse zu datieren, ist angesichts der außerordentlichen Lücken der Frühzeit verfehlt und berücksichtigt vor allem nicht die indirekten Datierungsmöglichkeiten durch Toponymie und Lehnwörter.

Es versteht sich, dass in die Kartierung nur solche vorgermanischen Toponyme aufgenommen wurden, die nicht der im Resultat ähnlichen Palatisierung von [ti] plus Vokal, also [ts] etwa in *Brigantia* > *Bregenz*, unterlagen. An der Mosel und in Lothringen sind [t] erhalten.

Man vergleiche den häufigen, vorwiegend an Römerstraßen gelegenen Ortsnamen *Taberna* "Schenke". In Lothringen, an der Mosel, bleibt das initiale [t] erhalten²¹:

Tawérn (Kr. Trier-Saarburg), 4. Jh. *Tabernae*, a. 1000 *Tabérna*

Ebenso in der Schweiz²²:

Tafers bei Fribourg (CH), a. 1150 *Tabernae*, a. 1228 *Tavels*, a. 1433 *Tavers*

Dagegen weist das gleiche Toponym in der Pfalz mit *Rheinzabern* (Kr. Germersheim) und im Elsass mit *Zabern* (F, Dép. Bas-Rhin) die Verschiebung von [t] > [ts] auf:

Zabern, frz. Saverne (Bas-Rhin)²³; antik *Taberna*, *Tabernis*, 4. Jh. (Ammianus Marcellinus), *Tres Tabernas munimentum ita cognominatum*, 8. Jh. *Ziaberna* (Anonymus Ravennatus), a. 842 *Elisazam ad Zabarnam introiit* (Nithard), a. 923 *cast- rum in pagum Elisatium nomine Zabarnam* (Flodoard v. Reims).

Rheinzabern (Pfalz)²⁴: um 300 (It. Ant.) *Tabernis*, a. 1268 *kop. Zabern*.

Auch in der Schweiz ist ein beachtlicher Teil der vorgermanischen ON mit [t] erhalten geblieben²⁵: Einige Beispiele:

Winterthur (CH, Zürich), mit volksetymologischem [n] < antik *Vitu-doro*, ca. a. 294 *murum Vitudurensem*, a. 856 *Wintarduro*

Montlingen (CH, St. Gallen), a. 1155 *Montigels* < **MONTICULU* "kleiner Berg" (gleicher Ortsname auch im Salzburger Raum)²⁶

Pratteln (CH, Basel-Land) bei Basel, a. 1103 *Bratello* < *PRATELLA* "Wiesen"

Kempraten (CH, Zürich) bei Zürich < a. 761 *Centoprato* < rom. *CENTUM PRATA* / *PRADA*

²¹ Rasch (2005, 95); Buchmüller/Haubrichs/Spang (1986/87, 127).

²² LSG (2005, 863).

²³ Rasch (2005, 94); Bruckner (1949, Nr. 24, 520); Haubrichs (1987, 1368-1373). Vgl. Kleiber / Pfister (1992, 15f., 33f.); Niemeyer (2012, 713).

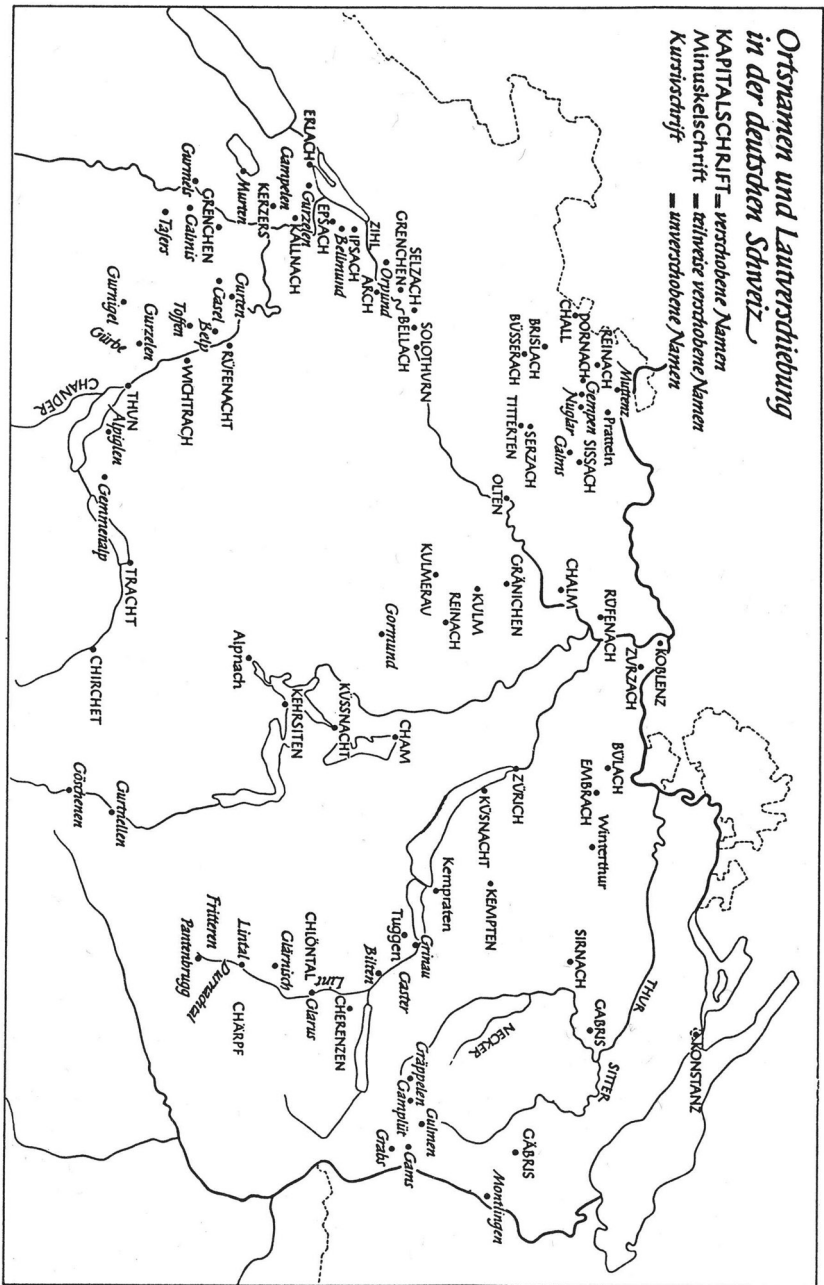
²⁴ Dolch/Greule (1991, 388).

²⁵ LSG (2005, 971f., 716); Sonderegger (1966/67, 260-266); Sonderegger (1979, 83). Im Allgemeinen werden in der Schweizer Forschung Formen mit spätromanischer Sonorisierung [t] > [d] (z.B. **pradella*) vorausgesetzt, die freilich nicht belegt sind. Sie wären oberdt. (7./8. Jh.) durch die Medienverschiebung wieder zu *Tenues* geworden. Wie dem auch sei, der ahd. *Tenues*verschiebung [t] > [ts] unterlagen sie nicht, auch in zwei Fällen (*Pratteln*, *Kempraten*) nicht der p-Verschiebung.

²⁶ Vgl. Klein (1967); Reiffenstein (1991, 46f.); Haubrichs (2006, 438): Der Ortsname *Muntigl* erscheint im Salzburger Land dreimal, zuerst 8. Jh. *Monticulus*, a. 1188/92 *Muntigl* etc.

Ortsnamen und Lautverschiebung in der deutschen Schweiz

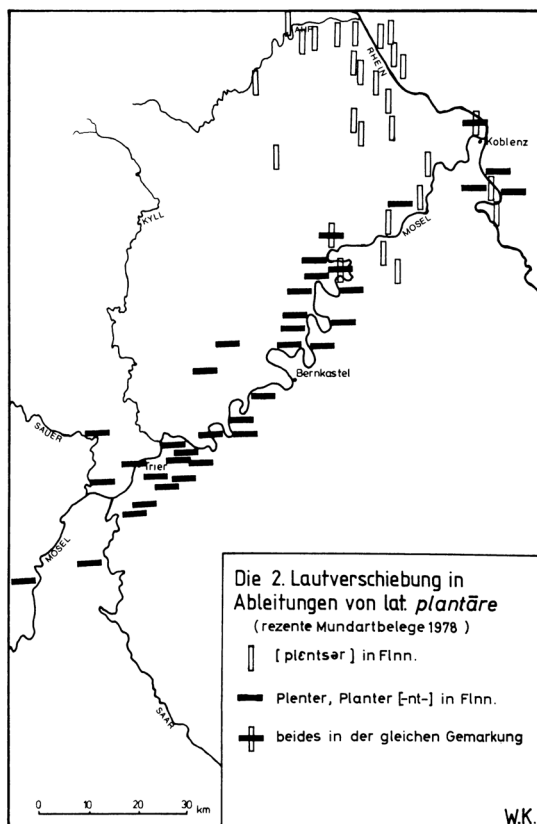
KAPITALSCHRIFT = verschobene Namen
Minuskelschrift = teilweise verschobene Namen
Kursivschrift = unverschobene Namen



Karte 3 Lautverschiebung in der Schweiz (nach Stefan Sonderegger)

Nur die bedeutenden antiken Kastell-Orte *Zürich* am See²⁷, *Zurzach* (CH, Aargau) am Rhein²⁸ und der wichtige, weitbekannte Grenzfluss *Zihl*, frz. *Thièle* (bei Murten, CH, Freiburg)²⁹ kennen die t-Verschiebung. Sie gelangten früh in den Mund auch weitentfernter germanischer Sprecher, wurden in die dort ablaufenden Lautwandelprozesse einbezogen, waren also wohl ursprünglich Exonyme.

Kehren wir zurück zur Mosel. Auch die Lehnwörter zeigen im Moselraum die t-Verschiebung des 6. Jahrhunderts nicht³⁰:



Karte 4 (nach KLEIBER: Das moselromanische Substrat, S. 170, Karte 5)

²⁷ LSG (2005, 992f.): a. 185/200 *Turicen[sis]*; a. 807 *Turiga*; 7. Jh. *Ziurichi* (Geographus Ravennatus); a. 810/20 *ad Zurich*. Dort wird auch der Exonymcharakter der frühen lautverschiebenen Form betont.

²⁸ LSG (2005, 993): 7. Jh. *Wrazacha* < *[Z]urzacha (?), a. 830/34 *Zuriaca*, a. ± 923 *Zurzacha* < *Turci-acum (?).

²⁹ Vgl. Sonderegger (1966/67, 261); Glatthard (1977, 80f.); Besse (1997, 767f.): a. 817 *in insolano flumine quod dicitur Tela*. Besse formuliert zu Recht: "So ist dieser Gewässersname – vermutlich als Exonym zu betrachten".

³⁰ Post (19882, 271-278).

Ein solches ist *plantarium* "Pflanzenstück, Weinberg" massenhaft an der Mosel verbreitet, aber auch sonst in Lothringen³¹, z. B. in:

† *Plenter*, a. 1246 *Planter* (Gde. Elvange, F, Moselle)

Auf der Karte 4 lässt sich sehen, wie die unverschobenen Formen mit [t] an der unteren Mosel und am Rhein in verschobene Formen mit [ts], nämlich *plenzter* übergehen.

Weitere unverschobene Formen im Moselland aus verschiedenen toponymischen Typen sind etwa:

Mettlach (D, LK Merzig) a. 774/91 *Medolaga* (mit doppelter rom. Sonorisierung), a. 884 *Medelacha* (mit hochdt. Lautverschiebung [k] > [ch] < *METALLACUM (zum PN *Metellus*)³²

Montenach (F, Moselle), a. 1252 *Montenach*, a. 1354 *Montenaken* < *MONTANACUM (zum PN *Montanus*)³³

† *Menter*, Gde. Bambiderstroff (F, Moselle), a. 848 *Menturis*, 9. Jh. *ad Meenterum*, heute Flurname *Menter Guerten*, Bach *Menterbach* < *MENTARIUM "Minz-Pflanzung"³⁴

Doppelform frz. *Coutures* / dt. *Kolters* bei Château-Salins (F, Moselle), a. 1152 *Culturis*, 12. Jh. *Cotures*, a. 1252 *Colters*, a. 1397 *Colterssen*, a. 1421 *Kolter* < *Culturis*³⁵

Was hat es also zu bedeuten, dass ausnahmslos in Lothringen und an der Mosel etymologisch vorgerm. [t] erhalten bleibt. Nun, es heißt, dass im 6. Jahrhundert, als sich dieser voralthochdeutsche Lautwandel vollzog, die Region noch völlig romanisch war und daher diese Ortsnamen in ihrem damaligen romanischen Lautstand in die germanische Nachfolgesprache (hier Fränkisch) integriert wurde³⁶.

Eine Lauterscheinung, welche darauf deutet, dass die Integration auf der Ebene der Siedlungsnamen, aber auch der Flurnamen, der Mikrotoponyme relativ, spät erfolgt ist, ist die Bewahrung des romanischen Akzents. In Tirol kann man auf diese Art früh integrierte und spät integrierte Namen, die auch sonst keinen frühen Lautwandel aufweisen, vor allem bei den für die Italia und das Noricum typischen *praedia*-Namen auf *-(i)anum* und *-inum*, deutlich unterscheiden³⁷:

Appianum > *Éppan* (mit ahd. Umlaut [a] > [e] des 8. Jahrhunderts)

aber:

Tramín und *Terlán* mit erhaltenem Paenultima-Akzent

³¹ Kleiber (1983, 167-172); Haubrichs (1987, 1375).

³² Buchmüller-Pfaff (345f. Nr. 538).

³³ Buchmüller-Pfaff (353f. Nr. 552)

³⁴ Buchmüller / Haubrichs / Spang (1986/87, 70 Nr. 87); Haubrichs (1987, 1375)

³⁵ Haubrichs (1987, 1374)

³⁶ Vgl. Haubrichs (1987, 1391); Vgl. Haubrichs/Pfister (1983); Kleiber / Pfister (1992, 79).

³⁷ Vgl. mit weiterer Literatur Haubrichs (2003, 703); Haubrichs (2006a, 440-447);

Man vergleiche an der Mosel³⁸:

Wadrill (D, LK Merzig): a. 981 *Waderola*, a. 1191 in *Wadrelle* < *Wader-óla*, -*élla* < idg. **Wadrā* (Gewässername zu idg. **vēdōr* “Wasser”) + rom. Suffix

Kastelláun (D, Rhein-Hunsrück-Kreis): um 1100 *loco Castelluno*, a. 1226 *de Kestilun* < **Castel(l)-óne* “große Burg”

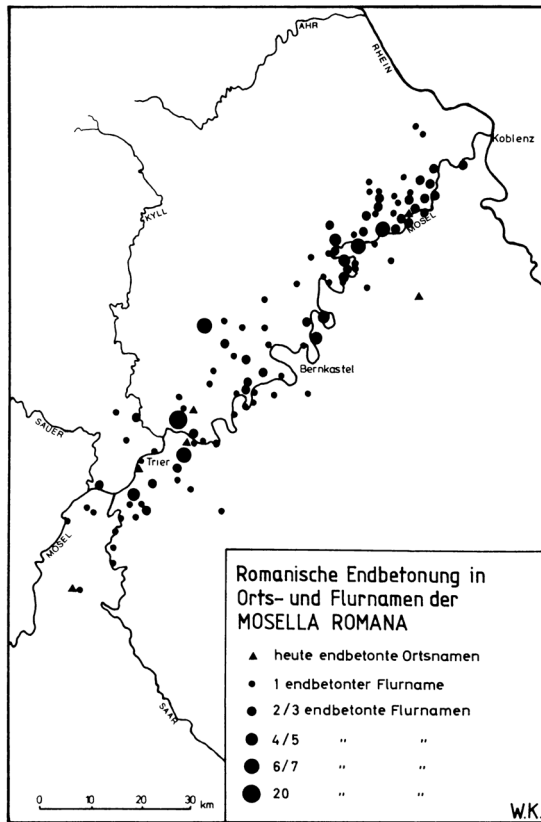
Predéll (D, Gde. Reil, Kr. Bernkastel-Wittlich) < **pratéllu* “kleine Wiese”

Caséll (D, Gde. Neumagen, Kr. Bernkastel-Wittlich) < **casélla* “kleines Haus”

und auch

Schoréll (D, Gde. Lieser, Kr. Bernkastel-Wittlich), eine Hybridbildung aus ahd. *scórro* “Felsen” + einem romanischem Suffix, damit ein ohnehin später Typ.

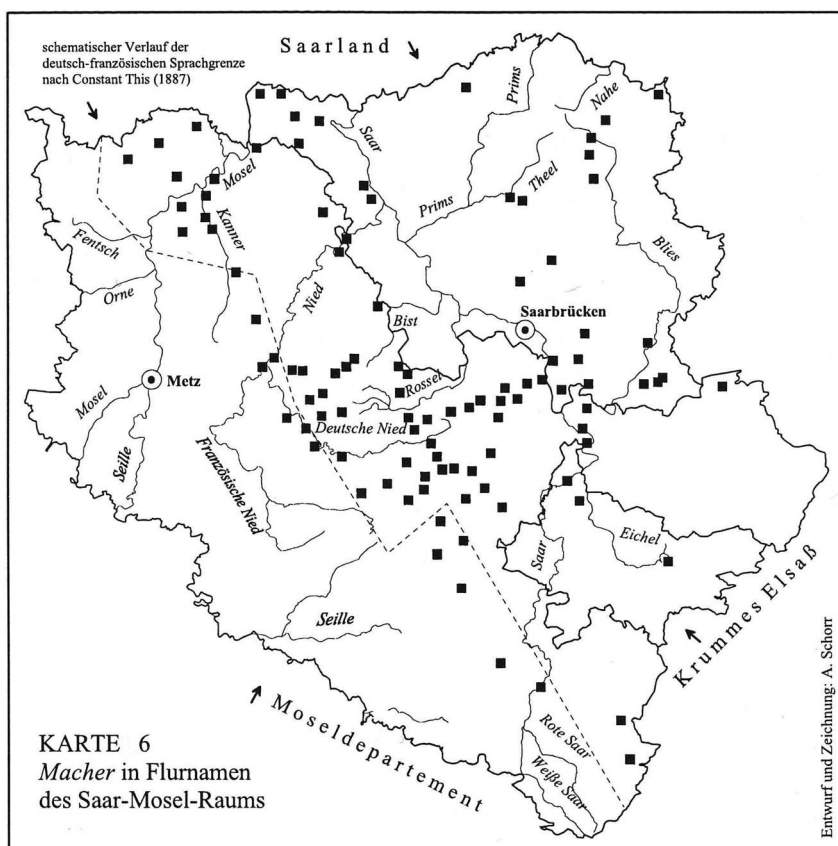
Karte 5 zeigt deutlich, dass sich dieses Phänomen auf die innere Moselromania und einige angrenzende Gebirgsgegenden (Eifel, Hunsrück) konzentriert:



Karte 5 (nach KLEIBER: Das moselromanische Substrat, S. 176, Karte 8)

³⁸ Kleiber (1983, 174-177); Buchmüller / Haubrichs / Spang (1986/87, 65f. Nr. 75, 102f. Nr. 164); Kleiber / Pfister (1992, 16, 80).

Romanischen Reliktwortschatz des agrarischen Sektors hat Rudolf Post bereits 1982 für die Mosellande, vor allem für die Mosella Romana zwischen Trier und Koblenz ausfindig gemacht und umfassend behandelt³⁹. Doch fehlen in diesem grundlegenden Werk zu den romanischen Entlehnungen in den westmitteldeutschen Mundarten „am Beispiel des landwirtschaftlichen Sachwortschatzes“ nicht wenige Wörter, die aus der Perspektive des Themas oder der Region eher am Rande liegen. Besonders der lothringische Raum konnte von Post nur schwach berücksichtigt werden. Vgl. aber die Lothringen und das Saarland berücksichtigende von Andreas Schorr angefertigte Karte.



Nach A. SCHORR, Zs. für Gesch. der. Saargegend 48 (2000), S. 30-79, Karte 16

39 Post (1982)

So wird lat. *maceria* "Mauer, Einfriedung" an der Mosel, aber noch dichter im nördlichen Lothringen und im Saarland als Lexem entlehnt und ist massenhaft in Flurnamen, früh auch als Toponym belegt⁴⁰. Einige Beispiele:

- (1) Auersmacher (Stadtverband Saarbrücken): a. 777 Or. *Auricas Machera* (Ausfertigungen AC): a. 777 Or. *Auricasmacra* (Ausfertigung B); a. 1310/20 Or. *Owers macheren*; a. 1451 Or. *Auwerßmacher* etc.⁴¹. Es handelt sich hier um die Zusammenrückung eines galloromanischen *-(i)acum*-Namen **Auriacas* (zum PN *Aur[i]us* und des Toponyms *Maceria* > *Machera* (in synkopierter Form *Macra*).
- (2) *Macheren* (Moselle, Ct. St. Avold); a. 1176 *Machera*; a. 1289 *Makre*; a. 1334 *Makara*; a. 1365 *Macheren*; in frz. Doppelform a. 1489 *Maziere les Hombourg*⁴².
- (3) *Macker/Macher* (Gde. Helstroff, Moselle, Ct. Boulay/Bolchen): a. 1121 *Machera*, a. 1180 *Makera*, a. 1240 *Macheren*; a. 1270 *Maschra*; a. 1271 *Maicre*; mit frz. Doppelformen a. 1415 *Macheren ou Maizieres devant Boulay*; a. 1479 *Maisieres pres Volmerange*⁴³.
- (4) *Mechern* (Kr. Merzig): 12. Jh. *Machere*, a. ± 1200 *Macheren*; a. 1333 *Mecheren*⁴⁴.
- (5) *Koenigsmacker/Königsmacher* (Moselle, Ct. Metzervisse): a. 1065 *Machra*; a. 1068 *Macra*, a. 1221 *Macere*; a. 1222 *Machere*; a. 1273 *Macheren*⁴⁵.
- (6) *Belmacher* (Gde. Apach, Moselle, Ct. Sierck): a. 1225 *Belmachra*, a. 1319 frz. Or. *Bilmalce*, *Bilmace*; ein genuin gallorom. SN < lat. *BELLA* "schön" + *MACERIA*⁴⁶.
- (7) *Kleinmacher* (Gde. Wellenstein, Lux.): a. 1457 *Cleinmachern*⁴⁷.
- (8) *Mecher* (Lux.): a. 893 *Maceria*⁴⁸.
- (9) *Machern* (Gde. Zeltingen, Kr. Bernkastel) a. 1171 *Machera*⁴⁹.
- (10) † *Macher* (bei Trier): Anfang 13. Jh. *Machera*⁵⁰.
- (11) Flurname (Gde. Nieder-Lahnstein, Kr. St. Goarshausen): a. 1364 *Maicher*⁵¹.

Die Belege zeigen die ins 7. Jahrhundert zu setzende Lautverschiebung des [k] zum velaren ach-Laut wie in *macher*. Als dieser Prozess im 7. Jahrhundert vor sich ging, muss also [k] vor [e] in *maceria* noch seinen okklusiven Wert gehabt⁵², was angesichts der üblichen Datierungen der romanischen Palatisierung [ke, ki] > [tse, tsi] in der zentralen Gallia eher ungewöhnlich ist.

⁴⁰ Vgl. Haubrichs (2004b, 297-301); Schorr (2011, 518).

⁴¹ Pfister (1983, 132f.); Buchmüller / Haubrichs / Spang (1986/87, Nr. 5); Buchmüller-Pfaff (1990, Nr. 32).

⁴² Buchmüller / Haubrichs / Spang (1986/87, Nr. 107).

⁴³ Buchmüller / Haubrichs / Spang (1986/87, Nr. 108).

⁴⁴ Buchmüller / Haubrichs / Spang (1986/87, Nr. 109).

⁴⁵ Jungandreas (1962, 239); Hiegel (1986, 194).

⁴⁶ Hiegel (1986, 55).

⁴⁷ Jungandreas (1962, 215).

⁴⁸ Jungandreas (1962, 656f.).

⁴⁹ Gyselling (1960, 647).

⁵⁰ Gyselling (1960, 647).

⁵¹ Jungandreas (1962, 635f.).

⁵² Vgl. Dittmaier (1963, 194), der eine ostfrz. Entwicklung für die Frikative als Resultante auch der dt. Form verantwortlich macht, was unhaltbar ist.

Im romanischen Lothringen und westlich davon entwickelt sich auch das Toponym *Maceria* ganz regelmäßig – wie lat. CENTUM > frz. *cent* – zu *Maizières* (etwa bei Metz, Dép. Moselle bzw. Charleville a.d. Maas, Dép. Ardennes). Auch eine Rückentlehnung dieses Lautstandes lässt sich nahe der Sprachgrenze beobachten:

- (12) † *Messerer* (Gde. Marcourt, Moselle, Ct. Faulquemont/Falkenberg): a. 1131 *Metzera*, *Messera*, a. 1210 *Mecera*⁵³. Vgl. dazu die exogene deutsche Doppelform *Sillers* von Silly-sur-Nied (Moselle, Ct. Pange), a. 1005 *Cileiris*, a. 1287 *Sileirs* < *CELLARIIS. Vgl. auch *Maizery* (Moselle, Ct. Pange), a. 1252 *Maiseri*; a. 1252 *Mayzericq* < dt. Doppelform **Metserich* < *MACERIACUM.

Ebenso findet sich der vorhergehende romanische Lautstand mit [ts] in

- (13) *Metzeral* (Haut-Rhin): a. 817 Fä. 12. Jh. *Mezerol* < lat. Diminutivform MACERI-OLUM (vgl. auch in der Moselromania *Metscherohl*, Gde. Schillingen, Kr. Trier)⁵⁴; und für *Maizery* bei Metz (F, Moselle) die dt. Doppelform **Metserich*⁵⁵; zur Graphie <tsch, sch> vgl. auch den Wingertnamen *Metschereildchen* in Dhron (mit rom. und dt. Diminutiv); ferner a. ± 1220 Wingert in Kaimt (Kr. Zell) in *Meschirs*.

Doch es führt kein Weg vorbei, und auf diesem nicht vorbeiführenden Weg bin ich mit Max Pfister vereint: Romanisch [ke, ki] blieb in der östlichen Galloromania und den Kontaktgebieten lange, wahrscheinlich bis ins 6./7. Jahrhundert, erhalten⁵⁶.

Wir besitzen dafür weitere toponymische und lexikalische Zeugnisse:

die zu lat. CIRCULUS gehörige Toponymen-Gruppe *Kirkel* (D, Saarpfalzkreis), a. 1075 *Kirchila*, a. 1087 *de Kercle*, a. 1199 *Kirckell*; ferner *Kirkelberg*, *Kirkelbach* in Saarland und Westpfalz⁵⁷

das Lehnwort bei Otfrid von Weissenburg/Wissembourg (F, Bas-Rhin), a. 863/71 (im alten Speyergau) *umbi-kirg* "ringsum" neben *umbi-zirg* (vgl. dt. *Zirkel*)⁵⁸ < lat. CIRCUS

Gewässername *Kira* (heute Hahnenbach und zugehöriger SN *Kirn* (Kr. Bad Kreuznach an der Mündung in die Nahe), a. 841 *Chira*, a. 926 *Kira*, *Cyra* mit [ki]⁵⁹

schließlich auch

das moselfrk. Lehnwort *Kermeter* < COEMETERIUM "Kirch- bzw. Fried-Hof"⁶⁰

⁵³ Haubrichs (1987, 1389).

⁵⁴ Vgl. Jungandreas (1962, 677); Jungandreas (1979, 49 § 62; 58, § 75).

⁵⁵ Buchmüller-Pfaff (1990, 317 Nr. 393).

⁵⁶ Vgl. Pfister (1987).

⁵⁷ Buchmüller / Haubrichs / Spang (1986/87, 74 Nr. 105). Vgl. Dolch / Greule (1991, 10ff.).

⁵⁸ Kelle (1881, 640).

⁵⁹ Jungandreas (1979, 5f. mit Karte 21); Haubrichs (1987, 1390); Kaufmann (1779, 96f.).

⁶⁰ Jungandreas (1962, 190).

3. Ein drittes und letztes Thema: Wie wurden denn germanische Lexeme und Laute in die romanischen Sprachen integriert, besonders jene Laute, die nur eine unvollkommene oder gar keine Entsprechung in Latein und romanischen Nachfolgesprachen besaßen? Das beantworten uns besonders klar die massenhaft überlieferten, oft originalen Personennamen der Zeit⁶¹.

Hier gab es ganz bestimmte Strategien, die von einfacher Anpassung über Lautersatz und Vereinfachung bis zur Hyperkorrektur führten.

Problematisch war zum Beispiel der Umgang mit dem germ. [h], das im Lateinischen längst verstummt war und je nach Zeit und Raum auch in den germanischen Sprachen Aussprachevarianten besaß. Es gab Sprachen wie die ostgermanischen, aber auch das Langobardische, und überdies das späte Fränkisch ab dem achten Jahrhundert, in der das germ. [h] schwach artikuliert wurde.

In diesen Fällen kam es meistens zur h-Aphaerese. Den langobardischen König *Haistulf* (749-756) < **Haifst-wulfa* (zu germ. **haifsti* – "Streit, Anstrengung") schrieben die Franken mit <h>, die langobardischen Quellen aber ohne <h> *Aistulf*⁶². Es kam aber auch zu hyperkorrekter h-Prothese, vielleicht anknüpfend an den Glottisschlag beim Vokaleinsatz in germanischen Sprachen, bei etymologischen Fällen ohne [h] z.B. 590/630 in Albi *Herchene-freda* < **Erk(a)na-frida*⁶³.

Anders muss das frühe germ. [h] der merowingischen Franken geklungen haben, vielleicht eher wie der deutsche [ach]-Laut: Für Romanen war das unsprechbar, so ersetzten sie den Laut und schrieben ihn mit einem Zeichen, das vor den palatalen Vokalen [e, i] und vor germ. [a] die Graphemkombination <ch> war:

Vgl. z.B. aus dem Testament des Bischofs Remigius von Reims (spätestens 533), der Chlodwig getauft hatte⁶⁴,

*Leudo-**ch**arius*, var. *-carius* mit <c> < germ. **Leud(a)-harjaz*

mit der lateinisch-merowingischen Verschriftung von [h] vor Vokal mit <ch, c, k>; ferner merowingerzeitlich

***Ch**ildi-bert, **K**ildibert < **Hildi-*
Ch**arietto, **C**ariatto < **Hariatto

⁶¹ Vgl. Haubrichs (1998, 114f.); Haubrichs (2008, 124-129).

⁶² Vgl. z.B. CDL I Nr. 97 (a. 750): *Aistolfo rige* mit rom. h-Aphaerese; Nr. 100 (a. 750): *domno nostro Astolf... rege* mit rom. Lautersatz [a] für germ. [ai]; CDL III Nr. 28 (a. 756): *Flavius Haistulf... rex* (Königsurkunde); III 290 Nr. 3 (a. 801) *Haistulfus rex Langobardorum*.

⁶³ Vgl. Schorr, Andreas, in: Goetz / Haubrichs (2005, 138ff.).

⁶⁴ Haubrichs (2009a, 306 Nr. 59); Haubrichs (2009b, 171 Nr. 59).

Chari-, Cari-bert < *Hari-*

Ebre-childis, Inschrift Trier < **-hildi*⁶⁵

Cheldo-frida, Inschrift Pier < **Hildjō*-⁶⁶

und interessanterweise sogar einmal vor [u] *Chulde-ricus* < **Huldī*-⁶⁷

Die Verwendung dieser Graphie in dem frühesten aus dem lothringischen Interferenzgebiet stammenden volkssprachigen Großtext, der althochdeutschen Isidorübersetzung (Ende 8. Jh.), für das Praefix germ. *gi-* zeigt, dass sie einen okklusiven Laut ausdrückte⁶⁸; so wie das seit dem frühen Mittelalter im langobardischen Italien üblich war, wo <ch> einen k-ähnlichen Laut ausdrückte⁶⁹. Varianten mit <k>-Schreibungen zeigen, dass die romanische Verschriftung einen solchen velaren Fortis-Laut ausdrücken sollte. Es handelt sich um Lautersatz der velaren Frikative (des *ach*-Lauts).

Ganz analog erfolgen dann die Lautersatzprozesse im fränkischen Bereich in den ebenso unsprechbaren germ. Lautkombinationen [*h* plus *l*, plus *r*, plus *n*]⁷⁰

Hlud-wig "der ruhmvolle Kämpfer" zu a. 589 *Chlodo-vechus*, a. 643 *Chlodovei* (Gen.) > frz. *Clovis* mit [k]

Hrōde-berht "der im Ruhm Leuchtende" > *Chrodeber[tu]s*, Inschrift Mainz 6./7. Jh. (CIL XIII Nr. 7559)

**Hnuda-mari-* > 4. Jh. (Ammianus Marcellinus) *Chnodo-marius*

usw.

Gelegentlich kommt auch die Schreibung <g> vor:⁷¹

**Hrūpilo* > *Grutilo* (Inschrift Worms 5./6. Jh.)

Mit Lautersatz wird auch die im Germanischen recht häufige Lautkombination [ht] behandelt, in der Schrift mit <ct>, gelegentlich <gt> wiedergegeben⁷²:

7. Jh. Mainz *Dructa-charius* (CIL XIII Nr. 7203) < **Druhta-harja*-⁷³

a. 545 Ivrea *Droct-arius* (CIL V Nr. 6813) < **Druhta-harja*- "Gefolgschafts-Krieger"⁷⁴

⁶⁵ Fuchs (2006, Nr. 10); Haubrichs (im Druck b).

⁶⁶ Egger (1954, Nr. 23); Haubrichs (im Druck b).

⁶⁷ Reichert (1987, 170, 177, 182ff., 216); Haubrichs (2009c, 85f.).

⁶⁸ Vgl. Matzel (1970, 75-78).

⁶⁹ Vgl. Francovich Onesti (1999, 143, 195f., 226).

⁷⁰ Vgl. Haubrichs (2008, 125).

⁷¹ Boppert (1971, 161f.).

⁷² Haubrichs (2008, 126).

⁷³ Reichert (1987, 240).

⁷⁴ Reichert (1987, 239).

7. Jh. Tholey (Kr. St. Wendel) DRVC[TE]-BODIS⁷⁵

7. Jh. Bingen *Macti-childi* < **Maht-hildjō*⁷⁶

Dies sind alles originale Belege aus inschriftlichem Material⁷⁷.

Und schließlich eine besondere Inschrift (5./6. Jahrhundert) aus dem rheinischen Worms⁷⁸:

HIC REQUIESCET IN PA/CE AIGT ·THEVS
QVI VI/XIT ANNOS XXI
ASO/ET ALHI TITULUM PO/SVERVNT
PRO/CARITATEM

Das Erstelement des Namen *Aigt-theus*, erhalten u.a. in got. *aihts* (mit [ht]) und ahd. *ēht* "Besitz, Reichtum"⁷⁹, wird mit der romanischen Lautersatz-Schreibung <gt> in den Grabstein eingehauen.

Übrigens verfügte *Aigt-theus* mit dem sprechenden Namen "Diener des Reichtums" mit dem Zweitelement germ. **pewaz* über einen lexikalisch ostgermanisch geprägten Namen⁸⁰, könnte also einer der in Worms, Wiesbaden, vielleicht auch Köln verbliebenen Burgunder aus deren kurzfristigem *regnum* im Rheinland des frühen fünften Jahrhunderts gewesen sein, bevor sie der römische Heermeister Aetius besiegte und in der Landschaft ansiedelte, die noch heute ihren Namen trägt: *Bourgogne, Burgund*⁸¹.

Es gibt aber noch einen anderen galloromanischen Lautersatz für die erwähnten schwierigen germanisch-fränkischen Lautkombinationen mit [h], z.B. [hl], [hr], ein Lautersatz, der sich vor allem bei den fränkischen Lehnwörtern im Französischen ausprägt, z.B.⁸²:

frz. *flanc*, ancien-liégeois *flancke* "Hüfte" (ins Deutsche als *Flanke* zurückentlehnt) < afrk. ahd. *hlanka* f. "Seite, Weich" (vgl. dt. *Ge-lenk* < mhd. *ge-lenke* "Hüftge-lenk", Kollektivbildung zu ahd. *hlanka* "Hüfte")⁸³

afrz. *fronce* f. "Runzel", mittellat. *fruncetura* in den "Reichenauer Glossen" < afrk. **hrunkwa*, dt. *Runke* "Runzel, Gekrümmtes"⁸⁴

⁷⁵ Matijević (2011, 22-24); sprachlich-onomastische Analyse bei Haubrichs (im Druck c).

⁷⁶ Boppert (1971, 108); Reichert (1987, 482).

⁷⁷ Vgl. mit weiteren Beispielen Haubrichs (im Druck b); Haubrichs (im Druck c).

⁷⁸ Haubrichs (2004 b); Haubrichs (2006 b, 300-302).

⁷⁹ Vgl. Orel (2003, 6); EWA (1998, II 966f.).

⁸⁰ Vgl. zur areallinguistischen Extension dieses Elements Haubrichs (2006b, 301-303).

⁸¹ Vgl. zu den *regna* der Burgunden Favrod (2002); Kaiser (2004); Escher (2006); zu ihrer wesentlich ostgermanisch geprägten Sprach- und Namenwelt Haubrichs (2008b); Haubrichs (2009b), Haubrichs (2010b).

⁸² Vgl. grundsätzlich zu den Beziehungen zwischen Galloromanisch und Fränkisch: Dietz / Besse u.a. (2003); Haubrichs / Pfister (2008); Haubrichs (2009b, 84-92).

⁸³ FEW 16 (1959, 211); Kluge / Seebold (2011, 300).

⁸⁴ FEW 16 (1959, 254); Kluge / Seebold (2011, 778).

Die Namen, vor allem die Personennamen, lehren uns diesen Lautersatz von germ. [hr, hl] durch [fr, fl] näher zu datieren⁸⁵:

um 690 wisigot. (wohl aus dem Galloromanischen entlehnt) FLOD-ARIUS < **Hluda-hari*⁸⁶

Ende 7. Jh. in der “Origo gentis Langobardorum” (Italien, aber wohl nach merowingischer Quelle): *Flut-sinda* (< **Hlud-swind*), *filia Flothario regis Francorum* (also Chlothars I., 511-561), jeweils zu germ. **hluda*- “laut, berühmt”⁸⁷

dazu in einer Trierer Inschrift des 6./7. Jhs. *Flode-rici* (Gen.) < **Hluda-rīk*⁸⁸

frühester Beleg ist wohl der noch im 6. Jh. niedergeschriebene Name der Schwester des Frankenkönigs Chlodwigs († 511) *Albo-fledis* (zu afrk. *flēdi*, dt. *flad* “schön”)⁸⁹, d.h. “die Elfen-schöne”, in Umkehrschreibung *Albo-chledis*⁹⁰ (mit falscher Graphie <chl> für [fl], was zeigt, dass die Ersatzlautung [fl] für germ. [hl] dem Schreiber bekannt war).

So erklärt sich im Gesetz der Franken (6. Jh.), der ‘Lex Salica’, auch die Variation von

ad-chramire mit <ch> und *ad-framire* mit <fr> aus frk. **hram-jan* “einen Platz zuweisen”⁹¹.

So erklärt sich ferner die in afrz. Chansons de geste auftauchende, einen alten Namen konservierende Bezeichnung des Sohnes Chlodwigs, nämlich *Floovant* < afrk. **Hlodo-w-ing* “Chlodwigs-Abkömmling”⁹².

Wenden wir uns dem romanischen Lautersatz germanischer Diphthonge zu, die schwierig in eine romanische Sprache zu integrieren waren, weil sie wohl zweigipflig waren⁹³: Zu sprechen war also der berühmteste Gotenkönig *pēudo-rīk*- (vgl. die Namenformen *Theoderich*, *Theuderich*)⁹⁴.

Hierher gehört der vereinfachende Ersatz des germanischen Diphthongs [eu] durch romanisches [e]⁹⁵:

6./7. Jh. Inschrift aus Windisch-Vindonissa (CH): Detibaldus < **Theuda-balda*- “der im Volk Kühne”⁹⁶

⁸⁵ Vgl. Haubrichs (2008a, 125f.).

⁸⁶ Reichert (1987, 272).

⁸⁷ Origo gentis Langobardorum, c. 5 ed. Bracciotti (1998, 113).

⁸⁸ Fuchs (2011), Nr. 1.

⁸⁹ Vgl. Kluge / Seebold (2011, 941: “Unflat”).

⁹⁰ MGH Epp. Mer. I Nr. 1 (a. 486? kop. 9. Jh.). Vgl. Reichert (1987, 33f.); Haubrichs (1998, 114f.).

⁹¹ Pactus legis Salicae ed. Eckhardt, Karl August (1962, tit. 37 u. 47). Vgl. Niermeyer / van de Kreft (2002, I, 21f.).

⁹² Vgl. Haubrichs (1998, 115).

⁹³ Vgl. Bruckner (1895 § 27 Anm. 1, 101; § 31 Anm. 4, 111).

⁹⁴ Reichert (1987, 671-679).

⁹⁵ Vgl. Haubrichs (2008a, 126f.).

⁹⁶ CIMAH III (1992, Nr. 6).

THEDVLBVS < germ. **Theuda-wulfa*-, um 600/620 ein *monetarius* aus dem Loiret (Soulas, comm. Sandillon)⁹⁷

THEDEBERTUS < **Theuda-berhta*- “der im Volk Berühmte” auf einer Münze des Königs *Theudebert* (534-548)⁹⁸

Diese Vereinfachung des Diphthongs im Lautersatz ist auch der Grund für die Entwicklung des Wortes vlat. THEUDISCUS “volkssprachig” (aus germ. **peudisk*-) > it. *tedesco*⁹⁹.

Aber auch der zweite Bestandteil des germanischen Diphthongs [éu], also [u, o], konnte an dessen Stelle treten: also in italienischen Regionaldialekten *tudesco* für “deutsch”, oder im Rätoromanischen *tudesg*, *todesg*. Hierher gehört schon im Testament Bischof Berthrams von Le Mans im Jahr 616 die Schreibung *Thude-bertus* neben *Theude-bertus* für einen merowingischen König¹⁰⁰.

Auch der germanische Diphthong [ái] wird in gallo- und italo-romanischer Rezeption zu [a] vereinfacht¹⁰¹. Vgl. z.B.:

a. 555 (Quelle a. 589) *Garivaldum* neben *Gaire-waldum* (Akk.) für einen fränkischen Herzog < aus westgerm. *Gaira-walda*- “Speer-Herrscher”¹⁰²

a. 749/56 Langobardenkönig *Haistulf*- als *Astulfus* (auch mit h-Aphaerese)¹⁰³

Das Phänomen lässt sich auch aus rheinischen Inschriften des 7. Jahrhunderts nachweisen, als im Rheinland noch neben Fränkisch Romanisch gesprochen wurde¹⁰⁴:

Andernach (D, Kr. Mayen-Koblenz) 6./7. Jh. *Gara-sindis* < **Gairi-swinþ*-¹⁰⁵

Nickenich bei Neuwied (D, Kr. Mayen-Koblenz) 6./7. Jh. *Garo-aldus* < **Gaira-walda*-¹⁰⁶

⁹⁷ Felder (2003, 450).

⁹⁸ Felder (2003, 394).

⁹⁹ Vgl. DELI (1999, 1671); Haubrichs (2004d, 199, 207); Haubrichs / Wolfram (2005, 423).

¹⁰⁰ Weidemann (1986, 21, Nr. 15).

¹⁰¹ Vgl. Bruckner (1895 § 27f.); Francovich Onesti (1999, 142); Haubrichs (2009a, 218); Haubrichs (2010a, 186).

¹⁰² Reichert (1987, 309).

¹⁰³ Vgl. o. Anm. 62. Dem Phänomen lässt sich nicht – wie in der Diskussion vermutet wurde – die toskanische Erhaltung von [ai] entgegenhalten und zwar aus folgenden Gründen: (1) Es findet sich nicht nur in der Toskana, sondern führt auch sonstwo in der Italo-romania; (2) es findet sich auch in der Galloromania; (3) es betrifft nur den germ. Diphthong [ai] in romanischem Kontext; (4) es handelt sich also um Lautersatz, der sporadisch und okkasionell auftritt, nicht um Lautwandel.

¹⁰⁴ Vgl. zuletzt Haubrichs (im Druck b).

¹⁰⁵ Vogel (2006, Nr. 1).

¹⁰⁶ Egger (1954, Nr. 22)

Das älteste Zeugnis führt wiederum ins sechste Jahrhundert. Das Testament des Reimser Bischofs Remigius von spätestens 533 enthält den Namen

Widra-gasius < *-gaiza (gesprochen: *gaiza*) "Speer" mit dem gleichen Lautersatz¹⁰⁷.

Ich streife nur noch den bekannten konsonantischen Lautersatz rom. [gu, qu] etc. für das ebenfalls Schwierigkeiten bereitende bilabiale germ. [w], der sich etwa in der Rezeption von

germ. *Wido* als ital. *Guido*, frz. *Guy*

germ. *warda* "Warte" als ital. *guarda*, frz. *garde*

spiegelt¹⁰⁸.

Die Personennamen ermöglichen uns für die romanisch-germanischen Kontaktgebiete Europas eine frühe Datierung dieses Phänomens:

a. 533 Capua ostgot. *Guilia-rit* (CIL X Nr. 4497) < **Wilja-rit*¹⁰⁹

a. 590 wisigot. *Guidri-gildum* (Akk.) < **Widri-gild*¹¹⁰

a. 658/60 kop. s. VII ex./VIII in. *Quintrio* < *Wintrio* beim merowingischen Chronisten Pseudo-Fredegär¹¹¹

a. 658/60 ebd. *Quolenus* < **Wolenus*¹¹²

a. 744 in St. Galler Originalurkunde aus der Raetoromania *Quolf-vinus* < **Wolf-wini*¹¹³

Dazu kommen nun neu: Epitaphien aus Wiesbaden und Worms, aus dem 5./6. Jh.¹¹⁴:

Q[u]ala q[u]it < ostgerm. **Wala-wīt*¹¹⁵

Quito < **Wīto*¹¹⁶

Es scheint also, dass man die Anfänge dieses Lautersatzes bereits in das 5. Jahrhundert verlegen muss. Das heißt, die Auseinandersetzung der romanischen Sprachen, die um Integration bemühte Auseinandersetzung mit dem germanischen Sprachmaterial, seiner Phonetik vor allem, beginnt in den Kontaktgebieten sehr früh, im Zeitalter der Agonie des westlichen Imperiums.

¹⁰⁷ Haubrichs (2009c, 180, Nr. 107).

¹⁰⁸ Vgl. Wolf / Hupka (1981, § 76); Haubrichs / Pfister (1989, 23-31); Haubrichs (2009a, 219).

¹⁰⁹ Reichert (1987, 393).

¹¹⁰ Reichert (1987, 776).

¹¹¹ MGH SS rer. Mer. II, 127; vgl. Haubrichs / Pfister (1989, 29).,

¹¹² MGH SS rer. Mer. II, 128.

¹¹³ Wartmann (1863, I, Nr. 8).

¹¹⁴ Vgl. Haubrichs (2000, 123-126).

¹¹⁵ Monsees (2000, Nr. 5).

¹¹⁶ Boppert (1971, 164ff.)

Natürlich unterliegen die romanisch rezipierten Namen auch romanischem Sprachwandel, und die früh überlieferten Namen erlauben auch Ausblicke auf die Chronologie dieser Prozesse, doch ist diese Anwendungsmöglichkeit relativ trivial, gewissermaßen tabellarisch zu fassen, so dass wir uns hier auf das Beispiel des Schwundes (oder der Palatalisierung) des intervokalischen [g] beschränken wollen¹¹⁷:

Ai-berga < **Agi-berga*, Inschrift Bingen (D, Kr. Mainz-Bingen), wohl 6. Jh.¹¹⁸

Agi-ulfus, var. *Ai-ulfus*, Diakon in Tours 6. Jh.¹¹⁹

Und dazu erneut aus rheinischen Inschriften¹²⁰:

7. Jh. Leutesdorf bei Neuwied (D, Kr. Neuwied): *Raino-valdus* < **Ragino-walda*-¹²¹

6./7. Jh. Andernach (D): *Ais-oena* < **Agis*-¹²²

Spannender ist schon, dass die massenhaft überlieferten Anthroponyme, die Personennamen, auch beitragen können, das Ende begrenzt bilingualer Räume zu beschreiben. Wir sind ja aus chronikalischen Quellen und Briefen unterrichtet, dass westfränkischer Adel noch im 9. Jahrhundert danach strebte, Althochdeutsch zu lernen. Lupus von Ferrières redet um 860 davon, ein althochdeutsch-lateinisches Gesprächsbüchlein ('Pariser Gespräche') ist Frucht dieser Bestrebungen¹²³. Eingewanderter Ost-Adel verstärkte die im obersten sozialen Milieu angesiedelte Mehrsprachigkeit. Das althochdeutsche Ludwigslied wurde 881/82 für einen westfränkischen König und dessen mehrsprachigen Hof gedichtet und vom Schreiber des altfranzösischen Eulalia-Liedes aufgezeichnet¹²⁴. Noch 948 sprach der westfränkische König Ludwig IV in Ingelheim mit dem ostfränkischen König Otto I. (später 'der Große' genannt), der nicht Latein und kaum Romanisch konnte, Althochdeutsch¹²⁵.

Ganz anders wird es, von den Sprachgrenzgebieten abgesehen, in anderen sozialen Milieus ausgesehen haben¹²⁶:

¹¹⁷ Vgl. Wolf / Hupka (1981, § 91f.). Weiteres Material bei Haubrichs (2008a, 127); Haubrichs (2009a, 218).

¹¹⁸ Reichert (1987, 16).

¹¹⁹ Reichert (1987, 16).

¹²⁰ Vgl. zu diesen frühen Inschriften als Quelle des romanisch-germanischen Sprachkontakts Haubrichs (im Druck b); Haubrichs (im Druck c).

¹²¹ SFM (1991, Nr. 32).

¹²² Vogel (2006, Nr. 48).

¹²³ Haubrichs / Pfister (1989, 8f.).

¹²⁴ Freytag (1985, 1036f.); Bischoff (1971, 132); Haubrichs (1995, 229-237 mit Abb. 41-47).

¹²⁵ Sanders (1969, 25).

¹²⁶ Vgl. Haubrichs (2008a, 128).

Schon in einer Trierer Inschrift der ersten Hälfte des 8. Jahrhunderts versteht der Steinmetz die Kompositionsstruktur der germanischen Namen aus zwei Lexemen nicht mehr: Der Name **Lant-sinda* aus **land-* und **-s(w)inda* hat eine klare Kompositionsgrenze; im inschriftlichen *Lancinda* wird sie offensichtlich nicht mehr erkannt, wenn die Graphie <ci> für das romanische Palatisierungsergebnis [tsi] auf die zufällig, über die Kompositionsgrenze hinweg entstandene Lautfolge [t] plus [si] angewandt wird¹²⁷.

Noch deutlicher wird das Unverständnis für die Struktur der germanisch (d.h. wie ein deutsches Kompositum) komponierten Namen im Anfang des 9. Jahrhunderts in Paris, in St. Germain-des-Prés in einem Polyptichon, das massenhaft Namen von Bauern enthält, die germanisch aussehen, aber es nicht mehr sind. Ihre Schöpfer wussten zwar noch, dass germanische Namen *zwei-*gliedrig sind, aber sie trennten die Elemente falsch ab, schufen neue und arbeiteten mit diesen kreativ weiter¹²⁸:

Das Element germ. **Agila*, romanisiert *Agle-*, *Acle-* wird bei einem d-Anlaut des Zweitelements, z.B. *Acle-drudis*, neu interpretiert als **Acled-*, woraus neue Kompositionen entstehen wie *Acled-ulfus*, *Acled-ildis*, *Acled-ramnus*.

Ähnlich geht es mit germ. *ansu-* im Namen *Anse-deus*: Aus der falschen Abtrennung *Ansed-* entstehen Namen wie *Ansed-onius*, *Ansed-ramnus*. Aber *Acled-ramnus* und *Ansed-ramnus* führen rasch zu erneuter falscher Abtrennung eines Zweitelements *-dramnus*, und das wird weiterentwickelt zu *Urse-dramnus* (einem Hybridnamen mit Erstelement lat. *ursus* 'Bär') usw.

Viele Beispiele der Generierung neuer Namelemente durch falsche Abtrennung als Konsequenz der Auflösung der Kompositionsgrenzen ließen sich anfügen. Klar ist, dass hier das letzte Verständnis für die Morphologie germanisch-fränkischer Sprache geschwunden ist. Man ist endgültig in eine einsprachige Welt eingetreten.

Die Verschriftungsgewohnheiten früher romanischer Sprachen, und die schwindenden morphologischen Kenntnisse ihrer einstmals bilingualen oder semi-bilingualen Sprecher muss man berücksichtigen, wenn man in germanisch-romanischen Interferenzgebieten die Namen etymologisch analysieren will. Das Reich der Onomastik ist in dieser Hinsicht, aber auch hinsichtlich der Auswertung für Zwecke der Interferenzforschung, der Sprachchronologie, der Ethnolinguistik und der Kulturgeschichte der Sprache bisher kaum erschlossen worden.

Wolfgang HAUBRICHS

¹²⁷ Fuchs (2006, 32ff. Nr. 19).

¹²⁸ Vgl. mit weiteren Beispielen Haubrichs (2008a, 128f.).

4. Bibliografie

- ANB 1999/2004 = *Altd deutsches Namenbuch. Die Überlieferung der Ortsnamen in Österreich und Südtirol von den Anfängen bis 1200*, hg. von der Kommission für Mundartkunde und Namenforschung, bearbeitet von Hausner, Isolde/Schuster, Elisabeth, Wien.
- Besse, Maria, 1997. *Namenpaare an der Sprachgrenze. Eine lautchronologische Untersuchung zu zweisprachigen Ortsnamen im Norden und Süden der deutsch-französischen Sprachgrenze*, Tübingen.
- Bischoff, Bernhard, 1971. «Paläographische Fragen deutscher Denkmäler der Karolingerzeit», *Frühmittelalterliche Studien* 5, 101-134.
- Boppert, Walburga, 1971. *Die frühchristlichen Inschriften des Mittelrheingebietes*, Mainz.
- Braune, Wilhelm / Reiffenstein, Ingo, 2004. *Althochdeutsche Grammatik*, Bd. 1. Tübingen.
- Buchmüller, Monika / Haubrichs, Wolfgang / Spang, Rolf 1986/87. «Namenkontinuität im frühen Mittelalter. Die nichtgermanischen Siedlungs- und Gewässernamen des Landes an der Saar», *Zeitschrift für Geschichte der Saargegend* 34/35, 24-163.
- Buchmüller-Pfaff, Monika, 1990. *Siedlungsnamen zwischen Spätantike und frühem Mittelalter. Die -(i)acum-Namen der römischen Provinz Belgica Prima*, Tübingen.
- CDL = *Codice Diplomatico Longobardo*, ed. Schiaparelli, Luigi, Roma 1929-1933, Bd. 1-2; ed. Brühl, Carlrichard, Roma 1973-1981, Bd. 3-4,1; ed. Zielinski, Herbert, Roma 1986-2003, Bd. 4,2 -5.
- CIMAH = Pfaff, Carl (ed.), 1992/97. *Corpus Inscriptionum Medii Aevi Helvetiae*, Freiburg i. Ue, Bd. 3 u. 4.
- Dietz, Klaus / Besse, Maria et al., 2003. «Romanisch-Germanische Sprachbeziehungen», *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* 25, 242-304.
- Dittmaier, Heinrich, 1963. *Rheinische Flurnamen*, Bonn.
- Dolch, Martin / Greule, Albrecht 1991. *Historisches Siedlungsnamenbuch der Pfalz, Speyer*.
- Durme, Luc van, 1983. «De vroege Germans-Romaanse taalgrens in België en Noord-Frankrijk», *BCTD* 1983, 189-247.
- Egger, Rudolf, 1954. «Rheinische Grabsteine der Merowingerzeit», *Bonner Jahrbuch* 154, 146-158.
- Eichler, Ernst / Hilty, Gerold / Löffler, Heinrich / Steger, Hugo / Zgusta, Ladislav (ed.), 1995/96. *Namenforschung - Name Studies - Les noms propres. Ein internationales Handbuch zur Onomastik - An International Handbook of Onomastics - Manuel international d'onomatique*, Berlin/New York.
- Felder, Egon, 2003. *Die Personennamen auf den merowingischen Münzen der Bibliothèque Nationale de France*, München.
- Francovich Onesti, Nicoletta, 1999. *Vestigia longobarde in Italia (568-774). Lessico e antroponimia*, Roma.
- Freytag, Wiebke, 1985. «Ludwigslied», in: *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, Bd. 5. Berlin/New York, 1036-1039.
- Fuchs, Rüdiger, 2006. *Die Inschriften der Stadt Trier*, Bd. 1, Wiesbaden.
- Gauthier, Nancy, 1975. *Recueil des Inscriptions Chrétiennes de la Gaule*, t. I: *Première Belgique*, Paris.

- Geuenich, Dieter / Haubrichs, Wolfgang / Jarnut, Jörg (ed.), 1997. *Nomen et gens. Zur historischen Aussagekraft frühmittelalterlicher Personennamen*, Berlin/New York.
- Geuenich, Dieter / Haubrichs, Wolfgang / Jarnut, Jörg, 1999. «Sprachliche, soziale und politische Aspekte der Personennamen des 3. bis 8. Jahrhunderts. Vorstellung des internationalen Projekts ‚Nomen et gens‘», *Onoma* 34, 91-99.
- Geuenich, Dieter / Haubrichs, Wolfgang / Jarnut, Jörg (ed.), 2002. *Person und Name. Methodische Probleme bei der Erstellung eines Personennamenbuchs des Frühmittelalters*, Berlin/New York.
- Glatthard, Peter, 1977. *Ortsnamen zwischen Aare und Saane*, Bern/Stuttgart.
- Goetz, Hans-Werner / Haubrichs, Wolfgang, 2005. «Personennamen in Sprache und Gesellschaft. Zur sprach- und geschichtswissenschaftlichen Auswertung frühmittelalterlicher Namenzeugnisse auf der Grundlage einer Datenbank», *Beiträge zur Namenforschung* N.F.40, 1-48; 121-215.
- Greule, Albrecht / Springer, Matthias, 2009. *Namen des Frühmittelalters als sprachliche Zeugnisse und als Geschichtsquellen*, Berlin/New York.
- Gysseling, Maurits, 1960. *Toponymisch Woordenboek van België, Nederland, Luxemburg, Noordfrankrij en West-Duitsland*, 2 Bde, Tongeren.
- Haubrichs, Wolfgang, 1987. «Lautverschiebung in Lothringen. Zur althochdeutschen Integration vorgermanischer Toponyme der historischen Sprachlandschaft zwischen Saar und Mosel», in: Bergmann, Rolf / Tiefenbach, Heinrich / Voetz, Lothar (ed.), *Althochdeutsch*, Bd. 2, Heidelberg, 1350-1391.
- Haubrichs, Wolfgang, 1995. «Volkssprache und volkssprachige Literaturen im lotharingischen Zwischenreich (9.-11. Jh.)», in: Herrmann, Hans-Walter / Schneider, Reinhard (ed.), *Lotharingia. Eine europäische Kernlandschaft um das Jahr 1000*, Saarbrücken, 181-244.
- Haubrichs, Wolfgang, 1998. «Fränkische Lehnwörter, Ortsnamen und Personennamen im Nordosten der Gallia. Die ‚Germania submersa‘ als Quelle der Sprach- und Siedlungsgeschichte», in: Geuenich, Dieter (ed.), *Die Franken und die Alemannen bis zur „Schlacht bei Zülpich“ (496/97)*, Berlin/New York, 102-129.
- Haubrichs, Wolfgang, 2000. «Eppo, Runa, Votriilo und andere frühe Einwohner (5./6. Jahrhundert?) im Bereich von Aquae Mattiacae (Wiesbaden)», in: Richter, Gerd / Riecke, Jörg / Schuster, Britt-Marie (ed.), *Raum, Zeit, Medium - Sprache und ihre Determinanten. Festschrift für Hans Ramge*, Darmstadt, 113-134.
- Haubrichs, Wolfgang, 2003. «Die verlorene Romanität im deutschen Sprachraum», in: Ernst, Gerhard / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schmitt, Christian / Schweickard, Wolfgang (ed.), *Romanische Sprachgeschichte - Histoire linguistique de la Romania. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen - Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*, Bd. 1, Berlin/New York, 695-709.
- Haubrichs, Wolfgang, 2004a. «Geschichte der deutsch-romanischen Sprachgrenze im Westen», in: Besch, Werner / Betten, Anne / Reichmann, Oskar / Sonderegger, Stefan (ed.), *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, 2. Aufl., Bd. 4, Berlin/New York, 3331-3346.
- Haubrichs, Wolfgang, 2004b. «Lexik und Onomastik. Die Rekonstruktion von frühen Dialekten und Trümmersprachen aus Siedlungs- und Flurnamen», in: Wiesinger, Peter (ed.), *Morphologie und Syntax deutscher Dialekte und Historische Dialektologie des Deutschen*, Wien, 297-326.

- Haubrichs, Wolfgang, 2004c. «Eine neue Wormser Inschrift aus der Zeit um 500 und die frühen Personennamen auf germ. **-bewaz* ‚Diener‘», in: Greule, Albrecht / Meineke, Eckhard / Thim-Mabrey, Christiane (ed.), *Entstehung des Deutschen. Festschrift für Heinrich Tiefenbach*, Heidelberg, 153-172.
- Haubrichs, Wolfgang, 2004d. «*Theodiscus*, Deutsch und Germanisch – drei Ethnonyme, drei Forschungsbegriffe. Zur Frage der Instrumentalisierung und Wertbesetzung deutscher Sprach- und Volksbezeichnungen», in: Beck, Heinrich *et al.* (ed.), *Zur Geschichte der Gleichung „germanisch-deutsch“*. *Sprache und Namen, Geschichte und Institutionen*, Berlin/New York, 199-227.
- Haubrichs, Wolfgang, 2006a. «Baiern, Romanen und Andere. Sprachen, Namen, Gruppen südlich der Donau und in den östlichen Alpen während des frühen Mittelalters», *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte* 69, 395-465.
- Haubrichs, Wolfgang, 2006b. «Ostgermanische Personennamen in rheinischen Inschriften des frühen Mittelalters (5./6. Jahrhundert)», in: Geuenich, Dieter / Runde, Ingo (ed.), *Name und Gesellschaft im Frühmittelalter. Personennamen als Indikatoren für sprachliche, ethnische, soziale und kulturelle Gruppenzugehörigkeiten ihrer Träger*, Hildesheim/Zürich/New York, 293-309.
- Haubrichs, Wolfgang, 2007. «L'espace physique, l'histoire, la langue. L'élaboration des zones de contact et des frontières linguistiques entre *Romania* et *Germania*, entre la Suisse et le Luxembourg», in: *Construction de l'espace au Moyen Âge: pratiques et représentations* (Publications de la Sorbonne - Histoire ancienne et médiévale 96), Paris, 167-191.
- Haubrichs, Wolfgang, 2008a. «Hybridität und Integration. Von Siegeszug und Untergang des germanischen Personennamensystems der *Romania*», in: Dahmen, Wolfgang / Holtus, Günter *et al.* (ed.), *Zur Bedeutung der Namenkunde für die Romanistik, Romanistisches Kolloquium XXII*, Tübingen, 87-140.
- Haubrichs, Wolfgang, 2008b. «Ein namhaftes Volk - Burgundische Namen und Sprache des 5. und 6. Jahrhunderts», in: Gallé, Volker (ed.), *Die Burgunder. Ethnogenese und Assimilation eines Volkes*, Worms, 135-184.
- Haubrichs, Wolfgang, 2009a. «Langobardic Personal Names: Given Names and Name-Giving among the Langobards», in: Ausenda, Giorgio / Delogu, Paolo / Wickham, Chris (ed.), *The Langobards before the Frankish Conquest. An Ethnographic Perspective*, Woodbridge (UK)/Rochester (USA), 195-236.
- Haubrichs, Wolfgang, 2009b. «Testamentum Remigii. Die Personennamen der *servi*, *coloni* und *parentes* im Testament des Bischofs Remigius von Reims (ca. 511/33)», in: Brather, Sebastian / Geuenich, Dieter / Huth, Christoph (ed.), *Historia Archaeologica. Festschrift für Heiko Steuer*, Berlin/New York, 285-324.
- Haubrichs, Wolfgang, 2009c. «Testamentum Remigii. Les appellations der *servi*, *coloni* et *parentes* dans le testament de l'évêque saint Remi de Reims (ca. 511/33)», *Nouvelle Revue d'Onomastique* 51, 155-185.
- Haubrichs, Wolfgang, 2009d. «Sprachliche Integration, Sprachinseln und Sprachgrenzbildung im Bereich der östlichen Gallia», in: Kölzer, Theo / Schieffer, Rudolf (ed.), *Von der Spätantike zum frühen Mittelalter. Kontinuitäten und Brüche, Konzeptionen und Befunde*, Ostfildern, 61-100.
- Haubrichs, Wolfgang, 2010a. «Sprache und Schriftlichkeit im langobardischen Italien. Das Zeugnis von Namen, Wörtern und Entlehnungen», *Filologia Germanica* 2, 135-201.
- Haubrichs, Wolfgang, 2010b. «Akkulturation und Distanz. Germanische und romanische Personennamen im *regnum* der Burgunden», in: Becher, Matthias / Dick, Stephanie (ed.), *Völker, Reiche und Namen im frühen Mittelalter*, München, 191-222.

- Haubrichs, Wolfgang, (im Druck a). «Typen der anthroponymischen Indikation von Verwandtschaft bei den 'germanischen' *gentes*. Traditionen - Innovationen - Differenzen», in: Patzoldt, Steffen / Ubl, Karl (ed.), *Verwandtschaft, Name und soziale Ordnung (300-1000)*, Berlin/New York, ca. 2013.
- Haubrichs, Wolfgang, (im Druck b). «Vitalis, Remico, Audulpia. Romanische, germanische und romanisierte Personennamen in frühen Inschriften der Rhein- und Mosellande», in: Jarnut, Jörg et al. (ed.), *Gräber im Kirchenraum*, Paderborn.
- Haubrichs, Wolfgang, (im Druck c). «Noms romans, noms germaniques, noms romanisés dans l'épigraphie rhénane et mosellane du VI^e/VII^e siècle», in: *Épigraphie, archéologie et histoire de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Age (IV^e - IX^e siècle). L'actualité de l'archéologie du Haut Moyen Age au Luxembourg et dans la Grande Région*, Luxembourg.
- Haubrichs, Wolfgang, (im Druck d). «Vorgermanische Toponymie am Oberrhein und im Basler Raum. Eine lautchronologische Auswertung», in: Greule, Albert / Kully, Rolf Max (ed.), *Die Regio Basiliensis von der Antike zum Mittelalter – Land am Rheinknie im Spiegel der Namen*.
- Haubrichs, Wolfgang / Pfister, Max, 1989. «In Francia fui». *Studien zu den romanisch-germanischen Interferenzen und zur Grundsprache der althochdeutschen, Pariser (Altdeutschen) Gespräche nebst einer Edition des Textes*. Mainz/Stuttgart.
- Haubrichs, Wolfgang / Pfister, Max, 2008. «Fränkisch (Frankish)», in: Ammon, Ulrich / Haarmann, Harald (ed.), *Wieser Enzyklopädie der Sprachen Westeuropas*, Bd. 1, Klagenfurt, 249-274.
- Haubrichs, Wolfgang / Wolfram, Herwig, 2005. «Theodiscus», in: *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* 30, Berlin/New York, 421-433.
- Jochum-Godglück, Christa, 1995. *Die orientierten Siedlungsnamen auf -heim, -hausen, -hofen und -dorf im frühdeutschen Sprachraum und ihr Verhältnis zur fränkischen Fiskalorganisation*, Frankfurt a.M./Berlin et al.
- Jochum-Godglück, Christa, 2012. «Walchensiedlungsnamen und ihre historische Aussagekraft», in: Fehr, Hubert / Heitmeier, Irmtraut (ed.), *Die Anfänge Bayerns. Von Raetien und Noricum zur frühmittelalterlichen Baiovaria*, St. Ottilien, 197-217.
- Jungandreas, Wolfgang, 1962. *Historisches Lexikon der Siedlungs- und Flurnamen des Mosellandes*, Trier.
- Jungandreas, Wolfgang, 1979. *Zur Geschichte des Moselromanischen. Studien zur Lautchronologie und zur Winzerlexik*, Wiesbaden.
- Kaufmann, Henning, 1976. *Die rheinhessischen Ortsnamen. Die Städte, Dörfer, Wüstungen, Gewässer und Berge der ehemaligen Provinz Rheinhessen und die sprachgeschichtliche Deutung ihrer Namen*, München.
- Kaufmann, Henning, 1979. *Die Ortsnamen des Kreises Bad Kreuznach*, München.
- Kelle, Johann, 1881. *Glossar der Sprache Otfriids*, Regensburg.
- Kleiber, Wolfgang, 1983. «Das moselromanische Substrat im Lichte der Toponymie und Dialektologie», in: Haubrichs, Wolfgang / Ramge, Hans (ed.), *Zwischen den Sprachen. Siedlung und Siedlungsnamen in germanisch-romanischen Grenzgebieten*, Saarbrücken, 153-192.
- Kleiber, Wolfgang / Pfister, Max, 1992. *Aspekte und Probleme der römisch-germanischen Kontinuität. Sprachkontinuität an Mosel, Mittel- und Oberrhein sowie im Schwarzwald*, Stuttgart.

- Klein, Herbert, 1967. «Gols und Muntigl, zwei romanische Geländeformbezeichnungen», *Mitteilungen der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde* 107, 49-55.
- Künzel, R.E. / Blok, D.P. / Verhoeff, J.M., 1988. *Lexicon van nederlandse toponiemen tot 1200*, Amsterdam.
- Matijević, Krešimir, 2011. «Die Inschriften von Tholey, Landkreis St. Wendel, Gallia Belgica», *Zeitschrift für die Geschichte der Saargegend* 59, 9-58.
- Matzel, Klaus, 1970. *Untersuchungen zur Verfasserschaft, Sprache und Herkunft der althochdeutschen Übersetzungen der Isidor-Sippe*, Bonn.
- Monsees, Yvonne, 2000. *Die Inschriften der Stadt Wiesbaden* (Die Deutschen Inschriften, Bd. 51), Wiesbaden.
- Nègre, Ernest, 1990/91. *Toponymie générale de la France*, 3 Bde, Genève.
- Niemeyer, Manfred (ed.), 2012, *Deutsches Ortsnamenbuch*, Berlin/Boston.
- Niermeyer, Jan Frederik / Kieft, C. van de, 2002. *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Bd. 1. 2., Aufl. Leiden.
- Orel, Vladimir, 2003. *A Handbook of Germanic Etymology*, Leiden/Boston.
- Origo gentis Langobardorum, ed. Bracciotti, Annalisa, 1998. *Origo gentis Langobardorum. Introduzione, testo critico, commento*, Roma.
- Pactus legis Salicae, ed. Eckhardt, Karl August, 1962. *Pactus legis Salicae*, Hannover.
- Pellegrini, Giovan Battista, 1990. *Toponomastica Italiana*, Milano.
- Pfister, Max, 1987. «Zur Chronologie von Palatalisierungserscheinungen in der östlichen Galloromania», in: Lüdi, Georges / Stricker, Hans / Wüest, Jakob (ed.), *Romania ingeniosa. Festschrift für Gerold Hilty*, Bern/Frankfurt a. M. et al., 179-190.
- Pitz, Martina, 1997. *Siedlungsnamen auf -villare (-weiler, -villers) zwischen Mosel, Hunsrück und Vogesen*, Saarbrücken.
- Post, Rudolf, 1982. *Romanische Entlehnungen in den westmitteldeutschen Mundarten. Diatopische, diachronische und diastratische Untersuchungen zur sprachlichen Interferenz am Beispiel des landwirtschaftlichen Sachwortschatzes*, Wiesbaden.
- Prinz, Michael, 2007. *Regensburg - Straubing - Bogen. Studien zur mittelalterlichen Namenüberlieferung im ostbayerischen Donaauraum*, Teil 1, München.
- Rasch, Gerhard, 2005. *Antike geographische Namen nördlich der Alpen*, Berlin/New York.
- Reichardt, Lutz, 2001. *Ortsnamenbuch des Kreises Böblingen*, Stuttgart.
- Reichert, Hermann, 1987. *Lexikon der altgermanischen Namen*, Bd. 1, Wien.
- Reiffenstein, Ingo, 1991. «Vom Sprachgrenzland zum Binnenland. Romanen, Baiern und Slawen im frühmittelalterlichen Salzburg», *LiLi, Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 21, H. 83, 40-64.
- Sanders, Willi, 1969. «Imperator ore iucundo saxonizans», *Zeitschrift für Deutsches Altertum* 98, 13-28.
- Schmitz, Winfried, 1997. «Zur Akkulturation von Romanen und Germanen im Rheinland. Eine Auswertung des inschriftlichen Materials», *Das Altertum* 43, 177-202.
- Schmitz, Winfried, 2001. «Spätantike und frühmittelalterliche Grabinschriften als Zeugnisse der Besiedlungs- und Sprachkontinuität in den germanischen und gallischen Provinzen», in: Grünwald, Thomas (ed.), *Germania Inferior. Besiedlung, Gesellschaft und Wirtschaft an der Grenze der römisch-germanischen Welt*, Berlin/New York, 261-305.

- Schmitz, Winfried, 2003. «*Quiescit in pace*. Die Abkehr des Toten von der Welt der Lebenden. Epigraphische Zeugnisse der Spätantike als Quellen der historischen Familienforschung», in: Grünewald, Thomas / Seibel, Sandra (ed.), *Kontinuität und Diskontinuität. Germania inferior am Beginn und am Ende der römischen Herrschaft*, Berlin/New York, 374-413.
- Schmitz, Winfried, 2004. «Der neidische Tod und die Hoffnung auf das Paradies. Die frühchristlichen Inschriften als Zeugnisse der Christianisierung des Rhein-Mosel-Raums», in: Ristow, Sebastian (ed.), *Neue Forschungen zu den Anfängen des Christentums im Rheinland*, Münster.
- Schorr, Andreas, 2011. «Zur Namengeografie galloromanischer Lehn- und Reliktwörter in Mikrotoponymen des Saar-Mosel-Raums», in: Haubrichs, Wolfgang / Tiefenbach, Heinrich (ed.), *Interferenz-Onomastik. Namen in Grenz- und Begegnungsräumen in Geschichte und Gegenwart*, Saarbrücken, 507-534.
- Schramm, Gottfried, 1957. *Namenschatz und Dichtersprache. Studien zu den zweigliedrigen Personennamen der Germanen*, Göttingen.
- Schwerdt, Judith, 2000. *Die 2. Lautverschiebung*, Heidelberg.
- SFM = Engemann, Josef / Rüger, Christoph B., (ed.) 1991. *Spätantike und Frühes Mittelalter. Ausgewählte Denkmäler im Rheinischen Landesmuseum Bonn*, Köln/Bonn.
- Sonderegger, Stefan, 1966/67. «Die Ausbildung der deutsch-romanischen Sprachgrenze im Mittelalter», *Rheinische Vierteljahrsblätter* 31, 223-290.
- Sonderegger, Stefan, 1979. «Die Ortsnamen», in: *Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz*, Bd. 6: Das Frühmittelalter, Basel, S. 75-96.
- Sonderegger, Stefan, 1997. «Prinzipien germanischer Personennamengebung», in: Geuenich / Haubrichs / Jarnut (1997), 1-29.
- Sonderegger, Stefan, 2004. «Geschichte der deutsch-romanischen Sprachgrenze im Süden», in: Besch, Werner / Betten, Anne / Reichmann, Oskar / Sonderegger, Stefan (ed.), *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*, 2. Aufl., Bd. 4., Berlin/New York, 3347-3365.
- Vincent, Auguste, 1927. *Les noms de lieux de la Belgique*, Bruxelles.
- Vincent, Auguste, 1937. *Toponymie de la France*, Bruxelles.
- Vogel, Andreas, 2006. *Die merowingischen Funde aus Andernach* (Kr. Mayen-Koblenz), Bonn 2006.
- Wartmann, Hermann (ed.), 1863. *Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen*, Bd. 1, Zürich.
- Weidemann, Margarete, 1986. *Das Testament des Bischofs Berthram von Le Mans vom 27. März 616. Untersuchungen zu Besitz und Geschichte einer fränkischen Familie im 6. und 7. Jahrhundert*, Mainz.
- Wiesinger, Peter, 2011. «Die 2. Lautverschiebung im Bairischen anhand der Ortsnamenintegrate. Eine lautchronologische Studie zur Sprach- und Siedlungsgeschichte in Bayern, Österreich und Südtirol», in: Haubrichs, Wolfgang / Tiefenbach, Heinrich (ed.), *Interferenz-Onomastik. Namen in Grenz- und Begegnungsräumen in Geschichte und Gegenwart*, Saarbrücken, 163-246.
- Wolf, Lothar / Hupka, Werner, (1981). *Altfranzösisch. Entstehung und Charakteristik*, Darmstadt.

L'apport de l'étymologie à l'étude des textes médiévaux

Pour le médiéviste, le champion de l'étymologie toutes catégories est Isidore de Séville, qui nous explique tout. Au XII^e Livre de ses *Etymologiae*, consacré aux animaux, l'évêque sévillan nous informe, par exemple, que les *iumenta* « bêtes de somme » doivent leur nom au fait qu'elles nous aident à transporter des fardeaux. *Iumenta iuvant*. Plus distante phonétiquement est l'origine du nom des ovins, *ouis*, qui dérive de *oblatio* « offrande », parce que, dit-il, les Anciens sacrifiaient à leurs dieux surtout des ovins. Les *castors*, eux, se nomment ainsi parce qu'ils se *châtrent*, car leurs testicules ont des vertus médicinales et sont donc convoités par les chasseurs¹. En conséquence, les castors sauvent, littéralement, leur peau, en se défaisant, à l'aide de leurs dents pointues, de ce qu'ils ont de plus précieux. *Castores a castrando dicti sunt*. Ici, la distance phonétique n'est pas insurmontable, mais du point de vue zoologique, l'étymologie soulève quelques problèmes, puisque le castor ne se castre pas. *Wörter und Sachen*, on ne peut pas tout avoir.

Il est clair qu'Isidore ne nous apprendra pas grand' chose sur l'origine des mots latins. Mais il nous apprendra deux choses : d'abord qu'une bonne étymologie vient toujours de quelque part et, ensuite, qu'une bonne étymologie aide à comprendre le monde puisqu'elle parvient à expliquer les choses. En effet, les étymologies citées ici, d'apparence si typiquement isidoriennes, sont en réalité reprises à Varro, auteur du I^{er} siècle avant Jésus Christ, et elles ont pour elles leur capacité à rendre compréhensibles certains mystères de la Création². En effet, dans la mesure où elles révèlent, en éclairant l'origine du mot, une facette cachée de la chose, elles expliquent aussi le monde et son ordonnancement. Souvent, d'ailleurs, il s'agit de l'ordonnancement originel, le plus séduisant de tous, puisque l'origine du mot reflète l'origine de la chose, comme dans le cas du *leopardus* – animal issu de l'adultère de la lionne et du pard. *Wörter und Sachen*, on ne peut pas tout avoir.

Il est évident qu'un historien de la littérature, fût-il médiéviste, sera toujours, chez les historiens de la langue, l'Isidore de service. Un historien de la littérature n'apprendra rien aux historiens de la langue sur les « vraies » étymologies, tout au plus peut-il leur révéler, presque malgré lui, quelque chose

¹ Cf. Isidore 1986, 41. L'étymologie d'*ovis* se lit p. 43, celle de *castor* p. 105. Pour le *leopard*, voir p. 93.

² Voir les excellentes notes dans l'édition André aux passages cités.

sur sa façon à lui de penser la langue, dans la mesure où les étymologies aident souvent l'historien de la littérature à construire son objet d'étude littéraire : quand un terme ou un concept lui est incompréhensible, les étymologies sont la planche de salut à laquelle il se raccroche. Dans l'aporie, les étymologies lui permettent de construire un pont grâce auquel il sortira de l'impasse et se dirigera vers les chemins de la connaissance. C'est dire que ses étymologies à lui sont largement les siennes, il s'en sert quand il en a besoin, et – puisqu'il en a besoin – il les invente donc en fonction. Plus précisément, ce cas de figure se produit à chaque fois qu'un historien de la littérature, désireux de comprendre la littérature médiévale, a déjà une petite idée derrière la tête. En effet, s'il a d'emblée une intention nette de la direction où il veut aller, l'étymologie, normalement sa planche de salut, son pont conduisant à la connaissance, sera essentiellement au service de sa conviction. Tel Isidore de Séville, il fabrique alors sa propre étymologie, censée renforcer son discours scientifique de l'intérieur.

A partir de ces prémisses, il est évident que l'étymologie de l'historien de la littérature ne coïncidera pas – ou seulement accidentellement – avec celle de l'historien de la langue. Plutôt que de faire semblant d'apprendre ici aux historiens de la langue quoi que ce soit sur l'origine des mots, il peut donc être tentant de prendre les choses par l'autre bout, pour leur montrer combien peu l'étymologie, tout en étant centrale aussi dans le travail de l'historien de la littérature, a à voir avec ce qu'ils entendent, eux, par le terme d'étymologie. Je vous invite donc à visiter l'atelier d'Isidore de Séville, le cabinet de travail de l'historien de la littérature.

Dans ce cabinet se manient, concernant l'étymologie, les instruments de travail que connaît bien l'historien de la langue. Ce sont les instruments qu'utilise l'historien de la littérature, quand il est philologue, pour faire, par exemple, une édition de texte : à savoir les dictionnaires qui permettent de comprendre le texte, littéraire ou non, qu'il s'agit d'éditer et de commenter de façon adéquate, y compris du point de vue du vocabulaire. Bien que l'établissement d'un glossaire ne soit pas identique à la confection d'un dictionnaire, l'étymologie y a toute sa place³. La panique glace en effet l'éditeur qui ne sait pas à quoi rattacher une forme qu'il trouve dans ses manuscrits, et un « air de famille », qui permet de situer une forme ou un mot parmi d'autres descendants d'un même ancêtre, peut souvent contribuer à clarifier les choses.

Soit un passage tiré de *Guiron le Courtois*, où il est question d'un tournoi dont le début est annoncé par un personnage que la tradition textuelle nomme de deux façons différentes⁴. D'un côté, il est question d'un *banier*, « Ausrufer »

³ Voir à ce propos Chambon 2006.

⁴ Je cite d'après la thèse dactylographiée de Lagomarsini 2012, 315. J'ai eu le plaisir d'être au jury de ce travail, dont on souhaite une publication rapide.

(TL s. v. *banier*, col. 824), de l'autre, se trouve à trois reprises un terme qui fait difficulté et qui est glosé, au moins une fois, par le manuscrit même qui le donne, par *banier*:

- (1) *comence a crier le lire ce sont le banniere* (Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. Lat. 1501, 32rb)⁵
adonc vait criant le banier (Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Ash. 123)
commence a crier le banier (Cologny-Genève, Fondation Martin Bodmer, 96 I-II, Paris, Bibliothèque nationale de France, fr. 358)
commence a crier ung des banniers (New York, Pierpont Morgan Library, M 916)
- (2) *Le rire aloit criant* (Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Ash. 123, 48vb, lacune matérielle dans Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. Lat. 1501)
Le banier aloit criant (Cologny-Genève, Fondation Martin Bodmer, 96 I-II *et alii*)
- (3) *et les rire comence a crier* (Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. Lat. 1501, 33ra)
et le banier commence a crier (Cologny-Genève, Fondation Martin Bodmer, 96 I-II *et alii*)
- (4) *atant comence // a crier le rire* (Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. Lat. 1501, 33va)
atant commence a crier le banier (Cologny-Genève, Fondation Martin Bodmer, 96 I-II *et alii*)

On aurait donc un nom *le rire / le lire*, dont on connaît parfaitement bien le sens, qui est « héraut », mais qui flotte dans l'air tant qu'on ne sait pas à quelle famille de mots le relier. L'éditeur est mal à l'aise, car le terme ne se rattache à rien, ni en amont ni en aval. La biographie du mot lui échappe donc complètement et l'arbre généalogique tarde à s'imposer. Probablement, on a affaire à une faute de lecture en amont des manuscrits du Vatican et de Florence, qui en conservent la trace. On subodore, dans le modèle, une forme corrompue de *crieur*, mais rien n'est certain⁶. Peu importe ici, le point important est au contraire que le philologue historien de la littérature partage avec l'historien de la langue l'intérêt pour le lexique parce que c'est là que se joue la compréhension du texte. À l'étymologie revient dans ce processus un rôle structurant, car elle permet de rattacher les formes que donnent les manuscrits à des familles de mots et, donc, de les identifier. Les hésitations de type lexical, souvent, vont de pair avec des problèmes ecdotiques, ce qui prouve que la question est au cœur de l'activité du médiéviste philologue.

⁵ Le soulignement figure dans le manuscrit.

⁶ Je remercie Gerold Hilty pour cette suggestion, meilleure, car plus économique qu'une forme de *herault*, dont l'étymon *heriwald « hérault » n'est d'ailleurs pas attesté non plus, cf. FEW XVI, 199.

Deux exemples supplémentaires peuvent suffire pour illustrer ce point. Dans la description de la fontaine merveilleuse dans le *Chevalier au Lion*, on lit :

Li perrons ert d'une esmeraude
Perciee aussi com une boz⁷.

Le seul sens attesté pour *bot* a longtemps été « outre », « fût », ce qui ne convient pas très bien ici. D'où l'embarras des éditeurs et traducteurs les plus perspicaces qui cherchaient vainement des solutions dans le lexique français et dans la tradition textuelle, remarquablement homogène à cet endroit et donc d'aucun secours. Ce n'est qu'en 1989 qu'une traduction wallonne des *Sermons* de saint Bernard sur le *Cantique des Cantiques* a révélé que le mot pouvait aussi traduire le latin *concha* qui avait là le sens de « bassin », qui était exactement ce qu'il fallait pour comprendre le passage chez Chrétien de Troyes⁸ : « une émeraude creuse comme un bassin » .

Dans le prologue du *Chevalier de la Charrette*, Chrétien de Troyes dit la supériorité de sa mécène Marie de Champagne sur toutes les autres femmes en utilisant une comparaison :

Si deïst, et jel tesmoignasse,
Que ce est la dame qui passe
Totes celes qui sont vivanz,
Si con li funs passe les vanz
Qui vante en mai ou en avril⁹.

Il s'agit, naturellement, de savoir ce que c'est que ce *funs*, qui n'est pas attesté avec le sens de « vent », mais seulement comme « fumée », qui continue le latin *fumus*. L'entrée au glossaire de l'édition Roques « souffle tiède de printemps » est dérivée du contexte et, isolée, ne bénéficie d'aucun appui dans la lexicographie. Il faut donc une double enquête, portant sur la tradition textuelle et le lexique de l'ancien français pour savoir si, par exemple, le *Föhn*, bien connu en Suisse, peut entrer en ligne de compte, s'il faut plutôt penser à *fu* « feu », issu de *focu*, que connaît également la tradition manuscrite, ou s'il ne faudrait pas aussi inverser les cas régime et sujet : *Si con le fun passe li vanz*, bousculant par la même occasion les rapports de force puisque le vent l'emporte alors sur le *fun*, libérant ainsi le retour à ce qui est attesté : à savoir *fun* « fumée » ou « brume ».

⁷ Cf. Roques 1958, vv. 9-13.

⁸ A propos de ces vers, voir Gregory 1989, 539-541, puis Luttrell 1996, 521-524. En réalité, un grand pas pour la compréhension de ce vers a été fait par Henry 1973, 197-211, en particulier pp. 198-200.

⁹ Le texte est celui de la copie Guiot, tel que l'a édité Roques 1960, vv. 424-25. Le passage a été commenté par Uitti 1984, 270-291 que je résume ici.

Le lien entre édition de texte et lexique est d'ailleurs très ancien puisque Wendelin Foerster, le premier éditeur scientifique de Chrétien de Troyes, avait déjà ajouté à son édition des œuvres complètes un volume à part, son fameux *Wörterbuch*, où chaque entrée était d'ailleurs pourvue de son étymon, comme s'il allait de soi que le travail de l'éditeur d'un auteur ou d'un texte particuliers devait profiter aussi aux historiens de la langue. Foerster s'en explique assez longuement dans la préface :

Als ich mich im letzten Augenblick entschloß, aus praktischen Rücksichten die Etymologien aufzunehmen, ahnte ich nicht, welche Arbeit und Mühe dies verursachen würde. Bei dieser neuen, nochmaligen Durchsicht des größten Teils des altfranzösischen Sprachschatzes [...] wurde ich wieder gewahr, wie groß die Menge des bisherigen Ignoramus ist und die auch trotz M[eyer]-L[übke] meist als Ignorabimus fortleben wird. Ich hätte überhaupt in der Aufnahme der Stammwörter strenger und mit den (?) freigebiger sein sollen; doch mag gerade die Rücksicht auf die Studierenden manche Aufnahme entschuldigen, da diesen auch eine auf Grund der Lautgesetze erschlossene Grundform zur Befestigung der Lautlehre nützlich sein dürfte¹⁰.

Les historiens de la langue connaissent trop bien ces aspects du travail du philologue médiéviste pour justifier que l'on s'y arrête ici plus longuement¹¹. Il sera donc plus utile de présenter les usages les plus isidoriens que font de l'étymologie les historiens de la littérature. Nous visiterons deux compartiments du cabinet de travail de l'historien de la littérature étymologiste, à savoir son angle post-moderne et son recoin plus traditionnel, dans un ordre qui pourrait être inversé. Ce qui veut dire que nous tournerons en rond parce que notre étymologie à nous fait largement du surplace. Si l'ordre peut paraître indifférent, c'est que les deux usages de l'étymologie se nourrissent de la même croyance originelle en le pouvoir magique de l'étymologie que lui prête aussi Isidore : grâce à la connaissance de l'origine du mot, nous accédons de plus près à son sens.

Il est inutile de vouloir le nier et de faire semblant que nous sommes différents d'Isidore : tout enseignant de littérature médiévale a déjà eu l'occasion de rappeler que les chevaliers errants étaient errants non parce qu'ils commettaient beaucoup d'erreurs, mais parce qu'ils se déplaçaient beaucoup. *Iterare*, non pas *errare*, ajoutons-nous alors doctement pour le plus grand profit de nos étudiants. L'étymologie conduit dans la bonne direction et permet de comprendre le concept. Mais la même chose est vraie dans des cas où il ne s'agit pas de désambigüiser deux homophones ou homographes et où tout, de ce point de vue-là, est parfaitement clair : combien de fois n'avons-nous pas pris un

¹⁰ Cf. Foerster 1914, xv. La suite de la citation est une diatribe contre le REW de Meyer-Lübke.

¹¹ Il arrive, naturellement, que les éditeurs de textes ne soient pas très sensibles à la question du lexique, produisant ainsi des éditions inabouties. Pour les conséquences, il suffit de regarder n'importe quel compte-rendu de Frankwalt Möhren de n'importe quelle édition de texte.

air grave et profond pour exposer, à la lecture d'un poème d'amour, que dans *hommage* il y avait *hon* ou que *leal* se rattachait à *lex*, comme si ces informations contribuaient à mieux comprendre la chanson ? C'est que l'étymologie, pour l'historien de la littérature, a le pouvoir magique de faire jaillir le sens du mot, son essence poétique, son vrai sens, son sens secret que la langue de tous les jours occulte ou ne connaît plus, mais que l'exégète doit restituer à partir des lettres du texte.

* * *

Nous sommes maintenant au seuil de l'angle post-moderne du cabinet de travail de l'historien de la littérature. Animé de la conviction, partagée au demeurant de façon rassurante depuis toujours par l'ensemble de la communauté scientifique, que l'étymologie recèle une part d'information sur le *sens* du mot, l'Isidore actuel va se mettre à chercher lui aussi cette étymologie. Et en bon Isidore des XX^e et XXI^e siècles, il ne la cherchera pas en verticale, à l'intérieur d'une même famille de mots en remontant vers l'origine du mot, mais en horizontale, en établissant des réseaux en fonction de ses intuitions à lui. *Castores a castrando dicti sunt*.

Les noms propres constituent un cas à part. Suivant les traces de saint Jérôme, qui propose une analyse sémantique d'un grand nombre de noms propres hébreux de la Bible, les historiens de la littérature des XX^e et XXI^e siècles regardent eux aussi les noms propres, dont certains sont en effet assez parlants¹². *Soredamor*, « la Blonde d'Amour », héroïne du *Cligès* de Chrétien de Troyes, *Perceval* et maints autres se prêtent en effet indubitablement à une analyse sémantique selon les critères de la composition des mots en ancien français. Mais de nombreux autres anthroponymes sont également lus de cette façon : ainsi, les innombrables Guillaume – auteurs et personnages – sont rapprochés de *guile* « ruse », le poète de *Nivers* « Nevers » dans le roman de *Flamenca*, *inverse* les figures rhétoriques, *Alis*, dans le même roman, qui s'exclame *Ai las !* évoque, outre son propre nom aussi l'idée de l'abandon et de l'enlacement (*lasser* et *lacer*), *Marsile*, quant à lui, brûle (*ardre*) de désir. *Guillaume au Cort Nes*, héros de chanson de geste mutilé au nez par un coup d'épée, a été *cor(o)nez* de ce surnom par le poète¹³. Dans le roman de *Joufroi de Poitiers*, la ville de Poitiers évoque le *poirier* sous lequel se tient le héros, et la ville de *Tonnerre* (Yonne), souvent graphiée *Tornuere*, *Tornnere*, *Torneure*, etc. est la ville où se déroule un *tor*noisement, où se trouve une *tor*, a lieu un *estor*, et deux

¹² Sur ce point, voir Bloch 1989, 48-49.

¹³ Cf. Dragonetti 1982 ; pp. 33-37 pour les *Guillaume*, p. 105 pour *Nivers*, p. 114 pour *Alis*, p. 29 pour *Guillaume au Cort Nez*. L'exemple de *Marsile* se trouve dans un autre travail genevois, presque trente ans après les études de Dragonetti : Vuagnoux-Uhlig 2009, 202. A propos de ce type de rapprochements, on lira avec profit les commentaires de Bec 1986, 243-255.

faux ermites y jouent des *tors* à un mari jaloux¹⁴. On voit donc que ce type d'étymologie, où l'on perçoit l'influence des séminaires de Jacques Lacan, se construit exclusivement à partir du texte ou, à la limite, d'un intertexte, mais jamais à partir d'une origine première extratextuelle.

Les rapprochements, même s'ils se passent de toute recherche étymologique au sens où l'entendent les historiens de la langue, ne sont pas pour autant arbitraires, mais aussi cohérents que ceux proposés par Isidore de Séville, car ils sont au service d'une tentative d'interprétation précise et d'un projet de lecture. Souvent, un tel projet est de nature méta-poétique, car tout comme Isidore de Séville avait, vers l'an 700, les convictions de son époque, nous autres suivons celles de notre temps à nous. Essentiellement, nous sommes aujourd'hui convaincus que la Littérature parle de Littérature et que les textes parlent de leur propre genèse ou facture.

Ainsi, un couplet de vers d'apparence simple, racontant une victoire et le traitement que subissent les prisonniers, recèle un niveau méta-poétique :

En aniaux, en buies, en giés
Misent lor prisons cil kis orent.

[En fers, en chaînes, en lacets, ils mirent tous les prisonniers qu'ils avaient capturés¹⁵.]

Selon les lecteurs qui prônent l'auto-référentialité de la Littérature, les *aniaux* en question renvoient en effet aux « 'liens' et [aux] 'enchaînements' » divers de la narration et aux pièges cachés dans ses « lacs » (*giés*) ou dans ses « jeux » (*gius* ou *gieus*¹⁶). Pour ce qui concerne l'étymologie, c'est le dernier élément qui est important. Alors que le contexte suggère assez nettement de chercher, pour la forme *giés*, du côté de *jactus*, signifiant, en l'occurrence, des « attaches en cuir », on fait intervenir une autre étymologie qui place le mot dans la dépendance de *iocum*. Si l'étymologie orthodoxe se donne pour but de regrouper les membres d'une famille de mots autour d'un ancêtre commun, l'étymologie post-moderne va mélanger les familles. Telle la fée qui substitue un nourrisson à l'autre, l'étymologie post-moderne offre au mot un nouveau foyer, remplis de nouveaux parents, frères, sœurs, cousins et cousines.

No syllable demonstrates the polysemic plasticity of the Old French language better than the word *lai*. In addition to the traditional acceptation of “melody” or “song,” *lai*, and its variants *lay*, *laye*, *laie*, *laiz*, *laes*, can be used as an adjective to connote the secular realm and as a substantive to designate a lay person. By extension, it can refer to a member of the secular clergy to anyone not belonging to the university community, or, as a corollary, to someone considered ignorant. *Lai* and its homophones *laid*, *lait* are used variously as a synonym for the word “staddle,” for that which is ugly,

¹⁴ Dragonetti 1982, 170-72.

¹⁵ Sweetser 1974, vv. 1302-1303.

¹⁶ Dragonetti 1987, 75.

or, as so often in the *Miracles of Our Lady*, to designate the Virgin Mary's milk. The adjectival homophones *le*, *ley*, *lay*, *let*, *lait*, *leit*, *lae*, *lede* specify that which is wide or large (> Latin *latus*). *Lie*, *liet*, *lee*, *le* summon the idea of lightness, happiness, joy (> Latin *laetus*), while *las*, *lax*, *lais* connote sadness, misery, misfortune (> Latin *lassus*). This tiny syllable becomes more interesting, however, when it signifies that which is left over - not only fluvial deposits and manure, but any excess, including the idea of a testamentary legs (see the *Lais* of Francois Villon). All of which suggests a link between the concept of a vestigial mark and the *Lais* as a written trace of preexisting song.

[...]

The notion of the *lais* as a residue or mark connects such a legacy to the legitimation of a place or locus (OF *leu*) from which to speak or from which poetry becomes possible. "LA, lai, lay, adv., se dit d'un lieu qu'on désigne d'une manière précise," specifies Frédéric Eugène Godefroy on page 685 of volume 4 of his dictionary. Nor, in that same vein, is it an exaggeration to associate the *Lais* with the principle of poetic construction or binding sub-sumed under the rubric of the *laisse*, elaborated in Old Provencal as the process of linking verses (*lassar*). Christine de Pisan, describing the script of the letter found at her bedside in the *Dit de la rose*, equates this little syllable with the wrapping or binding of a book. Finally, the word *lai* is used in its Old French forms *loi*, *lei*, *ley* to designate custom, usage, justice, or the law¹⁷.

Ici, se mélangent à peu près toutes les familles de mots auxquelles on peut rattacher une graphie comportant les trois lettres *l*, *a* et *i* ou une variante plus ou moins proche. De *latus* à *laicus* en passant par *legem*, tout y est, noms, adjectifs, adverbes. On note en outre que les familles se télescopent également du point de vue chronologique et géographique puisque certains rapprochements ne fonctionnent que régionalement ou à certaines périodes. D'ordonnement, le travail de l'étymologiste devient déstructuration, totalement en phase avec l'idée post-moderne que le texte ne comporte pas un message, mais une multitude de messages et que toute l'activité exégétique du lecteur ne parviendra jamais à épuiser le potentiel sémantique de l'œuvre d'art. Par rapport à Isidore, les choses ont donc radicalement changé puisque l'évêque de Séville proposait de faire jaillir, en en rappelant l'origine, *le* sens par excellence d'un mot, celui auquel on n'accédait que par le retour à l'origine. Ici, par contre, les différentes parentés mobilisées convoquent simultanément *toutes* les origines possibles et n'éclaircissent donc plus rien si ce n'est l'impossibilité de pénétrer au centre du texte.

Quittons donc cet angle du cabinet de travail de l'historien de la littérature et visitons-en un autre, à savoir la question de la dénomination des genres littéraires. Dans ce domaine, l'on voit également le philologue manier l'étymologie avec enthousiasme, car c'est souvent la seule chose qu'il ait à manier tout court. Les genres littéraires, en effet, mettent fréquemment le médiéviste

¹⁷ Cf. Bloch 1990, 38-58, en particulier pp. 47-48 pour la citation. Le passage est célèbre, il est extrait de l'article fondateur de la New Philology, et a été discuté, à ce titre, par Sargent-Baur 1993, 97-118 et Ménard 1997, 18-33.

dans l'embarras. Notoirement instables, mal définis et usant eux-mêmes d'une terminologie fuyante, les genres médiévaux donnent au critique moderne du fil à retordre. Il cherche donc une certitude, au moins une, une sorte de noyau inaltérable, qui caractériserait le genre quoi qu'il arrive et où que ce soit. L'historien de la littérature se tourne donc vers l'étymologie à laquelle il demande, une fois de plus, de lui révéler le sens caché de la chose. Las, une nouvelle fois il se transforme en Isidore à son insu : à quoi rattacher le lai, le sirventes, le roman, la chanson de geste ? Il s'agit à chaque fois de créations médiévales où le mot apparaît en même temps que la chose, voire après, et où l'historien de la littérature est plus ou moins libre d'extrapoler des textes les caractéristiques qu'il demandera à l'étymologie de confirmer. Comme le *lai*, dans les textes, est souvent associé aux Bretons et au chant, on lui prête une origine celtique, en postulant un étymon *ad hoc*, au détriment de toute autre hypothèse et, surtout, malgré l'absence de toute attestation d'un mot candidat convenable en breton. Comme le *sirventes* est un genre moins noble que la *canço*, il est forcément à placer dans l'orbite des *servientes*, etc.¹⁸. L'origine du mot s'impose d'elle-même. En général, l'historien de la littérature a tendance à vouloir remonter trop haut dans le temps. Un étymon celte perdu dans la nuit des temps pour le *lai*, un *serviens* latin plutôt qu'un *sirven* occitan, un adverbe latin *romanice* plutôt qu'un substantif vernaculaire *roman*, et, pour la chanson de geste, autant de tentatives de reconduire l'élément roman *geste* à un *gesta* latin moins ambigu. Nulle part ailleurs, peut-être, que dans le domaine des noms de genres, l'historien de la littérature et l'historien de la langue n'ont autant besoin l'un de l'autre pour contrôler leurs données respectives, et ainsi penser ces genres non en fonction d'une mythique origine latine ou celtique, mais à partir d'une réalité médiévale qui reste largement à découvrir ou, mieux, à reconstruire en fonction de ce que nous en saisissons encore.

Ce vœu pieux ne se limite pas aux seuls genres littéraires, mais peut s'appliquer à n'importe quel domaine. En guise de conclusion, donc, un petit exemple censé mettre en relief le potentiel d'une enquête « étymologique » qui s'attaquerait avec obstination aux données dont nous disposons et qui n'aurait peur ni d'interpréter aussi les blancs ni d'émettre quelques conjectures pour combler des lacunes dans la documentation.

Soit, donc, la dépendance suivante, unanimement admise par les spécialistes de littérature :

Versipellis > loup-garou

Cette formule ne veut naturellement pas suggérer une étymologie, mais simplement noter que ce qui se disait en français médiéval *loup-garou* se disait en latin *versipellis*. Le terme en question se trouve entre autres chez Pline et

¹⁸ Pour le Lai, on dispose d'une admirable étude, véritable modèle à suivre : Baum 1977, 17-78. Pour le *sirventes* et les étymologies proposées, voir Rieger 1976, 53-56.

chez Pétrone, où il s'applique à chaque fois à des hommes qui se transforment en loups. D'où l'idée, répandue parmi les médiévistes spécialistes de littérature, d'une continuité, d'une filiation, d'une identité de concepts dans l'Antiquité et au Moyen Âge. L'Europe occidentale aurait toujours connu le loup-garou¹⁹.

Soit. Mais si l'on regarde maintenant non pas les choses, mais les mots, c'est exactement le contraire qui apparaît. Le *versipellis* est celui qui « tourne sa peau », terme qui ne fait pas intervenir le loup, mais qui peut s'appliquer à n'importe quel animal. Or, au Moyen Âge, les auteurs s'exprimant en latin n'utilisent jamais ce terme, mais ont, sans exception, recours, précisément, au terme vernaculaire, et cela dans toutes les régions linguistiques²⁰:

Gervais de Tilbury (ca. 1212) par exemple écrit :

Vidimus enim frequentar in Anglia per lunationes homines in lupos mutari, quod hominum genus *gerulfos* Galli nominant, Angli vero *were wolf* dicunt; *were* enim Anglice 'virum' sonat, *wolf*, 'lupum'²¹.

Et déjà au XI^e siècle, Burchard de Worms, écrivant dans un tout autre coin de l'Europe, recourait à la même expression vernaculaire :

Credidisti quod quidam credere solent, ut illae quae a vulgo Parcae vocantur, ipsae, vel sint, vel possint hoc facere quod creduntur; id est, dum aliquis homo nascitur, et tunc valeant illum designare ad hoc quod velit ut quandocumque ille homo voluerit, in lupum transformari possit, quod vulgaris stultitia *weruolff* vocat, aut in aliam aliquam figuram²².

Un simple coup d'œil sur les mots fait donc apparaître non pas une continuité entre l'Antiquité et le Moyen Âge, mais une rupture. Le Moyen Âge, et cela dans toutes les langues, restreint au seul loup l'animal dans lequel se métamorphose l'homme : *garou*, *loup-garou*, *werewolf*, *lupo mannaro*, *hombre-lobo*, *lobisomem*. Le polyvalent *versipellis* laisse la place à l'homme-loup, et c'est ce changement que devra affronter quiconque voudra travailler sur le loup-garou dans l'Occident. Il faut expliquer la mort du *versipellis* et la nais-

¹⁹ Le corpus médiéval est bien caractérisé dans les deux études de Ménard 1986, 209-238 et Ménard 2004, 97-117. Une des études les plus innovatrices est due à Donà 2005, 117-30, qui contient à la note 1 une bibliographie très complète.

²⁰ Voir l'excellent article de Frankwalt Möhren dans DEAF G334 GAROL.

²¹ Banks / Binns 2002, 86-88: « Nous voyons en effet fréquemment au moment des lunaisons en Angleterre les hommes se changer en loups; les Français appellent ce genre d'hommes *gerulfos*, les Anglais disent *were wolf*, car en anglais *were* signifie 'homme' et *wolf*, 'loup'. » [Traduction RT.]

²² Burchard de Worms, *Corrector Sive Medicus*, t. CXL, p. 971. « Tu as cru ce que certains ont coutume de croire, à savoir que ces femmes que le peuple appelle Parques, existent ou possèdent les pouvoirs qu'on leur attribue: c'est-à-dire qu'à la naissance d'un homme elles sont capables de le destiner pour ce qu'elles veulent, de telle sorte que lorsque cet homme le voudra, il puisse se transformer en loup – ce que la sottise populaire appelle *weruolff* – ou revêtir toute autre apparence ? ». La traduction française est reprise à Milin 1993, 64.

sance du *loup-garou*, exactement comme le lexicographe explique l'apparition et la disparition des mots.

La relation au latin, la relation à l'Antiquité, est donc à la fois périlleuse et indispensable. Elle est périlleuse parce qu'elle nous tient captifs de l'idée que le Moyen Âge roman remonte à l'Antiquité romaine et que le *versipellis* est donc l'ancêtre du loup-garou. Tant que nous raisonnons comme cela, nous sommes condamnés à retrouver ce que nous savons déjà. Nous verrons toujours Rome. Mais une fois que nous aurons pris un peu de hauteur, la comparaison avec l'Antiquité est précisément ce qui nous permet de voir la spécificité médiévale. Nous verrons la rupture avec Rome et nous pourrons partir à la recherche du Moyen Âge. Quitte à reconstituer quelques pièces du puzzle, nous oserons alors quelques conjectures, non plus en regardant en amont, vers les *auctoritates* érudites de Rome, mais en regardant autour, probablement vers les forêts de cette Europe rurale où se cachent les loups, qui parfois, pointent leur queue dans nos textes littéraires, mais que l'on trouverait plus sûrement dans les documents d'archives, dans l'héraldique, dans la toponymie, les proverbes, les contes et ainsi de suite et qui, mis tous ensemble, permettraient de reconstituer une certaine réalité littéraire du Moyen Âge.

Richard TRACHSLER

Références bibliographiques

- Banks, S. E. / Binns, J. W. (ed.), 2002. *Otia imperialia: recreation for an emperor / Gervase of Tilbury*, Oxford, Clarendon press, (Oxford medieval texts), 86-88.
- Baum, Richard, 1977. « Eine neue Etymologie von frz. *lai* und apr. *lais*. Zugleich: Ein Plädoyer für die Zusammenarbeit von Sprach- und Literaturwissenschaft », in: Baldinger, Kurt (ed.), *Beiträge zum Romanischen Mittelalter*, Tübingen, Max Niemeyer, (Zeitschrift für romanische Philologie. Sonderband zum 100-jährigen Bestehen), 17-78.
- Bec, Pierre, 1986. « Du son poétique médiéval à la lettre du pseudo-exégète », *Cahiers de Civilisation médiévale* 29, 243-255.
- Bloch, R. Howard, 1989. *Etymologie et généalogie. Une anthropologie littéraire du Moyen Âge français*, trad. française Béatrice Bonne et Jean-Claude Bonne, Paris, Editions du Seuil, (Des Travaux), 48-49. Edition américaine : 1983, Chicago, University of Chicago.
- Bloch, R. Howard, 1990. « New Philology and Old French », *Speculum* 65, 38-58.
- Burchard de Worms, *Corrector Sive Medicus*, t. CXL, 971
- Chambon, Jean-Pierre, 2006. « Lexicographie et philologie : réflexions sur les glossaires d'éditions de textes (français médiéval et préclassique, ancien occitan) », *RLiR* 70, 123-142.

- Donà, Carlo, 2005. « Mogli, Fate e Lupi mannari », *L'Immagine riflessa Quaderni* 8, 117-130.
- Dragonetti, Roger, 1982. *Le Gai Savoir dans la rhétorique courtoise. « Flamenca » et « Joufroi de Poitiers »*, Paris, Seuil.
- Dragonetti, Roger, 1987. *Le Mirage des sources. L'Art du faux dans le roman médiéval*, Paris, Seuil, 75.
- Foerster, Wendelin, 1914. *Kristian von Troyes. Wörterbuch zu seinen sämtlichen Werken*, Halle, Niemeyer, xv.
- Gregory, Stewart, 1989. « La description de la fontaine dans l'Yvain de Chrétien de Troyes », *Romania* 110, 539-541.
- Henry, Albert, 1973. « Notes lexicologiques d'ancien français », in : *Etudes de langue et de littérature du moyen âge offertes à Félix Lecoy*, Paris, Champion, 197-211.
- Isidore, 1986. *Etymologiae*, liber XII, éd. J. André, Paris, Belles Lettres.
- Lagomarsini, Claudio, 2012. *Tradizioni a contatto : il Guiron le courtois e la Compilation arthurienne di Rustichello da Pisa. Studio ed edizione della Compilazione guironiana*, Università degli Studi di Siena, Scuola di Dottorato europea in filologia romanza, École doctorale européenne en philologie romane, thèse soutenue en avril 2012, 315.
- Luttrell, Claude, 1996. « La boz de la fontaine dans le Chevalier au Lion de Chrétien de Troyes », *Romania* 114, 521-524.
- Ménard, Philippe, 1986. « Les histoires de loup-garou au Moyen-Age », in : *Symposium in honorem prof. M. de Riquer*, Barcelona, Universitat de Barcelona, Quaderns Crema, 209-238.
- Ménard, Philippe, 1997. « Réflexions sur la 'nouvelle philologie' », in : Gleßgen, Martin-D. / Lebsanft, Franz (ed.), *Alte und Neue Philologie*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, (Beihefte zu editio 8), 18-33.
- Ménard, Philippe, 2004. « Histoires de Loup Garou », *Travaux de Littérature* 17, 97-117.
- Milin, Gaël, 1993. *Les Chiens de Dieu. La représentation du loup-garou en Occident (XI^e-XX^e siècles)*, Brest, Centre de recherche Bretonne et celtique, (Cahiers de Bretagne Occidentale 13), 64.
- Rieger, Dietmar, 1976. *Gattungen und Gattungsbezeichnungen der Trobadordlyrik*, Tübingen, Max Niemeyer, (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 148), 53-56.
- Roques, Mario (ed.), 1958. *Le Chevalier au Lion*, Paris, Champion, (CFMA 86), vv. 9-13.
- Roques, Mario (ed.), 1960. *Le Chevalier de la Charrete*, Paris, Champion, (CFMA 86), vv. 424-425.
- Sargent-Baur, Barbara N, 1993. « Philology Through the Looking-Glass », *Towards a New Synthesis ?*, éd. par Keith Busby, Amsterdam, Rodopi, 97-118.
- Sweetser, Franklin (ed.), 1974. *L'Escoufle. Roman d'aventure*, Genève/Paris, Droz, vv. 1302-1303.
- Uitti, Karl D., 1984. « Autant en emporte Li Funs : Remarques sur le prologue du Chevalier de la Charrette de Chrétien de Troyes », *Romania* 105, 270-291.
- Vuagnoux-Uhlig, Marion, 2009. *Le Couple en herbe. Galeran de Bretagne et L'Escoufle à la lumière du roman idyllique médiéval*, Genève, Droz, 202.

La gestion cérébrale des formes lexicales et les bases neuropsychologiques du réseau sémantico-lexical

Ma contribution aura quatre parties majeures : je traiterai d'abord les informations que nous avons grâce aux recherches en psychologie traditionnelle ; ensuite je vais passer à des informations générales sur le cerveau et son fonctionnement ; viendra ensuite la partie principale qui traitera des retombées que les recherches sur le cerveau pourraient avoir pour la linguistique. La clôture prendra la forme d'une série d'observations et de conclusions.

1. Je vais commencer en nous rappelant quelques acquis de la théorie gestaltiste qui mettent au clair les lois qui soutiennent notre perception : la première en est la loi dite de similarité.

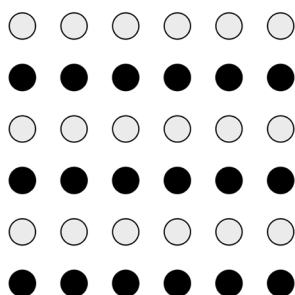


Fig. 1 – Ce que nous percevons sont des séries ou lignes de points tantôt blancs, tantôt noirs, bien que la distance de entre tous les points soit égale.

Si nous partons du même carré de points qui se trouvent à distance égale et que nous modifions la distance entre deux paires de lignes, ce que nous percevons seront des paires de lignes pointillées. Dans ce cas-là il s'agit de la loi dite de la contiguïté dont le point l'essentiel est que nos groupons des objets contigus en leur attribuant un statut d'entités plus saillantes.

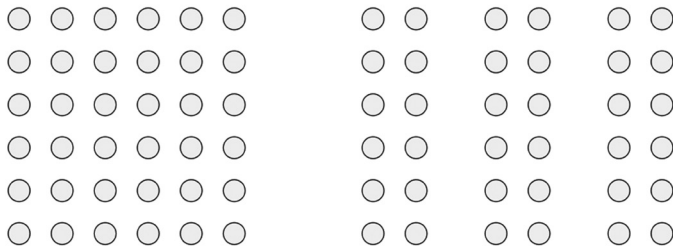


Fig. 2 – Selon la loi de la proximité les entités qui sont plus près les unes des autres sont perçues comme des entités plus grandes, plus saillantes.

La figure 3 nous aura rappelé tant la loi dite de la clôture que le phénomène connu sous le nom de ‘cube de Necker’.

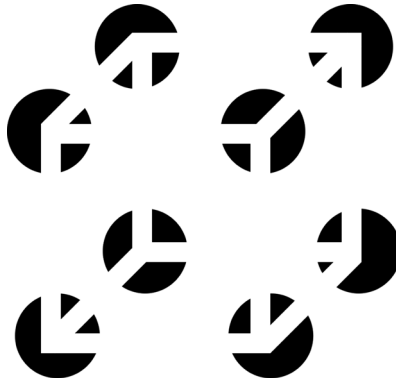


Fig. 3 – Le phénomène ‘cube de Necker’ en coprésence avec la loi de clôture : nous voyons un cube bien que celui-ci ne soit pas continu et nous voyons le cube tantôt dans une et dans une autre position.

Ce cas nous permet de formuler une des lois fondamentales de la théorie gestaltiste disant que « le tout est supérieur à la somme des parties » ou, « l'ensemble prime sur les éléments qui le composent ». La théorie en question a aussi recours à deux concepts fondamentaux que sont ‘la forme’ et ‘le fond’ : toute forme présuppose un fond duquel elle se détache. Du moment que le fond ressemble à la forme, la reconnaissance de la forme devient difficile. Un des exemples fameux est le chien dalmatien, donc un chien blanc agrémenté de tâches irrégulières de couleur noire. Si le fond est du même caractère, la perception de la forme sera des plus difficiles.

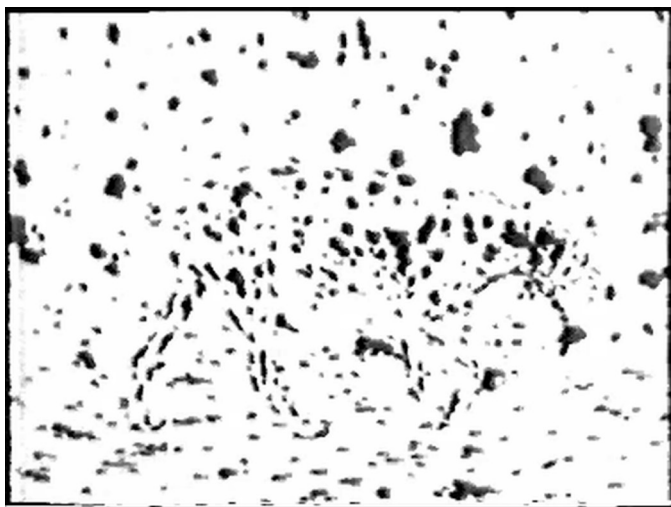


Fig. 4 – Ici on voit encore relativement bien le chien. Il s'agit du début d'un clip créé par Wim van de Grind de l'université d'Utrecht qui montre le chien en mouvement : dans ce cas-là la détection du chien s'impose tout de suite parce que le chien est représenté par un tout en mouvement qui se détache facilement du fond similaire immobile.

Ces exemples nous auront rappelé que la perception est un acte actif, lié au besoin urgent d'extraire du sens de tout ce qui nous apparaît. Et on aura vu que la similarité et la contiguïté jouent un rôle essentiel dans ces processus d'extraction de sens. Or, ces deux attracteurs (ou ensembles-limites) sont entrés dans une théorie sémantique ou, plus précisément : dans une théorie du changement sémantique proposée en 1921 par un psychologue-linguiste français, Léonce Roudet (1861 à 1935) sous le titre « Sur la classification psychologique des changements sémantiques » (Roudet 1921).

Voici une citation clé :

« Les idées et les mots forment dans la conscience de chaque individu deux systèmes distincts quoique solidaires. D'un côté les images de choses et les idées générales qui sont à l'état latent dans la conscience sont unies les unes aux autres par les liens multiples de l'association par contiguïté et de l'association par ressemblance. D'un autre côté les images verbales, dont l'ensemble constitue la langue, forment aussi un système bien lié. Il y a entre elles des rapports que Saussure a définis avec précision et qu'il a appelés des rapports syntagmatiques et des rapports associatifs. »

Et Roudet de continuer :

« [...] la cause immédiate de chaque changement est toujours un phénomène psychologique qui a son siège dans l'individu, à savoir l'effort du sujet parlant pour exprimer sa pensée au moyen de la langue. Cet effort fait apparaître dans la conscience un système d'idées et un système de mots. Si les deux systèmes sont en accord, l'effort

aboutit simplement au rappel d'un mot ; mais souvent il y a disharmonie entre eux : l'effort d'expression cherche alors (S. 692) à les adapter l'un à l'autre. Pour cela, il fait glisser le système des mots sur le système des idées, ou au contraire, il fait glisser le système des idées sur le système des mots. Dans un cas comme dans l'autre, il en résulte un changement du sens ou de la valeur d'un mot. [...] La langue est un héritage que nous avons reçu des générations précédentes, mais qui n'est pas immuable. Chaque jour, à chaque instant, tout homme qui parle travaille, sans le savoir, à le transformer. »

Le schéma suivant montre que les idées de Roudet se résument dans une matrice à quatre places. Elle a l'avantage de montrer en même temps les quatre types fondamentaux de changement de sens.

	<u>contigüité</u>	<u>similarité</u>
<u>Niveau des idées</u>	Changements résultant d'une association par contigüité entre les idées [<i>Métonymie</i>]	Changements résultant d'une association par ressemblance entre les idées [<i>Métaphore</i>]
<u>Niveau des mots</u>	Changements résultant des rapports syntagmatiques entre les mots [<i>Condensation, Ellipse etc.</i>]	Changements résultant des rapports associatifs [= <i>paradigmatiques</i>] entre les mots [Étymologie populaire]

La véritable trouvaille de ce psychologue, c'est que les concepts –qu'il appelle 'idées'– sont à distinguer des 'mots'. Il faut souligner à la fois que 'idée' ne correspond pas à 'sens'. Ce phénomène de séparation entre les idées (les concepts) et les mots peut facilement s'observer quand nous cherchons le nom propre de quelqu'un. Notre concept de la personne dont on cherche le nom est très clair mais nous ne trouvons quand même pas le mot adéquat, à savoir le nom propre – à la seule différence près que, dans ce cas-là, on ne peut pas substituer un autre mot au nom propre qu'on cherche en vain.

Il mérite d'être mentionné que les acquis de Roudet ont mis beaucoup de temps jusqu'à ce que les linguistes sémanticiens aient enfin reconnu leur importance et leur portée. Les premiers en furent le finno-ougriste Zsoltán Gombocz (1877-1935) et son élève Stephen Ullmann (Ullmann István, 1914-1976), bien connu dans le domaine de la linguistique anglaise. Ullmann, auteur d'une nécrologie parue en 1935 dans le *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* écrit, en 1951, dans ses *Principles of Semantics* :

« Alone among leading semanticists, [Gombocz] recognised the possibilities of Roudet's Bergsonian approach, probably because it was closely akin to its own, pre-eminently Saussurean, philosophy of language. » (Ullmann 1951, 219).

Mais dans ce qui suit à la même page, on voit combien il est difficile de vraiment reconnaître cette valeur :

« The four cardinal types appear in Gombocz's scheme in much the same shape as in Roudet's, though 'mot' and 'idée' are naturally replaced by 'name' and 'sense'. »

Avec cela même Ullmann montre qu'il méconnaît la trouvaille de Roudet qui consiste dans la séparation nette entre 'concept' et 'sens' : le sens étant lié à la langue, tandis que le concept se situe au delà des phénomènes liés à une langue particulière.

Peter Koch (1999) : « **To my knowledge, it is here for the first time that the cognitive component of metonymy is explicitly stated in terms of associationist psychology (and in accordance with the classical rhetorical tradition).** »

J'ajoute un troisième volet à mes considérations préliminaires. Il s'agit de la psychologie des associations. En 1901 parut à Leipzig un ouvrage très important sur les associations signé Albert Thumb et Karl Marbe : ils présentent une série d'expériences similaires, faites aux États Unis (Kent & Rosanoff 1910) dans le but de cerner, par le biais d'associations incongrues ou inhabituelles, un groupe de personnes qualifiées de déments. La publication de Kent & Rosanoff a néanmoins eu le mérite d'établir un inventaire d'associations types. Au début des années 1980, j'ai résumé toutes les recherches faites jusqu'à cette date, en les plaçant dans un cadre plus général, dans un article paru dans une revue de linguistique romane (Raible 1981). Dans un addendum de 2011, j'y ai ajouté les résultats d'une étude faite à l'université de Floride avec un nombre de sujets impressionnant – « More than 6,000 participants produced nearly three-quarters of a million responses to 5,019 stimulus words » (Nelson / McEvoy / Schreiber 1998).

Résumant toutes les expériences faites avec les associations verbales à un mot stimulus, on peut constater une série de règles générales:

- (1) Les associations fonctionnent de préférence à l'intérieur d'une même classe de mots, c'est-à-dire nom/nom, adjectif/adjectif, etc.
- (2) Les mots associés appartiennent pour la plupart au même champ sémantique. Un nom de parenté en évoque un autre.
- (3) S'il existe une possibilité d'antonymie, elle prime.
- (4) C'est ensuite la contiguïté sémantique qui s'impose – ce sont des cas comme araignée/toile – tige/fleur – pied/chaussure – confort/fauteuil.
- (5) En dernier lieu, c'est la contiguïté syntagmatique qui est décisive. Il s'agit de cas comme lune/lune de miel, aigre/vinaigre, belle/(la belle et la) bête.

Jadis j'ai proposé l'interprétation suivante : les associations à partir d'un mot stimulus reflètent un effort de mise en contexte. Nous passons toujours outre, nous allons au-delà de l'information qui nous est fournie, pour saisir un sens – comme dans les expériences gestaltistes évoquées tout à l'heure.

Un autre exemple pour ce phénomène de passer constamment outre est ce que les spécialistes ont pris coutume d'appeler l'effet Deese – Roediger –

McDermott (DRM effect) qui remonte, au fond, à une publication de James Deese (Deese 1959 ; Roediger & McDermott 1995). Si on présente à des sujets une série de mots comme « bed, slumber, pillow, nap, siesta, rest, tired, dream, awake, yawn, drowsy, snore » et qu'on les prie de reproduire le plus grand nombre possible de ces mots, le concept 'sommeil' (sleep) figurera à coup sûr parmi les mots rappelés bien qu'il n'ait pas été nommé avant. La série « thread, pin, eye, sewing, sharp, point, pricked, thimble, haystack, pain, hurt, injection », pour reprendre l'exemple original de Deese (1959) évoquera le concept 'aiguille' (needle) comme la série « pompiers, ambulance, police, véhicule, vitesse, heurter, choc, sang, samu » évoquera le concept 'accident' ou un équivalent français.

Or, après avoir rappelé trois petits chapitres de la psychologie expérimentale et de la théorie gestaltiste, je voudrais en donner un résumé. J'ai essayé de montrer que ce que nous percevons n'est pas donné et fixé en soi, par ce qui se présente à nos sens. C'est nous qui créons activement nos impressions. Les stratégies que nous appliquons sont celles de passer outre, de mettre le stimulus dans un contexte (voir les associations, l'effet DRM qui présuppose des champs sémantiques basés sur l'expérience vécue) ; c'est nous qui détachons une forme de son fond. En même temps, on aura vu que la similarité et la contiguïté sont des concepts centraux quand il s'agit de cerner et de comprendre ce qu'on a perçu – ou mieux : ce qu'on croit avoir perçu.

2. Après cette première partie, j'en viens à la deuxième annoncée au début : les informations générales sur le cerveau. Une première information très importante concerne les besoins énergétiques de nos cerveaux. Chez un nouveau-né, le cerveau à lui seul consomme plus de 60 % de l'énergie nécessaire pour entretenir le corps. Pour un adulte de 70 kg en position de repos, ce taux est encore d'environ 30 % (Allman 1999, 175). C'est-à-dire que notre cerveau est un organe extrêmement goulu, et qu'il veut être soutenu ou nourri à tout moment de notre existence. Si on lui coupe la provision sanguine pendant tout au plus trois ou quatre minutes, les neurones concernés seront condamnés à mort.

Ce taux très haut de consommation énergétique s'explique par le fait que les milliards de neurones reçoivent et émettent constamment des signaux électriques qu'ils transmettent (cas d'excitation) ou ne transmettent pas (cas d'inhibition) à d'autres neurones. L'énergie nécessaire leur est fournie par les mitochondries, des organelles dans les cellules, qui, à leur tour, doivent être alimentées en glucose que leur fournit la circulation sanguine. L'alimentation des neurones se fait par l'intermédiaire des cellules adjacentes qu'on appelle les 'cellules glia' et dont il existe plusieurs types comme des astrocytes, des oligodendrocytes. Elles forment comme un échafaudage pour les neurones eux-mêmes.

On peut distinguer plusieurs parties majeures du cerveau. Au centre des intérêts se trouve toujours la partie la plus récente dite 'le néocortex' dont le tissu a une profondeur moyenne d'environ 2 mm comportant presque partout six couches fonctionnelles, numérotées de I à VI. Les neurones afférents, qui viennent des parties inférieures tels le système limbique, le thalamus, le tronc cérébral et le cervelet, débouchent dans la couche IV. Les couches II et III distribuent leurs informations en général dans le sens horizontal ; les projections des neurones situés dans les couches V et VI vont principalement vers d'autres parties du cerveau, en général inférieures tels le thalamus, le cervelet, le tronc cérébral. Le cervelet est une structure extrêmement dense comprenant à elle seule plus de neurones que tout le reste du cerveau bien que le volume du cervelet ne soit qu'un dixième du volume total du cerveau.

La recherche neurophysiologique est basée sur un dogme qui porte le nom de Donald O. Hebb (1904-1985) qui, en 1949, a publié un ouvrage avec le titre *The organization of behavior: a neuropsychological theory*. L'hypothèse la plus importante de Hebb postule comme unité de base du système cérébral non pas les neurones, mais des configurations de neurones ('cell assemblies', de nature plutôt excitatrice) séparées entre elles par des soi disant 'interneurons' qui sont inhibiteurs. Un résumé succinct de la théorie de Hebb quant à la formation de telles configurations est « fire together – wire together », donc le renforcement des synapses par un transfert fréquent d'informations.

Bien qu'on ait, avec la conception de Hebb, une bonne piste pour comprendre le fonctionnement général de ces groupements et les neurones impliqués, il est extrêmement difficile de se faire une image précise du fonctionnement du cerveau humain. D'abord le nombre des neurones est gigantesque, ce qui vaut à plus forte raison pour les liaisons entre neurones – l'axone d'un neurone peut atteindre une longueur comprise entre quelques centimètres et un mètre, et chaque neurone comporte plusieurs milliers de dendrites, c'est-à-dire des points de contact avec d'autres neurones. On est donc confronté à un enchevêtrement maximal de neurones, dendrites, synapses, cellules glia etc.

Heureusement il existe trois possibilités de gagner au moins un minimum de clarté et de mettre, entre autres, les hypothèses de Hebb à l'épreuve. La première consiste à rendre visibles, sous microscope, des neurones et leurs connexions par des techniques de coloration du tissu nerveux à l'aide de nitrate d'argent. L'inventeur de la méthode fut un italien, Camillo Golgi (1843-1926). On doit à cette méthode, entre autres grâce aux recherches infatigables de Santiago Ramón y Cajal (1852-1934), notre connaissance de la structure fine du tissu neuronal, les six couches du cortex et les différents types de cellules qui le composent – la plupart d'entre elles portant aujourd'hui le nom que Ramón y Cajal leur donna. Ses dessins sont magnifiques, ce sont de véritables œuvres d'art qu'on voit encore partout dans les ouvrages neurologiques. Grâce, entre autres, à cette méthode de coloration, Korbinian Brodmann put publier en

1909 un ouvrage sur la cytoarchitecture du cerveau humain avec au total 52 aires dites de Brodmann qui servent encore de nos jours à l'orientation dans la topographie du cerveau (Brodmann 1909¹).

Néanmoins, le problème majeur dans la recherche sur le cerveau humain reste le manque d'introspection directe, l'absence d'observations précises de ce qui se passe dans telle ou telle assemblée de cellules. Comme les expériences directes dans le crâne ouvert ne sont possibles que dans quelques cas rares (surtout avant une lobectomie, dernier ressort en cas d'épilepsie), on a dû développer des méthodes indirectes : l'électro-encéphalogramme (EEG, à partir de 1924), la tomographie par émission de positrons (PET, à partir de 1975), l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (fMRI, à partir de 1992), le magnéto-encéphalogramme (MEG, en théorie à partir de 1968, pratiquement dès le début des années 1990, c'est-à-dire après la découverte de la supraconductivité qui rend possible des détecteurs de taille très réduite ; la gestion de tels appareils est extrêmement coûteuse) ; en fin de compte l'imagerie par résonance magnétique de diffusion (IRM de diffusion, ou DTI [*diffusion tensor imaging*], à partir de 1994).

Toutes ces méthodes ont leurs inconvénients (le PET est même invasif). La résolution soit temporelle, soit spatiale, ou les deux, sont extrêmement grossières. On nous confronte à des images toujours bien colorées suggérant des résultats précis et convaincants (telle aire cérébrale est impliquée dans la solution de telle tâche). Cependant tout cela est le résultat de procédés de calcul très poussés – il faut notamment soustraire une activité de repos plus ou moins hypothétique à une activité observée et mesurée après le début du stimulus donné (SOT, *stimulus onset time*). Le résultat est mesuré en voxels ; ce sont des pixels en trois dimensions (donc des éléments volumétriques). Avec la résolution d'un fMRI de trois Tesla (indiquant la densité du flux magnétique appliqué), un voxel correspond à 55 mm³ de volume cortical avec 5,5 millions de neurones, 2,2 à 5,5 x 10¹⁰ synapses, 22 km de dendrites et 220 km d'axones (Logothetis 2008).

3. Aux techniques de coloration et à l'imagerie cérébrale s'ajoute cependant, comme troisième source pour un certain progrès dans la compréhension du système cérébral qui soutient la faculté langagière, depuis la fin du XIX^e siècle, un savoir de base gagné grâce à la devise *pathologia illustrat physiologiam*, en l'occurrence par l'observation de troubles aphasiques et les découvertes faites dans les dissections *post mortem*. Les pionniers en furent un Français, Paul Broca (1824 à 1880), et un Allemand, Carl Wernicke (1848 à 1905).

¹ Jadis, la faculté de médecine de l'université de Berlin avait refusé de l'habilitier à la recherche avec ce travail connu et indispensable, entre temps, dans le monde entier.

Leurs noms sont liés à la découverte de deux centres essentiels pour le fonctionnement langagier, centres qui portent toujours leurs noms respectifs. Enrichies par les contributions d'un autre allemand, Ludwig Lichtheim (1845-1928), ces découvertes donnèrent lieu à un schéma qui a servi, surtout en Allemagne, à la classification de troubles aphasiques. L'idée de base de Wernicke était, en 1874, qu'on connaît les endroits où les nerfs sensoriels (en l'occurrence les informations acoustiques) entrent dans le cerveau et où les nerfs moteurs (articulation) en partent (Wernicke 1874). On connaît aussi les lieux découverts par Broca et par Wernicke où, selon toute apparence, ces informations sont traitées. Et on peut supposer qu'il existe entre les points d'entrée ou de sortie et les centres nommés des faisceaux conducteurs, des aires d'association ou de convergence. Les genres d'aphasie observés menèrent à postuler une troisième aire, celle des concepts qui, elle, ne peut pas être localisée ou circonscrite puisque les concepts sont censés (par Wernicke) être distribués dans le cortex entier.

Regardons le schéma tel que Wernicke l'a dressé en 1885/86, quelques nouvelles observations et découvertes de Ludwig Lichtheim à l'appui :

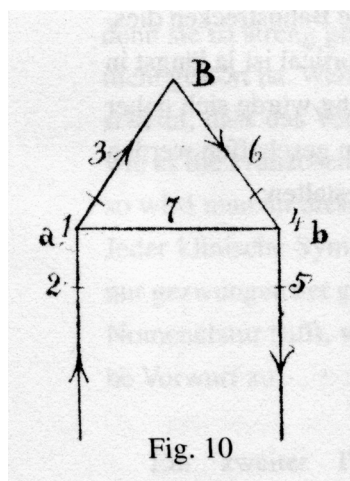


Fig. 5 – Schéma original dessiné par Wernicke (1885, 105).

a symbolise le centre où débouche le nerf acoustique et qui contient les images de mémoire des sons langagiers, les « Klangbilder ». *b* symbolise les images de mémoire des mouvements langagiers, les « Sprachbewegungsvorstellungen » (p. 96). *B* symbolise les concepts (« Begriffe »), produits de la collaboration des hémisphères :

« . . . sind beim spontanen Sprechen die gesamten Grosshirnhemisphären als Organ des Bewusstseins die Auftraggeber für das motorische Sprachcentrum *b*, und

ebenso nimmt das ganze Organ des Bewusstseins die Nachrichten entgegen, die zunächst in dem sensorischen Sprachcentrum a, gleichsam der Empfangsstation der acustischen Depeschen, anlangen.»

Wernicke explique en effet qu'un concept tel que 'cloche' évoque des images de mémoire tactiles, acoustiques, optiques et motrices (1885/86, 102sq.). Wernicke s'occupe, de manière encore plus explicite, des concepts et de leur ancrage dans le cerveau dans les cours qui furent publiés plus tard (Wernicke 1906, notamment dans le quatrième cours, pp. 29-35). Là on trouve aussi l'idée qu'il devrait exister, dans la reconnaissance d'objets et dans la formation du concept respectif, une espèce de résonance entre différentes zones (1906, 33sq.). Il en découle pour lui que les concepts étant le produit du concours de différentes zones hémisphériques et de leur résonance, il ne peut pas exister, comme pour Lichtheim, un centre de concepts localisable à un endroit donné du cortex.

Contrairement aux concepts qui, en général, sont au delà de formes langagières, les mots, en tant que phénomènes langagiers, appartiennent à une langue particulière. Les concepts ne peuvent donc pas être identifiés aux mots. On voit que pour un physiologue du XIX^e siècle la séparation entre 'concept' et 'mot' allait de soi tandis que les linguistes ont pris un peu plus (et même trop) de temps pour se familiariser avec cette idée...². L'avantage du schéma de Wernicke et de Lichtheim consiste dans une classification de sept types principaux d'aphasie selon les endroits où se trouve la lésion. Avec comme points de référence les lésions marquées dans le schéma ci-dessus (Fig. 5), on aura trois aphasies de type sensoriel et trois de type moteur. En l'occurrence :

1. *Aphasie sensorielle corticale* – le patient ne comprend pas et ne peut pas répéter des messages ; il peut cependant s'exprimer avec un vocabulaire restreint parsemé de paraphasies. Le patient ne lit ni n'écrit. De nos jours ce trouble est connu comme 'aphasie de Wernicke' ou 'du centre de Wernicke'.
2. *Aphasie sensorielle subcorticale* – le patient ne comprend pas les messages acoustiques et ne peut pas les répéter. La faculté de parler n'est pas touchée vu que les concepts sont accessibles. Le patient ne lit pas, mais écrit sans problème sauf dans le cas où il doit transcrire un texte existant.
3. *Aphasie sensorielle transcorticale* – le patient ne comprend pas les messages langagiers, il peut cependant les répéter ; il produit des paraphasies quand il parle spontanément. Le patient ne lit ni n'écrit, mais il peut copier mécaniquement un texte écrit ou imprimé.
4. *Aphasie motrice corticale* – le patient comprend les messages langagiers, mais il ne peut ni parler (sauf quelques rares mots) ni répéter. Il lit sans problème, mais ne peut plus écrire ni copier parce qu'il ne maîtrise plus les mouvements fins obligatoires.
5. *Aphasie motrice subcorticale* – les mots sont conservés, les patients peuvent compter des syllabes. Pour le reste le cas est identique à 4, aussi pour lire et écrire.

² Il saurait cependant être indéniable que certains concepts très abstraits présupposent un procès d'acquisition par voie langagière.

6. *Aphasie motrice transcorticale* – le patient peut tout répéter et comprendre, la faculté de parler spontanément étant très réduite.
7. *Aphasie de conduction* – caractérisée par des symptômes négatifs : là où il n'y aura ni aphasie sensorielle ni motrice, mais des paraphasies dans la production langagière accompagnées de difficultés dans la répétition, on parlera d'aphasie de conduction. Le patient peut lire mais il ne peut plus écrire. (Wernicke 1885/86, p. 106-111.)

Il est clair que ces aphasies 'pures' présupposent des lésions relativement circonscrites qu'on ne trouvera que rarement, les cas normaux étant des lésions qui, vu l'étiologie la plus répandue (vasculaire), concerneront plus qu'une région bien définie. Wernicke et Lichtheim ont néanmoins repéré des cas relativement 'purs', cependant sujets à variation au cours du temps – un facteur de modification important étant souvent les progrès faits par la thérapie.

Cette classification a été employée avec succès surtout en Allemagne. Mais comme le modèle avait la réputation d'être localiste (Freud a reproché à Wernicke l'idée même d'un centre de concepts que celui-ci avait toujours refusé) et comme, dans une période ultérieure, les modèles réputés localistes n'étant plus en vogue, la classification est tombée en oubli surtout dans le monde anglo-américain qui, après la Première Guerre Mondiale, occupa le rôle d'un centre des recherches dans cette discipline. Seul un article du grand aphasiologue américain Norman Geschwind (1926-1984) fit redécouvrir, à partir de 1965, le schéma et ses bienfaits pour l'aphasiologie (Geschwind 1965).

La complète 'réhabilitation' de Wernicke dans le monde anglo-américain n'eut cependant lieu qu'au tournant du XX^e au XXI^e siècle, p. ex. avec une contribution de Nicole Gage et Gregory Hickok (Gage & Hickok 2005). C'est un fait d'autant plus remarquable que, pour se familiariser avec Wernicke, il fallait lire l'allemand.

L'aspect qui s'est révélé, après la redécouverte, être le plus intéressant dans la conception de Wernicke est qu'il présuppose deux voies de traitement des signaux acoustiques : une directe et une indirecte. Cette conception est en train de s'imposer actuellement sous l'étiquette « dual pathways », établissant une différence entre une voie dorsale (qui correspond à la liaison directe entre *a* et *b* dans le modèle de Wernicke), et une voie ventrale qui équivaut à la liaison entre *a* et *b* par l'intermédiaire de *B*. Cette conception a été élaborée d'abord par le même Gregory Hickok avec comme co-auteur David Poeppel (Hickok & Poeppel 2004, puis 2007)³.

³ Comme ailleurs, on peut observer ici la progression lente de nouvelles perspectives. Un sondage dans la base de données Medline (qui réunit la production globale en sciences [médecine et biologie]) montre que l'événement déclencheur semble avoir été la contribution de Hickok/Poeppel en 2004. À la fin de 2012 on n'obtient, avec les mots vedette 'dorsal', 'ventral', 'pathway' et 'language', qu'environ 40 résultats (ce qui est extrêmement peu). Il reste donc un large domaine pour la recherche future...

Examinons de plus près les mécanismes en jeu lors de la compréhension d'une phrase (en nous limitant ici au seul aspect de la réception langagière). Force est alors de constater :

- (1) qu'il s'agit d'un processus qui se déroule dans le temps – les signaux auditifs étant nécessairement successifs ;
- (2) que la succession de signaux doit être présente dans notre mémoire à court terme jusqu'à ce qu'elle soit analysée et comprise ;
- (3) que ce processus exige l'intégration continue de segments plus petits, souvent discontinus, dans des unités plus larges, tel 'article + nom', 'article + nom + adjectif', 'article + nom + verbe', etc. ;
- (4) que forcément il doit y avoir la possibilité d'une 'concertation' continue, un *feed-back*, entre les différentes parties du cerveau, donc des 'cell assemblies' de Hebb, impliquées dans la tâche ; les parties de la chaîne parlée perçue doivent, le cas échéant, être ré-interprétées ou re-intégrées d'une façon différente.

On peut distinguer deux manières fondamentales de propagation de signaux neuronaux : en chaîne, c'est-à-dire par propagation en avant (*feed-forward*), ou par *feed-back*, donc avec, en même temps, rétroaction. Les processus qui se déroulent dans notre cervelet sont en général du type *feed-forward* qui, cela va de soi, est plus rapide, mais forcément pas toujours plus appropriée : le point de départ peut être fautif. Les réactions des singes sont en général du type *feed-forward* (d'où la vitesse vertigineuse de leurs actions ou réactions ; en allemand on parle volontiers d'une « *affenartige Geschwindigkeit* »). Néanmoins, considérant les points (1) à (4) ci-dessus, le décodage d'un message langagier ne peut qu'être rétroactif, se déroulant par un va-et-vient constant entre la source auditive et son interprétation tant sémantique que syntaxique.

Or, on pourrait très bien interpréter l'existence des deux voies dans ce cadre : le canal dorsal reçoit successivement le message langagier acoustique et le maintient en état actif pour l'interprétation et la ré-interprétation tant syntaxique que sémantique. La voie ventrale servirait en même temps à analyser ce matériel de manière sémantico-syntaxe. Le centre dit de Wernicke (= *a* dans le schéma original de Wernicke) ainsi que la majeure partie du lobe temporal, fonctionnent alors comme un portail, une zone d'association, envers d'autres zones très hétérogènes où 'se trouvent' les configurations de cellules qui 'matérialisent' les concepts et leur désignations langagières. Il existe d'ailleurs des expériences probantes qui suggèrent une bipartition de l'aire de Broca en une partie plus en arrière (BA 44) et une plus frontale (BA 45) – les deux visibles dans la figure 6 ci-dessous. Dans une étude faite par Righi & al. en 2010 où les sujets devaient sélectionner avec les yeux des objets dont les noms étaient donnés par voie auditive, cette bipartition était clairement visible avec des noms dont les débuts étaient phonologiquement similaires (comme *beaker* et *beetle*) :

« Thus, the emergence of a cluster in BA 44 is consistent with the view that it is responsive to phonological factors, whereas the emergence of clusters in BA 45 and

including BA 47 is consistent with the view that they are responsive to semantic/conceptual factors. Given that the presence of phonological competition appeared to activate more than one conceptual representation, thus increasing conceptual competition in the competitor condition, it is reasonable to suggest that BA 45/47 and BA 44 are tightly coupled » (Righi & al. 2010, 223).

Dans ce qui va suivre, je voudrais brièvement caractériser les études de trois groupes de chercheuses et chercheurs qui pourraient s'inscrire dans la conception des deux voies. Le premier est un groupe néerlandais autour d'une jeune femme, Tineke M. Snijders (Snijders & al. 2009)⁴. Dans ce cas, l'hypothèse de base était que pour analyser une phrase, il faut une collaboration entre sémantique et syntaxe, le côté sémantique étant représenté par le lobe temporal gauche tandis que l'unification des éléments dans une phrase – avec l'effet gestaltiste que le tout dépasse la somme des parties – serait plutôt orchestrée par la région de Broca, donc le lobe frontal inférieur gauche (dans le jargon : LIFG).

Pour mettre à l'épreuve leur thèse de départ ils se sont servis de séries de mots et de phrases, les deux avec tantôt des éléments ambigus, tantôt non ambigus. On pouvait constater une activation plus grande du lobe temporal postérieur gauche (LpMTG) pour les éléments ambigus dans une phrase par rapport à l'ambiguïté dans une seule liste de mots. La même observation valait pour l'activation du LIFG pour les phrases avec éléments ambigus par rapport aux phrases sans de tels éléments. Mais faute de résolution temporelle suffisante avec la méthode fMRI, rien ne pouvait être dit sur la concertation entre les deux pôles de l'analyse.

Dans une deuxième expérience (Snijders & al. 2010), les auteurs ont donc essayé de combler cette lacune (en effectuant les mêmes tests) par une méthode appelée 'psychophysical interactions' (PPI). Il s'agit, grossièrement parlant, de constater (par un calcul de régression statistique) dans quelle mesure l'activité d'une ROI (*region of interest*) dépend de l'activité d'une autre ou dans quelle mesure elle peut préfigurer cette activité. On a eu en principe les mêmes résultats quant aux activités concernant les éléments ambigus (« Thus, our results support the hypothesis of enhanced connectivity between left frontal and temporal regions during the unification process »), mais il survint un fait qui surprit les chercheurs : une activité augmentée du lobe temporal médian postérieur supérieur gauche (LpMTGs), situé légèrement au-dessus du LpMTGi (aires Brodmann 37/20/21), est couplée avec les activités mentionnées et semble avoir la fonction d'un concentrateur puisqu'elle est liée en même temps avec une activité du *striatum* et des parties correspondantes de l'hémisphère droit. Le *striatum* appartient aux ganglions basaux, donc aux parties du cerveau

⁴ Tineke M. Snijders fait partie du laboratoire d'un des directeurs de l'Institut Max Planck à Nijmegen, Peter Hagoort.

qui sont en connexion avec notre expérience et mémoire sociales ainsi qu'avec nos émotions.

J'ajoute un résultat qui va dans le même sens. Le format de publication scientifique le plus habituel est l'article⁵. Avec beaucoup d'articles qui tournent autour d'un même sujet et dont les expériences sont souvent difficilement répétables, on obtiendra au mieux une mosaïque, jamais une synthèse – sauf dans les rares cas où quelqu'un écrit un 'review article' (travail qui n'est pas considéré comme prestigieux) ou fait une méta-analyse. Or, il existe une telle méta-analyse de 23 travaux sur la compréhension de textes : elle a été entreprise par Evelyn C. Ferstl & al. 2008. La tâche de comprendre un texte, non pas une seule phrase (cas type dans les expériences usuelles), compte parmi les plus exigeantes :

« For creating a coherent representation of a story or a dialogue, it is necessary to bring in general world knowledge, to integrate the current utterance with the prior context, or to check the consistency of the resulting interpretation with the communicative situation. »

Or, il est intéressant de voir qu'il y a une région cérébrale qui s'est révélée être le dénominateur commun (un 'hub' ou concentrateur) observable dans toutes les expériences méta-analysées par Ferstl & al. Il s'agit du lobe temporal antérieur, l'aire 38 de Brodmann, et cela souvent dans les deux hémisphères. Une des caractéristiques de cette région temporale est la connexion avec le système limbique responsable entre autres du côté émotionnel dont on connaît le rôle prépondérant pour la mémoire. En outre, les aires adjacentes au lobe temporal antérieur, parmi elles celles mentionnées plus haut dans les expériences de Snijders & al., sont toutes connues pour leur rôle tant dans l'analyse sémantique que dans la catégorisation – ce sont les aires 21, 22, 23 et une série d'aires hippocampiques (27, 28, 34, 35 et 36).

Bien que les expériences citées cadrent avec une conception de deux voies de traitement, la suggérant même, elles ne prouvent pourtant pas les processus de concertation dynamique entre les centres, vu que les instruments utilisés (notamment fMRI) sont trop grossiers. Cela vaut tant pour la résolution spatiale que pour le pendant temporel – cela a déjà été mentionné plus haut. Il faut donc encore une fois avoir recours aux macaques. Leur désavantage le plus saillant est naturellement qu'on ne peut pas faire d'expériences langagières à proprement parler. En l'occurrence, l'expérience faite par un groupe autour de Stefanie Liebe⁶ (Liebe & al. 2012) a été réalisée avec deux singes macaques, la tâche étant celle de regarder pendant 250 ms une image et de décider, 1,5

⁵ Les articles sont toujours construits selon un même modèle : état présent, hypothèse, expérience(s) pour mettre les hypothèses à l'épreuve, discussion des résultats et perspectives.

⁶ Institut Max Planck de Bio-Cybernétique à Tübingue, Laboratoire de Nikos Logothetis.

secondes après, si une deuxième image, présentée pendant 600 ms, était identique ou pas. Les mesures ont été faites avec des microélectrodes implantées dans le cortex V4 dont on connaît le rôle pour la reconnaissance d'objets, et le cortex latéral préfrontal où se font les décisions demandées (lâcher un levier). Il est clair que, pour remplir la tâche, l'image présentée doit être retenue dans la mémoire à court terme. Ce que les chercheurs ont trouvé est une concertation qui se traduit par un même rythme entre les centres, en l'occurrence un rythme dans la bande theta (3 à 9 Hz). Plus les deux centres sont en résonance, plus la reconnaissance positive de l'objet est grande, résultat testé avec presque mille images présentées aux deux singes confondus⁷.

Ces observations méritent notre attention pour au moins deux raisons. Il y a eu entre-temps un grand 'review article' qui a essayé de synthétiser ce que l'on sait sur l'aire V4 des macaques (Roe & al. 2012). D'abord l'aire V4 des macaques a deux parties, une supérieure et une inférieure. Parallèlement, il existe deux voies de propagation, une dorsale et une ventrale. La dorsale sert notamment pour le décodage du mouvement d'un ou de plusieurs objets, la ventrale pour leurs propriétés, donc pour ce qui nous permet de reconnaître ou d'identifier un objet. On remarquera ici le même principe d'une division du travail et on voit aisément le parallèle entre la propriété des objets visuels et le côté sémantique dans le message langagier quant à la voie ventrale. Le côté auditif serait comme la trajectoire du message nous permettant d'intégrer les aspects sémantico-syntaxiques ou morphologiques dans le contexte auditif incrémentiel. L'existence des deux mêmes voies pour le décodage de ce que nous voyons est bien connue pour l'homme ; cependant on voit les parallèles entre le décodage auditif et le décodage visuel seulement après la re-appréciation de Wernicke. Il semble en outre que les deux voies soient mieux étudiées chez les singes (possibilité d'introspection directe)⁸.

Le deuxième point qui mérite d'être souligné est l'accord avec une conception soutenue surtout par Györgyi Buzsáki, un des rares chercheurs en sciences qui ait écrit un livre entier pour exposer une théorie cohérente sur le fonctionnement du cerveau : *Rhythms of the Brain* (Buzsáki 2006). Et on ne sera certainement pas trop étonné de se rappeler, comme j'ai mentionné plus haut,

⁷ Pour être exact, il faut dire que ceux qui s'occupent de la cognition humaine sont en partie arrivés à des observations semblables grâce à des expériences sophistiquées. Tel est par exemple le cas pour le groupe Clarke & al. 2011 qui a constaté un 'phase locking' entre centres participant à la classification d'objets (présentés à la vue là aussi).

⁸ La découverte de deux voies pour la vision semble remonter à 1969 (Gerald E. Schneider) ; elle a été affinée à partir de 1982 (Ungerleider & al.) et établie comme référence en 1992 (Goodale & Milner). Abstraction faite de lésions cérébrales chez l'homme, notamment d'ataxies, les recherches respectives sont largement basées sur des singes macaques, en partie aussi sur des hamsters dorés et des rats en faisant appel à des interventions de nature chirurgicale.

que déjà Carl Wernicke a pensé à des phénomènes de ce genre, en l'occurrence dans le cas des associations⁹.

Il y a donc une forte tendance à supposer que le canal dorsal est plus ou moins identique au faisceau arqué (*fasciculus arcuatus*), un ensemble d'axones dans la matière blanche reliant les centres dits de Wernicke et Broca (*a* et *b* dans le schéma, ci-dessus figure 5), et qui garantit la transmission et l'accessibilité à court terme du côté purement acoustique ou auditif d'un message. L'interruption de ce canal provoquerait l'aphasie de conduction de Wernicke, avec comme défaut principal l'impossibilité de répéter les mots ou phrases d'une langue inconnue¹⁰. Ce qui montre en même temps que ce canal doit être central pour l'apprentissage d'une première langue par l'enfant (fait souligné par Wernicke) – vu que pour accomplir cette tâche savoir bien rendre et répéter ce qu'on a entendu est essentiel. Ce processus d'apprentissage montre en même temps que, dans un deuxième temps, il est indispensable de lier les sons avec une signification et un concept. Ce serait là la tâche de la deuxième voie, dite ventrale, celle qui transite via *B*, donc *a* à *B* à *b*. Physiologiquement parlant elle serait à placer, dans le schéma de Wernicke (ci-dessus fig. 5), en-dessous de la voie directe.

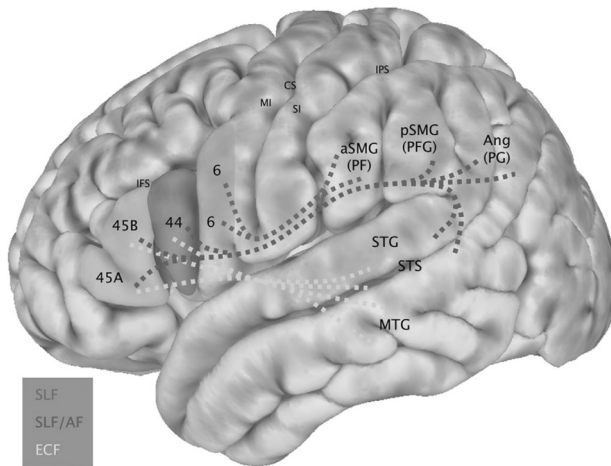


Fig. 6 – [= Petrides & Pandya 2012, Fig. 5]

⁹ « Wenn zwei Rindenstellen eines und desselben Projektionsfeldes bei dem Akte der primären Identifikation oder verschiedener Projektionsfelder bei der sekundären Identifikation gleichzeitig durch vermittelst des Projektionssystems anlangende Reize der Außenwelt erregt werden, wird die zwischen ihnen sich erstreckende Verbindungsbahn gleichsam in Mitschwingungen versetzt ... » – Wernicke 1906, 33.

¹⁰ Dans le cas d'une langue connue la répétition peut passer par la compréhension, donc par *B*, quand la voie *a* – *b* est inaccessible.

« Schematic diagram integrating functional connectivity results between ventral area 6, area 44 and area 45 with perisylvian inferior parietal and temporal cortical regions (Kelly & al. 2010) with information concerning white matter tracts that join these regions as studied in the macaque monkey (Petrides and Pandya, 2009). Abbreviations : AF, arcuate fasciculus ; Ang, angular gyrus ; aSMG, anterior supramarginal gyrus ; CS, central sulcus ; ECF, extreme capsule fasciculus ; IFS, inferior frontal sulcus ; IPS, intraparietal sulcus ; MTG, middle temporal gyrus ; pSMG, posterior supramarginal gyrus ; SLF, superior longitudinal fasciculus ; STG, superior temporal gyrus ; STS, superior temporal sulcus.

C'est ce qu'illustre la figure précédente qui est empruntée, comme sa légende, à une publication de Michael Petrides et Deepak N. Pandya, deux auteurs avec peut-être la plus grande expérience dans le domaine de la comparaison entre homme et macaque (Petrides & Pandya 2012). Les chiffres de la légende se réfèrent aux aires de Brodmann : 6 étant le cortex prémoteur, 44 et 45 désignent le centre qui porte le nom de Broca. On voit bien la voie ventrale avec ses points de départ et sa cible dans la région de Broca.

Une des évaluations les plus poussées de la conception de Wernicke, combinée au savoir physiologique que l'on a de nos jours, essentiellement acquis grâce aux sus-nommés Petrides et Pandya (en l'occurrence Petrides & Pandya 2009), a été publiée en 2011 par un groupe sous la direction de Cornelius Weiller de l'université de Fribourg-en-Brisgau (Weiller & al. 2011). Citons dans ce contexte Weiller & al. :

« We propose that the ventral tract along the insula through the extreme capsule constitutes the anatomical correlate for this [= multiple association tracts between the sensory or the motor language center and the projection fields concerned with the formation of a concept]. Clearly, Wernicke was not as explicit as that. He did not really differentiate between word and sentence level and did not include parietal cortex, thalamus, the caudate nucleus and the right hemisphere. »

Ou encore Gregory Hickok et David Poeppel (2007, 394) :

« [...] we can summarize the central claims of the dual-stream model. Similar to previous hypotheses regarding the auditory 'what' stream, this model proposes that a ventral stream, which involves structures in the superior and middle portions of the temporal lobe [fort d'un savoir acquis plus tard, nous pouvons ajouter : 'and of the thalamic system'], is involved in processing speech signals for comprehension (speech recognition). A dorsal stream, which involves structures in the posterior frontal lobe and the posterior dorsal-most aspect of the temporal lobe and parietal operculum, is involved in translating acoustic speech signals into articulatory representations in the frontal lobe, which is essential for speech development and normal speech production. »

La voie ventrale est donc appelée à réaliser tout ce que Evelyn Ferstl a dit au sujet de la tâche de comprendre une série de phrases (voir la citation plus haut p. ##11##), la voie dorsale représentant la trajectoire acoustique sur laquelle il faut projeter les interprétations qui s'offrent au fur et à mesure que

la chaîne parlée avance. Il va de soi que cette projection implique non seulement l'aspect phonologique, mais aussi la morphologie et peut-être même la morphosyntaxe (voir p. ex. Rolheiser & al. 2011).

4. En guise de conclusion je voudrais faire quelques observations.

- (1) A partir de 1874, au plus tard à partir de 1885/1886, le monde des sciences avait à sa disposition les contours d'une théorie prometteuse sur le fonctionnement cérébral du système langagier. Ils étaient basés sur les apports des pionniers de la recherche aphasologique, notamment Carl Wernicke. Mais en science, aussi bien qu'ailleurs, il y a le phénomène des courants de pensée majoritaires. La conception de Wernicke, passant (fautivement) pour localiste, est tombée dans l'oubli dans le monde anglo-américain, devenu après la Première Guerre Mondiale le centre des recherches aphasiologiques.
- (2) Les recherches neurologiques reçurent un ballon d'oxygène par le travail de Hebb, *The organization of behavior: a neuropsychological theory*, paru en 1949, émettant des hypothèses jusqu'à ce jour acceptées sur le rôle de configurations de cellules, la fonction des synapses et leurs neurones tantôt excitateurs, tantôt inhibiteurs. Entre-temps, les recherches à ce sujet, renforcées par notre nouveau savoir en biologie moléculaire, remplissent des bibliothèques entières. Elles nous livrent des images microscopiques.
- (3) Quant aux tableaux macroscopiques, ce sont surtout les acquis de l'imagerie cérébrale qui nous les procurent. Entre temps, on sait tout (ou presque...) sur les régions cérébrales actives dans telle tâche sous telle condition. Mais comme nous l'avons mentionné plus haut, les images colorées constituent un certain danger puisqu'elles suggèrent une précision et un degré de certitude qui ne trouvent pas leur appui quand on jette un regard sobre sur la réalité.
- (4) Ce qui manque et continue de manquer sont des études à mi-chemin entre la perspective 'micro' des processus entre synapses et la perspective 'macro' représentée par l'imagerie cérébrale.
- (5) Avec cela on touche un problème fondamental de la recherche sur le cerveau humain : l'éthique nous défend à juste titre l'introspection directe (sauf dans quelques rares cas mentionnés avant). C'est pourquoi nous sommes confinés, abstraction faite des dissections *post mortem*, à des expériences faites avec des singes, de préférence des macaques¹¹. Ce sont exactement ces expériences qui ont confirmé l'existence des deux voies liant les équivalents simiesques des centres de Broca et de Wernicke. Et ce sont elles qui ont rendu possible un véritable progrès avec la confirmation du rôle que joue un même rythme pour la communication entre groupes de cellules, les 'cell assemblies' de Hebb – un progrès sur le niveau médian entre les perspectives macro- et microscopique.
- (6) Pour certains il sera peut-être étonnant de constater les ressemblances si fondamen-

¹¹ Soit dit en passant que dans la plupart des cas ces expériences ne sont pas létales et que des électrodes dans le cerveau ne provoquent pas de douleur. – D'autres animaux qui ont contribué à notre savoir cérébral sont les chats et les rats. – Il va sans dire que notre savoir sur les processus synaptiques relèvent pour la plupart des mêmes sources animales. C'est p. ex. à un mollusque gastéropode, *aplysia* ou 'lièvre marin', que nous devons notre savoir sur le mécanisme moléculaire qui est à la base de la formation d'une mémoire à court et à long terme (découverte qui a valu, en 2000, un prix Nobel à Eric R. Kandel).

tales entre l'homme et le macaque. Ces singes possèdent cependant un système de communication par gestes, cris et mimique, donc des signaux se succédant dans le temps. C'est pourquoi les faits observés ne sont peut-être pas si surprenants, bien que pour des hommes qui croient se distinguer des singes par l'existence d'une langue articulée, cela puisse paraître comme une humiliation.

- (7) Ce sont surtout de telles études comparatives qui nous ouvrent des aperçus sur le fonctionnement de notre cerveau. Notons en passant que ce qui est considéré comme une des grandes découvertes des années 1990, les neurones-miroirs, sont un raccroc de la recherche avec des singes. Dans le cas présent de telles découvertes confirment cependant une hypothèse émise il y déjà 130 ans, mais pas prise au sérieux par la recherche majoritaire. On n'exagère pas en présumant que la confirmation des deux voies de traitement ouvre le champ à une meilleure compréhension des processus langagiers au niveau cérébral. Pour être précis, il faut souligner que Wernicke ne s'est intéressé qu'aux seuls mots, les phrases, le « Satzbau », compliquant à son avis par trop les rapports qu'il avait mis au clair.
- (8) On devine qu'il existe une concertation intense entre le lobe temporal représentant la sémantique de base, sémantique liée aux catégories verbales et leurs propriétés syntaxiques (p. ex. la valence des verbes), la mémoire personnellement acquise, donc le savoir individuel, et de l'autre côté les moules syntaxiques à appliquer pour unifier le sens d'un énoncé. Donc la projection de contenus sémantiques sur un moule syntaxique et *vice versa*. Un facteur primordial est toujours l'amorçage (*priming*) tant sémantique (nous savons ce qui va être dit) que syntaxique (un 'si' fait attendre un 'alors', une préposition un nom, etc.). Et on devine en même temps le rôle, dans ce contexte, du canal de préférence auditif que constituerait le faisceau arqué : c'est le 'matériau' de base immuable sur lequel les opérations syntactico-sémantiques nécessaires se font.
- (9) Cependant tant la psychologie gestaltiste que les tentatives récentes d'imagerie nous avaient déjà montré que des catégorisations ou des attributions de sens sont des processus impliquant de larges régions cérébrales, reflétant l'effort jadis évoqué par Léonce Roudet et matérialisant, pour ainsi dire, ce phénomène de passer outre dont j'ai parlé dans la première partie de mon exposé. En même temps ces acquis nous rassurent quant à l'existence de quelques principes d'ordre dans le système lexical, dus notamment à la non-identité des concepts et des mots.
- (10) J'ai souligné qu'il y a une lacune profonde entre notre savoir macro- et microscopique. Le savoir sur le niveau médian, surtout sur les configurations de cellules dans le sens de Hebb, la propagation et l'inhibition de l'information qu'elles fournissent, serait d'autant plus important qu'elles impliquent l'élément individuel et culturel : elles reflètent nos expériences personnelles. C'est que chacun crée – *cum grano salis* – l'organisation de son propre cerveau. On se rappellera le mot de Michel de Montaigne disant que mieux vaut une tête bien faite qu'un tête bien pleine.
- (11) Dans ce contexte, il faut prendre, en outre, en considération que les sujets types des expériences faites tant en psychologie qu'en imagerie cérébrale sont des étudiants, des gens avec une bonne formation. Prenons comme exemple les associations dont j'ai parlé plus haut (p. xxx##) dans la première partie de mon exposé : les règles que j'ai déduites ne valent que pour ladite clientèle. Les gens moins bien formés, ou les enfants au tout début de leur formation, ont des associations reflétant la stratégie de contiguïté syntagmatique, donc le dernier ressort dans le cas de sujets usuels. Nous avons tous appris comment il faut classer les objets qui nous entourent (classification sujette à variation selon le contexte culturel), nous apprenons les synonymes et les

antonymes. Déjà Wernicke a mis le doigt sur la différence entre la faculté langagière entre individus en opposant un vocabulaire comme celui de Shakespeare avec celui du commun des mortels, dont ses patients (Wernicke 1906, 31).

Prenons un exemple pour illustrer le caractère individuel et idiosyncrasique du réseau sémantico-lexical. Nous avons vu que Roudet distingue quatre types fondamentaux de changement de sens, dont le quatrième correspond aux étymologies populaires basées sur la similarité entre la forme extérieure de mots (p. xxx##). C'est évidemment un penchant naturel d'établir de telles liaisons. Or, certains relèvent le défi et en construisent une science pour échapper aux failles par trop superficielles. Pour y parvenir, ils apprennent une panoplie de langues tant vivantes que mortes. En outre, ils se rendent compte des autres types de changement sémantique de Roudet. C'est comme cela qu'un homme de ce genre découvre des lois de changement phonétique et phonologique, de changement morphologique, parfaitement illustré d'ailleurs par la contribution de Michele Loporcaro. Et après des décennies d'entraînement de son cerveau cet homme-là règne, inégalable, en maître absolu, dans sa nouvelle science – mais au prix d'être ou de rester un exemplaire unique. Tel le mastermind Max Pfister : Félicitations !

Wolfgang RAIBLE

5. Bibliographie

- Allman, John, 1999. *Evolving Brains*, New York, Scientific American Library.
- Brodmann, Korbinian, 1909, ²1925. *Vergleichende Lokalisationslehre der Grosshirnrinde*, Leipzig, Johann Ambrosius Barth.
- Buzsáki, György, 2006. *Rhythms of the Brain*. Oxford etc., Oxford UP.
- Clarke, Alex / Taylor, Kirsten I. / Tyler, Lorraine K. 2011, « The Evolution of Meaning : Spatio-temporal Dynamics of Visual Object Recognition », *Journal of Cognitive Neuroscience* 23/8, 1887-1899.
- Deese, James, 1959. On the prediction of occurrence of particular verbal intrusion in immediate recall », *Journal of Experimental Psychology* 58, 17-22.
- Ferstl, Evelyn C. / Neumann, Jane / Bogler, Carsten / von Cramon, D. Yves, 2008. « The Extended Language Network : A Meta-Analysis of Neuroimaging Studies on Text Comprehension », *Human Brain Mapping* 29, 581-593.
- Gage, Nicole / Hickok, Gregory, 2005. « Multiregional cell assemblies, temporal binding and the representation of conceptual knowledge in cortex : A modern theory by a 'classical' neurologist, Carl Wernicke », *Cortex* 41, 823-832.
- Geschwind, Norman, 1965. « Disconnexion syndromes in animals and man », Part II, *Brain* 88/2, 237-294.
- Goodale, Melvyn A. / Milner, David A., 1992. « Separate visual pathways for perception and action », *Trends in Neuroscience*, 15/1, 20-25.

- Hebb, Donald Olding, 1949. *The organization of behavior: a neuropsychological theory*, New York, Wiley. (Réimpression : Mahwah, NJ, Erlbaum, 2002).
- Hickok Gregory / Poeppel David, 2004. « Dorsal and ventral streams: a framework for understanding aspects of the functional anatomy of language », *Cognition* 92/1-2, 67-99.
- Hickok, Gregory / Poeppel, David, 2007. « The cortical organization of speech processing », *Nature reviews Neuroscience* 8, 393-402.
- Kelly, Clare / Uddin, Lucina Q. / Shehzad, Zarrar / Margulies, Daniel S. / Xavier Castellanos F. / Milham, Michael P. / Petrides, Michael, 2010. « Broca's region: Linking human brain functional connectivity data and non-human primate tracing anatomy studies », *European Journal of Neuroscience* 32/3, 383-398.
- Kent, G.H. / Rosanoff, A. J., 1910. « A Study of Association in Insanity, I, Association in Normal Subjects », *American Journal of Insanity* 67, 37-96 et 317-300.
- Koch, Peter, 1999. « Frame and contiguity: On the cognitive bases of metonymy and certain types of word formation », in: Günter Radden / Klaus-Uwe Panther (ed.), *Metonymy in Language and Thought*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins 1999 (Human Cognitive Processing 4), 139-167.
- Liebe, Stefanie / Hoerzer, Gregor M. / Logothetis, Nikos K. / Rainer, Gregor, 2012. « Theta coupling between V4 and prefrontal cortex predicts visual short-term memory performance », *Nature Neuroscience* 15, 456-462.
- Logothetis, Nikos K, 2008. « What we can do and what we cannot do with fMRI », *Nature* 453, 869-878.
- Nelson, Douglas L. / McEvoy, Cathy L. / Schreiber, Thomas A., 1998. *The University of South Florida word association, rhyme, and word fragment norms*. <<http://w3.usf.edu/FreeAssociation/>>
- Petrides, Michael / Pandya, Deepak N., 2009. « Distinct Parietal and Temporal Pathways to the Homologues of Broca's Area in the Monkey », *Public Library of Science – Biology* 7/8, 1-16.
- Petrides, Michael / Tomaiuolo, Francesco / Yeterian, Edward H. / Pandya, Deepak N., 2012. « The prefrontal cortex: Comparative architectonic organization in the human and the macaque monkey brains », *Cortex* 48/1, 46-57.
- Raible, Wolfgang, 1981/2011. « **Von der Allgegenwart des Gegensinns (und einiger anderer Relationen)**. Strategien zur Einordnung von Information », *Zeitschrift für romanische Philologie* 97, 1-40. [Texte mis à jour en 2011. <http://latina.phil2.uni-freiburg.de/raible/Publikationen/Files/Gegensinn_neu.pdf>]
- Righi, Giulia / Blumstein, Sheila E. / Mertus, John / Worden, Michael S., 2010. « Neural Systems Underlying Lexical Competition: An Eyetracking and fMRI Study », *Journal of Cognitive Neuroscience* 22/2, 213-224.
- Roe, Anna W. / Chelazzi, Leonardo / Connor, Charles E. / Conway, Bevil R. / Fujita, Ichiro / Gallant, Jack L. / Lu Haidong / Vanduffel, Wim, 2012. « Toward a Unified Theory of Visual Area V4 », *Neuron* 74/1, 12-29.
- Roediger, H. / McDermott, K., 1995. « Creating false memories: remembering words not presented in lists », *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition* 21/4, 803-814.
- Rolheiser, Tyler / Stamatakis, Emmanuel A. / Tyler, Lorraine K., 2011. « Dynamic Processing in the Human Language System: Synergy between the Arcuate Fascicle and Extreme Capsule », *The Journal of Neuroscience* 31/47, 16949–16957.

- Roudet, Léonce, 1921. « Sur la classification psychologique des changements sémantiques », *Journal de Psychologie* 18, 676-692.
- Schneider, Gerald E., 1969. « Two visual systems », *Science* 163, 895-902.
- Snijders, Tineke M. / Vosse, Theo / Kempen, Gerard / Van Berkum, Jos J.A. / Petersson, Karl Magnus / Hagoort, Peter, 2009. « Retrieval and Unification of Syntactic Structure in Sentence Comprehension: an fMRI Study Using Word-Category Ambiguity », *Cerebral Cortex* 19/7, 1493-1503.
- Snijders, Tineke M. / Petersson, Karl Magnus / Hagoort, 2010. « Effective connectivity of cortical and subcortical regions during unification of sentence structure », *NeuroImage* 52/4, 1633-44.
- Thumb, Albert / Marbe, Karl, 1901. *Experimentelle Untersuchungen über die psychologischen Grundlagen der sprachlichen Analogiebildung*, Leipzig, W. Engelmann. (nouvelle éd. D.J. Murray, Amsterdam 1978).
- Ullmann, Stephen, 1951. *Principles of Semantics*, Glasgow/Oxford, Blackwell.
- Ungerleider, Leslie G. / Mishkin, Mortimer, 1982. « Two Cortical Visual Systems », in: Ingle, David. J. / Goodale, Melvyn A. / Mansfield, Richard J. W. (ed.), *Analysis of Visual Behavior*, Cambridge/MA, MIT Press, pp. 549-586.
- Weiller, Cornelius / Bormann, Tobias / Saur, Dorothee / Musso, Mariachristina / Rijntjes, Michel, 2011. « How the ventral pathway got lost – And what its recovery might mean », *Brain Language* 118, 29-39.
- Wernicke, Carl, 1874. *Der aphasische Symptomencomplex. Eine psychologische Studie auf anatomischer Basis*, Breslau, Cohn Weigert 1874. (Intégré dans la re-édition de 2005.)
- Wernicke, Carl, 1885/1886. « Einige neuere Arbeiten über Aphasie », *Fortschritte der Medizin* 3, 1885, 824sq. et 4, 1886, 371sq. ; réimpr. dans Jürgen Tesak (ed.), 'Der aphasische Symptomenkomplex' von Carl Wernicke, Schulz-Kirchner Verlag, Idstein, 2005, 95sq. – Cette réimpression comprend aussi le travail de 1874.
- Wernicke, Carl, 1906. *Grundriss der Psychiatrie. Klinische Vorlesungen*, Zweite revidierte Auflage, Leipzig, Georg Thieme.

Bibliothèque de Linguistique Romane (BiLiRo)

Publiée par la Société de Linguistique Romane
sous la direction de Gilles Roques et de Martin-D. Glessgen

Volumes publiés dans cette série :

1. Colette Dondaine, *Trésor étymologique des mots de la Franche-Comté*, Strasbourg, 2002.
2. Yan Greub, *Les mots régionaux dans les farces françaises*, Strasbourg, 2003.
3. Franco Pierno, *Postille spiritual et moral (Venise, 1517). Étude historique, analyse linguistique, glossaire et édition du premier commentaire biblique imprimé en langue vulgaire italienne*, Strasbourg, 2008.
4. Emmanuel Grélois, Jean-Pierre Chambon, *Les noms de lieux antiques et tardo-antiques d'Augustonemetum / Clermont-Ferrand. Étude de linguistique historique*, Strasbourg, 2008.
5. Clara Curell Aguilà, *Diccionario de galicismos del español peninsular contemporáneo. Prólogo y supervisión de André Thibault*, Strasbourg, 2009.
6. Claire Vachon, *Le changement linguistique au xvr^e siècle. Une étude basée sur des textes littéraires français*, Strasbourg, 2010.
7. Hélène Carles, *L'émergence de l'occitan pré-textuel. Analyse linguistique d'un corpus auvergnat (ix^e-xi^e siècles)*, Strasbourg, 2011.
8. Sergio Lubello (ed.), *Volgarizzare, tradurre, interpretare nei secc. XIII-XVI. Atti del Convegno internazionale di studio Studio, Archivio e Lessico dei volgarizzamenti italiani* (Salerno, 24-25 novembre 2010), Strasbourg, 2011.
9. Stephen Dörr, Thomas Städtler (ed.), *Ki bien voldreit raisun entendre. Mélanges en l'honneur du 70^e anniversaire de Frankwalt Möhren*, Strasbourg, 2012.
10. Inka Wissner, *La Vendée dans l'écriture littéraire. Analyse du vocabulaire régional chez Yves Viollier*, Strasbourg, 2013.
11. Pierre Rézeau, *Les Noël en France aux XV^e et XVI^e siècles. Édition et analyse*, Strasbourg, 2013.

12. Yan Greub, André Thibault (ed.), *Dialectologie et étymologie galloromanes*, Mélanges en l'honneur de l'éméritat de Jean-Paul Chauveau, Strasbourg, 2014.
13. Martin Glessgen, Wolfgang Schweickard (ed.), *Étymologie romane : objets, méthodes et perspectives*, Strasbourg, 2014.

Volumes hors série :

1. Walther von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes. Beiheft – Complément bibliographique*, 3^e édition, publiée par Jean-Paul Chauveau, Yan Greub et Christian Seidl, Strasbourg, 2010.
- 2,1.-2,7. Hans Goebl *et al.* (ed.), *Atlant linguistisch dl ladin dolomitich y di dialec vejins*, 2a pert / *Atlante linguistico del ladino dolomitico e dei dialetti limitrofi*, 2a parte / *Sprachatlas des Dolomitenladinischen und angrenzender Dialekte*, 2. Teil, 5 volumes *in folio* avec 1066 cartes linguistiques ; 2 volumes avec des index : Index generalis, Volumen supplementarium, Strasbourg, 2012.
- 3,1.-3,2. Alberto Varvaro, *Vocabolario Storico-Etimologico del Siciliano (VSES)*, Strasbourg, 2014.